









LA MEDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA *PHARMACIE* DES PAUVRES.

TOME PREMIER.

LA
MEDECINE,
LA CHIRURGIE,
ET
LA PHARMACIE
DES PAUVRES;

Par feu M. Philippe Hecquet, *Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.*

Nouvelle Edition, revûe & corrigée ſur le Manuſcrit de l'Auteur.

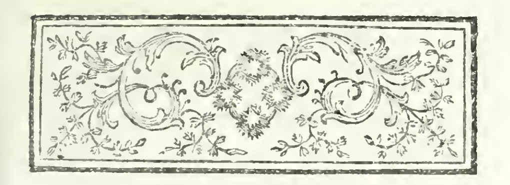
On y a joint la Vie de l'Auteur, avec un Catalogue raiſonné de ſes Ouvrages.

TOME PREMIER.



A PARIS, RUE S. JACQUES.
Chez { David l'aîné, à la Plume d'Or. / Durand, à S. Landry, & au Griffon.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



A MESSIEURS
LES
DOYEN
ET
DOCTEURS-RÉGENS
de la Faculté de Medecine de Paris.



MESSIEURS,

J'AI l'honneur de vous présenter un Ouvrage entrepris en faveur des Pauvres par feu M. HECQUET,

Docteur-Régent & ancien Doyen de la Faculté. Cet Ouvrage ſera pour la poſtérité une preuve bien édifiante de la tendreſſe que ce ſavant Medecin a toujours eue pour les Pauvres. Vous le ſavez, MESSIEURS, *il les portoit dans ſon cœur : tout lui paroiſſoit facile lorſqu'il s'agiſſoit de leur être utile ; & l'ardeur qu'il avoit à les ſervir, le faiſoit même quelquefois deſcendre dans des détails, que la ſcience orgueilleuſe traite de petiteſſe, mais dont les yeux de la foi, même ceux de l'humanité, connoiſſent tout le prix.*

Ce fut chez vous, MESSIEURS, *qu'il apprit à ſervir utilement cette partie des hommes qui ne ſont ordinairement malheureux que parce qu'ils ont beſoin du ſecours des autres. Il entra dans la Faculté avec ces heureuſes diſpoſitions d'eſprit & de cœur, qui font ſaiſir avidement le bon & le vrai partout où il ſe trouve. Quels hommes ſe préſenterent*

alors à ses yeux ! Que d'exemples, que de modeles à suivre ! Car, sans parler des DURETS, *des* BAILLOUS, *des* FERNELS, *des Simon* PIETRES, *& de tant d'autres noms respectables, que d'exemples vivans ne trouva-t-il pas dans une Compagnie qui passa toujours, & qui passe encore aujourd'hui, pour la premiere Ecole du monde ! Les connoissances s'y sont perfectionnées à un point qui ne laisse rien à desirer, & qui ôte à la postérité, jusqu'à l'espérance de vous surpasser. Qu'il est beau de savoir allier avec de si hautes connoissances, cette bonté douce & compatissante, qui semble mettre de niveau avec les foibles, ceux qui veulent être utiles à tous !*

C'est ce que l'on voit avec édification dans ces Assemblées qui se tiennent chaque semaine dans vos Ecoles, où l'on répond à toutes les Consultations des Pauvres, sans que jamais ni le nombre, ni le défaut

d'éducation de ceux qui viennent vous consulter, paroissent ralentir votre zele.

J'ai souvent été témoin de la peine que ressentoit M. HECQUET, *de ce que ses infirmités continuelles ne lui permettoient pas, depuis plusieurs années, de participer à ces œuvres de charité. C'est pour y suppléer en quelque façon que pendant les dernieres années de sa vie, il s'est principalement occupé à écrire pour le soulagement des Pauvres.*

Honoré pendant long-temps de la confiance, & dépositaire des intentions de cet illustre Medecin, j'ose vous présenter son Ouvrage, comme un gage précieux des sentimens de vénération dont il a toujours été pénétré pour la Faculté. Vous savez, MESSIEURS, *que je n'ai rien négligé, ni du côté des soins, ni du côté de la dépense, pour coopérer, autant qu'il m'a été possible, à l'exactitude de cette Edition. La*

protection dont vous avez bien voulu honorer la premiere, acquérera sans doute à cette nouvelle édition un nouveau degré de mérite.

J'ai l'honneur d'être, avec un très-profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
LACHERIE.

APPROBATION
de Messieurs les Docteurs de la Faculté de Medecine de Paris.

NOus, ancien Doyen & Docteurs-Régens de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner un Manuscrit intitulé : *La Medecine : la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres,* par feu M. Hecquet, Docteur-Régent & ancien Doyen de la même Faculté, avec la Vie de l'Auteur, & la Préface ; Avons trouvé ce Livre plein d'érudition, & contenant ce qu'il y a de plus sage & de plus utile dans la cure des Maladies. L'Auteur y fait éclater partout le zele ardent & la charité qu'il a toujours eus pour les Pauvres. Fait à Paris, le 15 Janvier 1739.

Baron, Reneaume, & Col de Vilars.

Vû le Certificat de Messieurs Baron, Reneaume, & Col de Vilars, qui avoient été nommés par la Faculté pour examiner le Manuscrit intitulé ; *La Medecine, la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres,* par feu M. H cquet, ancien Doyen & Docteur-Régent ; Nous jugeons, pour la Faculté, que cet Ouvrage ne peut etre que très-utile au Public. A Paris, ce 9 Janvier 17[illegible].

Chomel, Doyen.

AUTRE APPROBATION.

NOus ſouſſignés, ancien Doyen & Docteurs-Régens de la Faculté de Medecine en l'Univerſité de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner cette nouvelle Edition de la *Medecine, Chirurgie, & Pharmacie des Pauvres*, procurée par les ſoins de M. Lacherie; Avons trouvé que les additions que M. BOUDON, Medecin, a faites à cet Ouvrage, & l'ordre qu'il y a établi, le rendent plus conforme aux vûes de ſon illuſtre Auteur, & plus utile aux perſonnes charitables. A Paris, ce 22 Janvier 1742.

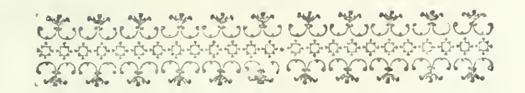
BARON, BERTRAND,
LEHOC & BELLOT.

NOUS, Doyen de la Faculté de Medecine dans l'Univerſité de Paris, vû l'Approbation de Mrs BARON, BERTRAND, LEHOC, & BELLOT nommés pour examiner la nouvelle Edition de la *Medecine, Chirurgie, & Pharmacie des Pauvres*, par feu M.

HECQUET, ancien Doyen ; Eſtimons que cet Ouvrage ſera très-utile au Public, & conſentons qu'il ſoit imprimé. A Paris, le vingt-neuf Janvier mil ſept cens quarante-deux.

COL DE VILARS, Doyen.





PREFACE
DE L'EDITEUR.

LE Public ayant bien reçu les précédentes Editions de cet Ouvrage, qui parurent en 1740. & 1742. il y a lieu d'espérer que le soin que j'ai eu de rendre celle-ci plus exacte & plus ample même que la derniere, lui attirera un accueil encore plus favorable. Tout le monde sait trop bien quel étoit le profond savoir & l'habileté du célebre M. HECQUET, Auteur de ce Livre, pour qu'il soit nécessaire de m'étendre ici là-dessus. Et l'Homme d'esprit * qui a écrit la Vie de cet illustre Medecin, en a si bien fait

* M. de S. MARC.

connoître le mérite & celui de tous ses Ouvrages, que je ne puis mieux faire que de renvoyer le Lecteur à cette Vie (*a*), qui étant écrite d'un style épuré, & d'une maniere aussi intéressante que judicieuse, ne lui plaira pas moins qu'elle l'instruira.

Il est aisé de voir que l'Ouvrage de la *Medecine des Pauvres*, étant fait exprès pour eux, intéresse par cela même toute la Société Civile. Pour le prouver, je me contenterai de rapporter les réflexions par où débute, dans sa Préface, le premier Editeur (*b*) de ce Livre. « Il en est des Pauvres dans un Etat à peu près « comme des ombres dans un « Tableau; ils font un contraste « nécessaire, dont l'humanité gé- « mit quelquefois; mais qui ho-

(*a*) Elle se trouve à la fin du Tome III. de cette Edition.

(*b*) M. l'Abbé ***.

« nore les vûes de la Providence.
« C'eſt ſans doute l'ambition, la
« vanité, la biſarrerie des Hom-
« mes, qui a établi parmi eux l'af-
« fligeante diſtinction qui s'y trou-
« ve : mais c'eſt la ſageſſe qui l'en-
« tretient. Il eſt donc néceſſaire
« qu'il y ait des Pauvres : mais il
« ne faut point qu'il y ait des mi-
« ſérables : ceux - ci ne ſont qu'à
« la honte de l'humanité ; ceux-là
« au contraire entrent dans l'or-
« dre & l'économie politique.
« Par eux l'abondance regne dans
« les Villes, toutes les commo-
« dités s'y trouvent, les Arts fleu-
« riſſent, &c. »

Ces réflexions m'engagent à rapporter ce qu'ajoûte de ſuite le même Editeur, ſur le deſſein & l'utilité en général de cet Ouvrage. « Tant d'avantages que l'on
« retire des Pauvres, ne deman-
« dent-ils pas qu'on leur fourniſſe
« au moins ce qui eſt néceſſaire

« pour ſupporter patiemment la
« dureté de leur condition : l'in-
« térêt public, l'humanité même
« nous dictent là-deſſus des le-
« çons, auxquelles un bon cœur
« ne ſe refuſa jamais. Cette bonté
« d'ame, cette effuſion de cœur,
« étoit le caractere principal de
« M. HECQUET, Auteur de cet
« Ouvrage. Ce ſavant Medecin,
« pénétré de tendreſſe pour les
« Pauvres, qu'il a toujours chéris
« & ſecourus avec un zele infati-
« gable, pendant tout le temps
« d'une vie traverſée par des in-
« firmités continuelles, a voulu
« même après ſa mort, leur être
« de quelque utilité. Il ne s'agit
« donc uniquement ici que du
« ſervice des Pauvres. C'eſt pour
« eux ſeuls, c'eſt pour les précau-
« tionner contre les impreſſions
« de nombre de Charlatans aux-
« quels ils ſe livrent ſouvent ſans
« réflexion, parce qu'ils ne cher-

« chent qu'à guérir promptement, que M. HECQUET a voulu leur laiſſer, comme un héritage ſur lequel ils avoient un droit acquis, le fruit des ſavantes réflexions qu'une expérience conſommée lui a fait faire pendant une longue ſuite d'années. Ce n'eſt pas cependant que cet Ouvrage ſoit propre à être mis entre leurs mains : Il faut, pour le lire utilement, avoir de ces principes qui ſont le fruit de l'éducation. Car il n'en eſt pas de ce Traité comme de quelques autres, qui ont paru à peu près ſous le même titre, dans leſquels il ne s'agiſſoit que de Formules de remedes appliquables à telles ou telles maladies. Celui-ci ne va à la pratique des remedes, qu'après avoir promené ſon Lecteur dans la théorie la plus profonde ; partout il remonte à la

« cauſe, avant que de propoſer « des moyens pour ſe bien con- « duire ſur les effets. »

Ce Livre, comme ſon titre l'annonce, eſt diviſé en trois Parties générales, *Medecine*, *Chirurgie*, & *Pharmacie*. Le premier Editeur ayant partagé en deux la Medecine, en a fait quatre qui font autant de Volumes, au moyen des augmentations dont cette nouvelle Edition eſt enrichie.

La PREMIERE PARTIE comprend environ les deux tiers de la *Medecine des Pauvres*. L'Auteur y parle d'abord des Cauſes de la Santé, qui conduiſent naturellement à celles des Maladies. Il traite enſuite en général du bon & du mauvais uſage des Remedes. De-là il paſſe aux Maladies particulieres, auxquelles il applique les remedes qu'un long uſage lui avoit démontré être les plus

efficaces. C'eſt ce qui forme le premier Volume.

La SECONDE PARTIE eſt la Suite de la *Medecine*. L'Auteur y entre d'abord dans des détails particuliers au ſujet des Maladies des Artiſans, d'après la Diſſertation latine de M. RAMAZZINI *, célebre Medecin Italien. Il parle enſuite des Maladies des perſonnes du Sexe, de celles des Enfans, & de celles des Vieillards.

Le troiſieme Volume contient la TROISIEME PARTIE, qui eſt un Abrégé de *Chirurgie* Médicinale, domeſtique & aiſée, pour ſoulager les Pauvres dans leurs bleſſures, & dans divers accidens auxquels les expoſe la dureté de leurs profeſſions. Cette Partie, y compris le *Recueil Alphabétique des Termes de Medecine*, &c. avec leur explication, &

* *Diatriba de Morbis Artificum.*

la Vie de M. Hecquet, composent ensemble le troisieme Volume.

Le quatrieme Volume contient la QUATRIEME PARTIE, qui est la *Pharmacie des Pauvres*, & les *Observations sur le Régime maigre* par M. HECQUET, & la *Table genérale des Matieres*. Quant à l'ordre observé dans cette nouvelle Edition, surtout à l'égard de la Pharmacie, on le trouvera dans la *Table des Articles*, que j'ai mise à la tête ou à la fin de chaque Tome. Je passe aux corrections, additions, & changemens que j'ai faits.

Le Libraire avoit confié le soin de la premiere Edition de cet Ouvrage à un homme d'esprit & de mérite; mais qui n'étant point Medecin, n'avoit pû donner cette Edition comme il eût été a souhaiter. C'est pourquoi j'ai crû devoir apporter les soins nécessaires pour revoir, corriger, & augmenter

augmenter cet Ouvrage, & pour en refondre la quatrieme Partie.

Voici ce que j'ai fait dans les deux premiers Volumes. 1°. Ayant reconnu qu'outre les fautes qui s'étoient glissées dans les premieres Editions, son Editeur avoit, en divers endroits, retranché du Manuscrit original de M. HECQUET (*a*), j'ai jugé que je ne pouvois me dispenser de collationner avec soin le Livre en entier avec ledit Manuscrit, afin de rétablir les choses, autant qu'il étoit possible, conformément aux vûes de cet illustre Auteur, & de corriger exactement toutes les fautes dont je m'appercevrois.

2°. J'ai confronté, dans la seconde Partie, ce qui regarde les maladies des Artisans, avec le Traité de RAMAZZINI cité cidessus (*b*), d'où M. HECQUET

(*a*) Voyez la Vie, pag. 115.
(*b*) Pag. xv.

a tiré presque tout ce qu'il dit sur cette matiere.

3°. J'ai partout rectifié ce qui m'a paru visiblement défectueux, n'ayant pas cru devoir m'en tenir toujours là-dessus audit Manuscrit, dans lequel il s'étoit glissé, & par conséquent dans l'impression, plusieurs fautes d'Anatomie, & autres, dont on ne sera pas surpris, quand on saura que l'Auteur, qui travailloit de mémoire, n'avoit point écrit lui-même son Ouvrage, & même n'avoit pû le relire avec attention, à cause de son grand âge & de ses infirmités. Je n'ai cependant rien changé dans ce qui pouvoit être arbitraire, cela n'étant point de la compétence d'un Editeur.

4°. J'ai ajouté, de mon chef, plusieurs Citations omises, & même des Notes en quelques endroits.

5°. J'ai mis en marge un plus grand nombre d'Articles, & j'en ai réformé beaucoup.

Enfin, comme M. HECQUET avoit promis, au commencement de son Ouvrage *, de donner un Recueil par ordre alphabétique, ou *une espece de Dictionnaire*, des différens Termes de l'Art, répandus dans son Livre, & d'y joindre leur explication, pour mettre les Lecteurs qui ne sont pas Medecins, à portée de l'entendre, & qu'il n'avoit pû s'acquiter de sa promesse; le premier Editeur, pour y suppléer, avoit inséré & marqué d'une étoile dans la Table des Matieres, quelques-uns de ces Termes, qu'il y expliquoit. Cependant leur petit nombre m'ayant paru insuffisant, j'ai crû devoir donner un Recueil à part, par ordre alphabétique, & une Explication de plu-

* Tom. I. pag. 3.

ſieurs Termes de Medecine, Chirurgie, Pharmacie, Chymie, Anatomie, Phyſique, Géometrie, Mécanique, & même des Termes Dogmatiques, &c. qui ſont répandus dans les quatre Volumes. Outre la clarté & l'exactitude avec laquelle j'ai tâché de le compoſer, je l'ai rendu aſſez ample pour contenir tous les Termes qui pourroient arrêter ceux qui ne ſont pas en état de lire ce Livre avec fruit ſans ce ſecours; car c'eſt uniquement en leur faveur qu'on deſtine ce Recueil. Mon deſſein avoit été d'abord de le mettre à la tête du premier Tome: mais comme cette augmentation l'auroit trop chargé, il a paru qu'il valoit mieux la placer à la fin du troiſieme. Au reſte, l'on ne doit point s'attendre d'y trouver les noms de toutes les plantes, drogues, & compoſitions dont il eſt parlé dans ce Livre,

furtout dans le quatrieme Volume. Il eſt aiſé de voir que cela m'auroit mené trop loin.

Après avoir expliqué ce que j'ai jugé convenable de faire dans la réviſion des trois premieres Parties de cet Ouvrage, je paſſe à ce qui concerne la quatrieme, qui eſt la *Pharmacie.* Cette derniere Partie étoit ſi défectueuſe, que je n'ai pû me diſpenſer de la refondre, pour la corriger, & la mettre dans un ordre clair & méthodique, tel à peu près qu'il eſt à préſumer que M. HECQUET lui auroit donné, ſi elle eût été publiée de ſon vivant & ſous ſes yeux. On y trouvera, outre cela, pluſieurs Notes que j'y ai jointes, les ayant cru néceſſaires, ou du moins très utiles pour les perſonnes qui n'entendent pas la Medecine. L'on y verra encore des augmentations conſidérables, tant dans les Liſtes des Plantes & des

Drogues Simples Vulnéraires ; que dans les Doſes des Laxatifs, des Purgatifs & des Vomitifs. De plus j'ai eu ſoin de collationner toute cette Pharmacie & chacune de ſes formules, non-ſeulement avec le Manuſcrit de M. HECQUET, mais encore avec les Auteurs mêmes où il a puiſé la plus grande partie de ce qu'il a donné. Pour cet effet, j'ai confronté le tout, tant avec la Diſſertation latine de M. HOFFMAN ſur la préférence que méritent les Remedes Domeſtiques (*a*), qu'avec les Pharmacopées (*b*) de FULLER & de BATES, Medecins Anglois. Enfin la Pharmacie des Pauvres reparoît aujourd'hui ſous

(a *De præſtantiâ Remedior. Domeſticorum.*

(*b*) L'Edition de la *Pharmacopœia Extemporanea reformata* de FULLER que je cite dans les Notes, eſt celle de Londres de 1732. *in*-1 . & l'Edition de la *Pharmacopœia Bateana* eſt pareillement celle de Londres de 1719. *in*-12. donnée par FULLER.

une forme très-différente des premieres Editions.

J'ai réuni, à la fin de cette Pharmacie, les deux Digressions sur le Régime Maigre, auxquelles j'ai donné le titre d'*Observations*.

L'on a mis dans le troisieme Volume la Vie de M. HECQUET, dont M. de SAINT MARC, son Auteur, a donné une seconde Edition, augmentée & corrigée par lui-même. Cette Vie a été imprimée de façon qu'elle peut se vendre séparément. Elle auroit dû naturellement être placée à la tête du premier Volume, ou à la fin du quatrieme : mais comme ils étoient déjà suffisamment chargés, l'on a jugé à propos de la porter à la fin du troisieme, afin de rendre ces quatre Volumes à peu près égaux.

On trouve enfin une *Table générale des Matieres* comprises dans les quatre Volumes, que j'ai en-

tierement refondue, & à laquelle j'ai beaucoup ajoûté, pour la commodité des Lecteurs.

Voilà les différens articles dont je me suis acquité pour améliorer, autant qu'il a dépendu de moi, cette nouvelle Edition. J'ose me flater qu'on aura lieu d'être content des soins que j'y ai apportés, & que je devois non-seulement à l'intérêt public; mais encore à la mémoire de M. HECQUET, qui m'a honoré pendant long-temps de son affection, & même de sa confiance pour l'Edition de trois autres de ses principaux Ouvrages. *

* Voyez sa Vie, pag. 117.

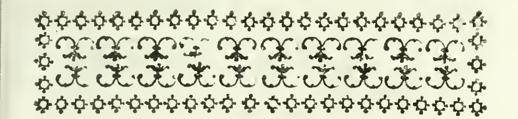


TABLE
DES ARTICLES
Du Premier Tome.

PREMIERE PARTIE.

LA MEDECINE DES PAUVRES.

Fin de la Table des Art. du Tome I.



LA MEDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES.

PREMIERE PARTIE.

LA MEDECINE.



CET Ouvrage, que j'entreprens pour le ſoulagement des Pauvres, ſera vraiſſemblablement le dernier auquel je pourrai mettre la main. Le nombre des années, & encore plus le poids de mes longues infir-

mités, m'annonce tous les jours que ma fin s'approche. Je sens à chaque instant, que les différentes parties de mon être tendent à une résolution prochaine ; & bien-tôt, inutile au Public, j'irai rendre le compte terrible de ce que j'aurai pu faire d'utile pour moi-même. C'est pour me rendre favorable le Souverain Juge dans le grand Jour, que je cherche aujourd'hui, dans le sein des Pauvres, un secours efficace de prieres en reconnoissance des secours temporels que je vais tâcher de leur procurer. Je sens une satisfaction singuliere à consacrer mes derniers travaux à cette portion de Chrétiens, si chere à Jesus-Christ, & si précieuse à son Eglise. Car, outre les avantages spirituels que j'en espere pour l'éternité, je trouve qu'il est heureux pour moi d'être débarrassé du soin de rechercher les ornemens de la diction : ceux pour qui je travaille sont simples de cœur & d'esprit ; j'écrirai avec la même simplicité, parce que je ne cherche qu'à me faire entendre. Les termes de l'Art, dont je ne pourrai me dispenser de me servir, jetteront peut-

être quelque obſcurité dans cet Ouvrage : mais je tâcherai, en les expliquant, de les mettre à la portée de tout le monde ; & comme il ſeroit peut-être trop embarraſſant de donner les explications des différens termes de l'Art chaque fois qu'ils ſe rencontreront ſous ma main, je donnerai un eſpece de Dictionnaire, dans lequel ils ſeront tous marqués par ordre alphabétique. Je me flatte qu'avec ce ſecours, & un peu d'attention de la part de mes Lecteurs, je réuſſirai du moins à être entendu des perſonnes charitables qui ſe dévoüent au ſervice des Pauvres ; & ce ſera toujours pour moi avoir atteint au but que je me propoſe. Je vais conduire mon Lecteur ſur les pas de la Nature : Je la lui ferai ſuivre dans toutes ſes opérations ; il en verra l'ordre, la juſteſſe, l'harmonie, & il apprendra les moyens d'en rétablir le dérangement, ſans jamais s'écarter de ſes voies. C'eſt pour remplir ce deſſein, & mettre quelque ordre dans cet Ouvrage, que je parlerai d'abord des cauſes de la Santé, qui conduiront naturellement à celles des maladies : Je

parlerai enſuite en général du bon & du mauvais uſage des Remedes. Delà, je paſſerai aux Maladies particulieres, auxquelles j'appliquerai les remedes qu'un long uſage m'a démontré être les plus efficaces. Ceci ſera ſuivi d'un Traité de *Chirurgie*, toujours relatif aux Pauvres, dans lequel ils trouveront les moyens de ſe ſoulager dans les différens accidens auxquels les expoſe la diverſité de leurs Profeſſions ; & enfin je conclurrai ce Traité par une *Pharmacie* détaillée, dans laquelle les doſes de Remedes ſeront ſpécifiées ſuivant la qualité des Maladies.

I. Les Cauſes de la Santé.

Les cauſes de la Santé ſont les mêmes que celles de la Vie : celles-ci commencent l'être ou l'exiſtence de l'animal ; les autres l'entretiennent, & la conſervent. Or la cauſe eſſentielle & fondamentale de la vie de l'animal, c'eſt le mouvement de la matiere même du germe qui l'enveloppe. Ce mouvement eſt ſingulier : c'eſt un branle, une pulſation, une vibration, une maniere de ſault (*punctum ſaliens.*) Ce fait eſt tiré des expériences Anatomi-

ques, & adopté par tous les Physiologistes. Ce sont, disent-ils, les mouvemens, les battemens du cœur, qui commencent la vie de l'animal ; ce sont ces battemens qui travaillent le premier *fluide*, ou l'humeur primitive, qui doit par ses accroissemens arroser toutes les parties de l'animal naissant, & le nourrir. Ce fluide est *blanc* ; c'est la *lymphe-mere*, la source de la partie blanche du sang & de sa sérosité, qui en est le véhicule né. Ce suc *blanc* devient *rouge* en peu de tems ; & alors c'est le sang formé avec ses deux portions, la *rouge*, & la *blanche*. Voilà la premiere force mouvante qui doit pousser le sang, & cette force est le Cœur dans le corps d'un animal parfait. Ainsi ce mouvement originaire est un ressort ; & ce ressort est la cause primitive ou le principe de la fameuse circulation du sang, qui commençant au cœur, parcourt toutes les parties du corps, depuis son centre jusqu'aux extrémités de son habitude. Cette circulation continuée fait la vie de l'animal, parce que tant qu'elle dure, les battemens du cœur se perpé-

tuent ; & c'eſt en cela que conſiſte la vie. Mais il eſt néceſſaire, pour la continuité de cette circulation, que le ſang conſerve ſa quantité ou ſon volume, pour pouvoir fournir à chaque partie qu'il parcourt ſa nourriture & ſon accroiſſement, & en même-tems pour entretenir les mouvemens des organes qui compoſent ces parties. Or les parties du corps étant toutes vaſculeuſes, c'eſt-à-dire, compoſées chacunes de vaiſſeaux juſques dans le moindre de leurs points, il faut fournir au ſang ſuffiſamment de pâture ou de ſucs pour tous ſes beſoins ; c'eſt à cela que ſervent les ſucs nourriciers, dont le mouvement méchanique eſt le même que celui de la *lymphe-mere* dans l'animal qui ſe formoit. J'ai dit que celui-ci étoit un battement, une pulſation, un point de matiere qui ſautoit ; c'eſt la *Syſtole* originaire, qui atténue, briſe & affine la lymphe nourriciere. Dans l'animal parfait, le ſuc lymphatique qui doit groſſir le volume du ſang, ſe travaille par un broyement, qui commence dans la bouche par l'action des mâchoires & des dents, & qui

ſe termine à une action compreſſive & muſculaire, , depuis l'œſophage, dans l'eſtomac, & d'ici juſqu'à la fin du dernier des inteſtins : c'eſt une marche de trente ou quarante piés, que le ſuc nourricier doit faire au travers d'un canal,(c'eſt celui des *inteſtins*,) qui peut être ſix fois auſſi long que le corps eſt haut. Quelle *pompe expulſive* la plus forte n'employeroit point l'induſtrie des hommes, ſi elle avoit à porter une liqueur à une telle diſtance? Cependant l'action dont je parle ici, n'a rien de ſemblable à une machine qui pouſſeroit avec impétuoſité, en jet & par ſaillies, un liquide au travers ou de tuyaux droits, ou de canaux bien évidés. Ce n'eſt ſeulement qu'une force *compreſſive-élaſtique*, qui reçoit le ſuc groſſierement broyé dans la bouche, & qui acheve ce tranſport, ſans autre impulſion que celle des membranes de l'œſophage, dont la vertu muſculaire & élaſtique preſſant de haut-en-bas cette matiere imparfaitement broyée, la dépoſe dans l'eſtomac. On ne voit juſqu'à préſent d'autre force que celle des *ſolides*;

puiſque la matiere demi-broyée n'agit juſqu'ici que paſſivement. Les *fluides*, & ce qui les compoſe, ont donc bien peu de force ; ils n'en ont pas même aſſez pour achever de broyer dans l'eſtomac la matiere qui y eſt portée : car ce ſont les fibres de ce viſcere, tant multipliées par leur nombre, leur forme, leurs attitudes, ou leurs directions, qui mettent cette matiere en état de s'ouvrir, en ſe briſant, pour s'imbiber du ſuc *ſtomacal*, (c'eſt la *lymphe gaſtrique*,) qui, comme un *diſſolvant*, s'inſinue dans les pores ou dans les interſtices que laiſſent entre elles les parties intégrantes du *chyle*, qui ſe travaille ainſi par l'atténuation qu'en font les fibres de l'eſtomac, en le *lévigeant*, &, pour ainſi dire, le *porphyriſant* par leurs frottemens multipliés. Le mouvement de ces nouveaux fluides leur ſert encore ici à peu de choſe ; car pour ſortir du creux de l'eſtomac, ils n'ont qu'à s'en laiſſer expulſer, en ſe laiſſant aller au penchant que leur offre la ſituation courbe & déclive du pylore (c'eſt l'orifice inférieur de l'eſtomac,) qui décharge ce viſcere dans

le premier des inteſtins. C'eſt pour ce chyle imparfait un nouvel eſtomac, un ſecond ventricule, ou comme un laboratoire nouveau, dans lequel il ſe perfectionne toujours par le même méchaniſme de la vertu *ſyſtaltique*. Cette vertu ſe trouve même d'autant plus forte dans ce premier inteſtin, (c'eſt le *duodénum*,) que quoiqu'il ſoit beaucoup plus ample que les autres, il l'eſt beaucoup moins que l'eſtomac. Ainſi la force des fibres muſculeuſes de cet inteſtin, y étant plus ramaſſée, elle porte plus immédiatement ſur le chyle, & l'atténue par conſéquent beaucoup plus intimement que n'a fait l'eſtomac, dont les fibres étant plus longues, laiſſent plus d'eſpace dans ſa capacité, & portent de plus loin leur action ſur le chyle. Au ſurplus la *bile* d'une part, & le *ſuc pancréatique* d'une autre, ſe déchargeant dans cet inteſtin en même-tems que le chyle y tombe de l'eſtomac, ce ſont deux délayans qui doivent infiniment contribuer à ſa fluidité ; car autant que le *ſuc pancréatique* tient du diſſolvant de la *ſalive*, autant la *bile*, qui eſt un amer ſavonneux noyé

dans un pareil dissolvant, qui est la lymphe, le rend lisse, lévigé, léger, & très propre à s'insinuer pour passer par les pores les plus étroits; & cet appareil, pour l'atténuation ou l'affinage du chyle, a sa raison dans les effets que le chyle doit produire étant reçu dans le sang. Car du chyle & du sang se forme le fonds, le champ, ou comme la pépiniere, d'où prendront leur origine les différens sucs qui viendront à se produire dans tous les sécrétoires du corps; car, sans parler de la *bile*, du *suc pancréatique*, de la *salive*, des *sucs* singulierement propres aux deux sexes, de ceux qui se séparent en tant de *glandes*, c'est ce même fonds qui doit encore fournir la matiere du *suc nerveux*, de cette rosée spiritueuse, ou de cette lymphe spiritualisée, qui fut autrefois nommée *esprits animaux*, lesquels sont les produits de la partie chyleuse ou blanche du sang, infiniment raréfiée, & ainsi autant élastique que l'est une matiere *aérisée*, ou autant affinée que l'air le plus pur. Voilà le terme où tend la filtration du chyle qui se fait dans les intestins. C'est pourquoi il ne

coule du premier inteſtin dans le ſecond, que comme dans une fondriere, ou dans un lieu *abſorbant*, dans lequel il n'eſt pas plutôt reçu, que paroiſſant s'y perdre, il paſſe dans les *veines lactées*. Auſſi cet inteſtin s'appelle-t'il l'*affamé*, (*jejunum;*) parce que, quoiqu'il dévore plus de chyle qu'aucun autre, il en eſt toujours vuide, & comme à jeun. Car telles ſont les tuniques des inteſtins, ſurtout celle de M. RUYSCH, qui étant infiniment *vaſculeuſe*, tient lieu d'éponge, ou de vaiſſeaux *abſorbans*, qui s'imbibant du chyle ſi finement atténué, le tranſmettent dans les *veines lactées*. Ce doit donc être des conduits auſſi étroits que des pores imperceptibles doivent l'être.

Toutes ces réflexions ſur le *chyle*, démontrent clairement l'immenſe fineſſe que doit avoir le *ſuc nerveux*, pour qui il eſt foncierement deſtiné; puiſque ce même ſuc nerveux, qui doit pénétrer intimement toutes les fibriles des nerfs, pénetre des vaiſſeaux qui ſont infiniment plus petits qu'un cheveu. Rien donc n'eſt plus capable de faire ſentir la part ſinguliere que les nerfs ou les ſolides

ont dans les caufes des maladies ; puifqu'ils font fi importans pour la fanté.

Par ce que je viens de dire de la filtration du chyle, on comprend aifément la maniere dont fe font les *fécrétions* dans nos corps. On a vu la matiere dont fe forme le chyle, paffer de l'eftomac par le *duodénum* dans un canal excrétoire de quinze à feize palmes, qui eft le *jejunum*, & de-là dans un canal excrétoire de vingt palmes, qui eft l'inteftin nommé *ileum*. C'eft-là que fe confomme ou s'acheve prefque toute la filtration du chyle. On explique de même toutes les autres *fécrétions* qui fe font dans tout le refte du corps. Ce n'eft donc partout que de fimples féparations ou *colatures*, qui fe font à travers les membranes, lefquelles font des *paffoires* naturelles. La mefure des *pores* de ces membranes fait le fecret de cette opération, parce qu'elle ne permet de paffer qu'aux molécules, dont la groffeur doit répondre à la largeur des pores par où elles doivent paffer.

Tel eft encore l'art de la *dépuration* du fang ou des humeurs. En

effet cette dépuration n'eſt qu'un triage de certaines parties, dont l'étendue étant de même meſure que les diametres de certains vaiſſeaux, elle fait (toujours par le moyen de la preſſion qui la détermine) que l'action des fluides, qui ſont en rapport de meſure avec les vaiſſeaux qu'ils doivent enfiler, eſt toujours à la décharge de la nature qui travaille les *ſécrétions* & les *dépurations critiques* ou naturelles. Il eſt aiſé de comprendre, par ce que je viens de dire, que ce qu'il y a de ſuffiſamment affiné dans le chyle, paſſe à travers les tuniques des inteſtins dans les *veines lactées*, tandis que ce qu'il y a de *féculences*, tombe comme un *marc*, & reſte dans les gros inteſtins, qui ſont les égouts du corps humain. Voilà tout l'art des *ſécrétions*, & des *dépurations* du ſang ; deux opérations qui embraſſent toute la ſcience des *digeſtions*, des *coctions*, & des *criſes* qui ſe font en ſanté & en maladie.

Mais enfin le chyle ayant pris un nouvel affinage, ſoit à travers les *veines lactées*, ou *lymphatiques*, comme autant de filieres, ſoit à travers

des paſſoires qu'il rencontre dans toutes les glandes du *méſentere*, & toujours en preſſe dans la duplicature membraneuſe élaſtique de cette partie, il eſt porté dans le *cœur* pour s'y mêler & ſe confondre dans la maſſe du ſang. C'eſt par le même *méchaniſme* de la *ſyſtole* des ſolides, que ſe fait l'*amalgame* ou l'aſſimilation de la partie blanche du ſang avec la partie rouge ; car c'eſt l'action *ſyſtaltique* du cœur & des arteres, qui fait, par la *piſture*, ce mélange ou cette aſſociation. Ce ſera encore par une ſuite naturelle de cette action *ſyſtaltique*, que ſe feront les ſéparations différentes ou les partages de ces deux parties, la rouge & la blanche, preſſées & appliquées à la meſure des *diametres* des différens vaiſſeaux qu'elles rencontrent ſur leur route ; tels ſont ceux qui naiſſent des arteres, & immédiatement de leurs troncs, ſoit en ſortant, ſur leurs fins, de leurs parties latérales, ſoit en ſe continuant ou ſe prolongeant de leurs extrémités. Ainſi en changeant de nom, parce qu'ils changent de ſucs, ils ne changent ni de ſouche ni d'origine.

C'eſt ainſi que le ſang ſe diſtribuant dans toutes les régions du corps, va pénétrer ſes vaiſſeaux les plus fins & les plus déliés : il eſt porté en entier aux *méninges* & à la *ſubſtance corticale* du cerveau par les extrémités capillaires des arteres ſanguines, qui ſont continues, par le moyen de la *ſubſtance corticale*, avec les filets de la *ſubſtance médullaire*; & il eſt à obſerver que quoique le cerveau emploie pour ſa nourriture moins de ſang qu'aucun autre viſcere, il en reçoit cependant beaucoup plus par les arteres *carotides* & par les *vertébrales*, qu'il ne s'en porte en aucun autre endroit. La partie blanche du ſang circule dans toute la capacité des fibres médullaires, comme par autant de *ſerpentins*; elle pénetre enſuite tout le genre nerveux, & va finir ſa circulation dans les parties du genre membraneux. En effet, les membranes n'étant que les développemens des extrémités des nerfs, elles deviennent le fonds d'où renaiſſent & pullulent tant de milliers de canaux, appellés *veines lymphatiques*, qui ſont comme autant de *récipiens* deſtinés à repomper les

résidus du suc nerveux, pour les reporter dans les vaisseaux sanguins.

Il est encore une particularité à observer dans la circulation de la partie blanche du sang ou de sa lymphe ; c'est qu'il y a des capillaires des arteres sanguines, qui prennent la forme *cylindrique*, qui est celle des vaisseaux *excrétoires* ; elles sont elles-mêmes des arteres, lesquelles deviennent les *secrétoires* de la partie blanche du sang ou de sa lymphe, qui forme la matiere de cette sérosité *halitueuse* qui s'étend en long & en large en se répandant dans le tissu des membranes qu'elle pénetre. C'est le suc mou & doux qui les tient souples, & qui en exude en maniere de transpiration, par autant de points qu'il y a de pores dont sont criblées les surfaces de toutes les membranes. Voilà l'autre terme de la circulation de la partie blanche du sang, qui fait & qui entretient la transpiration intérieure. Cela se remarque aisément dans les corps des animaux que l'on ouvre vivans, ou qui ne font que d'expirer, par cette quantité de vapeurs fumantes qui s'élevent de toutes les parties,

&

& qui ſortent de tout le bas-ventre ou des capacités qui les contiennent.

On comprend aiſément, par cette double circulation du ſang, que tous les fluides ſont intimement engagés dans tous les vaiſſeaux, & portés juſqu'au fond de leurs extrémités; de façon que les extrémités oppoſées ſe contrepéſant mutuellement, ſe tiennent en rapport & en *rénitence* réciproque par une double continuité, fondée dans la poſition des fluides & des ſolides qui compoſent le tiſſu de toutes les parties.

Tous ces organes, ces fluides, & ces ſolides, en ſi grand nombre, & ſi variés par leur ſtructure, leurs poſitions, & leurs mouvemens, conſervent entre eux une harmonie, un concert, une intelligence, qui va juſqu'à l'équilibre; & c'eſt ſur cet équilibre qu'eſt fondée la vie & la ſanté de l'homme : dès qu'il eſt altéré, dès que cette douce *rénitence* réciproque ne ſe conſerve plus, la ſanté ſe dérange, dépérit, & le corps eſt alors en proie à nombre de maladies.

Les maladies ne ſont cauſées que

II. Les causes des Maladies.

par le déchet, l'altération, ou le dépérissement de cet équilibre dont je viens de parler. La justesse se perd entre les *fluides* & les *solides*, & le dérangement se mettant dans les *sécrétions*, les sucs changés, déplacés, croupissans ou ralentis font tous les maux qui traversent la vie des hommes. Tout cela vient du dérangement de la circulation du sang; dérangement qui n'arrive point par la faute du sang, puisque par lui même il n'agit que passivement dans toute l'œuvre de la circulation : mais les *solides* le pressent, l'agitent, & le poussent partout où il doit être porté, pour en exprimer les sucs qui doivent en sortir, ou s'en séparer. C'est donc leur vertu *systaltique* dérangée la premiere, qui met le trouble dans l'ordonnance de la circulation; parce que les *fluides* prenant intérieurement trop de volume, & par-là pésant trop sur les *solides*, ils en arrêtent ou changent la *systole*, qui de son côté trouble les sucs qu'elle devoit tenir dans l'ordre. D'autre part, un air variable par lui-même, devenu trop vif, trop actif, trop élastique, trop pésant, gênera par sa

preſſion les parties du dehors, ou, par ſon trop de *gravitation*, comprimera les parties du dedans, & particulierement les *véſicules* du poumon. Tout cela formant des digues au cours du ſang, lui fait prendre, & à ſes ſucs retenus & concentrés, tous les écarts d'où s'enſuivent tant d'embarras dans les viſceres Ce ſont des *congeſtions phlegmoneuſes* de la partie rouge, des ralentiſſemens de la blanche, &, qui pis eſt, des *ataxies* dans les *eſprits*, de la lenteur ou de l'épaiſſiſſement dans le *ſuc nerveux*. Ce ſont-là les effets du dérangement arrivé dans la double circulation.

C'eſt par l'harmonie de cette double circulation que ſont aſſujettis les ſucs, chacun dans leur ordre, dans leurs places, dans leurs mouvemens: ainſi elle les conſerve dans leurs qualités propres, & leur *craſe* naturelle; au lieu qu'ils en dégénerent dès qu'ils changent de ſituations, d'ordonnance, & de lieu : abandonnés alors à eux-mêmes, ils contractent toutes les différentes *ſaveurs* dont on les trouve atteints ou infectés dans le cours des maladies. Car c'eſt l'*aigre*, l'*acide*, le *vitriolique*, l'*acre*, l'*urineux*, l'*alca-*

lin, le *sulphureux*, que l'on observe dans les différens maux, dont on leur fait des causes ou des origines : Cependant toutes ces *saveurs* ne sont que des qualités de surcroît, ou survenues aux sucs ou aux humeurs, en conséquence du ralentissement où elles sont tombées ; parce qu'elles ont été déplacées de leurs lieux naturels, & qu'elles sont sorties de leurs sécrétoires, & des visceres auxquels elles appartiennent naturellement. L'*équilibre* rompu traîne après soi ces maux, & bien d'autres. Car non-seulement la circulation du sang dérangée met le désordre dans tout ce qui dépend de sa partie rouge, mais encore dans ce qui est de la dépendance de sa partie blanche ; car cet esprit *acide*, cette vapeur d'*aigre*, d'*urineux*, d'*acre*, de *sulphureux*, passant des vaisseaux sanguins dans les nerfs, y altere le suc nerveux dans sa *crase*, & dans sa circulation. Il devient donc piquant, salin, tumultueux, *explosif*, & par-là dérangé dans son cours. De son côté le genre membraneux excite dans les entrailles différentes *coliques*, des douleurs *spasmodiques*, *flatueuses*, *hysteri-*

ques, des obſtructions dans les *glandes*, parce que la lymphe s'y ralentit, s'y fixe, & s'y durcit : Enfin tant d'affections chroniques, qui ont ſouvent leurs ſiéges dans le *méſentere*, ſont encore les ſuites du déſordre qui ſe ſera mis dans la circulation de la partie blanche du ſang.

Tout ce déſordre dans l'œconomie animale, prend ſon origine de l'*éréthiſme* des *ſolides*; c'eſt donc à cet *éréthiſme* ou à la puiſſance des *ſolides* irritée exceſſivement, ou tumultueuſe, qu'il faut attribuer d'une part toutes les fontes, les catarrhes, les fluxions, & les rhûmatiſmes; & de l'autre, les congeſtions phlegmoneuſes ou ſanguines qui ſe font en tant de viſceres, les inflammations qui s'enſuivent dans les uns, & les ſécrétions ſuſpendues, détournées, ou arrêtées dans les autres. Mais dans les uns & les autres de tous ces maux, c'eſt la *ſtricture* des parties, (*partium ſtrictura*) ou leur reſſerrement *ſpaſmodique*, qui fait tout le déſordre. C'eſt ce reſſerrement qui, liant les vaiſſeaux ſanguins & les excrétoires, fait mille expreſſions de ſucs & d'humeurs, qui préſentent le change au

Medecin. Les humeurs qui font les évacuations naturelles, sont alors retenues dans leurs vaisseaux, parce que cette *stricture* en tient les issues fermées ; & c'est la raison de tant de suppressions *sanguines sereuses* ou *lymphatiques*, sur-tout de la double *transpiration*, c'est à-dire, de celle qui doit se faire par la peau à l'habitude du corps, & de celle qui se fait à travers les membranes dans les entrailles. C'est donc au rétablissement de l'ordre dans les mouvemens des *solides* & dans les *oscillations* de leurs fibres, qu'un Medecin doit s'appliquer, beaucoup plus qu'à évacuer des sucs ou des humeurs. On voit par là combien il est inutile, & souvent même dangereux, de se servir de *purgatifs*, d'*emétiques*, de *fondans*, d'*hydragogues*, de *sudorifiques*, dont on accable quelquefois les malades.

L'idée que je viens de donner des causes des maladies, montre à trois égards quelle doit être la *paucité* des remedes. 1°. Elle insinue qu'en plusieurs occasions, il n'en faudroit point ; parce que toute maladie n'étant qu'un *équilibre* altéré, changé,

ou affoibli, il reſte continuellement un fonds de force dans les parties ſouffrantes, pour ſe relever ou ſe rétablir, puiſque c'eſt la *tendance* naturellement attachée à tout ce qui eſt *elaſtique*, par laquelle des fibres allongées au-delà de leur reſſort naturel, font effort pour ſe ramener au point naturel de leur puiſſance. Par ce moyen la Medecine, lorſqu'elle eſt bien entendue, trouve dans les maladies-mêmes une reſſource aſſurée pour les guérir. C'eſt cet effort que les Medecins ſuivent dans la cure des maladies, & dont ils s'aident pour y parvenir, (*Naturæ conamen, conamina tonica*) 2°. Ordinairement il faudroit peu de remedes; parce que l'effort de la Nature, dont je viens de parler, fait ſeul la meilleure partie de l'ouvrage d'un ſage Praticien: il ne craint pas même de s'y repoſer, perſuadé qu'un Medecin intérieur & domeſtique, né avec le corps qu'il traite fait, par ce méchaniſme, & ſourdement, dans le ſang & dans les viſceres, tout ce qu'il a deſſein de faire. C'eſt la doctrine d'HIPPOCRATE, qu'il y a dans le corps une nature qui opere

les guérisons, (*Natura morborum medicatrix* ;) & l'observation journaliere, sans plus de connoissance ou de Physique, démontre souvent que cette nature guérit, avec le tems seul & la patience, des maux que la Medecine la plus éclairée jugeoit incurables. C'est donc par cette science que l'on apprend à ne faire que rarement de grands remedes, & seulement pour ne pas manquer au secours que l'Art de guérir doit à la Nature guérisseuse ; mais sans jamais sortir de la confiance due, en bonne Medecine, au travail intérieur & au concours d'une Medecine domestique, que l'on conçoit tant que l'on ne perd pas de vûe cette *vertu de ressort*, qui en santé régit les fonctions de l'œconomie animale, & qui en maladie les redresse ou les rétablit. 3°. Lorsque les remedes sont absolument nécessaires, il n'en faut point donner de violens ; parce que le trop de vertu médicamenteuse tient du *poison*, plus que du *remede* : il est plus propre à soulever une force élastique, qu'à la contenir ; car tout ce qu'il y a d'actif ou de vif dans cette *vertu*, ménace d'agitation

d'agitation ou de violence, des parties faciles à ſe déconcerter : telles ſont les fibres, dont l'arrangement, le *ton*, les attitudes ou la direction ſont l'état organique des viſceres qu'elles compoſent. Ce n'eſt donc pas la force & l'activité qu'un Medecin doit ſe propoſer dans l'action des remedes : mais c'eſt la proportion qu'il doit étudier entre les choſes qu'il a à employer, avec le *ton* naturel où il veut rappeller les *ſolides*, & avec la diſpoſition morbifique des *fluides*, pour ſatisfaire à tout ce qui peut cauſer la maladie. De cette maniere les *fondans*, les *acres*, les *ſtimulans*, toutes qualités qui diſtinguent les forts *purgatifs*, les violens *émétiques*, les *hydragogues*, & ſemblables drogues véhémentes & tumultueuſes, ſont bien plus propres à porter la confuſion dans les *fluides* & le trouble dans les *ſolides*, qu'à reconcilier les uns avec les autres, en les pacifiant, ou en les remettant dans l'équilibre dont ils ſont ſortis.

III. L'Uſage des Médicam.

Il eſt donc du devoir d'un ſage Medecin, d'être très-ménager dans l'uſage des forts Médicamens. On

a appellé autrefois la Medecine la Science de peu de Remedes (*paucarum herbarum Scientia* ;) parce qu'avec peu de plantes, maniées ſuivant les regles de la ſageſſe, elle faiſoit des cures ſurprenantes. Ce n'étoit pourtant que des choſes qui étoient bien plus médicamenteuſes, que médicamens, parce qu'ordinairement elles étoient priſes dans les Alimens ; ce qui faiſoit une Medecine alimenteuſe (*Medicina in alimento.*) Le Medecin s'appliquoit principalement à ſavoir nourrir à propos les malades, & à connoître les choſes qui combattoient le fonds de leurs maladies : *Optima Medicina, Cibus opportunè datus.*

Je ſai qu'il eſt des Sectateurs zélés des Purgatifs, qui prétendent pouvoir s'en ſervir fréquemment, & par-là arrêter les maladies dans leur principe. La maladie, diſent-ils, ne vient que de l'abondance des ſuperflus, & des ſucs corrompus qui alterent l'ordre, l'harmonie & la juſteſſe de l'œconomie animale : cette œconomie eſt une Chymie naturelle, qui doit avoir, auſſi-bien que la Chymie artificielle, ſes

craſſes, ſes réſidus, ſes *féculences*; ſi par le prompt uſage des purgatifs, on commence par les expulſer, l'ordre & l'harmonie, & par conſéquent la ſanté, feront bien-tôt rétablis. Voilà ce que diſent les partiſans des Purgatifs; & voici la réponſe. J'avoue que l'œconomie animale eſt une vraie Chymie: mais ſes opérations ſont bien différentes de celles de la Chymie artificielle, par rapport aux réſidus & aux féculences; c'eſt ce que je vais faire voir en m'étendant un peu (ſans cependant trop me répéter) ſur ce que j'ai déja dit de la circulation du ſang, qui eſt l'opération capitale & univerſelle, & comme l'unique dans le corps humain, parce que par elle ſeule ſe travaillent tous les ſucs qui doivent ſervir à ſes fonctions, & qu'à elle ſeule ſe rapportent toutes les autres opérations, qui ne ſont que ſes ſubalternes: cette circulation ne laiſſe en aucun viſcere ni *réſidus*, ni *féculences*, ni ce qu'on appelle en Chymie *téte-morte* (*caput mortuum.*) Toute cette opération chymique, qui eſt ſimple, doit finir, comme elle commence, par la *filtration*. Celle ci eſt

celle du chyle dans les inteſtins ; dont les tuniques, comme des étamines, ne laiſſent paſſer dans les vaiſſeaux lactées, que ce qui doit être employé à la préparation du ſuc principal dans l'œconomie animale ; c'eſt celui des nerfs, ou la lymphe ſpiritualiſée, au point qu'on lui a donné le nom d'*eſprits animaux*. Les matieres terreſtres, groſſieres & impures paſſent dans les inteſtins, comme dans les égouts que la nature a établis pour la décharge des ordures du corps humain. Cette filtration une fois faite, il ne reſte à la nature qu'à affiner le ſuc chyleux qui n'eſt que groſſierement dépuré, juſqu'au point de l'*aériſer* ou le *ſpiritualiſer* dans le cerveau. C'eſt pour y parvenir qu'à l'action des étamines ou des filtres des inteſtins, qui ſont mous, ſouples & flexibles, ſuccede celle des filieres : ce ſont les *veines lactées*, tous canaux mollaſſes, qui ſe perdent dans le méſentere, dans ſes *glandes*, & toujours entre ſes membranes ; de ſorte que le chyle paſſe ainſi comme à la *filiere*, enfile en effet le long canal thorachique, pour aller s'aſſocier au ſang,

& prendre sa couleur, sa forme & sa nature. Ce sont d'abord des *filtres* ou des *étamines* qui commencent l'oeuvre : c'est ensuite un *brisoir*, (*tritorium*,) mais de chair & musculeux ; c'est le cœur qui brise le chyle, en le frottant, pour le convertir en sang. Suivent les arteres, qui toutes, par leur systole qu'entretient le mouvement orbiculaire de leurs fibres, sont comme autant de *frottoirs* (*frictoria*) répandus par tout le corps & dans tous ses visceres, pour, en frottant le chyle avec le sang, en dégager les molécules, en rompre les liaisons, & le mettre en état de les démêler, & de se dépouiller des sucs qu'il laisse çà & là sur sa route, dans les différens endroits par où il passe. Ici c'est la *bile*; là, le *suc pancréatique* ; là, la *salive*; & par toutes les *glandes*, ou par tous les *excrétoires*, ce sont à chacun des sucs propres : mais ces sucs ne sont point des *résidences*, des *marcs*, des *lies*, des *féculences* ou des *ordures*. Car est-il raisonnable de regarder comme matieres de rebut, ou *excrémentitielles*, celles que la nature met en réserve en les ramassant

& les renfermant ſingulierement dans des viſceres qui ne donnent iſſue à ſes ſucs, que pour les repaſſer dans le ſang ? On a vu que des matieres *excrementitielles*, dont la nature veut ſe défaire, ſont dépoſées dans les inteſtins, parce qu'ils ſont les égouts du corps humain. Il en eſt encore de même de l'*urine*; la nature en ſépare la matiere dans des endroits qui ont des gouttieres pour les recevoir, & les conduire directement hors du corps. Mais il n'en eſt pas de même de la *bile*, & du *ſuc pancréatique*, qui tombent l'un & l'autre dans le premier des inteſtins, pour ſe mêler immédiatement avec le chyle dès qu'il ſort de l'eſtomac. Pareillement la *ſalive*, qui eſt le diſſolvant univerſel, ou l'*alkaëſt* de la nature, pour les diſſolutions de toutes ſortes d'alimens, & pour toutes celles qui ſe préparent pour tout le corps, eſt un ſuc qui tombe de la bouche immédiatement dans l'eſtomac pour ſe mêler avec les alimens : ſont-ce-là des marques de rebut, auquel la nature auroit mis ce ſuc, ſi néceſſaire même à la ſanté, qu'il eſt dangereux à l'homme de le

cracher trop ſouvent ou trop volontiers ?

Que ſont-ce donc que tous ces ſucs réſidens, ſans être des *réſidences ?* Le but & l'objet principal & dernier de la circulation du ſang, en découvre le myſtere. Elle commence cette circulation par une *filtration* dans les inteſtins, par laquelle le chyle reçoit une premiere dépuration ; mais il n'eſt pas clarifié : il demeure donc matiere laiteuſe, parce qu'il eſt encore tout plein des particules alimenteuſes, qu'il tient des différentes nourritures dont il a été composé. Or ces particules alimenteuſes, toutes bonnes & utiles qu'elles ſont, épaiſſiſſent la *lymphe* du ſang. Cependant cette *lymphe* doit ſe rendre auſſi claire & auſſi limpide qu'une roſée fine & légere, au point qu'elle puiſſe ſe réſoudre en un air imperceptible aux ſens. C'eſt l'image ou la reſſemblance de la lymphe ſpiritualiſée, devenue eſprits dans les nerfs, parce qu'elle doit les pénétrer & les traverſer comme un air.

Telle eſt la *volatiliſation* qui ſe fait dans la Chymie naturelle; telles ſont

les *exaltations*, les *rectifications*, les *sublimations*, les *cohobations* qui s'y paſſent uniquement par la *trituration*, les *delayans*, la *preſſion* ou la *vertu ſyſtaltique*. Ainſi donc le chyle dégroſſi en ſe filtrant par les *étamines* des membranes des inteſtins, puis paſſé à la *filiere* des veines lactées, ſe ſublime vers le cœur. De-là mêlé au ſang, il part pour aller faire ſon cercle par toutes les régions du corps, dans lequel il a des millions d'aulnes de vaiſſeaux à parcourir. Les *frottemens* des parois des ventricules du cœur, le briſent d'abord; expulſé enſuite avec violence du fond de ces capacités, il eſt reçu dans les arteres. Celles-ci continuant les mêmes *frottemens* dans toutes leurs longueurs, le chaſſent dans les viſceres; & là, comme dans des entrepôts, où il ſe ralentit, il perd de l'impétuoſité qu'il tient de l'expulſion, & il prend le tems de ſe développer; car c'eſt ainſi qu'il ſe décharge pour faire le dépôt des ſucs dont il a à ſe défaire pour alléger ſa marche, & pour la conduire à ſon terme. Toujours, ſuivant le même mécaniſme, rencontrant ſur ſa route un ré-

ſeau d'une infinité d'arteres dans la rate, il ſe diſtribue dans autant de canaux que ce réſeau a de mailles, ou que les mailles ont de côtés qui les forment; & par cet art des *frottemens*, le ſang ſe porte de la rate dans le foie, exalté dans ſes parties, développé & démêlé de maniere, que celles qui doivent ſe former en *bile*, n'ont qu'à ſe placer dans les ſécrétoires du foie. Le ſang, déchargé d'autant, acheve ſon tour dans les autres viſceres du bas-ventre. Là il ſe décharge encore partout dans les *glandes*, comme il a fait auparavant dans celles de l'eſtomac & du pancréas. Ainſi dépouillé de quantité de ſes ſucs lymphatiques, il remonte au Cœur, *déphlegmé* d'autant de fluides qu'il a laiſſé de diſſolvans ou de délayans dans toutes les glandes par où il a paſſé, ou dans tous les ſécrétoires qu'il a remplis. Tous ces ſucs ſont utiles, parce qu'ils ſont deſtinés à ſervir dans l'œconomie animale, qui doit les mettre à profit pour l'entretien des fonctions de la ſanté. Cependant ce ſang, ainſi plus dépuré juſqu'ici que *clarifié* (au point qu'il doit le devenir) dans ſa

lymphe, eſt encore renvoyé par le Cœur au cerveau, ou vers ſa *ſubſtance corticale*, pour finir là ſa circulation comme il l'a commencée : ç'a été par une *filtration* à travers les inteſtins ; ici c'eſt par une *filtration* à travers la ſubſtance corticale : là ç'a été une *lymphe laiteuſe ;* ici c'eſt une *lymphe limpide* & clarifiée, parce qu'elle s'eſt dépouillée de ce qu'elle avoit de trop ſubſtantiel, ou de trop de volume, pour s'infiltrer dans des canaux auſſi déliés que ceux de la ſubſtance corticale. Ce n'eſt donc plus qu'une roſée lymphatique, une ſubſtance aérienne, qui ſe filtre dans les nerfs. Voilà à quoi ſervent toutes ces décharges de lymphe en tant d'endroits, qui ne ſont que des dépouillemens ſpontanées, ou des ceſſions inſtituées par la nature, qui doit reprendre ces ſucs pour les appliquer ou les remettre en œuvre, ſoit pour la préparation, ſoit pour l'achevement ou la perfection de ſes œuvres en chaque viſcere.

Mais la lymphe allégée par toutes les ceſſions ou les dépouillemens qu'elle a faits d'elle-même, ſeroit encore trop groſſiere, & inſuffiſam-

ment préparée pour consommer son grand œuvre : c'est celui de la production des *esprits animaux*, qu'elle doit former par sa filtration à travers la *substance corticale* dans les fibres *médullaires* du cerveau. C'est pourquoi le sang qui y monte par les *carotides* & les *vertébrales*, dépose encore une si grande quantité de sa lymphe dans les glandes qu'il rencontre, & surtout dans les *sinus maxillaires*, *frontaux* & *sphénoïdaux*, qui la dépouillent en dernier lieu de tout ce qui lui restoit de trop de volume pour se donner le degré de limpidité ou d'atténuation, qui la met en proportion avec les *filtres* de la *substance corticale* : car ces *sinus* sont comme les *récipiens* dans la Chymie naturelle, où tombent les dépouillemens lymphatiques du sang, qui se sublime au cerveau pour y faire la distilation de l'*esprit animal*. Tout cela ne s'exécute que par la vertu *systaltique* ou la *pression* ; c'est par elle que la lymphe parvient à ce degré d'élévation ou de sublimation, de volatilisation & d'affinage. Le mécanisme pour la circulation des esprits animaux ou du suc nerveux,

eſt le même que celui par qui l'on a vu commencer & ſe parfaire la circulation de la partie rouge du ſang. Ici le Cœur a été le principe de cette circulation, & la preſſion ſyſtaltique des arteres l'a achevée. Là c'eſt le cerveau, battu & preſſé par toutes ſes membranes, & par toutes les arteres qui les tapiſſent & les pénetrent intimement. Cette action compreſſive ſe trouve ſingulierement copiée dans la ſtructure des cordons des nerfs, preſque auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis du cerveau. Là ſe trouve placé de chaque côté le *ganglion cervical*, lequel, ſuivant l'obſervation des plus célebres Anatomiſtes *, eſt un corps muſculaire, une vraie preſſe, où les eſprits animaux prennent une nouvelle force pour circuler. C'eſt pourquoi de-là en-avant, les *ganglions* & les *plexus* ſe multiplient ; ſoit dans la poitrine, que traverſe le *nerf intercoſtal*, où ces *ganglions* ſe trouvent dans tous les interſtices des côtes ; ſoit dans le bas-ventre, où les *plexus* ſe montrent, tant par leur étendue, que par leur nombre, aux yeux de tout le mon-

* Voyez *La Medecine Théologique.*

de. Ainſi le ſuc nerveux ou les eſprits animaux, pouſſés comme par autant de *petits cœurs* (car c'eſt ainſi que les nomme le célebre M. LANCISI) qu'il y a de *plexus*, ou de *ganglions*, depuis le cou juſqu'au centre du *méſentere*, coulent d'un cours continuel, que ſuit ſans interruption ce *fluide ſpiritualiſé*, depuis le cerveau juſques dans les fins des nerfs. Mais ce cours, qui juſques-là étoit direct de haut en bas, ſe tourne - là, & devient circulaire; parce que les fibres nerveuſes ſe développant, en finiſſant, pour faire le tiſſu des *membranes*, elles ſe retrouvent & renaiſſent par autant de points qu'il y en a d'où l'on voit ſourdre les veines lymphatiques. Ce *ſpiritueux lymphatique* arrivé donc au terme du cours qu'il ſuit, en deſcendant dans les parties baſſes, reprend la forme de *lymphe* ſous celle d'une roſée limpide, qui tranſude des membranes dans ces veines. Or toutes ces veines allant ſe jetter ou dans le canal thorachique, ou immédiatement dans les veines ſanguines, cette eau limpide va ſe remêler dans le ſang, & avec lui rentre dans le cœur.

Il ne ſe trouve donc point de ſuperflus, de reſtes ou de *réſidus* dans les viſceres, après que le ſang y a paſſé, ſoit par ſa partie rouge, ſoit par ſa partie blanche : au contraire tout eſt net ou exempt d'ordures ſur les routes de la nature, quand on n'y entre qu'après elle ; de ſorte que rien n'eſt ſi déraiſonnable ou ſi mal fondé, que de la vouloir rendre complice des craſſes ou des ordures, que ſouvent l'on y a miſes, & que l'on impute aux viſceres. Ces manieres d'entretenir la ſanté dépendent donc toutes d'un mécaniſme fondé en proportion, en juſteſſe, & en égalité de forces dans les *fluides* & dans les *ſolides*, en un mot, dans l'*équilibre* que la nature entretient entre les uns & les autres ; c'eſt le point de vûe qu'il convient à des Medecins (qui ſont ſes diſciples & ſes imitateurs) de ſe propoſer pour la guériſon des maladies. Ceux qui ne le ſont point, peuvent-ils raiſonnablement ſe mettre au-deſſus de ces regles ? Du moins doivent-ils s'épargner ſur l'uſage fréquent des violens purgatifs, & ne s'en permettent aucun, qu'après avoir appris à

les craindre, des perſonnes qui ont médité ces matieres avec tout le ſoin que le mérite l'importance de la choſe.

IV. Erreur vulgaire ſur la *cacochymie.*

Ce qu'on appelle *cacochymie* forme dans le public, & parmi le vulgaire des Medecins, un préjugé d'autant plus fort, qu'il eſt ſéduiſant, parce qu'il eſt à la portée de toutes les imaginations. Ce ſont, dit-on, des humeurs qui cauſent les maladies; on ne peut donc les guérir qu'en les évacuant, & c'eſt la vertu des purgatifs & le bénéfice que l'on en tire. Je conviens que le ſervice que les purgatifs rendent à la Medecine, eſt trop important pour permettre que l'on en prive les malades. Mais autant que la purgation eſt connue de tout le monde, autant la ſcience de purger eſt-elle celle de peu de gens. La ſéduction vient des fauſſes idées que l'on s'eſt faites, tant ſur la nature des humeurs, & ſur les tems qu'elles ſe produiſent dans les maladies, que ſur les ſiéges ou les endroits du corps où on les ſuppoſe, tandis qu'elles en occupent d'autres; de maniere que ſouvent l'on porte le remede où

n'eſt point la cauſe du mal. Or un purgatif donné dans un tel cas, ou met la confuſion dans les humeurs en les remêlant au ſang, ou bien il met tout en irritation, ſans évacuer que ce qu'il ne convient point de vuider.

L'idée donc de la *cacochymie* s'eſt trouvée habilement rectifiée par les nouvelles connoiſſances en Medecine. De ſages Auteurs lui ont ſubſtitué le terme & la notion de *cacochylie*; & par-là les humeurs peccantes dans les maladies, ſe trouvent dans les vaiſſeaux. C'eſt donc effacer l'idée baſſe & groſſiere qui donne à penſer que la *cacochymie* eſt un amas d'humeurs amoncelées dans les premieres voies; miſérable maniere en effet de penſer, pour peu que l'on ſe ſoit mis au fait de la ſtructure des parties, & de la diſtribution des humeurs! Au contraire, l'idée de *cacochylie* eſt celle d'un amas de chyle ou de ſucs nourriciers accumulés dans les vaiſſeaux. Là, par leur volume, ils oppriment le ſang lui-même, en ralentiſſant ſon mouvement ou ſon cours, & font autant de digues à ſa circulation,

que

que d'obſtacles dans les extrémités des vaiſſeaux ; ce ſont les capillaires des arteres, leſquels ne pouvant recevoir dans leurs étroits diametres la foule de ſucs nourriciers qui y ſont pouſſés par la circulation, s'engouent ou ſe gorgent de fluides, qui ſe fixent dans leurs étroites capacités par la gêne & la preſſion qu'ils y ſouffrent. Ainſi ce ſont des empêchemens que la circulation du ſang trouve à ſon paſſage des arteres dans les veines ; & de-là ſe forme la *cacochylie* dans le ſang lui-même, & dans tous les vaiſſeaux où le ſang arrêté eſt contraint de refouler.

V. La *cacochylie* eſt la véritable cauſe d'une maladie.

Cette idée de la *cacochymie* rectifiée, eſt d'autant plus juſte, qu'elle répond plus parfaitement à celles des cauſes qui font véritablement une maladie. Ces idées ſont celles de l'épaiſſiſſement du ſang, du ralentiſſement de ſa circulation, de l'embarras des viſceres, &, en conſéquence, de la retenue ou ſuppreſſion de toutes les évacuations naturelles du bas-ventre, de la ſuppreſſion des crachats & de la ſalive, & (qui pis eſt) de celle de la *tranſpiration* exté-

rieure & intérieure. Car tout cela se suit naturellement de la *cacochylie* par un sang empâté à force de sucs chyleux, lymphatiques, nourriciers, lesquels, liant les globules de sa partie rouge, arrêtent ou suspendent la circulation de toute la masse des humeurs.

Dans l'idée de *cacochylie* sont renfermés les vices du sang ; parce qu'ils consistent dans l'excès des sucs morbifiques, & dans leurs altérations, soit dans leur consistance, soit dans leurs saveurs, ou leurs qualités. L'excès ou la surabondance d'humeurs est ici sensiblement démontrée : car la sérosité du sang ou sa partie blanche, qui est déja deux fois plus abondante que la rouge, s'étant grossie de sucs chyleux, qui s'y sont accumulés de jour en jour, le sang se change presque tout en lymphe, mais en lymphe épaissie, dure & couenneuse ; c'est ce que l'on remarque dans les grandes maladies. Ce ne sont plus des sucs légers, qui roulent aisément dans les vaisseaux, ce ne sont plus des sucs doux : car l'*aigre* concentré dans tous les sucs laiteux, comme le chyle,

s'y développe, dès qu'ils se trouvent ralentis dans leurs cours; parce que le repos donne le tems à ces sortes de fluides de se corrompre, en contractant ces aigres, plus ou moins *acides*, qui se montrent en tant de maladies. On voit qu'avec de telles dispositions, il doit y avoir bien de l'embarras dans les visceres, de là les *congestions phlegmoneuses*, ou les obstructions inflammatoires, qui les menacent.

VI. La *cacochylie* ne demande point la fréquente purgation.

La *cacochymie* donc rapportée à ses justes idées, & renfermée dans ses véritables bornes, montre bien plus le danger, que le besoin ou la nécessité de la fréquente purgation. Aussi un savant Medecin du siecle passé, qui croyoit à la *cacochymie* autant que peut le faire un Praticien né sensé & éclairé par l'usage, trouvoit que, tout compte fait, il paroissoit que la purgation étoit de tous les remedes celui qui étoit le moins sûr, le plus dangereux, & le moins nécessaire à la santé; & c'est le sujet de l'excellent Traité qu'il a laissé là-dessus *. Là, exami-

* BRUNO, *Purgationis Remora*: *De Sanitate, purgationis non indigâ.*

nant, avec autant de ſageſſe que d'érudition, le tems où l'on pouvoit placer la purgation dans les grandes maladies, il conclut que le tems où elle eſt plus permiſe, eſt celui où la Nature peut s'en paſſer : « Car (dit-« il) dans les *commencemens* d'une « grande maladie, les humeurs ſont « pêle-mêle, & dans une telle con-« fuſion, que la purgation ne pou-« vant les démêler, acheve de tout « confondre : La maladie vient-elle « à augmenter; alors la nature étant « dans ſon travail, convient-il de « lui arracher des mains ce qu'elle « entreprend ? Vient enſuite l'état de « la maladie, nommé l'*état* de ſa *con-« ſiſtance*, où la nature ayant fait ſes « arrangemens critiques, ſe trouve « aux priſes avec l'humeur morbifi-« que, qu'elle eſt prête de dompter : « eſt-ce le tems d'entreprendre de « faire ſon ouvrage ? Enfin la mala-« die *décline* ; c'eſt le tems où la natu-« re devient triomphante : convient-« il d'eſſayer à la troubler dans ſon « triomphe ? Et ainſi (conclut ce ſa-« vant Praticien) ou la purgation eſt « dangereuſe dans les grandes mala-« dies, ou elle y eſt ſouvent inutile. »

La diſpoſition du ſang & de ſes ſucs dans le tems de la *cacochylie*, prouve bien la vérité du raiſonnement de ce ſavant Medecin : car le ſang empâté dans ſa lymphe épaiſſie & couenneuſe, donne à comprendre la difficulté de tenter l'évacuation d'humeurs *enchevêtrées*, au point que le ſang devenu énormément couenneux, eſt moins un *fluide*, qu'un *ſolide* à pénétrer, à rompre, ou à diviſer. Eſt-ce une tentative à faire ſans un extrême danger ? De-là s'eſt établie la maxime d'HIPPOCRATE, dans ſes *Aphoriſmes*, de rendre fluides & coulantes les humeurs que l'on veut emporter par la purgation : *Corpora ſi quis purgare voluerit, ea fluida faciat oportet.* Et par-là l'on doit revenir de la miſérable coutume, à laquelle s'abandonne tant de monde, & plus particulierement le peuple, de conſeiller des purgations dès que quelqu'un ſe trouve incommodé : car rien n'eſt ſi propre à déterminer une grande maladie ; puiſque c'eſt commencer par tout confondre, & prévenir la Nature avant qu'elle ſe ſoit miſe au fait de la maladie qui eſt prête à prendre naiſſance.

VII. On ne doit employer les purgatifs, que vers la fin des maladies.

Il faut donc, pour que les purgatifs operent à propos, que les humeurs ſoient fluides ; il faut que les parties nerveuſes qui contiennent ces humeurs dans les vaiſſeaux, ſe prêtent à leur ſortie. Or il eſt certain que les parties nerveuſes ne ſe trouvent point ordinairement aſſez relâchées, dans les commencemens de la maladie, pour laiſſer ſortir les humeurs : D'où je conclus que la purgation ne convient, généralement parlant, que ſur la fin des maladies. En effet, ce n'eſt qu'après que la Nature aura travaillé l'humeur dans les premiers tems d'une fievre, que la *fluidité* requiſe ſe ſera produite dans les *fluides* ; parce qu'alors les *ſolides* auront eu le tems de s'amollir, en ce que leurs fibres, ſorties du *ſpaſme* où elles étoient, ſeront devenues plus ſouples ; par où les humeurs ayant été plus intimement broyées, auront acquis la *fluidité* que l'on demande pour la purgation.

VIII. Les purgatifs ſont dangereux dans les

La néceſſité de ce ménagement deviendra ſenſible dans certaines maladies qui ſont fort communes parmi les Pauvres : Ce ſont celles

qui étant *chroniques*, engagent à une quantité ſurprenante de purgations en *hydragogues*, en *fondans*, & en *éméꝫtiques*, dans l'idée où l'on eſt dans le monde peu medecin, que ce ſont des maux entetrenus par un fonds de *cacochymie*, qu'il faut tarir à force d'évacuans. Telles ſont les affections des *glandes* durcies, ſcrophuleuſes, carcinomateuſes; celles de la peau, connues ſous les différens noms de *galles*; enfin les cachexies, les bouffiſſures, les hydropiſies; tous maux dont ſont remplies les familles des Pauvres. Or, dans tous ces cas, c'eſt une *cacochylie* qui eſt paſſée, ou dans les nerfs (car le haut-mal eſt encore de ce nombre,) ou bien dans le tiſſu des glandes, comme celles du cou & du méſentere, ou dans celles de la peau; ou enfin dans les arteres lymphatiques. Ce ſont les cas où la lymphe *mal démélée* des autres particules du ſang ou des humeurs, ſe filtre ſouillée au travers de la ſubſtance corticale, d'où elle porte dans le ſuc nerveux un *volatil* ſauvage, étranger, ou mal dulcifié, acre, acide, ou ſalin, comme feroit un air infecté, une contagion

Maladies chroniques.

aérisée, qui va mettre le trouble dans les esprits animaux. Ou bien la lymphe *mal déphlegmée* s'insinue par les arteres lymphatiques dans le tissu vasculeux des glandes & des membranes. En tout cela la *cacochymie*, ou cette *cacochylie*, n'est plus sur la route ni au pouvoir des purgatifs. Ce sont des sucs chyleux, des lymphes infectées, mal dégrossies ou mal apprêtées, qui sont fixées en des endroits jusqu'où ne va point l'action des purgatifs. Ce sont donc des irritans, des fondans, & des évacuans, qui portent sur des *solides* & sur des *fluides* qui ne sont point ceux où résident les causes des maux que l'on combat. Les corps donc de ces pauvres malheureux, sont fatigués & épuisés à pure perte, parce que leurs maux n'en sont pas soulagés.

IX. Objections en faveur des purgatifs.

Il est cependant des personnes qui prétendent autoriser le prompt usage des *purgatifs*, sur la nécessité qu'il y a de débarrasser les premieres voies, qu'ils croient être le siége de l'humeur morbifique : Ils veulent justifier l'idée qu'ils ont de cet amas d'humeurs dans les premieres voies,

voies, 1°. par la fréquence des *envies de vomir* au commencement des maladies ; 2°. par le *cours de ventre*, auquel ils donnent pour cause l'abondance des sucs corrompus, qui remplissent l'estomac ou les intestins.

X. Réponse à la premiere Objection, tirée des envies de vomir.

C'est mal connoître ce qui fait les *envies de vomir*, & s'oublier sur la structure de l'estomac, que de prendre la cause des vomissemens dans la capacité de ce viscere ; elle est dans les membranes qui en font la voûte & les parois. Ces membranes sont toutes nerveuses & musculeuses, & parsemées d'ailleurs d'une infinité de vaisseaux sanguins, & de *lymphatiques excrétoires*. C'est donc un viscere infiniment sensible, jusques-là qu'il ne peut souffrir, sans se soûlever, la présence de l'*antimoine*, dont l'œil, quoiqu'extremement délicat, s'accommode cependant, puisqu'on l'emploie efficacement dans les *collyres*. L'estomac admet cependant & souffre dans ses vaisseaux une quantité considérable de sang, sans que le *ton* de ses fibres en soit blessé ; de sorte que l'*équilibre* entre les *solides* & les *fluides* qui le composent, se conserve pendant la santé. Mais dès

qu'une ſurabondance de ſang entrant dans ſes vaiſſeaux, vient ſurcharger ſes membranes, ou peſer extraordinairement ſur elles ou ſur la voûte qu'elles font, l'eſtomac s'irrite & ſe ſoûleve dans les commencemens des grandes maladies. En effet, le ſang ralenti dans ſa circulation, venant à refouler de l'habitude au centre du corps, vient d'abord ſurcharger l'eſtomac, lequel, pour ſe dégager, entre dans ces ſecouſſes & ces ſoûlevemens qui font des envies de vomir. Ainſi dès qu'une commotion occaſionne dans le *cerveau* quelque amas de ſang, dès qu'une forte migraine le tient en congeſtion, les vomiſſemens prennent auſſi-tôt aux malades. Si quelque inflammation ſe forme dans le poumon, à l'occaſion d'une *péripneumonie*, les envies de vomir ſurprennent le malade dès la naiſſance de cette maladie. Enfin, par les *ſuppreſſions* des *hémorrhoïdes*, & par celles qui arrivent aux perſonnes du ſexe, le ſang n'eſt pas plutôt dérangé dans ſon cours, ou de ſes regles, que c'eſt ſur l'eſtomac qu'il porte les premieres marques de ſes écarts, ou de

ses dérangemens. Ce n'est donc que de l'abondance du sang, & nullement de celle d'humeurs dans les *premieres voies*, que viennent les envies de vomir au commencement des maladies.

XI. Réponse à la seconde Objection, tirée du cours de ventre.

Les Purgatifs sont aussi peu efficaces pour remédier au *cours de ventre*. Le but qu'on se propose, en les employant, est d'évacuer des glaires, des viscosités, des sucs pourris : mais les remedes qui produisent ces évacuations, excitent, augmentent même l'action des puissances qui les causent. Ce sont, si l'on veut, des sucs nourriciers, ou du chyle, pourris, qui séjournent dans les premieres voies. Mais le chyle ne s'est corrompu dans ces endroits ou dans les intestins, que parce que le filtre qui devoit le transmettre dans les veines lactées, lui a refusé passage ; & cela parce que les membranes des intestins étant toutes de nerfs & toutes musculaires, leur tissu ne se prête à la dilatation de ses pores qu'autant que leurs fibres demeurent souples. C'est donc le resserrement de ces pores qui a bouché le passage au chyle. Or ce resserrement est *spas-*

modique, ſoit à l'occaſion des ſucs acres qui abreuvent ces membranes, ſoit à l'occaſion de quelque *phlogoſe*, ou même de quelque inflammation ſecrete qui les occupent. Un remede irritant, en pareille conjoncture, ne fait que conſommer la cauſe du mal, dont il n'évacue que le produit ; car en attirant trop de ſang dans les arteres, il augmente la diſpoſition inflammatoire, qui eſt l'origine de tout le mal; & en mêmetems ſes piquans acres & ſalins agiſſent ſur les mêmes membranes intérieures des inteſtins, & y attirent une abondance étonnante de ſéroſité. Voilà le produit de la cauſe morbifique augmenté en mêmetems que croîtra la cauſe elle-même. L'exemple des *maſticatoires* doit éclairer là-deſſus les eſprits. Un grain de *poivre*, une feuille de *tabac*, une racine d'*angelique* mâchée ou roulée dans la bouche, l'inonde de ſalive. L'enchifrenement, qu'une humeur acre cauſe ou entretient, démontre ſenſiblement de quelle affreuſe affluence de ſéroſité ſont ſuſceptibles les membranes, quoique renfermées en des eſpaces fort étroits, puiſque

le fond des narines eſt capable de fournir tout ce qui ſort de ſéroſité dans un rhûme de cerveau. Peut-on en moins croire des inteſtins, dont les longues & larges capacités étant des vuides formés par des membranes voûtées & percées par des millions de pores, ſeront forcées, par la violente irritation de ces remedes, à répandre dans les inteſtins d'abondantes ſéroſités ? Le cours de ventre par-là devient incurable, ou mortel, par les remedes mêmes qui en augmentent la cauſe & les effets.

On doit donc avoir une grande retenue dans l'adminiſtration des Emétiques & des Purgatifs ; parce que le genre nerveux ſe trouvant toujours entre l'humeur qui eſt à évacuer & le remede qui doit le faire, il eſt comme la clé ſous laquelle ſont renfermés tous les *fluides* dans le corps humain, leſquels ne peuvent ſortir de leurs clôtures, qu'autant que les nerfs, qui ſont les *ſolides*, ſe laiſſent fléchir à l'inſtigation d'un purgatif. Lors donc que cette ſoupleſſe manque dans les fibres nerveuſes, ce ſont des extor-

ſions de ſucs qui ſe font par la violence des remedes, ſans que l'humeur, qui eſt en faute, en ſoit atteinte. C'eſt par conſéquent, ſelon l'avis d'HIPPOCRATE, évacuer ce qu'il ne convient point de vuider, (*non quæ, nec qualia.*) Rien donc de plus pernicieux pour la cure des maladies, que l'uſage téméraire & indiſcret des Purgatifs & des Emétiques; & rien en même-tems, qui, dans la pratique de la Medecine, demande plus de lumieres & d'attentions.

XII. Les Purgatifs ſont dangereux, 1. pour les Femmes enceintes.

Après ces réflexions générales, en voici de ſingulieres, qui ſpécifient l'uſage des *Purgatifs* par rapport à l'état des malades. Les *Emétiques* ne doivent point ſe donner à des *femmes groſſes*, & cela pour deux raiſons. La premiere eſt, que leurs envies de vomir ne viennent pas d'humeurs, mais de la ſuppreſſion d'une évacuation de ſang, qui accompagne naturellement la groſſeſſe; ou, pour mieux dire, que la groſſeſſe cauſe naturellement. La ſeconde raiſon eſt, que les ſecouſſes des Emétiques ſur les parties nerveuſes & membraneuſes, intéreſſent ſi dangereuſe-

ment toutes les parties qui ont à contenir l'enfant pendant neuf mois, qu'il y a un danger évident à risquer des Emétiques sur des femmes grosses : cependant cela se pratique sur le conseil des premiers venus, qui osent prodiguer des *antimoniaux*, souvent même les plus violens, & peut-être les plus infideles, dans les maladies des pauvres femmes grosses.

2. Pour les jeunes personnes du Sexe.

L'inconvénient des *Emétiques* est moins dangereux, à la vérité, dans les maladies des jeunes personnes du *Sexe* : mais ils deviennent du moins inutiles dans ces maladies ; parce qu'en elles, sur-tout dans les *pâles-couleurs*, c'est le sang encore retenu ou dérangé de sa circulation, qui fait les maux d'estomac ; & l'effet des Emétiques est de mettre en mouvement, & de prodiguer en pure perte, des humeurs qui sont innocentes des maux de ces jeunes personnes.

3. Pour les hommes sujets aux hémorrhoïdes.

Il en est de même des hommes sujets aux *hémorrhoïdes* ; car les coliques, les vents, & les maux de cœur, qui les prennent quand les hémorrhoïdes manquent à leur éva-

cuation, viennent de la préſence d'un ſang ſuperflu, mais retenu. Ce ſang refoule des vaiſſeaux hémorrhoïdaux dans les vaiſſeaux des membranes de l'eſtomac: c'eſt donc comme venir frapper à une porte fermée, que d'aller ſolliciter l'eſtomac à vuider la cauſe d'un mal, qui n'eſt rien moins que des humeurs.

4. Dans les Crachemens de Sang.

Les *Emétiques* ſont encore pernicieux pour ceux qui ſont ſujets aux *crachemens de ſang*, & généralement dans toutes les affections *phthiſiques*, lorſqu'elles ſont propres, ou, comme l'on dit, *idiopathiques* au poumon.

5. Dans les Aſthmes.

Autre précaution non moins néceſſaire, c'eſt de s'abſtenir des *Emétiques* dans les *aſthmes*, à moins qu'il ne ſoit bien prouvé que l'aſthme eſt humoral. Ainſi, comme la plûpart ſont ou ſpaſmodiques, ou idiopathiques au poumon, l'uſage de ces remedes devient par-là infiniment moins ordinaire.

6. Dans les perſonnes qui ont des Deſcentes.

Enfin, on ne doit jamais donner d'*Emétique* ſans être aſſuré que le malade n'a aucune ſorte de *deſcente*; car cette incommodité expoſeroit alors les malades à d'étranges accidens.

Or les *descentes* sont très-communes parmi les pauvres gens ; parce que presque tous sont astraints à un travail qui les engage souvent à faire des efforts.

XIII. On ne doit employer que les Vomitifs les plus modérés.

D'ailleurs, plus les *Vomitifs* excitent de trouble, plus on doit s'appliquer à les choisir parmi les plus modérés, ou bien à savoir les adoucir quand on est obligé d'en venir aux antimoniaux. L'*oxymel scillitique* suffit ordinairement pour les enfans. Le *vitriol blanc* purifié à la maniere du nitre, & mêlé dans un bouillon avec l'huile d'amandes douces, peut suffire en bien des occasions. L'*ipécacuanha*, pourvu qu'on ne le donne qu'à huit ou dix grains, est mitoyen entre ces autres Emétiques & les antimoniaux. Mais si ceux-ci deviennent indispensables, le *soufre d'antimoine* de la préparation de M. LEMERY, est un remede efficace sans être tumultueux. Le *vin émetique*, dans l'huile d'amandes douces, est beaucoup moins turbulent que le *tartre émetique* ; celui-ci cependant s'adoucit en y mêlant le double, ou encore plus, de sucre candi. Tous ces Emétiques n'engagent point à une

grosse dépense, & peuvent être aisément administrés aux Pauvres.

C'est dans ces mêmes vues de facilité que l'on doit pratiquer & administrer les *Purgatifs* aux Pauvres. Car ceux qui sont versés dans la maniere de faire la Medecine parmi les pauvres gens, savent combien il est inutile de leur donner des Purgatifs qui sont trop mal-aisés à prendre, soit pour la forme, soit pour le goût. Ainsi l'on doit épargner aux Pauvres, autant qu'il est possible, les Electuaires, qui, délayés dans une liqueur, font des potions hideuses à leurs yeux, & insupportables à des goûts comme les leurs, lesquels sont d'autant plus sensibles, qu'ils sont plus simples & plus naturels, ou moins gâtés par la bonne chere, les sauces ou les hauts-goûts.

Ce qui multiplie cependant les Purgatifs, c'est l'envie que l'on a d'en donner qui soient efficaces, ou qui vuident les glaires en abondance; & pour cela on ramasse tous les *hydragogues*, les *phlegmagogues*, tous les *panchymagogues*, enfin toutes les *confections* de ces genres, qui sont pour la plûpart très-désagréables

au goût, à l'odorat & à la vûe, & de plus très-dangereux dans l'uſage, en ce que ſouvent ils tourmentent encore plus les entrailles, qu'ils ne les vuident.

XIV. La maniere d'employer le Séné.

A la place de tous ces mélanges de drogues, il ſe trouve un remede ſimple, qui, ſuivant l'expérience des grands Medecins, purge efficacement ou foncierement les humeurs, de telle nature fuſſent-elles, & partout où elles ſe ſoient portées. C'eſt le *Séné*, dont la nature a même ménagé la force, pour le mettre à portée des tempéramens plus ou moins forts; car l'on a dans le Séné les *feuilles*, qui, étant bien mondées, ſont d'une vertu très-efficace, & les *follicules*, qui conviennent dans les maux où il faut qu'un purgatif, comme un furet, aille chercher les humeurs. L'*extrait de Séné* a encore ſa commodité, parce qu'il peut ſe donner commodément aux Pauvres; mais étant mêlé avec autre choſe, par exemple, avec l'*extrait* d'*Ellebor noir*, c'eſt le fonds ou la matiere de Pilules qui ſont d'un uſage très-utile en certains cas de maladies des Pauvres. Une autre maniere de donner com-

modément & avec fruit le *Séné*, c'eſt de ſavoir lui donner ſon correctif & un adjoint très-naturel, très-aiſé à pratiquer, & facile à prendre. C'eſt la *crême de Tartre*, qui, par elle-même & ſans apprêt, corrige ſpécialement le Séné. La racine de *Jalap*, s'aſſocie très-commodément avec lui, & prend ainſi la place de la *Manne*, qui, par le volume auquel il faut la donner, & par la dépenſe qu'elle occaſionne, ne ſe trouve pas tant à la portée de la Medecine des Pauvres. Des bols donc préparés avec de la poudre de *ſené* & celle de *jalap*, incorporées avec la *crême de tartre*, quelques gouttes d'*eſſence d'anis*, & un peu de quelque *ſirop*, ſont ordinairement très-utiles pour la cure des maladies des Pauvres.

XV. Le Mercure doux.

Le *Mercure doux*, plus il eſt efficace, plus il demande d'attention dans ſon uſage; & la commodité de le donner, à raiſon de la modicité de ſa doſe & de ſon volume, lui mérite une place ſinguliere dans la Medecine des Pauvres. Mais ſa préparation doit ſortir de mains artiſtes & habiles, qui l'aient ſublimé ſuffiſamment; ſinon c'eſt un furieux,

qui agiſſant par le volume, la multiplicité ou le nombre, la *gravitation* ou le poids de tant de molécules dont il eſt composé, d'ailleurs ſi mobiles, ſi pénétrantes, & par-là ſi dangereuſes, pour peu qu'elles ſoient mal dépouillées de toutes parties acres & ſalines, ravage & détruit tout ce qu'il touche. Il faut donc le réduire à de certaines bornes, pour l'employer dans la Medecine des Pauvres, en l'aſſociant, comme un aiguillon, à d'autres purgatifs qui lui ſont analogues en vertu.

XVI. La Rhubarbe.

La *rhubarbe* eſt un purgatif fameux; mais la réputation en fait le danger: car ce remede, tout vulgaire qu'il eſt entre les mains de tout le monde, eſt encore mal connu, & eſt ſouvent mis hors de ſa place; parce qu'ordinairement on lui ôte ſa qualité eſſentielle, & peut-être primitive dans ſa nature, ſavoir, ſa vertu *altérative*, qui eſt trop oubliée dans l'uſage de la *rhubarbe*. Car on en veut d'abord faire un purgatif; & cependant le but que l'on devroit ſouvent avoir en l'employant, doit être de corriger les humeurs, &

d'en faire un *amer* d'autant plus utile & plus sûr, que son usage aboutit à précipiter ou à amener insensiblement par les selles les sucs qu'elle a préparés & adoucis. L'on en tire ces utilités, ou ce double avantage, en la donnant plusieurs jours à petite dose, en substance & en poudre, avant la nourriture, ou bien en maniere de tisane (nommée communément *Eau de Rhubarbe*) si usitée dans les maladies des enfans, & dont l'on peut tirer de grands avantages dans celles des adultes. C'est donc un remede à placer dans la Medecine des Pauvres, dans les cas & suivant les manieres qui seront plus détaillés en leur lieu.

XVII. L'aloès.

L'*Aloès* est un autre purgatif amer, & en cela semblable à la *rhubarbe* ; de sorte que ces deux genres de médicamens bien entendus, peuvent satisfaire tout à la fois & à l'indication des *amers*, & à celle des *purgatifs*. Ce sont donc, à les bien prendre, deux purgatifs qui se trouvent en concurrence de mérite & de qualité ; parce qu'ils sont l'un & l'autre *altérans* & *évacuans*. Aussi conviennent-ils encore dans une autre

chose ; c'est qu'ils ne sont utiles, qu'autant qu'ils sont donnés en petite dose. Car l'*aloès* en particulier, si ancien en Medecine, a été si célebre, & si étendu dans l'usage, que l'on n'a pas craint de l'appeller le *chasse-maladie* (*morbifuga*,) comme si aucun remede n'étoit aussi propre que lui pour donner la chasse à tous les maux. C'est qu'il passe ordinairement pour ami de l'estomac, qui est comme le premier mobile dans la machine animale, & le principe de ses digestions, & de tout ce qui se passe dans les premieres voies: C'est pourquoi on trouve ce purgatif en réputation, jusqu'à devenir la base des *Pilules stomachiques*, appellées *gourmandes*, parce qu'on étoit persuadé que l'aloès rendoit l'appétit en rétablissant la premiere coction, d'où les autres reçoivent leur bonté ou leur perfection. Rien donc n'est plus propre à la santé, suivant ce principe, que l'usage de l'aloès. Mais cet usage, pour être trop libre, trop abondant, & trop familier, a passé en abus ; car pour en avoir trop exagéré la vertu, on l'a fait la drogue banale, ou fondamentale de pres-

que toutes ſortes de pilules, d'extraits, d'élixirs, &c. au lieu que l'aloès pris dans ſa juſte idée, eſt un remede principalement utile en acceſſoire à d'autres que l'on emploie en fait de purgation ; car il y ſert comme d'aiguillon pour évacuer efficacement l'humeur que l'on veut chaſſer ; fut-ce le ſang lui-même, quand, par quelque ſuppreſſions d'évacuations naturelles à l'un ou à l'autre ſexe, il fait le fonds de la maladie. Il faut bien prendre garde de ne point précipiter la vertu de l'aloès ; au contraire il faut lui laiſſer préparer les humeurs, en imprégnant de ſa qualité digeſtive & balſamique la maſſe du ſang. Car c'eſt ainſi qu'il la rend fluide, & qu'il la tient corrigée de ſes aigres ou de ſes acides, à peu-près comme fait la *bile*, dont l'amertume en imprégnant le chyle, en fait la douceur & la fluidité. Suivant ces idées, l'aloès peut devenir dans la Medecine des Pauvres, un remede bien efficace pour la cure de quantité de maladies. D'ailleurs, lorſqu'on le donne en petite quantité & en bol, il devient très-facile à prendre ; & ce n'eſt pas
le

le moindre avantage à souhaiter dans les remedes que l'on destine aux Pauvres, si l'on veut s'assurer qu'ils les prennent.

XVIII. Remarques sur l'usage des Extraits,

On pourroit croire, en conséquence de ce que je viens de dire, que l'usage des *Extraits* seroit très-convenable à la Medecine des Pauvres; mais la raison qu'il y a à ne point s'exposer à multiplier les remedes dans leurs maladies, s'oppose à leur usage. En effet, ce seroit peut-être accroître mal-à-propos la dépense. D'ailleurs les *extraits* sont des remedes incertains; parce que ce sont des drogues mutilées, lesquelles promettent de procurer des effets qui dépendent de l'intégrité de la drogue qui les produit en gros, sans être décomposée ou *extraite*. Ce sont, disent les Chymistes, les parties sulphureuses, salines, résineuses, d'un Mixte médicamenteux, qui sont comme l'ame ou l'essence du remede. Mais rien n'est plus incertain que ce choix que prétend faire l'Art, au préjudice de celui que se réserve la Nature dans l'opération de ces médicamens : C'est donc de leur intégrité, & de toute leur sub-

ſtance, qu'elle tire des ſecours pour la guériſon des malades ; de ſorte que rien ne la met tant hors d'état de leur procurer ces avantages, que de l'aſtraindre à ſe ſervir de ce qui eſt du choix de l'imagination de l'Artiſte. Auſſi les extraits ſont-ils la plûpart ou incertains, ou dangereux dans leurs opérations. Jamais, par exemple, on ne trouvera tant de ſureté dans l'uſage de l'*Extrait* de Quinquina, que dans le Quinquina lui-même ; & l'on ſait trop encore, par l'exemple de la réſine de jalap, l'inconſtance ou le péril des extraits réſineux ; car autant que le jalap en ſubſtance, étant corrigé, devient un purgatif facile & efficace, autant ſa réſine eſt-elle fautive ou *tormineuſe*.

XIX. L'uſage du Sel d'Angleterre.

On a un purgatif très-commode dans l'uſage du *ſel d'Angleterre*. Ce ſel étant mêlé avec le ſucre, à peu-près en parties égales, & l'un & l'autre fondus dans pluſieurs verres d'eau, on en fait une potion qui purge les malades ſans tranchées. Il faut ſeulement ſe garder des mauvais ſels d'Angleterre, qui ſe débitent trop communément. Ce ſel prend ſon

nom de la Fontaine ou Source d'*Epsom* en Angleterre ; mais comme cette Fontaine ne pourroit fournir la millieme partie du sel d'Angleterre qui s'emploie dans le monde, c'est de l'habileté & du savoir faire des Artistes, qu'il faut en attendre toute la bonté. Plusieurs Chymistes en savent faire ; mais cependant il y en a peu qui y réussissent parfaitement, & l'on sait que d'habiles Apothicaires se sont trouvés obligés de rectifier les sels d'Angleterre qu'on leur vendoit. C'est donc une précaution à prendre que de choisir ce sel de la main d'un habile Apothicaire.

IX X. Les dangers des Sudorifiques.

Les *Sudorifiques* sont un autre piége, dans lequel donnent bien des personnes peu instruites du pouvoir, de l'action, & de la nature de ces remedes. On prétend que dans les sudorifiques réside la vertu spécifique des plus grands remedes. On leur attribue la guérison des maladies les plus graves, les plus pressantes, & les plus dangereuses. La séduction vient originairement de l'observation constante, suivie & étudiée depuis HIPPOCRATE par tous les plus grands Praticiens, que ce

font les fueurs, par où s'opérent les *crifes* les plus ordinaires, les plus décifives & les plus heureufes, & dans les maladies les plus importantes. Cette obfervation induit bien du monde à croire que les fudorifiques font les vrais fpécifiques; qu'ils doivent par conféquent faire l'objet de la pratique dans la plûpart des maladies. Mais il eft bon d'obferver qu'HIPPOCRATE, qui a remarqué que les fueurs étoient *critiques* en bien des fievres, n'a cependant jamais donné de fudorifiques, & que même il n'en fait aucune mention dans fes Ouvrages; ce qui démontre que ce fouverain Maître dans l'Art de guérir, a parfaitement compris, que les *fueurs* étoient uniquement l'œuvre de la Nature, tellement propre & réfervée à fa fageffe, que l'Art ne pouvoit atteindre ni prétendre à cette adreffe en fait de guérifon En effet, que nous apprend HIPPOCRATE fur la matiere des *fueurs*? Sinon qu'il nous fait obferver les jours où la Nature travaille les fueurs, & les jours où elle en confomme heureufement l'opération.

Là-dessus l'on a pris le change en Medecine, & mettant la fin dans les moyens, l'on a cru que les *sueurs* terminant si souvent & si heureusement les maladies, c'étoit par les sudorifiques qu'il falloit les traiter. De-là s'est établie l'étude ou la recherche des sudorifiques. Mais l'usage a tellement justifié la sagesse d'HIPPOCRATE, par rapport aux *sueurs*, que l'on a été obligé de reconnoître & d'avoüer qu'il n'est point d'évacuation plus incertaine & plus mal-aisée à obtenir & à procurer, que celle des sueurs par le moyen des sudorifiques. La *sueur* est donc proprement l'ouvrage de la Nature; elle seule sait la ménager mieux que toute la Medecine ordinaire ne pourroit faire, même avec les drogues les plus chaudes, sulphureuses, ardentes, ni même avec les volatils les mieux rectifiés. En cela les Modernes conviennent avec les Anciens. Les plus sages d'entre eux reconnoissent que les volatils dont l'on compose les sudorifiques les plus recherchés, excitent beaucoup plus de tumultes, de feux, & d'angoisses, que de *sueurs*. En effet, en

conſéquence de ces drogues, la peau des malades devient plus ſeche, aride & brûlante, ſans s'ouvrir à la moindre moiteur.

Les Medecins attentifs ayant donc fait là-deſſus leurs remarques, ſe ſont perſuadés (parce qu'ils l'ont vu en pratique) que les drogues ſudorifiques n'ont leurs effets pour produire d'abondantes *ſueurs*, que toutes les fois qu'on y a mêlé de l'*opium*; & par conſéquent que l'opium paroîtroit le ſudorifique né, puiſque par lui ſont déterminées à la ſueur les drogues chaudes, ſulphureuſes & volatiles, qui ſans lui ne feroient que mettre le déſordre & le feu par-tout. Or cette obſervation répond directement à l'uſage d'HIPPOCRATE. Car les *ſueurs*, dans cet Auteur, ſont des *criſes*; & les criſes n'arrivent que ſur les fins des maladies, c'eſt-à-dire, après que la Nature s'eſt donné le tems de relâcher les fibres nerveuſes de la peau, afin qu'elles permettent aux humeurs atténuées par la digeſtion ou la coction (à laquelle elle a travaillé par la *trituration*) pendant les tems précédens de la maladie, de

s'échapper par les pores. Or voilà précisément l'effet de l'opium, qui mêlé avec les matieres *diaphorétiques*, relâche la tension des fibres de la peau, en même-tems que le sang raréfié par l'action de ces drogues chaudes, dilate, en les soulevant, les parois des vaisseaux, pour concourir à la dilatation que l'opium procure à tous les pores. On voit en ceci l'*etiologie* des remedes sudorifiques, & la maniere de les administrer, & de les placer. C'est sur la fin des maladies qu'il faut employer les *Diapnoïques*, pendant plusieurs jours, pour en attendre de bons effets. Car par le moyen de ces remedes, le sang se mettant en *rarescence*, souleve insensiblement lés tuniques des arteres; & cependant leurs fibres venant à se détendre, & ainsi à ouvrir leurs mailles, par l'usage de l'opium, ce sang se décharge, par toutes ces issues, des sucs lymphatiques qui se sont brisés & atténués par la *vertu systaltique* fiévreuse; preuve sensible que les calmans, les narcotiques même, sont les plus sûrs & les plus efficaces de tous les sudorifiques. On voit dans cette opéra-

tion, d'où naît la *sueur critique*, un double travail dans lequel entre la Nature pour en venir à bout. Car c'eſt un ſoulevement qui doit ſe faire dans les deux puiſſances, c'eſt-à-dire, dans les ſolides, & dans les fluides, dont la vertu de *rareſcence* & de dilatation doit s'augmenter conſidérablement pour produire la ſueur. D'une part, c'eſt une *turgeſcence* dans les fluides, dont la *rareſcence* doit ſoulever ou étendre exceſſivement les tuniques des arteres; & en même-tems c'eſt une *violence* qui ſe fait aux pores de la peau, pour donner paſſage, non plus à une vapeur inſenſible, mais à une séroſité ſenſible, & autant matérielle que l'eau, qui eſt en effet la forme ſous laquelle ſe montre la ſueur. Toute cette manœuvre eſt l'ouvrage de la Nature; & ſa ſageſſe en eſt tellement la directrice, qu'HIPPOCRATE s'en eſt toujours repoſé ſur elle, ſans jamais avoir oſé, ce ſemble, l'imiter juſques-là, puiſque jamais on ne lui voit pratiquer aucun remede ſudorifique. On peut donc avancer hardiment que l'art de manier les ſudorifiques n'eſt pas encore ébauché.

ébauché, pas même dans les ouvrages ni par les mains d'HIPPOCRATE ; tout ce qui s'eſt débité, pratiqué ou écrit depuis lui, pour autoriſer les Sudorifiques, ne s'eſt pas encore acquis une créance ſur laquelle on puiſſe ſe repoſer entierement. Au contraire, beaucoup de ſages Praticiens étant inſtruits par l'uſage, de l'inconſtance & des défauts ordinaires des Remedes qui paſſent pour Sudorifiques, ſe ſont perſuadés qu'il n'y en avoit point d'aſſuré. Je ſai que les Chymiſtes, prévenus du pouvoir de leurs eſprits volatils, ſe ſont laiſſés aller juſqu'à croire qu'ils pouvoient *volatiliſer* le ſang, & le liquéfier en eau, telle qu'eſt la ſueur. D'autres ont tenu le milieu, & ont reconnu que les volatils, par eux-mêmes, ne pouvoient faire que la moitié de l'opération, qui eſt de mettre le ſang en *turgeſcence* ; mais qu'en même tems il falloit leur aſſocier quelque choſe qui facilitât les fibres nerveuſes à ſe relâcher, ou à ſe détendre, & à s'entr'ouvrir, pour donner aux pores qui ſont dans les mailles du réſeau du tiſſu de la peau, l'eſpace, l'aiſance, & l'amolliſſement qu'il leur faut pour

ſe dilater, juſqu'au point de laiſſer échapper des ſucs lymphatiques aqueux. De là ils ont reconnu une vertu ſi ſinguliere dans les *Calmans-Narcotiques*, qu'ils les ont crus les véritables Sudorifiques. En effet la ſageſſe des Anciens leur avoit fait ſentir l'utilité de cette pratique; puiſqu'ils n'ont jamais manqué de mêler les Narcotiques, & même en aſſez bonne doſe, dans toutes les Confections *alexipharmaques* qu'ils nous ont laiſſées. Car telles ſont la *Thériaque*, le *Mithridate*, l'*Orviétan*, & les *Philonium Romain* & de *Perſe*; toutes compoſitions dans leſquelles entrent les Narcotiques.

Peut-on, après ce que je viens de dire, faire uſage des Sudorifiques, ſans y apporter les meſures, les aſſortimens, & les précautions néceſſaires? Ce ſont les maladies les plus inflammatoires dans leſquelles on les donne avec plus de hardieſſe, comme la *pleuréſie*, la *péripneumonie*, les *fluxions de poitrine*, &c. Cependant l'évacuation des ſueurs, comme je viens de le dire, n'a ſon mérite en Medecine, que lorſqu'elle eſt conduite & amenée par la Nature. Son

travail en ce genre eſt en effet très-ſenſible ; il eſt même marqué par les ſignes ou les traces de ſa marche vers le terme de cette évacuation, puiſqu'elle le fait même preſſentir en certains jours qui l'annoncent, tels que ſont les quatriemes par rapport aux ſeptiemes. C'eſt donc l'œuvre de la ſageſſe de la Nature *guériſſeuſe*, qui fait tourner à ſon profit certains excès qui ſe commettent dans l'œconomie animale. Car n'en eſt-ce pas un, que de voir s'échapper une eau ſenſible ou une féroſité palpable, par les pores de la peau, qui ne furent jamais inſtitués pour donner iſſue à la féroſité du ſang ? Celle-ci en effet a ſes égouts propres, ſes gouttieres, ou ſes canaux de décharge, vers le bas du corps, dans ce qui en eſt le baſſin, par les reins, & par les urételes dans la veſſie. Car ce ſont les mêmes *excrétoires* pour la *ſueur*, que ceux qui ſont faits pour l'*inſenſible tranſpiration*, qui ne deviennent capables d'évacuer un ſuc aqueux à la place d'une vapeur *huileuſe*, que parce que les diametres de ces excrétoires ſe laiſſent forcer, ſans préjudicier à l'intégrité des organes aux-

quels ils appartiennent, ou au *ton* de leurs fibres, c'eſt-à-dire, à leur force de *contractilité*, pour ſe ramener au point naturel de leurs diametres.

Si les Purgatifs, comme on l'a fait remarquer plus haut, exigent tant de précautions pour la cure des maladies, (quoique la Medecine ait là-deſſus des connoiſſances ou des lois ſuivies & autoriſées par un long uſage,) dans quelle défiance ne doit-on pas entrer pour les Sudorifiques, ſur leſquels HIPPOCRATE, qui a étudié les ſueurs, ne nous a rien laiſſé pour la maniere de les conduire & de les employer! Auſſi il n'eſt point de matiere ſur laquelle la Medecine ſoit plus courte, que ſur l'uſage des Sudorifiques; & c'eſt cependant ſur quoi le Public ſe lâche, ſans égard & ſans retenue, contre les Medecins, qui ne connoiſſent pas, dit-on, les *ſpécifiques*, leſquels conſiſtent ordinairement, ſuivant le préjugé vulre, en Sudorifiques.

XXI. L'Uſage des Sudorifiques.

Cependant les Medecins ne laiſſent pas d'avoir leurs obſervations, qui les mettent à portée de tirer des *Sudorifiques* (ſans en faire des ſpécifiques) tout ce qu'on peut s'en pro-

mettre pour le bien des malades. Ces obſervations regardent les tems des maladies : Car 1°. on ne doit jamais s'en ſervir dans les commencemens ; puiſque les bonnes ſueurs ne ſe font que ſur les fins des maladies, ou du-moins après pluſieurs jours, ou après pluſieurs ſemaines. 2°. Il faut diſtinguer les maladies qui ſe terminent ordinairement par les ſueurs, pour ne pas demander à la Nature ce qu'elle n'eſt pas en diſpoſition de faire ou d'accorder. 3°. Il faut ſavoir choiſir les Sudorifiques convenables & les aſſortimens qui leur conviennent pour la guériſon des maladies. Mais ce ſont des détails qui ſont réſervés à la partie de cet Ouvrage, où l'on donnera la cure des maladies en particulier ; car ici il ne convient que de précautionner en général la vie des Pauvres contre l'abus des Sudorifiques, en expoſant ſimplement à la charité des perſonnes qui ſe dévoüent à leur ſervice, ce que la Nature a à faire (& que le vulgaire ne connoît point) pour aſſurer le ſuccès des Sudorifiques ; ſuccès qui eſt d'autant plus malheureux entre les mains de ceux qui les haſardent, que

les maladies des Pauvres étant ou *aiguës*, ou *chroniques*, elles demandent des connoiſſances particulieres, pour accorder à chacune de ces deux claſſes les Sudorifiques qui peuvent particulierement lui convenir. Car les Sudorifiques pour les maladies *chroniques*, doivent tenir principalement des Diaphorétiques, c'eſt-à-dire, de ces remedes qui *digerent*, ou qui *mitonnent*, pour ainſi dire, les humeurs, pour les faire échapper ſans trouble par l'inſenſible tranſpiration: au lieu que les Sudorifiques deſtinés pour les maladies *aiguës*, ſont composés plus volontiers d'ingrédiens & de matieres ſpiritueuſes, volatiles ou ſulphureuſes, par leſquelles on croit que doivent s'exciter des ſueurs dans les Fluides par la rareſcence, & dans les Solides par la dilatation des pores, en même-tems que ſe fera l'élévation des ſoûpapes écailleuſes qui recouvrent ces pores ſur toute la ſurface de la peau. Quelle que ſoit donc la force d'un Sudorifique, il ne s'enſuivra qu'une ſueur manquée, ſi le ſang ſe mettant en *rareſcence*, les pores de la peau demeurent fermés : ce ne ſera enco-

re qu'une œuvre imparfaite, ſi les pores venant à s'ouvrir, les ſoupapes écailleuſes qui les recouvrent, manquent à ſe relever. Et toutes ces manieres de ſueurs manquées, peuvent arriver dans l'uſage d'un Sudorifique le plus vif, le plus ſulphureux, & le plus ſpiritueux, à moins qu'un Narcotique ne ſe trouve aſſocié aux parties volatiles de ce Sudorifique. Car c'eſt de l'*opium* qu'il faut attendre la dilatation des pores de la peau, & le relevement des ſoûpapes; parce que les pieces qui exécutent cette opération, comme les *ſphincters* des pores & leurs ſoûpapes, appartiennent aux Solides, ſur leſquels les Narcotiques agiſſent ſpécialement. Au reſte, il faut très-peu d'*opium* pour animer un Sudorifique juſqu'au point de lui faire pouſſer une ſueur par toute la peau: d'ailleurs ſa quantité abſorbée dans celle du Sudorifique, ſe trouve infiniment tempérée ou bornée. Car qu'eſt-ce qu'un ſoixante-douzieme d'*opium* comparé avec 71. parties de la compoſition qui le renferme? C'eſt pourtant ce qui eſt prouvé par l'exemple de la *Thériaque*, qui eſt l'alexipharmaque par excellence,

dont un demi-gros ne contient pas même tout-à-fait un demi-grain d'*opium*.

Je ferai ici deux obſervations au ſujet des Sudorifiques. 1°. Tout Sudorifique, même le plus préconiſé, eſt incertain, fautif, & très-dangereux, s'il n'eſt animé par l'*opium*. 2°. Il n'eſt point de Sudorifique plus ſûr, que celui qui ſe donne ſous une forme liquide; car comme la ſueur dépend principalement du relâchement des fibres nerveuſes, dont le *ſpaſme* ceſſe par l'action du remede, celui qui ſera fluide ou en liqueur, aura une diſpoſition naturelle pour produire ce ramolliſſement; en effet il peut alors tranſmettre plus naturellement la vertu calmante qu'on lui aura aſſociée, juſques dans les moindres fibres nerveuſes. Au reſte, je renvoie les autres manieres particulieres à ce ſujet, au traité des Maladies en particulier.

XXII. L'Uſage des Diurétiques.

Les *Diurétiques* ſont un autre écueil dans la cure des Enflures, comme ſont les *cachexies*, & toutes les ſortes d'*hydropiſies*, trop ordinaires parmi les pauvres gens. Ce ſont cependant de tous les remedes, ceux dont on

devroit avoir meilleure opinion ; parce que n'étant point comme les Emétiques, qui n'agissent gueres que sur les membranes, ni même comme les Purgatifs, lesquels aussi n'operent gueres que par irritation sur les Solides, ils ne leur ressemblent point, puisque souvent ils agissent immédiatement sur les Fluides, en se portant directement dans la masse du sang. Se mêlant ainsi intimement & immédiatement dans les humeurs, ils paroissent précisément faits pour les corriger & les rectifier, sans que rien s'interpose entre eux & les causes des maladies, lorsqu'elles sont renfermées dans la masse du sang. C'est par eux que s'operent, dans la Chymie naturelle, comme dans l'artificielle, des *lotions* qui dépurent le sang de ses parties *salines*, que les Diurétiques enlevent; de maniere qu'étant imbus d'un doux mucilage, que leur donnent les plantes appropriées à cette intention, ils font sur le sang, pour le *clarifier*, ce que font les blancs d'œufs, qui emportent les impuretés des sucs des décoctions, ou des sirops qui se préparent dans les deux Pharmacies.

Or le but naturel dans la cure des maladies, étant de procurer, de redresser, ou achever les *dépurations* du sang, l'on voit d'un coup d'œil de quelle utilité peuvent être les Diurétiques; & les grands secours qu'on doit en attendre, lorsqu'on sait les mettre en œuvre à propos : car il est aisé de se tromper dans l'usage qu'on en fait; par exemple, on ne doit point s'en servir indifféremment dans les hydropisies, quoique la nature de l'humeur qui les cause (& qui est la sérosité du sang, arrêtée & déposée hors de son cours,) semble en favoriser l'usage, parce que les Diurétiques étant tous faits pour évacuer les sérosites, rien ne paroît plus convenable pour la cure des hydropisies.

XXIII. Les Diurétiques sont dangereux dans les Hydropisies Ascites.

Cependant cette idée porte à faux dans les *hydropisies ascites;* car autant qu'il est vrai en général que les Diurétiques vuident les sérosités par les urines, autant il est faux en particulier, & même impossible, qu'ils vuident par les urines les eaux des *hydropiques* de ce genre : car il est démontré en Anatomie, qu'il ne peut tomber une goutte d'urine dans la vessie, que par la voie des uréteres;

puiſqu'ayant lié ces canaux dans un chien vivant, l'animal périt, parce que les urines ceſſent entierement de tomber dans la veſſie. Ces canaux ſont donc les ſeuls par où les ſéroſités peuvent paſſer des reins pour tomber dans la veſſie. Or il n'eſt pas poſſible que les eaux dépoſées juſqu'à des dix ou douze pintes dans le bas-ventre, puiſſent, par quelque art ou remede que ce ſoit, prendre la voie des uréteres : il eſt donc impoſſible que les Diurétiques les évacuent par les urines. Et dès-là on voit évidemment le danger d'employer des Diurétiques dans ces maladies.

XXIV. Le tems d'employer les Diurétiques dans les Hydropiſies.

Mais cependant, dira-t'on, il eſt des Praticiens qui louent hautement & qui conſeillent avec confiance les Diurétiques pour la guériſon des *hydropiſies*. Le point de la difficulté roule ſur le tems de les employer, & ſur la ſituation où ſe trouvent les ſéroſités auxquelles les Diurétiques conviennent pour les évacuer. C'eſt avant que les ſéroſités ſe ſoient dépoſées dans le bas-ventre, c'eſt-à-dire, lorſqu'elles ſont encore dans les vaiſſeaux, dans le commerce &

ſous la direction de la circulation du ſang, & qu'elles peuvent, par la voie des arteres, enfiler par les ſécrétoires des reins la voie des uréteres. Les Diurétiques peuvent alors emporter les eaux des *hydropiques*, parce qu'ils en préviennent la décharge ou le dépôt dans la capacité du bas-ventre. Mais cette adreſſe dépend de la prévoyance d'un ſage Praticien, lequel, en bon connoiſſeur ſur la nature & le cours des maladies, prévoit l'hydropiſie en celles dont elle devient le terme, quand on ne ſait point la prévenir. C'eſt l'effet des Délayans plus ou moins ſalins, plus ou moins médicamenteux ; c'eſt auſſi l'effet de la nature des Acides & des Amers, qui déterminent & charient par les reins, les ſéroſités qui alloient ſe précipiter dans la capacité du bas-ventre.

Pour réuſſir dans cette maniere de manœuvrer des guériſons, il faut s'attacher à la cauſe ordinaire des *hydropiſies*, & à ce qui donne lieu à la ſéroſité du ſang de s'écarter du courant de la circulation, qui devroit tranſmettre dans les veines ſanguines tout à la fois la double partie

du ſang, tant la blanche, que la rouge. Il arrive que ſur les fins des grandes maladies, le ſang continuellement pouſſé par l'ardeur de la fievre (qui eſt la force de la *vertu ſyſtaltique* irritée,) vers les extrémités des vaiſſeaux, s'y accumule plus qu'il ne comporte aux veines ſanguines d'en recevoir : C'eſt une congeſtion de ſang qui ſe forme, dont la Nature ne peut ſe ſoulager que par le moyen des *arteres lymphatiques*, qui, comme des canaux ſubſidiaires ou de décharge, ſe rempliſſant, au refus des *veines ſanguines*, de la ſéroſité du ſang arrêté ou ralenti, facilitent d'autant plus le trajet du ſang des arteres dans les veines ſanguines, que la ſéroſité eſt dans les vaiſſeaux le double de la partie rouge. Dans cette circonſtance, il n'eſt point d'autre expédient pour rappeller la ſéroſité de l'écart qu'elle prend, que de dégager (en le diminuant) le ſang qui s'accumule dans les capillaires,& en meme-tems d'emploïer les diurétiques, leſquels remettant la ſéroſité dans la direction du cours de la circulation du ſang, proviennent la décharge des arteres lymphati-

ques, qui gorgées de ces sérosités, iroient s'en décharger dans la capacité du bas-ventre, ou dans quelque cavité semblable. Dans cet état, étant incertain si la circulation du sang peut avoir sa perfection ou son complément dans les capillaires, il peut arriver qu'un remede qui n'est point en réputation d'être *diurétique*, le devienne par accident & par détermination. Telle sera, par exemple, la *limaille de fer*, qui étant mêlée avec quelques grains de *cascarille*, ou d'excellent *quinquina*, préviendra une hydropisie ; parce qu'elle deviendra ainsi un remede résolutif, fondant, & diurétique. C'est pourquoi lorsqu'une fievre rebelle à tout remede, réduit le malade à devenir bouffi, que les urines diminuent, que le ventre se gonfle, & que la fievre s'opiniâtre, un Praticien doit se hâter de donner de petites doses réitérées de quelques grains de *limaille de fer*, incorporée avec un peu de *quinquina*, un peu de *nitre purifié*, & un grain de *pilules de* STARKEY sur chaque dose. Le *fer* rendant fluide le sang, sans le raréfier, le rend fluide en même-tems que les nerfs relâchés par l'action de ces cal-

mans, ouvrent le paſſage au ſang pour le faire couler des arteres dans les veines ſanguines; en conſéquence la ſérofité y paſſe avec la partie rouge, & remiſe ainſi dans le courant de la circulation, elle va ſe filtrer dans les reins, & emporte par ce moyen la cauſe de l'*hydropiſie* qui alloit ſe former. Le Praticien emploie enſuite avec confiance les diurétiques déclarés tels. Cependant il y a encore du choix à faire pour l'uſage de ces diurétiques; car la plupart ſont des *acides* déclarés, & qui demandent d'être *dulcifiés*, comme l'eſt l'eſprit de nitre dulcifié, ou bien celui de vitriol dans la *liqueur minérale anodyne* de M. HOFFMAN, qui devient un calmant diurétique. Si-non il faut les meſurer avec l'état du malade & la qualité de la maladie, où il convient quelquefois de donner des ſels volatils, comme celui de *ſuccin*, ou bien des amers, ou des balſamiques, tel que le *baume de Copaü*, qui eſt d'un uſage utile & éprouvé pour remédier à certains maux de veſſie, & à certains vices des urines.

L'état des choſes change, à proportion que change l'état de la maladie.

Ainſi autant que les diurétiques conviennent lorſque les ſéroſités ſont encore dans les vaiſſeaux, & par conſéquent ſous le domaine de la circulation, autant ſont-ils à pure perte quand les ſéroſités étant ſorties des vaiſſeaux, ſont tombées ou tombent encore dans le bas-ventre, où elles ſont & entretiennent une *hydropiſie aſcite*. C'eſt que dans cette conjoncture, les réſiſtances étant forcées, les ſéroſités pouſſées par les diurétiques, ſe portent & ſe précipitent vers l'endroit où elles trouvent moins d'oppoſition : Or c'eſt dans la capacité du bas-ventre qu'elles trouvent ces facilités à couler. C'eſt donc préciſément augmenter la cauſe du mal, en accroiſſant dans le bas-ventre la quantité des eaux qui s'y ſont dépoſées. Je parlerai ailleurs des remedes propres à cette eſpece d'*hydropiſie.*

Les Délayans.

Les diurétiques ſe donnant pour la plûpart en liqueur, en décoction, ou en tiſane, me fourniſſent l'occaſion de parler en même-tems des *boiſſons* ou des *delayans*. Je n'en connois point de meilleur que l'eau chaude : c'eſt l'unique délayant véritable, & le plus capable de tranſmettre dans le

le ſang & d'y développer les qualités que l'on veut y porter, pour la *fluidité*, l'*édulcoration*, & la *dépuration* des humeurs, en un mot, pour fournir à toute la maſſe du ſang le véhicule qui eſt néceſſaire pour donner à ſes globules la facilité de rouler librement, & de ſe baigner ſuffiſamment dans la partie blanche qui les entoure.

C'eſt pour cela qu'on ne peut trop recommander de faire un grand uſage des boiſſons chaudes, ſoit d'eau, ſoit de tiſane, comme étant non-ſeulement les véritables délayans, mais de plus les diſſolvans naturels, & les plus puiſſans, pour fondre & liquéfier les humeurs épaiſſies dans les vaiſſeaux. C'eſt la Nature elle-même qui autoriſe l'uſage des boiſſons chaudes, principalement dans les maladies. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'obſerver ce qui ſe paſſe dans le ſang pendant la ſanté ; la ſéroſité lymphatique, qui le baigne ordinairement, fait les deux parts des fluides qui roulent dans ſes vaiſſeaux. Or cette ſéroſité diminue dans les maladies, à proportion que la lymphe ou la partie blanche s'épaiſſit, ſe condenſe & ſe durcit. On peut donc juger à quel-

le diminution doit ſe trouver réduite cette lymphe dans les maladies où le ſang eſt dur, couenneux, coriace comme un parchemin, en un mot, plus ſemblable à un ſolide renfermé dans un ſolide, qu'à un fluide roulant dans les vaiſſeaux. Je demande ſi dans cette diſpoſition, rien eſt plus capable de pénétrer, de fondre & liquéfier des ſucs ainſi compactes & *racornis*, qu'un délayant *chaux & aqueux*, dont les particules longues & pénétrantes s'inſinuent intimement entre les molécules de ces humeurs épaiſſies? Eſt-il un moyen plus efficace de multiplier le véhicule naturel du ſang, & de l'étendre, que lorſqu'on lui ſubſtitue un fluide auſſi coulant & auſſi pénétrant que l'eau chaude? Car tout ce qui eſt ſalin, ardent, vineux, ou volatil, durciſſant les ſucs ralentis, augmente le mal que l'on traite. Au contraire les parties molles, pliantes & vaporeuſes des ſimples délayans, quand ils ſont bus chauds, mettant en diſſolution ces corps compactes, détruiſent tout-à-la-fois & les engagemens préſens qui ſe font dans les vaiſſeaux, & ceux qui en conſéquence vont

ſe former dans les viſceres.

XXVI. Les Apéritifs.

Ce que je viens de dire ſur les Diurétiques, & les Délayans, conduit naturellement à parler des *apéritifs*. En effet, ſe ſont des remedes qui, en humectant, amolliſſant & relâchant les *ſolides*, diſſolvent, fondent ou liquéfient les concrétions ſalines qui font les obſtructions dans les maladies; de ſorte qu'il eſt très-ordinaire d'abuſer des remedes fondans ou apéritifs, ſi l'on manque à s'en faire de juſtes idées. Ce ne doit point être, comme ſe l'imagine un vulgaire mal inſtruit, de déboucher les canaux obſtrués, à force de fondans mercuriels, acres, ſalins par leſquels on entreprendroit d'écarter, de rompre, & de diſſiper les matieres condenſées dans ces canaux. Car ce ſont des vaiſſeaux artériels, & par-conſéquent *coniques*; & dès-là il eſt aiſé de concevoir combien il eſt pernicieux de pouſſer ſans meſure ces matieres, ſi auparavant l'on ne rend les tuniques de ces canaux tellement ſouples, que la pointe du *cone* prête en ſe dilatant, en même-tems & à proportion que ſe dilateront les baſes de tous ces *cones*: Sans

cela les matieres fondues dans les grandes arteres, trouvant les extrémités *coniques* trop rétrécies encore, ou trop roides dans leurs fibres, causeront des engouemens dans les *capillaires*, au lieu de les dégager de leurs embarras. L'idée des délayans apprend à remédier à cet inconvénient, en insinuant la nécessité qu'il y a de bien amollir les parties *solides* & *fluides*, avant que d'entreprendre de les déboucher: Alors les délayans deviennent des *apéritifs*; parce qu'amollissant également les tuniques des vaisseaux dans leurs *bases*, & dans leurs extrémités *coniques*, ils facilitent les débouchemens que l'on en attend. En effet, les remedes vraiement apéritifs venant à écarter les matieres *concretes*, ou les sucs endurcis, le dégagement succede nécessairement. Ces idées sont d'autant plus utiles, qu'elles s'accordent avec le succès des apéritifs dans la pratique de la Medecine, en ce que les apéritifs les plus sûrs, ou les plus accrédités, participent sensiblement d'une sorte de vertu *sedative*: tels sont l'*acier* ou le *fer*, la *cascarille*, le *cinabre*, & le *nitre*: tous remedes qui réussissent

ſingulierement dans les maladies où le ſang étant en *congeſtion*, les évacuations naturelles qui ſont alors ſupprimées dans les deux ſexes, reprennent leurs cours par l'uſage de ces remedes. Car les fievres qui accompagnent, par exemple, les *pâles-couleurs*, ſe guériſſent d'une maniere ſi douce ou ſi tranquille par l'uſage de l'*acier* donné à propos, que les malades reviennent en ſanté en très-peu de jours.

Mais, dira-t-on, toutes ces connoiſſances ſont-elles de la compétence des Pauvres? Non ſans doute; mais auſſi elles ne ſont pas au-deſſus des eſprits de ceux que la charité attache à leur ſervice. Nous ſommes dans un tems où chacun des deux ſexes, ſans ſe piquer d'érudition, a bien oſé creuſer la belle Phyſique, les *tourbillons* de DESCARTES, ſa *matiere ſubtile*, les effets de l'*aiman*; & non content de ces recherches de deſſus le globe de la Terre, on a voulu s'élever juſqu'aux Cieux, pour connoître la révolution des Orbes céleſtes, meſurer leurs diſtances, & contempler leurs *aſpects*; & tout cela pour ſatisfaire uniquement la curioſi-

té. Le peu de réflexions qu'on propoſe ici à des perſonnes pieuſes, & que la charité éclaire, ſera-t-il au-deſſus de la portée de leur eſprit? Pourquoi donc ſe refuſeroient-elles à l'étude de quelques réflexions Phyſiques, tirées comme de leur propre fonds, ou de l'Anatomie du corps humain, qui ſerviront à détruire les préventions que l'on a pour quantité de remedes, que l'on donne ſouvent plutôt par coutume, que par raiſon? Or comme ce n'a été qu'en ruinant les préjugés populaires, que l'on eſt venu à bout de faire revenir le monde des fauſſes opinions qu'il tenoit de l'ancienne Phyſique, ce ne ſera pas un moindre ſervice à rendre au genre humain, que de le détromper des erreurs populaires que l'on ſuit, ſans réflexion, pour l'uſage des remedes dans la Medecine des Pauvres.

XXVII. La Saignée.

Ce que j'ai dit juſqu'à préſent ne renferme donc que des obſervations générales, qui apprendront à ſe contenir ſur l'uſage des remedes. J'ai fait voir que les évacuatifs, les purgatifs & autres, manquoient très-ſouvent de ſuccès, parce que par eux l'on attaque les humeurs, & qu'on

les pourſuit à force de drogues, ſans obtenir l'évacuation de l'humeur qui fait le mal ; & cela parce que cette humeur eſt dans les vaiſſeaux, où elle eſt négligée, ou oubliée, tandis qu'on la cherche dans les premieres voies, où elle n'eſt pas. Il eſt donc à propos de parler à préſent de remedes plus efficaces. Le premier de tous & le plus néceſſaire, c'eſt la *ſaignée.* Il eſt vrai que là-deſſus le commun du monde eſt rempli de préjugés peu favorables : mais les prétextes dont on s'appuie ſont bien peu dignes d'arrêter des eſprits ſenſés. Je vais tâcher ici de détruire les vains raiſonnemens des Adverſaires de la ſaignée.

XXVIII. Premiere Objection contre la ſaignée.

Le ſang, dit-on, eſt le tréſor de la vie ; malheureux donc qui le répand. Le ſang, il eſt vrai, eſt le tréſor de la vie ; mais il eſt auſſi le fonds des plus cruelles maladies : car de lui ſe tirent leurs principales cauſes ; parce que de lui ſort ſi eſſentiellement la ſource de toutes les humeurs qui font ou qui entretiennent les maux, que tous les fluides répandus par tout le corps, ne ſont que des ruiſſeaux qui coulent de la ſource originaire

qui eſt dans la maſſe du ſang. C'eſt donc de-là qu'il faut les ôter, c'eſt-là qu'il faut les tarir ; & ainſi c'eſt en vuidant du ſang que l'on guérit les maladies. Sans cette évacuation tous les autres remedes ne faiſant que ſécher les vaiſſeaux, la ſource eſt toujours la même dans les grands vaiſſeaux, tant que ce n'eſt point elle que l'on évacue.

Mais, ajoute-t-on, le ſang eſt le ſoutien de la ſanté, l'unique néceſſaire de la vie, la baſe & le ſoutien des forces, la colonne qui porte toute la machine animale ; cette machine n'en a que pour ſa ſubſiſtance, & l'on ne peut en rien ôter, que l'on n'entreprenne ſur ſon pur néceſſaire. C'eſt l'argument le plus ſéduiſant, & cependant le moins fondé ; car toute ſa force ne porte que ſur l'opinion du peu de ſang qui eſt dans le corps humain, & on le prouve en avançant (ſuivant une opinion autoriſée dans le monde) que le corps le plus plein, n'a pas plus de vingt-cinq livres de ſang. Quelle témérité après cela, (reprend-t-on) de vuider hardiment le ſang par livres, plus ou moins nombreuſes, ſuivant la

gravité

gravité ou l'urgence des maux !

L'illufion que les fens ont faite à l'efprit, à qui ils impofoient dans l'ancienne Philofophie, a laiffé dans le monde le préjugé du peu de fang qu'on trouve dans les vaiffeaux du corps humain. L'humeur que l'on en a vû fortir par la faignée, par les plaies, ou en égorgeant des animaux, étant rouge, l'on s'eft perfuadé qu'il n'y avoit de fang que ce rouge qui couloit des vaiffeaux ; & parce qu'en égorgeant des animaux vivans, & que comparant par proportion la quantité du fluide rouge qui fortoit par le vaiffeau que l'on ouvroit dans ces animaux, elle a été calculée par conjecture, & fixée par un pur analogifme, à environ vingt-cinq livres, pour la *quotité* du corps de l'homme; de-là il eft demeuré pour conftant, que le corps humain n'avoit que vingt-cinq livres de fang. Mais l'Anatomie, mieux inftruite par les nouvelles découvertes, a rectifié ce jugement. Elle a fait voir que tout eft plein dans le corps ; parce qu'il n'y a point de vaiffeaux, tant petits & minces fuffent-ils, qui ne foient remplis d'un *fluide*. Or ce fluide eft un fuc vital à la ma-

niere du ſang ; puiſqu'il eſt ſpécialement nourricier, qu'il circule comme la partie rouge du ſang , & que comme lui par conſéquent il entretient la vie de tout le corps en général , & de chaque viſcere en particulier. Pouſſant l'examen plus loin ſur cette matiere, l'on a trouvé que cette portion blanche du ſang rempliſſoit la plus grande partie des vaiſſeaux du corps; de maniere que comparant la quantité de cette lymphe contenue dans les plus petits vaiſſeaux, avec la quantité du fluide rouge qui roule dans les plus grands, de ſages Calculateurs* ont trouvé que toute la maſſe des fluides qui circulent dans le corps humain , eſt compoſée de deux tiers de lymphe renfermée dans les capillaires, pour un tiers de fluide rouge roulant dans les grands vaiſſeaux ; & ſur ce pié , la quantité du fluide rouge étant de *vingt-cinq* livres , ce ſeront au moins *cinquante* livres de parties blanches dont eſt compoſé le ſang. Ce ſeront donc au moins *ſoixante - quinze* livres de ſang , qui ſeront répandues par tout le corps , & contenues dans

* FREDERIC HOFFMAN. *Medicina Ration. Syſtemat.* Tom. IV.

tous ses vaisseaux. Par-là on doit être persuadé, qu'un corps aussi plein de sang que le corps humain, est en état de soutenir la juste diminution qui peut s'en faire par la saignée. Ce n'est point une conjecture que l'on avance ici ; les hémorrhagies énormes & prodigieuses que l'on a vu arriver en plus d'une maniere, sans que la mort s'en soit ensuivie, justifient ce que l'on vient d'avancer.

XXIX. Seconde Objection contre la saignée.

D'autres trouvent qu'il est ridicule d'employer la saignée pour guérir les maladies. Ce sera, disent-ils, par exemple, une humeur qui occupera au loin quelque partie ; sera-t'il possible qu'au signal de la saignée, cette humeur quittant l'endroit malade, vienne à propos se présenter à l'ouverture de la veine piquée, pour sortir avec le sang que l'on tire? Car, ajoute-t'on, les maladies ne se guérissent autrement que par l'évacuation de l'humeur qui les cause ; ce qui doit plutôt être l'effet des purgatifs, que de la saignée. Je répondrai à cette Objection, en faisant voir que la saignée opere vraiement la guérison, & d'autant plus sûrement, que sa conduite est la même que celle de la Nature.

Or quel eſt le but de la Nature ? C'eſt d'entretenir toujours l'ordre, la proportion & l'*équilibre* des parties fluides entre elles, & de celles-ci avec les ſolides ; & c'eſt en cela que conſiſte la ſanté. C'eſt pour le rétabliſſement de cet *équilibre*, lorſqu'il ſe dérange, que la Nature inſtitue tous ſes mouvemens pour terminer les maladies & reſtituer la ſanté. Les cours de ventre, les hémorrhagies, les ſueurs & les urines, ſont pour elle des moyens ſubſidiaires pour parvenir au rétabliſſement de cet équilibre. Ce n'eſt que dans l'ordre recouvré entre les parties, que ſe trouve ce rétabliſſement. C'eſt cette *mitification* d'HIPPOCRATE, qui corrigeant les ſucs ou les humeurs les unes par les autres, en les réconciliant toutes, fait que la tranſpiration ſe rétabliſſant, les maladies prennent fin, & la ſanté s'enſuit, ſans qu'il paroiſſe d'évacuation ſenſible qui mette le comble à la guériſon : c'eſt ainſi que guérit auſſi la ſaignée. Les parties du ſang ſorties de leur équilibre, s'amoncellent ou s'accumulent en congeſtion, en rompant l'ordre & l'uniformité de la circulation. La ſaignée ouvre au-

plutôt une issue aux sucs qui sont débandés ; & par-là ces sucs emportés, trouvant la résistance levée par l'ouverture de la veine, ne peuvent s'échapper par cette issue, qu'en même-tems le sang accumulé dans les *capillaires*, ne soit obligé de refouler en quelque maniere dans les grands vaisseaux ; parce que privé de l'impétuosité que le sang des grands vaisseaux lui avoit prêtée, il est obligé de se rabattre vers les parties où la résistance se trouve affoiblie. Alors la *vertu systaltique* des grands vaisseaux se trouve avoir d'autant plus de force, qu'il se rencontre plus de vuide dans les grands vaisseaux : elle travaille donc sur le sang avec d'autant plus d'efficace, que ses parties ayant plus de jeu, & plus de liberté pour être maniées, & ses humeurs mieux broyées & atténuées, elles atteignent cette *mitification* d'HIPPOCRATE, savoir, la coction des humeurs, qui fut le but véritable de la Medecine de ce grand homme,& qui sera toujours le moyen le plus efficace pour parvenir à la guérison des plus grandes maladies. D'ailleurs si un remede, pour guérir, doit évacuer la cause du mal, la fai-

gnée a cet avantage autant qu'aucun autre remede ; & il en eſt même peu qui ſe trouvent l'avoir au même degré. Car le ſang *couënneux*, qui eſt la cauſe des plus grandes maladies, ſe montre ſenſiblement dans les palettes, ſi c'eſt une ſaignée du bras ; ou dans l'eau, ſi c'eſt une du pié, par l'énorme quantité de glaires filamenteuſes qui ſe trouvent au fond du vaiſſeau dans lequel la ſaignée du pié a été faite ; ſigne évident que la cauſe du mal s'évacue. Tous ceux qui ont étudié avec ſoin la ſaignée, ont remarqué que ce ſoulagement n'arrive bien dans une grande maladie, que lorſque le ſang *couenneux* ſort abondamment dans les palettes En faut-il davantage pour raſſurer le monde au ſujet de la ſaignée? Ce qui doit encore raſſurer, c'eſt que rien ne ſe régénere ſi promptement ni ſi abondamment que le ſang. 1°. Il en eſt une ſource toujours préſente & continuellement ſubſiſtante dans le corps humain, ſavoir, celui qui remplit continuellement les vaiſſeaux capillaires, & en particulier les vaiſſeaux lymphatiques artériels, & veineux : car c'eſt une lymphe qui fait le volume, la groſ-

ſeur ou l'étendue de toutes les parties muſculeuſes, graiſſeuſes & membraneuſes, qui ſont l'embompoint dans l'état de ſanté. Ce ſont autant de réſervoirs naturels de ſucs ſanguins, qui rappellés dans les grands vaiſſeaux, y prennent la place & la force qu'y avoit le ſang qu'on a tiré par les ſaignées. Or la lymphe étant deux fois plus ample ou plus copieuſe que la partie rouge, elle répare au double & continuellement, par la circulation, le ſang qui ſe perd ou s'évacue. 2°. Le laboratoire où ſe forme le nouveau ſang, ne manque jamais; les organes qui le travaillent ne vaquent point : ce ſont les fibres, avec leur vertu ſyſtaltique, qui briſent, broyent & *forgent*, pour ainſi dire, les ſucs ſanguins, ſans diſcontinuer, dans quelque âge, quelque circonſtance, & quelque tems que ce ſoit. 3°. Enfin le ſang eſt un fluide ſi prompt & ſi facile à ſe reproduire, que les choſes les plus viles, les moins ſpiritueuſes, & même les moins ſubſtantielles, comme les ſucs des plantes, des fruits & des graines, y ont long-tems ſuffi amplement. L'horreur que l'on inſinue contre la ſaignée, eſt donc bien

mal fondée : elle ne ruine point les causes de la vie ; puisqu'en évacuant un tiers de ce que le vulgaire prend uniquement pour le sang, la Nature y pourvoit sur le champ, en substituant le double de ce que la saignée évacue de sucs vitaux.

XXX. Observations sur la saignée.

J'observerai ici qu'il est une regle générale en fait de saignée, qui est de ne jamais ouvrir des veines particulieres, affectées à des parties qui sont malades par le sang qui y afflue en maniere de *fluxion* & de *congestion*, avant que l'on ait évacué les grands vaisseaux qui ont rapport à la partie souffrante. Ainsi, par exemple, on ne doit pas saigner du pié, sans avoir fait précéder en nombre suffisant les saignées du bras. L'état du sang dans les palettes, doit régler la conduite du Medecin dans l'usage de la saignée : s'il y paroît *couenneux*, c'est une raison de s'encourager à la saignée; parce qu'elle répond du soulagement de la maladie. Ce qui est embarrassant, c'est lorsque le sang paroît vermeil & beau dans les palettes, tandis que quelque accident grave persiste dans la Maladie. Souvent un Medeçin se laisse amuser par la belle appa-

rence du ſang, qu'il voit pur & loüable ; & cependant l'engagement que le ſang a contracté dans quelque viſcere, tue le malade ſans reſſource, parce que le viſcere a eu le tems de s'engorger, de s'enflammer, & de tomber enfin en ſuppuration.

XXXI. Néceſſité de la ſaignée dans la plûpart des maladies de Poitrine.

Il n'eſt point de circonſtances où la ſaignée ſoit plus néceſſaire, que dans la plûpart des maladies de Poitrine, dans la *pleuréſie*, par exemple, ou dans la *péripneumonie*. Un malade aura, avec la fievre, une petite toux, une légere douleur de côté, un petit cours de ventre ; & cependant ſon ſang ſera ſouvent très-beau dans les palettes, quoiqu'on l'ait ſaigné pluſieurs fois : alors un Praticien peu habile prendra aiſément le change dans ces maladies, qui ne ſe montrent qu'à moitié ; il conclurra que le mal n'eſt pas dans le ſang, & ſous ce faux prétexte, ſe perſuadant qu'il eſt dans les humeurs, il ſe livrera à la purgation : d'où il arrivera que la maladie changeant de forme, ſe revêtira des ſymptomes qui ne ſont plus de la maladie originaire ; différens accidens, la mort même, s'enſuivront, & cela par l'ignorance du Medecin, qui au-

roit dû ſavoir que ſi le ſang *couenneux* ne paroît pas encore dans les palettes, c'eſt qu'il eſt fixé dans les poumons, & qu'il a beſoin d'un grand dégagement pour rentrer dans le courant de la circulation. Il y a moins à ſe tromper dans les maladies où le ſang *couenneux* paroît d'abord; c'eſt un ſigne certain qu'il eſt libre & roulant dans les grands vaiſſeaux, & qu'il ſera aiſé de le détourner, & même de l'évacuer par la ſaignée. On peut inférer de-là, que les ſucs nourriciers dont ſe forment les *couennes* qui paroiſſent dans les palettes, étant portés par la veine-cave aſcendante dans le ventricule droit du cœur, en ſortent libres ou ſans attaches dans l'artere du poumon, d'où, ſans trouver d'obſtacle invincible à leur paſſage, ils paſſent au travers de la veine du poumon, de maniere que reſſortant toujours libres du ventricule gauche, ils rentrent dans les grands vaiſſeaux, d'où la ſaignée peut les évacuer. Il me ſemble que tout cela prouve évidemment l'utilité & la ſûreté de la ſaignée: puiſque ſans faire violence à la nature, elle la ſoulage, & la délivre du poids & de l'abondance de

l'humeur qui eſt la cauſe immédiate de la maladie ; au lieu que la plûpart des autres remedes ne font que la troubler & l'irriter.

XXXII. Il eſt difficile de connoître au juſte l'eſpece de certaines Maladies.

Ce qui rend encore aſſez ſouvent les remedes très-pernicieux, c'eſt lorſqu'on les diſtribue au haſard, faute de connoître au juſte l'*eſpece* de la maladie que l'on a à traiter. La difficulté vient ſouvent de l'impéritie du Medecin, ſouvent auſſi des ſignes équivoques dont certaines maladies ſont revétues, & qui font illuſion même aux plus habiles. Toutes les vues d'un Medecin doivent donc d'abord ſe porter ſur les ſignes qui différencient une maladie d'avec une autre, la vraie d'avec la fauſſe, la légitime d'avec la bâtarde, la maligne d'avec celle qui eſt d'un caractere ordinaire. Car, par exemple, il arrive ſouvent que dans une maladie on emploie les remedes les plus puiſſans, comme les émétiques, les purgatifs, les cordiaux, les ſudorifiques, parce qu'on y ſoupçonne de la *malignité*, dans le tems quelquefois qu'il n'y a que de l'*inflammation :* les remedes alors ne font que mettre le comble à l'inflammation du ſang ; parce qu'ils en augmentent l'ar-

deur, dans le tems que l'on s'imagine en combattre la malignité. Rien n'eſt donc plus néceſſaire que de ſavoir diſtinguer ſi la fievre, par exemple, à laquelle on veut remédier, eſt inflammatoire, ou maligne. Le vrai caractere d'une fievre maligne ſe reconnoît, en ce qu'elle agit comme à la ſourdine, c'eſt-à-dire, ſans jetter les malades dans ces angoiſſes, ces anxiétés, ces feux & ces douleurs, qui ſont l'apanage des fievres inflammatoires, leſquelles n'ont d'autre malignité que l'excès de l'ardeur qui les cauſe. Toute maladie qui commence par une groſſe fievre, qui tient tout en trouble dans le corps d'un malade, ne doit pas être comptée parmi les fievres malignes, mais parmi les inflammatoires, dont les remedes ſont auſſi différens, que le caractere de *malignité* l'eſt de celui d'*inflammation*. Au contraire, un malade qui paroît n'avoir preſque point de fievre, dont les urines, le pouls, la langue, les yeux, & la peau, ſont chacun dans leur état naturel, commence d'abord par ſe ſentir dans un abattement total, avec une inſomnie, un léger mal de tête, quelques maux de cœur peu ſenſi-

bles, les entrailles d'ailleurs ou les *hypocondres* maniables, ſans tenſion, ou ſans *météoriſme*; un tel malade porte dans ſon état la plus inſigne *malignite*, c'eſt-à-dire, celle préciſément qui enleve les Malades inopinément. L'ardeur & le tumulte des humeurs n'eſt donc nullement un ſigne de malignité. Au contraire, dans les maladies où il y a de la malignité, les humeurs paroiſſent aſſez modérées, dans le tems même que le mal gagne ſourdement le genre nerveux.

La *phthiſie* expoſe à bien plus d'une ſorte de ces illuſions; car ſouvent elle couvre un *virus vérolique*, & d'autres fois des pâles couleurs dégénérées, des évacuations naturelles manquées, des goutes, des hémorrhoïdes, des dartres, des éréſipeles, ſupprimées, retenues, ou remêlées dans la maſſe du ſang.

La *fievre* eſt un autre Prothée, qui, ſous mille ſortes d'accidens, cache ou diſſimule quelque autre maladie. Il eſt auſſi mille ſymptomes différens de la cauſe véritable de la maladie, que rien ne guérit juſqu'à ce qu'on ait employé le remede qui convient à cette cauſe originaire. C'eſt ainſi que

l'on voit le *quinquina* guérir des affections néphrétiques, rhûmatiſantes, des fluxions, des toux, des ophthalmies ; tous maux qui demeurent incurables, opiniâtres du moins, tant qu'on ne les traite que par les remedes dont on ſe ſert ordinairement pour eux. Preuve manifeſte du ſentiment d'HIPPOCRATE, qui dit, que c'eſt une choſe très-difficile en Medecine que de bien juger de la nature des maux : *Judicium difficile.*

Les différentes cauſes des maladies ne ſe montrant point telles qu'elles ſont en effet, donnent donc ſouvent le change à ceux qui manquent de juſteſſe dans la connoiſſance de la vraie cauſe d'une maladie qui ſe diſſimule. Ainſi dans les perſonnes du ſexe, un cruel mal-de tête, aigu au point qu'il ſemble qu'elles aient un clou enfoncé dans le crane, fait prendre aux connoiſſeurs peu habiles, cette douleur pour une maladie propre ou *idiopathique* au cerveau, tandis que tous les remedes appropriés aux maladies du cerveau échouent en ce cas, parce que le mal eſt *ſympathique*. C'eſt en effet ce qu'on appelle le *clou hyſtérique* (*clavus hyſtericus* ;) & c'eſt un

ſymptome particulier à l'affection hyſtérique, laquelle eſt ſinguliere au corps ou à la nature des femmes, en qui le genre nerveux entretient la plûpart des maux qui les affligent.

Mais la cauſe principale & preſque univerſelle de la plûpart des mépriſes dans la connoiſſance des maladies, c'eſt le peu de ſoin que l'on apporte à examiner, ſi une maladie a ſa cauſe dans les *fluides*, ou dans les *ſolides*; ſi c'eſt dans le ſang lui-même, ou dans les humeurs; ſi c'eſt dans la partie rouge du ſang, ou dans ſa partie blanche; ſi c'eſt dans la lymphe *humorale*, telle qu'elle circule dans les arteres lymphatiques, dans les glandes, & dans les membranes, ou bien ſi c'eſt dans la lymphe *ſpiritualiſée* dans les nerfs, qui eſt le ſuc nerveux; enfin, au cas que cette cauſe ſoit dans la lymphe ſpiritualiſée, ſi cette lymphe eſt *paſſée*, trop *déphlegmée*, *acre*, *ſaline*, ou *ſulphureuſe*, & mal rectifiée dans les nerfs; ou ſi, comme un air trop raréfié, trop élaſtique & trop impétueux, elle aura pénétré, ainſi mal affectée, toutes les parties nerveuſes ou leurs *plexus*, & les membranes qui ſont les développemens des nerfs. Je

crois que l'on ſent combien il importe de bien démêler toutes ces différentes cauſes de maladies, dans leſquelles un Medecin prendra le change, s'il manque à entrer dans tous ces détails. Car ces différentes lymphes affectant chacune, par des qualités ſingulieres, les parties ou les organes qu'elles occupent, elles confondront les idées d'un Medecin qui n'aura appris qu'à combattre des humeurs à force d'*émétiques* & de *purgatifs*.

Une autre ſuite de l'ignorance d'un Medecin, c'eſt d'appeller *bâtardes* des maladies qui ne répondent pas dans leurs cures à des préjugés vulgaires. Ce ſont, par exemple, de fauſſes *pleuréſies*, de fauſſes *eſquinancies*, de fauſſes *coliques*; toutes affections que ſouvent l'on accuſe de *bâtardiſe*, pendant que le manque de ſuccès des remedes, ne vient que de ce que l'on en emploie qui conviennent à la vérité à l'opinion que l'on s'eſt faite de la maladie, mais nullement à ſa véritable cauſe.

Les anciens Praticiens, c'eſt-à-dire, les ſages dans l'art de guérir, avoient pour principe de rabattre d'abord & de rompre les impétuoſités de la maladie,

ladie, & cela avec des précautions qui leur faisoient bien-tôt découvrir la véritable cause du mal. Ils étoient persuadés que la cause générale des impétuosités d'une maladie, n'étoit autre chose que le sang : En effet, lorsqu'il est lancé avec trop de force ou d'ardeur vers les capillaires des arteres, il cause des congestions dans les visceres ; ce qui fait que le genre nerveux tombe infailliblement en *spasme* ou en irritation convulsive. La saignée promptement faite remédie à tout cela ; surtout si en même-tems, par le moyen des délayans, les fibres nerveuses étant amollies, ouvrent au passage du sang une voie plus large ; alors les frottemens diminuant, la force *systaltique* se trouve affoiblie, & par conséquent les fluides poussés avec moins de roideur, sont emportés avec moins de rapidité. Si on ajoute à ces saignées quelques bouillons, uniquement composés de graines, comme de riz, d'orge, &c. ou de ces graines mises de moitié avec un morceau de viande, on verra que le sang renouvellé, après les saignées, par de semblables alimens, se trouvera moins épais & plus léger. Il sera bon aussi

de donner, un moment avant chaque bouillon, quelque doux *anodyn*, comme ſeroit dix grains de *nitre purifié* ; & de faire prendre des lavemens d'eau où l'on aura fait fondre un gros de *cryſtal-minéral* : dans l'après-midi, ou au commencement de la nuit, on fera bien de donner quelques gros de ſirop de *nénuphar*, & de ſirop *diacode*, dans un verre de boiſſon ordinaire.

Cette conduite eſt d'autant plus ſure, que par elle on prévient, ou l'on remédie à tous les plus fâcheux ſymptomes des grandes maladies. Car ſutce des *vomiſſemens*, des *cours de ventre*, des *crachemens de ſang*, des *ſaignemens de nez*, des *douleurs* univerſelles & accablantes par tout le corps, tous ces accidens ſe moderent par le moyen de ces ſortes de remedes, & l'on empêche ainſi que le coup ou l'impétuoſité de la maladie ſe portant trop rudement dans quelque viſcere, n'aille le détruire. Ainſi l'habileté & la vigilance d'un Medecin, conſiſte à ne pas perdre de vue l'endroit où le ſang trop profondément engagé feroit un dépôt ; & c'eſt ſur quoi la Nature ayant le tems de ſe démêler dès le

commencement d'une maladie, éclaire un Praticien, qui se trouve en conséquence à portée de juger de la nature d'une maladie que sa gravité obscurcit dans ses commencemens. Ce n'est donc point perdre le tems, que de se reposer d'abord sur le travail continuel de la Medecine naturelle, qui se charge de veiller à la conservation de la vie. Le Praticien se trouve comme en second avec ce Medecin domestique de tous les corps; ainsi venant toujours à tems pour en emprunter les vues & les manieres, il est aussi toujours à tems d'employer les grands remedes dans les occasions, pour achever heureusement une guérison. On voit, par ce que je viens de dire, que mon dessein n'est pas d'interdire les remedes, mais d'apprendre à les placer utilement, au profit des malades, & à la satisfaction des personnes charitables qui se mettent à la tête de ces bonnes œuvres.

XXXIII. Des Maladies en particulier.

Après avoir parlé des *maladies* & des *remedes* en général, je vais à présent traiter cette matiere en détail : j'avouerai naturellement que c'est ici le point le plus difficile à traiter. En

effet, il eſt aiſé de dire en général que la maladie vient du trouble qui naît dans les différentes parties de notre être, & que pour la guérir, il n'y a qu'à reſtituer l'ordre, la juſteſſe & l'harmonie entre les *fluides* & les *ſolides*, entretenir entre eux cette douce *rénitence*, cet *équilibre* qui fait la ſanté : Cela eſt bien-tôt dit. Mais quand il s'agit de porter un coup d'œil juſte ſur la véritable cauſe qui produit ce trouble, ce dérangement ; quand il s'agit de décider que tel remede eſt propre pour la guériſon de telle maladie, c'eſt-là que le Medecin, quelque habile qu'il ſoit, avouera, s'il veut parler naturellement, qu'il ſent naître ſouvent beaucoup de confuſion dans ſes idées. HIPPOCRATE lui-même, qui avoit employé tout le tems d'une vie aſſez longue à l'étude de la Medecine, avoüoit, ſur la fin de ſes jours, qu'il lui manquoit encore bien des choſes pour atteindre à la perfection de ſon Art : *Neque enim* (dit-il dans une Lettre à DEMOCRITE) *quantumvis ſenex, ad Artis Medicæ ſummam perveni.* Néantmoins la difficulté ne doit point nous empêcher d'agir ; elle doit ſeulement nous porter à me-

ſurer nos pas, de façon que nous n'ayons rien à nous reprocher. Je vais donc entrer en matiere. Je marche avec crainte ; parce que, quoique j'aie vieilli dans la pratique de la Medecine, je vois encore les dangers qui m'environnent. Cependant je me ſens animé par l'eſpérance que le Pere des lumieres voudra bien m'éclairer dans la conduite d'un Ouvrage, que je n'ai entrepris principalement que pour la portion de ſes enfans la plus chérie, je veux dire, les Pauvres. J'emprunterai une partie de ce que je vais dire, de l'excellent Traité *des Maladies des Artiſans* (*De morbis Artificum*) par le célebre RAMAZZINI.

XXXIV. Utilité de l'examen des Profeſſions.

Ce ſavant Medecin, bien inſtruit par ſa propre expérience, des lumieres que l'on tire du fond des Profeſſions pour la connoiſſance des maladies, étoit d'avis qu'à l'examen qu'HIPPOCRATE veut que l'on faſſe des tempéramens, & de l'état du corps des malades, on y ajoutât celui du métier ou de la profeſſion qu'ils exercent. En effet, par cet examen, on découvre la raiſon propre des cauſes de la plûpart des maladies du corps,

humain ; par exemple, en considérant particulierement l'état des gens de la campagne, & la nécessité où les mettent leurs travaux ordinaires, d'être continuellement exposés aux ardeurs du soleil, qu'ils ont sur la tête & sur tout le corps depuis le matin jusqu'au soir, on découvre la cause générale de tant de maux qu'ils contractent. Ce sont assez souvent des maladies *aiguës*, & en conséquence des *chroniques* de toutes les sortes, qui remplissent les campagnes de tant d'infirmités. De là viennent les *fievres*, les *cours de ventre*, les *dyssenteries*, &c. qui infestent les campagnes. C'est que par l'action continuelle du soleil sur la tête, & sur toute l'habitude du corps, l'*insensible transpiration* est tellement dérangée, lésée, ou empêchée même, que par la suppression d'une évacuation si abondante & d'une sécrétion si universellement nécessaire à tout le corps, il est impossible que l'œconomie animale ne s'altere, ne se dérange, ou ne se détruise. En effet (sans parler de ces *coups de soleil* si funestes aux voyageurs qui ne font pourtant que passer sous les ardeurs du soleil,) le genre nerveux

bleſſé dans les gens de la campagne par la préſence continuelle d'un agent auſſi puiſſant, attire dans les vaiſſeaux ſanguins le même trouble, & le même déſordre dans la circulation du ſang, qui ſe trouve dans la circulation du ſuc nerveux.

XXXV. L'ardeur du ſoleil eſt nuiſible à la tranſpiration.

Il paroîtra peut-être étrange d'entendre dire, que la *tranſpiration* ſe trouve empêchée ou détournée par l'ardeur du ſoleil, & qu'en conſéquence il en arrive des fievres, des cours de ventre, des dyſſenteries, &c. Mais ici la raiſon eſt de concert avec l'obſervation; car pour que la tranſpiration ſe faſſe abondamment & aiſément, le ſang doit ſe porter ſucceſſivement juſques dans les extrémités des vaiſſeaux qui forment dans la peau les excrétoires de la matiere *tranſpirable*. Il doit donc alors arriver la même choſe que dans toutes les *ſecrétions*; c'eſt que le ſang n'afflue pas tout-à-la-fois dans les vaiſſeaux *excrétoires*, mais inſenſiblement, en ſe ralentiſſant de loin, avant que de s'en approcher, afin que la matiere de la ſécrétion ait le tems de ſe ſéparer. Or l'ardeur du ſoleil opere tout le contraire ſur les corps des pauvres

gens de la campagne. La voute que forme l'horiſon ſous lequel ils travaillent, eſt comme une ventouſe ſeche, que la préſence du ſoleil entretient ſur leurs têtes & ſur l'habitude de leurs corps, & qui précipite la circulation du ſang en l'attirant vers la peau, où par conſéquent le ſang doit s'accumuler, à proportion que les *parties poreuſes* de l'habitude du corps ſe raréfient ou ſe dilatent par la chaleur des rayons du ſoleil. Alors diſparoît la réſiſtance que faiſoit à la trop grande affluence des humeurs le *ton* ferme des vaiſſeaux, qui les tenoit fermés contre les impulſions de ces humeurs : & c'eſt le moyen d'étouffer, dans ſon paſſage, l'humeur qui devoit ſe ſéparer. Ainſi donc ſe trouve confondue & retenue la matiere de la tranſpiration ; parce qu'il ſe préſente à la fois plus de matiere à ſéparer, qu'il n'y a d'iſſues ouvertes pour la laiſſer ſortir.

Une autre obſervation à faire par rapport aux gens de la campagne, c'eſt qu'en même-tems que leurs corps ſont expoſés à l'ardeur du ſoleil, les mouvemens qu'ils ſe donnent en travaillant, ſont comme autant de

coups.

coups de pompe que reçoivent leurs vaiſſeaux ſanguins pour chaſſer le ſang vers les vaiſſeaux *capillaires*. Il doit cependant y rencontrer auſſi peu de réſiſtances (comme il vient d'être prouvé) que l'ardeur du Soleil en aura levées, en raréfiant les parties poreuſes de l'habitude du corps. D'une part donc, le ſang des grands vaiſſeaux étant pouſſé avec rapidité vers leurs extrémités, & ces extrémités ſe trouvant dilatées dans autant d'endroits qu'il y a de points ſur leſquels darde le Soleil, rien peut-il tant & ſi abondamment amaſſer le ſang dans les *capillaires ?* Le fameux PORTIUS recommandoit, pour ſe préſerver contre les ardeurs du Soleil, de ſe ſervir habituellement du *verjus*, ou d'un *acide* dulcifié par l'eſprit de vin. Le *vinaigre* même peut y être utile. Nous voyons dans l'Hiſtoire Romaine, que les Soldats avoient toujours avec eux une proviſion de vinaigre. Il paroît par l'Ecriture Sainte, que ceux qui travailloient pendant l'ardeur du Soleil, en faiſoient auſſi un uſage fréquent. La célebre RUTH obtint de Booz la permiſſion de tremper ſon pain dans le vinaigre qui ſervoit de

boiſſon aux Moiſſonneurs. En effet, il eſt naturel de croire, que les *acides ſpiritueux* tempérés peuvent précautionner contre les impreſſions de la trop grande chaleur ; car lorſque le ſang eſt maintenu contre ſa trop grande *rareſcence*, & qu'il eſt, pour ainſi dire, *enraye* comme par des coins, par les pointes des ſels acides, il ſe porte avec moins de précipitation vers l'habitude du corps, & il y arrive en état & en quantité convenable pour ſe démêler des ſucs qui doivent s'en aller par la tranſpiration.

XXXVI. Il eſt des Vents auſſi nuiſibles à la tranſpiration, que les ardeurs du Soleil.

Les gens de la campagne, qui par leur état ſont expoſés jour & nuit aux injures de l'air, ont autant à redouter l'impreſſion des *vents*, que les *ardeurs* du Soleil. Les *vents* du *Nord* & du *Midi*, qui par leurs alternatives journalieres, relâchent & reſſerrent ſucceſſivement les pores de la peau, excitent ſur les nerfs & ſur le ſang bien des maux différens. En effet les vents du Midi amolliſſent la peau ; cela peut ſe prouver par les écorces des arbres, leſquelles ſe trouvent bien plus tendres en ceux qui ſont expoſés au Midi. Les vents du Nord reſſer-

rent les fibres de la peau ; un exemple doit nous en convaincre, c'est que les murs des bâtimens qui sont exposés au Nord, se conservent davantage contre l'action de l'air, que ceux qui sont exposés au Midi. Ainsi les corps des gens de la campagne étant continuellement exposés à l'action ou à la puissance de ces deux agens, quel dérangement n'a-t'on point à appréhender pour la circulation du sang dans les *capillaires* de la peau ! Soit donc par les ardeurs du Soleil, soit par les impressions des vents, la matiere de la transpiration est souvent contrainte de refluer dans les grands vaisseaux ; & lorsqu'elle y est retenue, les sucs qui la composent sont comme autant de corps étrangers, avec lesquels la Nature a des combats à soutenir : de-là naissent les fievres, qui en effet ne sont que des efforts de la Nature irritée (*Naturæ conamina*,) ou des efforts de parties souffrantes, & qui sont en travail (*conamina tonica.*) Et voilà comment les fievres, & bien d'autres maux, comme on le dira ailleurs, deviennent les suites & les effets de la transpiration manquée, ou dérangée.

XXXVII. La Tranſpiration dérangée eſt la cauſe de la fievre.

La *tranſpiration* dérangée eſt la cauſe originaire de toutes les Fievres. Cette cauſe tient la Nature, c'eſt-à-dire, les parties organiques, dans des efforts continuels, & des *tendances* non-interrompues, dont le but eſt de ramener dans les grands vaiſſeaux les ſucs qui ſe ſont dévoyés d'avec le ſang, & qui ſe ſont ralentis dans les capillaires par le retard qu'y ſouffre la circulation Les perſonnes occupées du ſoin des Pauvres, ne doivent en conſéquence adminiſtrer à leurs malades, que des remedes qui tendent tous à remettre dans le courant de la circulation des grands vaiſſeaux les humeurs qui s'en ſont écartées dans les petits,parce qu'elles demeurent ralenties dans les capillaires.Par-là ces perſonnes concevront l'abus & le contre-tems de bien des *purgatifs*, leſquels étant donnés prématurément ſe trouvent employés & deſtinés pour les premieres voies contre des humeurs qui n'y ſont point. Il faut donc les réſerver pour le tems auquel ces ſucs, après avoir été ramenés dans les grands vaiſſeaux, s'y feront broyés, *mitifiés*, comme parle HIPPOCRATE, digérés, cuits enfin; & cette opéra-

tion étant celle des *efforts toniques*, qui ſe font pendant les fievres, elle enſeigne à ne placer la purgation que ſur la fin des fievres, & cela conformément à l'uſage de toute la Medecine, depuis HIPPOCRATE juſqu'à ces derniers tems.

Les envies de vomir, & les cours-de ventre, qui ſuivent quelquefois les fievres de fort près, ont fait ſouvent prendre le change à bien des Praticiens, qui ne faiſoient pas réflexion que ces troubles ne ſont que l'impreſſion qui ſe porte de la part de ces *efforts toniques* vers l'eſtomac, lequel ſe ſoûleve par l'irritation qu'il en ſouffre; parce qu'étant tout nerveux, & au centre du corps, vers lui ſe réfléchiſſent & reviennent toutes les ondulations qui ſe font dans les *fluides*, & toutes les oſcillations qui ſe paſſent dans les *ſolides*.

XXXVIII Il faut ſaigner dans les premiers tems de la fievre.

Si donc dans le cours naturel, tel qu'on l'apperçoit dans la ſtructure des parties, & dans les lois de l'œconomie animale, la *purgation* ne doit ſe placer que ſur les fins des maladies; par le même principe, la *ſaignee* doit ſe pratiquer dès leurs premiers tems: il faut de plus employer en même-

tems les *delayans* en boiſſon, & les remedes *émolliens & rafraîchiſſans*, pour prévenir le *météoriſme* ou le gonflement des entrailles. De cette maniere le ſang ſe tempere, les ſolides s'aſſoupiſſent, en s'humectant, & la fievre perdant de ſon ardeur, va toujours en diminuant & à ſa fin.

Si cependant, les maux de cœur s'opiniâtrant, il y avoit lieu de croire que les premieres voies fuſſent chargées d'humeurs qui y ſéjournaſſent, parce que des ſucs croupiſſent dans leurs ſécrétoires, l'on ſe hâtera auſſi tôt, après quelques premieres ſaignées, de donner un vomitif, ſoit le *tartre emetique* dans un bouillon, ſoit le *vin émetique* dans une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces, ſoit l'*ipecacuanha* pour les entrailles qui ſeroient plus délicates, & dans les cas où il y auroit quelque juſte raiſon d'appréhender un cours de ventre, & que les maux de cœur trop négligés, ne devinſſent peu de jours après très-fâcheux. Par les mêmes raiſons, l'on pourra faire boire aux malades le *petit-lait aux tamarins*. *

* Voyez-en la formule dans la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. IV. pag. 180.

Car ces deux ſortes d'évacuations purgatives ne laiſſent preſque aucun trouble après elles : en tout cas l'on y remédie, en faiſant prendre tous les ſoirs, en commençant par le jour que ces purgations auront été données, depuis demi-once juſqu'à une once de ſirop diacode dans un verre d'eau de coquelicot.

Si cependant les malades étoient attaqués d'une fievre opiniâtre, dont les redoublemens ſe manifeſtaſſent plus ou moins de jour en jour, il faudroit au plutôt réprimer ces redoublemens par quelques priſes de jus aqueux de *chicorée ſauvage* & *d'oſeille*, pour inceſſamment paſſer à l'uſage du *quinquina*, plus ou moins fort, en ſubſtance ou en liqueur, en infuſion ou en décoction, *purgatif*, ou *calmant*, ſuivant le beſoin ou l'état de la fievre, & du tempérament du malade. Ainſi ſe terminera heureuſement la cure des fievres continues & *régulieres*, par la *mitification* des humeurs, c'eſt-à-dire, par la *coction* parfaite, intime & univerſelle, après laquelle la purgation avec le *lénitif fin* boüilli & paſſé, dans lequel on diſſout la *manne*, acheve la guériſon, & la met en

sûreté contre les rechûtes, suivant l'observation & l'avis d'HIPPOCRATE.

XXXIX. Les Fievres irrégulieres.

Il arrive quelquefois que les fievres sont accompagnées d'accidens qui les font sortir de leur cours ordinaire, & qui les rendent *irrégulieres* : différens symptomes se manifestent alors, comme saignemens de nez, cours de ventre, &c. Ces accidens ne provenant que de l'excès des mêmes causes ci-dessus mentionnées, n'ont besoin que des mêmes remedes, multipliés ou fortifiés ; avec cette distinction pourtant, qu'il est à propos alors de faire des saignées du pié, ou de la gorge, parce qu'il est tems de secourir le cerveau ; car l'humeur, c'est-à-dire, le sang lui-même s'y étant porté, il s'en feroit un *depôt* dans la tête, si par ces saignées, & surtout par celle de la gorge, l'on n'y remédioit. J'avertirai ici, en passant, que l'on manque souvent de tirer de la saignée de la gorge l'utilité que l'on en devroit attendre ; parce qu'on manque de la réitérer, quoiqu'il soit aussi sûr de faire plusieurs saignées de la gorge, que du bras. Avec ces saignées dont je viens de parler, il est nécessaire de multiplier les *calmans*, en les

partageant entre la fin de l'après-midi, c'est-à-dire, vers le soir, & le commencement de la nuit. Et quand, par ces expédiens, l'on ne réussit point à retenir l'humeur qui va gagner le cerveau, & surtout quand les malades inclinent à tomber dans des affections *soporeuses* ou léthargiques ; alors, après leur avoir fait prendre un lavage de petit-lait pendant la nuit, on donne le matin un purgatif doux, mais aiguisé ; ce sont deux verres de casse & de manne, animés de quelques grains de tartre émétique : car il convient d'autant mieux dans ces occasions, qu'alors il est à propos d'exciter quelques secousses dans les membranes, pour précipiter l'humeur, en attirant le sang vers les parties basses. Le purgatif même devient sans danger, par toutes ces précautions, quand on a soin, suivant l'avis d'un grand Medecin *, de donner un narcotique le soir même de la purgation. Un cours de ventre survenant, demande encore une attention particuliere ; mais il est bon d'avertir que souvent cet accident n'arrive que pour avoir

* PITCARNE.

manqué à donner l'émétique de bonne heure, comme il a été observé ci-dessus, & aussi pour n'avoir pas suffisamment dégagé les grands vaisseaux par les saignées du bras. Quoi qu'il en soit, pour remédier au cours de ventre, il faut réitérer ces saignées, si le pouls est dur & plein, si le ventre est bouffi, si les matieres sont ardentes ; puis incessamment donner l'*ipécacuanha*, peut-être deux ou trois jours de suite, mais à petites doses, comme de quatre ou de six grains, en faisant prendre, pendant le reste de la journée, & à la cuillere, un Potion Absorbante-Anodyne, composée avec le *quinquina*, le *corail rouge*, & le *diascordium*, de chaque plus ou moins, suivant le besoin, ajoutant même, s'il étoit à propos, quinze ou vingt *gouttes anodynes* sur huit onces de liqueur.

XL. Les Fievres malignes.

Mais l'évenement le plus étonnant & le plus formidable, c'est quand une fievre, qui a paru pendant plusieurs jours d'un caractere ordinaire, se convertit en fievre maligne. Cette métamorphose se fait connoître par les *soubresauts* des tendons, que l'on sent en touchant le pouls; par ceux

qui prennent aux malades quand ils s'endorment, par des *trémoussemens* dans les levres, des *balbutiemens* dans la langue, par des sommeils *inquiets* & traversés de délires ou de rêveries, par des *sursauts*, enfin par des *tremblemens* manifestes de tout le corps. C'est qu'alors le mal passe dans les nerfs; parce que sa cause, ou l'élasticité du sang, comme un air infiniment vif, passe de la partie rouge dans la blanche. Celle-ci donc ayant contracté, par le ralentissement de la masse du sang dans les capillaires, une odeur de feu, un *empyreume* pour ainsi dire, qu'elle a pris dans l'ardeur du sang, elle le porte dans le *suc nerveux*, dont la *crase* ainsi viciée, en altere la consistance, la qualité, & le mouvement; & de là viennent ces *oscillations spasmodiques* ou ces frémissemens convulsifs, dont on vient de parler. Il est des personnes qui croient qu'on peut alors employer les *cordiaux* & les *sudorifiques*, & cela conformément aux préjugés vulgaires. Mais rien ne feroit plus dangereux. Que peuvent en effet des remedes chauds & brûlans sur un sang enflammé jusques dans les *capillaires*? Sera-ce rien

moins que d'engager de plus en plus la colonne de celui qui a à se porter d'une base large (c'est celle des grandes arteres) dans des capacités étroites & *coniques*, qui sont celles des arteres *capillaires*? Mais ce qui réussit alors, c'est d'employer la saignée, pour bien dégager les grands vaisseaux, afin de donner le tems aux *capillaires* de se débarrasser des sucs qui les pénetrent intimement. Quand je parle de la saignée, j'entens celle de la gorge, après avoir fait précéder suffisamment celles du bras & du pié. On fera cependant boire abondamment d'un petit-lait bien doux, pour incessamment passer à l'usage d'une pinte de *quinquina* à l'eau, où l'on aura dissous une once de *vin émetique*, & quelques gros de sel d'*Epsom* ou d'*Angleterre*. Le quinquina, qui est un *calmant*, répand sa vertu *sédative* sur les fibres nerveuses qui sont trop gênées par le *spasme* où elles sont : & d'ailleurs un Medecin versé dans l'art de guérir, fait placer quelques *narcotiques* à propos, surtout les soirs, en-même-tems qu'il tient le ventre libre par de fréquens lavemens ou remedes d'eau ; & par cette manœuvre l'on a

la consolation de voir disparoître la malignité avec la maladie.

XLI. La phrénésie.

Un autre symptome plus effrayant, c'est la *phrenesie*; mais elle n'est point dangereuse lorsqu'on sait conduire ces sortes de maladies : car, à l'aide de quelques saignées du pié & de la gorge, & du *petit-lait aux tamarins*, dont on fait boire abondamment, ce symptome cede assez promptement. On peut aussi faire usage de quelque narcotique, & particulierement de la *liqueur minérale-anodyne* de M. HOFFMAN, sans négliger pourtant d'appliquer sur la tête rasée, en maniere d'*oxyrrhodin*, un mouchoir trempé dans de l'oxycrat où l'on aura fait fondre du nitre purifié ; & on fera boire en même-tems au malade une espece de limonade, faite avec du sirop de verjus dans beaucoup d'eau.

XLII. Les Accès périodiques de la fievre.

Le dérangement de transpiration observe souvent un certain ordre dans les fievres dont il est la cause : Ces maladies se montrent & disparoissent, pour se remontrer à certains jours, & même à certaines heures réglées ; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *fievres tierces, quartes*, &c. suivant leurs retours périodiques. Ces sortes

de fievres ſont des maux très-communs, principalement chez les Pauvres, tant des villes, que des campagnes; & l'on peut dire qu'elles ſont une ſuite preſque néceſſaire de la qualité de leurs alimens, & du travail dur & continuel auquel leur ſituation les condamne. En effet, conſidérez ce pauvre Moiſſonneur excédé de travail ſous les ardeurs du ſoleil, ou bien cet homme de journée accablé de fatigues : ſa maladie commence d'abord par une laſſitude, qui ſe fait ſentir par tout le corps, enſuite ſurvient un friſſon, accompagné de douleurs de tête, avec un accablement total, & une fievre brûlante, qui continue pendant dix à douze heures, & qui enfin ſe termine par une ſueur; c'eſt ce que l'on appelle communément une *courbature*, dont l'unique cauſe eſt la tranſpiration dérangée. Il eſt évident que le ſang a été porté avec excès dans l'habitude du corps, par le mouvement des muſcles de ces Ouvriers, & de plus qu'il y a été attiré par les ardeurs du ſoleil, comme par une ventouſe. D'ailleurs l'inattention & ſouvent même l'impoſſibilité de ſe couvrir à propos,

les lieux bas, humides & mal fermés, qui leur servent de demeures, toutes ces causes réunies venant à resserrer les pores de la peau, font refouler dans le sang les sucs dont la transpiration devoit le décharger: & voilà l'humeur étrangere contre laquelle se souleve la Nature, qui emploie tous ses efforts pour reporter ces sucs à l'habitude du corps. Voilà la véritable cause de la fievre qui vient d'arriver. Il est vrai qu'elle donne le tems à la Medecine de diriger tous les secours qu'elle doit y apporter: car outre que peut-être (ce qui est ordinaire quand la maladie arrive au printems,) le second accès ne succedera qu'un jour ou deux après, pour faire une fievre de tous les jours, ou absolument tierce; la nature de l'humeur qui la cause, l'impétuosité de la force qui l'agite, tout ce trouble avertit qu'il faut tenir le sang ou sa circulation au large, & amollir les coups de la *vertu systaltique*: Cela se fait en contenant d'avance les esprits dans leur calme, les fibres dans leur souplesse naturelle, & le sang dans un volume médiocre. C'est l'ouvrage de la saignée, qui diminuant la quantité de l'humeur fie-

vreuse, & affoiblissant ses impétuosités, calmant en même-tems ou modérant la vertu systaltique, prévient la force & le progrès de l'accès qui doit suivre. On peut ajouter à ce principal remede un émétique tempéré, si le corps du malade se trouvoit excessivement rempli de sucs nourriciers, ou si l'estomac paroissoit embarrassé par le trop d'impression qu'auroit pu faire sur lui l'effort de l'humeur morbifique; car alors un tel émétique accompagné d'un régime convenable, c'est à-dire, humectant & adoucissant, est autant salutaire qu'un purgatif seroit contraire. En effet, l'humeur n'étant encore ni corrigée, ni reposée dans les vaisseaux, ce seroit y porter le trouble & mettre en combustion toute la masse du sang, que de donner alors un purgatif. Les accès suivans, en faisant connoître, par le mouvement du pouls, l'état du sang & la force de l'impétuosité qui l'agite, régleront l'usage de la saignée, qu'il faut plus ou moins réitérer, afin qu'aussi-tôt que la fievre se sera amortie elle-même pendant quelques jours, l'on puisse incessamment donner le *quinquina*. On le rendra purgatif,

tif, si les entrailles se trouvoient farcies d'humeurs par des produits vicieux ; sinon on le fera prendre tout seul, en substance, en décoction dans l'eau, ou infusé dans le vin, suivant le besoin du malade.

XLIII. Observation sur le concours de la Nature avec le Medecin, pour la guérison de la fievre.

J'observerai ici, en passant, qu'il ne faut jamais perdre de vûe les sages ménagemens avec lesquels la Nature sert la Medecine pour la guérison de la *fievre*. Dans les fievres *continues*, elle présente au Medecin toute la cause de la maladie, renfermée dans les grands vaisseaux ; aussi-tôt elle se met au travail, & elle commence à lui soumettre tout-à-la-fois cet amas de matieres qu'elle se met en devoir de corriger & de vaincre, en redoublant les oscillations ou la systole des arteres. Dans les fievres *intermittentes*, la Nature présente les matieres ou les humeurs comme amoncelées, pour les broyer ou les cuire comme en détail, afin de procurer par ce moyen la cure de la maladie. Dans les fievres de tous les jours, c'est de vingt-quatre en vingt-quatre heures qu'elle semble prescrire au Medecin la même tâche qu'elle s'impose aussi à elle-même, pour opérer de concert avec

lui ; & c'eſt l'accès des fievres *quotidiennes* & des *doubles-tierces*. Dans les *tierces*, en ſe repoſant un jour, elle donne au Medecin le tems néceſſaire pour la méditer & la ſuivre dans les accès de ces ſortes de fievres, qui ne reprennent que de deux jours l'un. Enfin dans les fievres *quartes*, elle ſemble indiquer les moyens les plus favorables pour remédier à l'accès qui doit arriver le quatrieme jour : on la voit s'unir aux ſages meſures que le Medecin aura dû prendre, pendant les deux jours de treve qu'elle lui a donnés, pour dompter parfaitement la cauſe de la fievre. En un mot, dans le tems des accès de toutes ſortes de fievres, l'humeur morbifique ſe trouve toûjours ſous la main de la Nature ; parce qu'alors cette humeur rentre du fond des *capillaires* dans les grands vaiſſeaux. Mais celle des fievres *tierces* & des *doubles-tierces*, étant engagée dans des capillaires moins enfoncés ou moins éloignés, & étant d'ailleurs plus vive ou plus active, elle eſt auſſi plus prompte à s'accumuler, & à ſoulever la vertu ſyſtaltique. Ce ſoulevement n'eſt autre choſe que le mou-

vement par lequel la Nature commence ſes efforts ; ce ſont des tremblemens , des irritations convulſives , par où commence la lutte d'entre elle & l'humeur qui va ſe diſſiper par l'accès de fievre qui s'en enſuit. L'humeur de la fievre *quarte* eſt moins impatiente à ſe mouvoir ; parce qu'étant moins active ou moins ſulphureuſe, elle ſe donne le tems de s'amaſſer dans des capillaires plus éloignés : mais après plus de deux jours de *digeſtion* , elle s'exalte & ſouleve auſſi la vertu ſyſtaltique ; & ſi elle la tient plus long-tems irritée, ce n'eſt que parce que les diſtance du foyer qu'occupe l'humeur de la fievre *quarte*, étant du double peut-être & davantage que celles du foyer de la *tierce* , pour ſe rapporter dans les grands vaiſſeaux , la Nature a bien plus à travailler pour la ramener ou la remettre ſous ſes lois. De-là vient que les friſſons de la *quarte* ſont plus longs , plus véhémens , & paroiſſent évidemment partir de plus loin , ou du profond des parties : leur action eſt même ſi violente, qu'on leur a donné le nom de *briſeurs des os.*

XLIV. Observation particuliere sur la fievre quarte.

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher la cause du retour des accès qui, dans la *fievre quarte*, reviennent tous les quatre jours : mon dessein n'est pas de faire ici de savans spéculatifs, mais de guérir les pauvres Malades. Je vais donc proposer les moyens de traiter la fievre quarte, après cependant que j'aurai observé : 1°. que l'humeur de cette fievre, qui reste dans les entrailles ou dans le sang pendant plus de deux jours sans se faire sentir, & qui se manifeste le quatrieme jour, peut se perpétuer dans cet état des années entieres, sans intéresser absolument le fonds de la vie. 2°. Que la fievre quarte se dissipe & se détruit d'elle-même ; de sorte que l'on est comme persuadé que la vie ne court aucun risque de la part de l'humeur de cette fievre, en l'abandonnant à elle-même. Ainsi il paroîtroit que c'est une maladie qui a sa *crise* assurée quand on laisse faire la Nature ; &, comme l'épilepsie se guérit dans les enfans dès que l'âge de puberté arrive dans les deux sexes (ce qui est une *crise* naturelle de cette affreuse maladie,) de même la fievre quarte se termine sans inconvénient après la ré-

volution de quelques mois, de quelques années même, quand on ne trouble point les vues de la Nature par des remedes qui les traverſent : car il eſt des perſonnes qui, ſans ſe donner le tems d'écouter la Nature, emploient les jours d'intermiſſion de cette maladie, à faire uſage de remedes purgatifs, aromatiques, & chauds, dans la vûe, diſent-ils, d'évacuer ou de cuire l'humeur de la fievre. Mais l'erreur eſt groſſiere; on ne fait alors que confondre cette humeur dans le ſang, en la ramenant dans les grands vaiſſeaux avant le terme de ſon retour; les ſolides ſe trouvent par-là dans un *éréthiſme* trop ſouvent réitéré, & la Nature ſe perd dans ce déſordre. Cependant les viſceres ſont abandonnés à l'opération téméraire de remedes mal-faiſans, ou mal concertés : ils s'embarraſſent; & de-là viennent tant d'obſtructions dans le *foie*, dans la *rate*, & dans le *méſentere*; le déſordre paſſe même dans toutes les *glandes*, leſquelles ſuintant des ſéroſités croupiſſantes en différentes régions du corps, cauſent les bouffiſſures, les enflures, les cachexies, & les hydropiſies, par où ſe

terminent chez les Pauvres, de même que chez bien des Riches, la plupart des fievres quartes. Alors on perd la vûe principale, qui est la cure de la *fievre quarte*, en ne s'occupant que de l'accident, qui est la *cachexie*; & ainsi, en se détournant du fonds de la maladie, on ne parvient ni à guérir celle-ci, ni à dissiper heureusement le symptome. Combien n'y a-t-il pas de fievres quartes qui ne se terminent que par des *hydropisies* mortelles, ou par des *langueurs* qui ne finissent, après beaucoup d'infirmités, qu'avec la vie, parce qu'on n'a pas voulu se prêter aux sages ménagemens de la Nature!

XLV. Maniere de traiter la fievre-quarte.

Pour réussir dans la cure de la *fievre quarte*, il faut que le Medecin se mette d'abord sur les pas & comme à la suite de la Nature, pour entrer dans ses vûes, sans les changer par l'usage de remedes qui y sont diamétralement opposés; tels sont les purgatifs, qui détruisent précisément ce que la Nature médite de faire. Chaque accès de fievre quarte est une partie de la crise finale, par laquelle cette maladie se termine heureusement. Car comme, suivant l'ob-

ſervation d'HIPPOCRATE, le ſeptieme accès d'une fievre tierce fait la criſe parfaite de cette fievre, ainſi que quatorze jours font ordinairement celle d'une fievre continue ; de même la fievre quarte a naturellement ſon terme, auquel il faut la laiſſer aller. En effet on a obſervé qu'elle s'eſt guérie, ſans autre inconvénient, après neuf années ; mais ordinairement c'eſt au bout de quelques mois. Suivant ces obſervations, lorſqu'on ne veut pas lui laiſſer prendre un auſſi long chemin, il faut entrer dans les manieres de la Nature pour avancer la guériſon, ſans s'expoſer à multiplier les accès ; ce qui mene ſouvent une fievre quarte, ou à l'*hydropiſie*, ou quelquefois à une *fievre continue*, & alors elle devient mortelle. Pour prévenir ces malheurs, il faut toujours laiſſer opérer la Nature, lui prêtant la main à propos, & ſans jamais la forcer dans ſes opérations. Dans chaque accès, la Nature s'efforce à pouſſer à l'habitude du corps la portion d'humeur qui s'eſt digérée dans les vaiſſeaux, où elle s'étoit accumulée par le manque de tranſpiration. On aide la Nature dans cette œuvre, ou en diminuant

la plus grande partie de son ouvrage, ou en se joignant par une sage patience, à ses efforts, pour lui laisser chasser doucement par la transpiration, ce qu'on n'aura pu épargner à son travail. Ce n'est que dans les jours d'intermission qu'on peut lui procurer ces soulagemens, non pas en cherchant à évacuer l'humeur de la fievre; ce seroit lutter inutilement contre elle, puisque n'ayant pas acquis le degré nécessaire à la coction, pour pouvoir suivre l'opération d'un purgatif, on confondroit les sucs que la Nature veut démèler. Un moyen sûr & efficace, c'est de soustraire à son travail une partie de l'humeur, afin qu'elle ait moins à en digérer, pour en procurer la transpiration. C'est l'effet de la *saignée* faite d'abord, ou dès les premiers accès de la fievre quarte, sans craindre de la réitérer suivant le besoin; afin que la Nature se trouvant toujours au-dessus de son ouvrage, parce qu'elle en aura moins à faire, puisse parvenir à ses fins. Ce n'est point cependant pour l'y abandonner sans rien faire; mais pour les abréger ou les accourcir, en faisant par le régime les remedes convenables:

convenables : ainsi l'on pourra faire, en peu de jours, ce qu'elle n'acheveroit peut-être qu'après beaucoup de mois. Il faut donc tenir le malade dans un régime exact, pour ne pas augmenter le volume des humeurs, ni les crudités où elles se trouvent pendant une fievre quarte. Car le sang y est *mélancolique* : parce qu'étant *déprimé* dans ses soufres, ou mal *déphlegmé* dans ses principes, il est grossierement développé dans ses esprits. On donnera donc d'une part un bol digestif de *thériaque*, par exemple, une fois ou deux le jour, en même-tems que l'on pratiquera les saignées; & d'autre part on aura soin de dégager les premieres voies, par lesquelles l'action des remedes & les alimens doit se porter dans le sang. Tout cela doit préparer à l'usage du *quinquina*, qu'il faut employer le plutôt qu'il sera possible, afin de prévenir les longueurs & tous les inconvéniens de la fievre quarte. Ainsi, après avoir employé les premiers jours à saigner le malade, suivant ses besoins, son sexe & son âge, on lui donnera une once de *vin émétique* avec une once de sirop de guimauve, qu'on lui fera ava-

ler, dans ce que l'on voudra, le lendemain d'un accès ; &, une heure après l'opération du vomitif, on donnera une potion composée de six gros de sel d'Epsom, & d'une once de sirop de pommes composé : l'on augmentera la dose du sel d'Epsom, si c'est un corps qui demande une médecine plus forte ; car ce sel n'étant point *tormineux*, éblanle moins le genre nerveux, que ne le fait tout autre purgatif. On donnera le soir du jour de la purgation, comme l'on aura fait tous les jours précédens, à la même heure, dans les jours d'intermission, le bol de *theriaque* Par ces précautions, la circulation du sang étant à l'aise dans tous les vaisseaux, l'estomac se trouvant dégagé des sucs mal digérés qu'il contenoit, & ses fibres musculeuses étant ainsi délivrées du limon qui les enduisoit, alors le *quinquina* venant à être travaillé comme il lui convient dans ce premier *laboratoire* des opérations de l'œconomie animale, & trouvant d'ailleurs tous les sécrétoires, avec leurs vaisseaux sanguins & nerveux, dans leurs directions, ouverts pour le recevoir, il sera porté directement dans le sang,

en même-tems qu'il contiendra ou redreſſera le *ton* des parties, pour les remettre dans leur équilibre les unes avec les autres, c'eſt-àdire, les *ſolides* avec les *fluides*. C'eſt ainſi que cet admirable ſpécifique guérit ſi promptement les fievres, ſavoir, en remettant l'ordre, le calme & la paix dans la circulation du ſang, & dans celle des eſprits. Mais pour en tirer tout l'avantage poſſible, ou en aſſurer le prompt ſuccès, on choiſira, pour le donner, le tems immédiat qui ſuivra le ſecond ou le troiſieme accès. Alors on fera prendre au malade, quatre fois dans la journée, un demi-gros de bon *quinquina* en poudre, incorporé avec le ſirop de roſes ſeches, & cela chaque fois immédiatement avant une ſoupe, ou un verre d'eau chaude ſucrée. On continuera ainſi pendant ſix ou huit jours, plus ou moins, ſuivant la force de la fievre. Après quoi l'on pourra pratiquer, s'il en eſt bien beſoin, une purgation douce, ſavoir, de ſix gros de ſel d'Epſom, & d'une once de manne, dans l'infuſion d'un gros de quinquina & d'un gros de ſéné mondé. Si le malade ſe ſentoit trop échauffé,

on le ſaigneroit ſans crainte dans l'uſage même du quinquina ; & s'il avoit de trop mauvaiſes nuits, l'on mettroit quatre grains de pilules de cynogloſſe dans la priſe du quinquina du ſoir. Au reſte, l'on continuera le quinquina douze ou quinze jours, & on le réitercra quinze autres jours, s'il le faut, pour empêcher le retour de la fievre. Cependant, ſi elle revenoit, il faudroit reſſaigner le malade, puis recommencer l'uſage du quinquina, dont l'on formeroit les bols du ſoir & du matin avec un demi-gros de thériaque. S'il étoit néceſſaire de donner le quinquina en liqueur, pour les perſonnes délicates, l'on feroit infuſer une once de quinquina pendant vingt-quatre heures dans trois demi-ſeptiers de bon vin rouge ; & de cette infuſion coulée, ou quelquefois mêlée avec la poudre, l'on en donneroit au malade un poiſſon de quatre en quatre heures ; on pourroit l'adoucir en y mêlant un peu d'eau. Pour les enfans, il faut avoir une forte infuſion de quinquina ſur un demi ſeptier de vin, dans laquelle on diſſoudra une once de ſirop d'œillets, & trois gros d'eau de

canelle orgée : l'on en donnera à l'enfant, toutes les deux heures, une cuillerée ou deux, plus ou moins ſelon ſon âge, ſon tempérament, & la force de ſa fievre. Il eſt vrai que la fievre quarte eſt rare parmi les enfans : mais outre qu'il y en a des exemples parmi les Pauvres, ſurtout parmi ceux de la campagne qui habitent des cantons marécageux, il ſe trouve des langueurs fiévreuſes *cacheſtiques*, quelquefois même parmi les enfans des perſonnes aiſées. Le quinquina leur eſt néceſſaire aux uns & aux autres, pour éteindre le fonds d'une fievre biſarre qui répond à une fievre quarte ; & en ce cas la préparation de quinquina en potion cordiale, eſt très-utile.

Une autre obſervation à faire, c'eſt que la *fievre quarte* double & triple quelquefois ces accès, de maniere qu'au lieu de ne venir que tous les quatre jours, ils viennent deux jours de ſuite, & ne laiſſent qu'un jour d'intermiſſion, ou bien ils viennent tous les jours, ſans laiſſer aucun jour de repos au malade. Pour ne point confondre ces ſortes de fievres avec la *tierce*, ou la *double-tierce*, il ne

faut qu'obſerver que la *quarte* ſimple, ou double, a précédé ; au lieu que dans la *double-tierce*, la fievre a toujours commencé par être *tierce* : or ces diſtinctions ont leur utilité pour la pratique, à cauſe de la différente qualité du ſang qui fait la *quarte*, ou la *tierce*. Dans celle-ci, c'eſt un ſang bilieux, où les ſoufres ſont exaltés ; au contraire dans la *quarte* ils ſont comme concentrés dans un ſang lourd, peſant, & où les eſprits paroiſſent déprimés, juſqu'au point de permettre au ſang de ne ſoulever la vertu ſyſtaltique que tous les quatre jours. C'eſt donc un changement de nature qui ſe fait dans le ſang, lorſque dans une fievre *quarte*, l'accès prévient d'un jour ou de deux ; parce que le ſang ſe ſera exalté en prenant feu, ou par lui-même, ou à l'occaſion des remedes chauds, vineux, volatils ou aromatiques, que l'on aura employés mal-à-propos dans une fievre quarte. Dans cette occaſion, les anciens Praticiens comparoient le ſang d'une fievre double ou triple quarte à un feu de bois verd qui s'étoit enflammé ; ce qui faiſoit, ſelon eux, le danger de ces fievres dégé-

nérées, où le ſang ſorti de ſon caractere propre à la fievre quarte, avoit exalté ſes ſoufres & ſon feu : c'étoit comme une Nature forcée, & miſe hors de ſa route. Ce qui fait que les fievres doubles & triples-quartes ſont ſi dangereuſes dans leurs cures, c'eſt que dans ces occaſions elles ſe convertiſſent aiſément en continues, de ſorte que de la fievre la moins dangereuſe par elle-même & dans ſon origine, qui eſt la *quarte*, il naît la fievre *continue* la plus dangereuſe, & où il faut le plus d'habileté & de précaution pour la guérir, parce que ſouvent elle eſt mortelle : c'eſt qu'alors les *ſolides* eux-mêmes ſont en feu. Ainſi ce n'eſt plus, comme dans la fievre tierce, un *fluide* dont les ſoufres exaltés font violence à la vertu ſyſtaltique ; ce ſont les parties ſolides elles-mêmes, leſquelles, comme les bois qui ſoutiennent le bâtiment, ſont en feu ; ce qui fait la deſtruction des organes mêmes qui ſoutiennent la machine du corps humain. Alors le *quinquina* eſt inutile; il faut recourir aux *ſaignées*, qui doivent en ce cas être multipliées ; il faut prodiguer les *délayans* aqueux ou les plus

ſimples; & pour cet effet le malade ne ſauroit trop boire d'une tiſane faite avec les racines de nénuphar, de fraiſier, l'orge & la régliſſe, qu'il fera bien de boire chaude, pour mieux diſſiper ou plus efficacement réſoudre l'inflammation ou *phlogoſe* (c'eſt l'action ignée ou le feu qui a pris aux parties ſolides.) Il eſt bon auſſi de donner fréquemment au malade de petites doſes d'un mélange de *poudres*, fait avec deux parts d'yeux d'écreviſſes préparés, contre une de nitre, le tout arroſé avec le jus de citron : &, tous les ſoirs, on lui fera prendre quelques *émulſions* compoſées avec les ſemences froides & l'eau d'orge, où l'on diſſoudra le ſirop de nénuphar & celui de pavot blanc, demi-once de chaque pour les deux priſes d'émulſions. Les choſes venant à ſe modérer, l'on donnera de légers *apoſemes* avec les feuilles de chicorée ſauvage & un peu de quinquina, un verre toutes les trois ou quatre heures ; ſur chacun deſquels on ajoutera deux ou trois gros de ſirop diacode, ſi le malade reſſent de la douleur par tout ſon corps, & ſurtout ſi les nuits ſont mauvaiſes, ou s'il y a des anxiétés,

des inquiétudes,& des insomnies. Cet usage des *calmans* tempérés est ici d'autant plus à sa place, que ce sont les solides eux-mêmes qui sont en irritation *phlegmoneuse*, dépendante non des fluides, ou du sang devenu ardent ou enflammé, mais des fibres nerveuses elles-mêmes, qui sont imprégnées de matiere de feu : car comme il arrive que le feu prend aux roues d'un chariot, parce que l'essieu s'enflamme à force de ses frottemens réitérés ; de même ici les membranes des arteres,échauffées par la *systole* ardemment exercée ou violemment réitérée, ont pris des *oscillations* trop ardentes & forcées, qui les ont mises hors de la cadence ou de l'ordre de la Nature. Ce n'est donc plus cet effort de la Nature,que cette puissance exerçoit pour travailler & dissiper l'humeur morbifique, contre laquelle elle faisoit des accès de fievre, ou des attaques réglées. Au contraire, la *vertu systaltique* étant domptée dans son ordre,parce qu'elle agit forcément, elle a besoin d'être continuellement tempérée & adoucie, pour pouvoir reprendre la régularité de ses mouvemens, & former ou des

accès de fievres réguliers, ce qui feroit une fievre quarte rappellée à elle-même, ou bien faire une fievre continue, ce qui feroit une fievre quarte remise dans l ordre & sous la puissance de la vertu systaltique, c'est celle des coctions, lesquelles conduisent à la guérison.

XLVI. Maniere de traiter la fievre tierce.

On trouve dans les observations que je viens de faire, le véritable moyen pour procéder à la cure de la *fievre tierce*. Les accès de celle-ci revenant tous les trois jours, donnent à juger, que comme dans la double & triple-quarte, le sang exalté par extraordinaire dans ses soufres, fait que les accès se rapprochent, par la même raison ceux de la tierce arrivent tous les trois jours, parce que le sang y étant naturellement plus exalté que dans la quarte, il excite plus souvent la vertu systaltique à se soûlever. De-là il faut conclure d'abord, que la fievre tierce doit être ménagée du côté des *purgatifs*, & même de la part du *quinquina*, lequel ne doit être employé pour sa cure, qu'après (comme parle le sage Praticien M. SYDENHAM) que la fievre se sera vaincue, en se modérant elle-

même ; ou bien jusqu'à ce que, par la saignée, la boisson & le régime, les soufres du sang étant déprimés, on voie de la sûreté à placer le *quinquina*, ou seul, ou mêlé avec la chicorée sauvage, ou avec le nitre purifié, ou bien peut-être avec quelques absorbans fixes, plus ou moins *terreux*, lesquels étant mêlés avec le quinquina en poudre, temperent son action, & moderent sa chaleur. Ce n'est pas que le *quinquina* ne soit un *specifique*, & un des plus sûrs remedes qui soit en Medecine : mais aussi il a ses regles, suivant lesquelles il demande des précautions & des adoucissemens en plusieurs occasions. C'est même une regle générale de ne pas donner le *quinquina* dans l'accès de la fievre, par la raison qu'il faut éviter de le donner dans une fievre trop récente, & qui n'a pas encore jetté son feu.

On doit disposer un malade à l'usage du *quinquina*, par les saignées, les délayans & la diete, & nullement par la purgation ; puisque l'amas des humeurs n'est rien moins que la cause de la fievre, & que, généralement parlant, un Praticien se trouve mieux de ménager la purgation, en s'en ser-

vant ſeulement lorſqu'il en eſt beſoin; ſavoir, pour évacuer dans les ſuites les produits vicieux que la fievre occaſionne. Il faut même alors ſe garder des purgatifs qui portent le trouble & l'irritation trop forte dans le ſang, & dans le genre nerveux : c'eſt pourquoi ce qui réuſſit ſingulierement, quand il eſt à propos de purger le malade dans le tems qu'on lui donne le *quinquina*, c'eſt de faire fondre ſur une pinte de *quinquina* une once ou une once & demie de ſel d'*Epſom*, & une once de ſirop de pommes compoſé, pour faire cinq ou ſix priſes. Les jours que le *quinquina* aura été purgatif, on fera prendre au malade une once de ſirop *diacode*, ou un grain d'*opium* préparé : il eſt même des cas où le *quinquina* doit être rendu *calmant* ; ce qui ſe fait en y mêlant, ſur la pinte, demi-once ou environ de ſirop *carabé*.

J'obſerverai ici que l'on n'aura jamais la véritable idée du *quinquina*, ſi l'on ne le conſidere par lui-même comme un *calmant*; & la raiſon en eſt bien ſimple. Le *quinquina* a par lui-même une vertu aſtringente; c'eſt par elle qu'il fixe les oſcillations vi-

cieuſes des arteres, & c'eſt encore par elle qu'il redreſſe les dérangemens de la circulation du ſang. En effet, le *ton* des fibres des arteres s'étant forcé par la violence du mouvement du ſang, ce ſang devenu impétueux prend des écarts vers des endroits d'où il faut que la Nature le rappelle, pour remettre l'ordre & l'uniformité dans la circulation; ce qui opere la guériſon de la fievre. Le quinquina venant donc à reſſerrer les fibres nerveuſes des tuniques des arteres, il les fait rentrer dans leur *ton* naturel, & par-là il reſtitue l'égalité uniforme dans la circulation du ſang.

Mais, en parlant de la poudre de *quinquina*, il faut remarquer, 1°. qu'il eſt à propos de faire prendre le quinquina bouilli dans l'eau, en recommandant de paſſer la décoction bouillante, afin d'y conſerver la partie fine de la poudre; ce qui rend la décoction plus efficace. 2°. Qu'on doit avoir cette attention pour les Pauvres, qui eſt de leur faire prendre autant qu'il ſera poſſible le quinquina en *opiat*; parce qu'il eſt plus aiſé à prendre, & plus prompt à opérer. Cet *opiat* ſe fait avec une once de

quinquina, une once de ſirop de coquelicot, & une quantité ſuffiſante de conſerve de roſes, pour en donner un gros ou deux, toutes les trois ou quatre heures, dans les intervalles des accès. L'on avoit eſſayé, & même avec quelque ſuccès, de donner le quinquina en *lavement* : mais cette pratique attire de ſi funeſtes hémorrhoïdes, & des reſſerremens de ventre ſi étranges, que l'on a été obligé de renoncer à l'uſage d'un tel quinquina. D'autres relevent beaucoup l'*extrait* de quinquina : mais il eſt certainement bien moins ſûr que le quinquina en ſubſtance. La commodité de le donner en extrait, c'eſt qu'il n'en faut qu'un très-petit volume; mais dans ces occaſions il faut ſe ſervir de l'eſpece de quinquina que l'on nomme *caſcarille*. Car cette ſorte de quinquina réuſſit étant donné par grains, depuis ſix juſqu'à dix ou douze grains pour une priſe. Mais il faut s'aſſurer d'une *caſcarille* bien franche: car il en eſt une rougeâtre, qui eſt bien moins ſûre que celle qui eſt griſâtre; cette derniere étant miſe en poudre, & jettée ſur une pelle ardente, répand une odeur très-douce & très-ſuave.

XLVII. La Fievre quotidienne.

Ce que je viens de dire des différentes fievres, peut servir à traiter la *fievre quotidienne*. Car si cette fievre vient tous les jours avec frisson, ce sera alors une double-tierce primitive, parce qu'elle n'est pas une suite de la *tierce* simple : ainsi ce n'est point la fievre double-tierce *secondaire*, qui suppose la tierce dans son origine ; mais elle est primitivement *double-tierce*, parce que dès le premier jour que la fievre a pris naissance, le sang a été dans les mêmes dispositions où l'auroit mis précédemment une fievre tierce. La nature de cette fievre quotidienne est donc la même que celle des fievres doubles-tierces ordinaires, parce que tous les jours elle a de nouveaux accès. Mais si ces sortes de redoublemens sont distingués par des *remissions* ou des relâches, & non par des *intermissions* bien marquées, ou des cessations parfaites, alors c'est une fievre qui tient de la *continue*, & elle doit être traitée de même. Cette obscurité de rémission ou d'intermission, attire quelquefois à ces fievres quotidiennes un caractere bisarre, & par-là malin, d'où naissent les fievres appellées *hémitri-*

tées ou *demi-tierces* (parce qu'elles tiennent confusément de celles-là, & des continues,) dont par conséquent le *type* est ambigu, sans prendre pendant quelques jours une véritable regle. On ne voit dans tout ceci qu'une nature qui ne s'est point encore démêlée parmi les troubles du sang & des esprits : ainsi tout continue en désordre, parce que la Nature ne s'est pas encore mise à la tête du travail. Dans ce cas la cure consiste à savoir attendre le dénouement de la nature, pour que le Medecin se mette à sa suite : cependant, sans demeurer oisif, il soulagera cette Nature embarrassée, en la mettant au large, & en facilitant la circulation du sang & la liberté du cours des esprits ; ce qui se fait en employant la *saignée* du bras, les *délayans cordiaux*, *diapnoïques*, & légerement *calmans*, & la boisson *chaude* & abondante, sans tenter aucuns remedes irritans, soit purgatifs, soit émétiques, ni aucuns sudorifiques, sulphureux ou volatils. Ce seront donc des *potions cordiales*, non incendiaires, composées des eaux de scorsonere, de chardon-béni, de scabieuse, de coquelicot, d'*oxytriphyllum*, &c. avec les

ses poudres *absorbantes*, comme les yeux d'écrevisses préparés, la corne de cerf préparée sans feu, l'antimoine diaphorétique (nouvellement préparé,) & le nitre ; à quoi l'on ajoutera le sirop d'œillets, ou celui de limons, ou le diacode, suivant le plus ou le moins d'ardeur qu'on remarquera dans la fievre. On s'en tiendra à l'usage de ces remedes, jusqu'à ce que la fievre venant enfin à se donner une forme qui la rende connoissable, il sera tems d'employer, suivant les occurrences, les remedes ci-dessus prescrits, spécifiques, ou autres, selon les méthodes qui y sont marquées.

XLVIII. La fievre épheméгe.

La *fievre éphémere* a quelque chose de plus particulier, en ce qu'elle appartient plus aux *esprits* (comme parlent les Auteurs,) qu'à la corruption du sang. Mais la véritable *éphémere* parmi les pauvres gens ou les artisans, est ce qu'ils appellent *courbature*, prise dans son premier abord. Alors l'accablement fiévreux où ils se trouvent, dépend uniquement du *ton* excédé où se sont mises les fibres nerveuses par un excès de travail. Par-là le genre nerveux lassé & poussé au-de-là de sa force naturelle, ne peut se restituer

pour faciliter la circulation du ſang. C'eſt donc cette *vertu ſyſtaltique*, qui ayant tout à faire pour le maintien de la ſanté, ſe trouve incapable de ſe débarraſſer du ſang, & le laiſſe ſe ralentir dans toutes les parties, qu'il fatigue par ſon ſéjour ou ſon poids. Il faut tirer des regles, pour ſe gouverner dans les fievres *éphémeres* des Pauvres ou des Artiſans, de ce que j'ai dit ci-deſſus en parlant de la *courbature*. C'eſt ainſi que l'on diſtingue les caracteres & les différentes eſpeces des fievres continues, & intermittentes. On ne voit partout qu'une ſeule action de broyement qu'opere la vertu ſyſtaltique : c'eſt toujours le même ſang ſur lequel elle s'exerce, & toujours dans les mêmes vûes, ſavoir, d'atténuer l'humeur *morbifique* au point qu'elle puiſſe s'évacuer par les ſueurs, comme il arrive ſenſiblement dans les fievres intermittentes, ou par l'inſenſible tranſpiration, comme on le remarque dans les fievres continues

XLIX. Différentes eſpeces de fievres.

Mais les efforts de la Nature par l'action de la *vertu ſyſtaltique*, caractériſent, par leurs différentes fins, d'autres ſortes de fievres. Ce ſont cel-

les qui se terminent à des *éruptions* sur la peau ; soit pustules, comme dans la *petite-vérole* ; soit taches ou marques, comme dans la *rougeole*, la *suette*, les fievres *scarlatines*, *pourpreuses*, *miliaires*, *érésipelateuses*, & encore les *dartreuses* ; car l'humeur dartreuse excite de très-grosses fievres, en beaucoup de personnes qui y sont sujettes, quand la dartre veut sortir sur quelque partie. La *goute* n'est point à la vérité accompagnée d'éruptions; mais l'effort que fait la vertu systaltique pour décharger le sang des sucs *arthritiques*, singulierement sur les jointures, peut bien prendre place parmi les sortes de fievres dont on va parler. En effet, c'est presque la même différence, généralement parlant, qui distingue les fievres à *éruptions*, des fievres *continues*, & des *intermittentes* ; différence qui consiste en ce que ce n'est point une atténuation vaporeuse ou halitueuse qui s'opere dans les fievres à *éruptions* ; mais une expulsion matérielle & sensible de particules qui prennent corps étant déposées sur la peau. Ce n'est donc point à l'atténuation de ces molécules sanguines, que se portent les veûs de la Nature,

mais à les dépoſer ſur la peau, ou pour y ſuppurer, comme il arrive aux puſtules de la *petite-vérole*, ou bien pour ſe réſoudre & rentrer dans le courant de la circulation, & ainſi ſe diſſiper & s'évanouir, comme il arrive dans la *rougeole*, dans la *ſuette*, dans les *fievres ſcarlatines*, *miliaires*, *pourpreuſes*, &c. On découvre par-là l'erreur & le danger d'employer les ſudorifiques dans toutes ces eſpeces de fievres ; car ces remedes ne ſe rencontrant point avec les vûes & les efforts de la Nature, ils doivent échouer, parce qu'ils entreprennent ce qui n'eſt point de ſon deſſein.

L. Les ſudorifiques ſont mortels dans bien des fievres.

C'eſt donc la premiere regle, parce qu'elle eſt générale pour toutes les fievres malignes, de n'y jamais employer les ſudorifiques (qui ont tué tant de monde dans la *ſuette* ;) parce que ce n'eſt point par l'atténuation vaporeuſe que la Nature guérit les éruptions *cutanées* qui accompagnent ces fievres. C'eſt pourquoi les Sudorifiques mettent tout en feu & en combuſtion dans le ſang, ſans réſoudre en vapeurs ou en ſueurs les matieres dépoſées. L'habileté eſt donc ici de dérober ſagement, le plus qu'il

eſt poſſible, de ces ſucs qui vont groſſir les puſtules ou multiplier les éruptions ; afin de mettre la Nature en état de travailler ces matieres, pour en faire de louables *ſuppurations*, ou bien pour lui donner le tems de reprendre dans les vaiſſeaux, des ſucs qui font les taches ou les marques de *rougeole*, de *ſuette*, de *pourpre*, &c.

Car il faut regarder les taches de *pourpre*, & autres ſemblables, comme des *ecchymoſes*, qui ſont cauſées par des molécules de la partie rouge du ſang, pouſſées dans les lymphatiques, & ralenties dans les arteres capillaires, ſans qu'elles puiſſent achever de circuler dans les veines, parce que ces globules ſanguins ſont preſſés les uns ſur les autres hors des vaiſſeaux propres à leur circulation ; car c'eſt dans les *arteres lymphatiques* que la force de la fievre a chaſſé & encoigné ces globules. Ce ne ſont donc pas des matieres propres à produire la ſueur : au contraire la lymphe qui y ſeroit propre, & qui doit naturellement occuper ces arteres, en étant chaſſée ou exclue, les remedes ſudorifiques ne font que mettre en mouvement des ſucs qu'ils ne peuvent ré-

soudre en sueurs. C'est donc une précaution généralement vraie, que doivent avoir les personnes qui donnent des remedes aux Pauvres, de ne leur jamais donner de sudorifiques, ni les faire couvrir excessivement pour leur exciter des sueurs, dans la suette, dans les fievres malignes, & dans les petites-véroles; parce que les sueurs qu'on obtient par ces violences, ne sont autre chose que le véhicule des parties globuleuses du sang, qu'on lui enleve: & ainsi se trouvant à sec dans les grands vaisseaux, il tombe en *considence*, surtout dans les visceres; par où il cause des morts souvent inopinées, ou bien des abscès, dont les suppurations secretes détruisent sourdement quelques-uns de ces visceres. Je vais parler, dans un moment, des moyens dont on doit se servir pour dissiper sans danger toutes les différentes marques ou taches *pourprees*, qui allarment, & avec raison, quand on les voit paroître dans les fievres malignes. Mais, avant toutes choses, le point essentiel est de bien apprendre à ne pas confondre toutes les différentes fievres à *éruptions*, & de bien

prévoir la qualité des éruptions qui doivent paroître dans quelques jours. C'est le moyen de ne pas combattre, sans savoir ce que l'on fait, une humeur inconnue, que l'on se propose cependant de dissiper, tandis que souvent elle est très-différente de celle que l'on a en vûe.

LI. Observations sur les fievres à éruptions.

Deux choses donc sont ici à observer. 1°. Il faut avoir égard à l'*épidémie* régnante, si déja elle est déclarée; puis à l'âge, à la saison, & au sexe, auquel une telle *épidémie* s'attache particulierement. Car une grosse fievre arrivant en pareil cas, c'est au Medecin à se tenir en garde contre l'éruption qui suit l'épidémie en question. Ainsi, quand il regne beaucoup de *rougeoles*, de *petites-véroles*, &c. & que la fievre attaque ou des enfans, ou de jeunes personnes, il faut se défier que les éruptions qui paroîtront dans quelques jours, ne soient de la *petite-vérole*, ou de la *rougeole*, &c. 2°. Quand on voit une grosse fievre, qui commence d'abord par des symptomes graves & menaçans, il est à propos de bien considérer si quelque humeur *dartreuse*, *érésipelateuse*, ou *gouteuse*, attachée de naissance à quel-

que perſonne, ou à quelque famille, ne ſeroit point la cauſe de tous les ſymptomes par où commence cette groſſe fievre. Car la criſe arrivera dès que l'humeur cachée ſe ſera fait jour; ce ſera une *éréſipele*, par exemple, une *dartre*, ou une *goute*. On voit alors ſenſiblement à quoi l'on peut s'en tenir ſur la nature de l'humeur que l'on a à dompter pour la guériſon du malade : on s'épargne & à lui les dangers où l'on tombe quand on s'eſt fourvoyé dans le véritable diagnoſtic de la maladie. Or comme on ne connoît bien les plantes, qu'autant qu'on les a étudiées dans leur naiſſance, de même on ne connoît bien la nature d'une maladie, que quand on l'a exactement obſervée dans ſon origine

Peut-être trouvera-t-on déplacées la plûpart de ces obſervations ſur les différences des fievres à *eruptions*; parce que, dira-t-on, ce ne ſont gueres, pour la plûpart, des fievres auxquelles les Pauvres ſoient ſujets, & qu'ainſi c'eſt un hors-d'œuvre qui ne peut qu'embarraſſer la Medecine des Pauvres. Cependant on peut bien remarquer que je ne quitte point abſolument

ment mon ſujet de vue; & ces écarts que je me permets, contiennent des notions que l'on ne doit point négliger lorſqu'on veut s'appliquer au ſoulagement des malades. C'eſt pourquoi quand il ſeroit vrai que les Pauvres ne ſoient pas ſujets aux fievres (par exemple) qui annoncent la *goute*, parce qu'en effet c'eſt peu la maladie des Payſans ; ou des Artiſans, eſt-il douteux qu'ils ne ſoient expoſés à des *éréſipeles* & à des dartres, qui venant à ſe renouveller dans de certaines occaſions, ou dans certaines ſaiſons, feront paroître de ces fievres à *éruptions*, pour la guériſon deſquelles il eſt important de bien ſe remplir des principes que j'ai avancés ci-deſſus ? Lors donc, par exemple, qu'une fievre véhémente prend à des enfans ou à des jeunes gens parmi les Pauvres, dans le tems que regne une épidémie de *petite vérole* ; ſi cette fievre eſt accompagnée d'abord non-ſeulement d'envies de vomir, mais en effet de cruels vomiſſemens, de cours de ventre ou de dyſſenterie, & en même-tems de cruels maux de reins, & de gorge, d'accablemens de cerveau, quelquefois même de con-

vulſions qui prennent aux enfans, tous ces ſignes annonçant la *petite verole* qui regne dans l'air, apprennent à s'attendre à l'éruption de puſtules *phlegmoneuſes*, c'eſt-à-dire, de tubercules qui ſe répandent ſur la peau en maniere de petits abſcès. Ceux qui auront à ſoulager ces malades, doivent ſavoir que ce ſont des matieres inflammatoires qu'ils ont à traiter dans ces puſtules, & là-deſſus ils dirigeront leurs vûes, comme on le dira ci-après.

Une autre fievre impétueuſe ſe manifeſte, accompagnée d'une *colique* cruelle, d'une oppreſſion très-ſenſible, ou d'un aſſoupiſſement léthargique : tous ces ſymptomes, qui ſont ordinairement le prélude d'un accès de *goute* qui veut prendre au malade, doivent engager les perſonnes charitables de s'informer du malade, s'il ne feroit point ſorti de quelque famille ſujette à la goute. Ce ſoupçon de goute peut encore venir du pays qu'habite le malade ; tels ſont les pays de vignobles, & ſurtout ceux où l'on boit communément des vins blancs. Sur ces indices on peut ſoupçonner une humeur *gouteuſe* dans

le ſang, qui demandera une attention particuliere. On trouve auſſi très-ſouvent des Pauvres ſujets à de fâcheuſes *hémorrhoïdes* : alors des accidens quelquefois aſſez ſemblables à ceux qui annoncent la goute, font préſumer qu'un ſang *hémorrhoïdal* retenu contre ſa coutume dans les vaiſſeaux, eſt la cauſe de la fievre préſente. Enfin, on voit quelquefois des Pauvres affligés d'une humeur *dartreuſe*, ou *éréſipelateuſe*. Cette humeur voulant ſortir, trouble toute l'œconomie animale, par des friſſons, des maux de tête, & par beaucoup de troubles fiévreux, par des nauſées ou envies de vomir, plutôt que par des vomiſſemens, ce qui eſt ſingulier à ces ſortes de fievres. Alors averti que l'on ſera, que le malade eſt ſujet à des éruptions *éréſipelateuſes*, ou à des *dartres* phlegmoneuſes, qui lui reviennent de tems en tems, on ne ſauroit prendre de meilleure précaution, pour le traitemenr d'une telle maladie, que de n'employer que les remedes qui vont à aider la Nature, & qui peuvent, ſans trouble, démêler l'humeur qu'elle médite de faire ſortir ſur la peau, ou par des puſtu-

les *miliaires*, ce qui eſt la forme des *dartres* ; ou par une enflure couverte d'un rouge clair, ce qui eſt la forme d'une *éréſipele*, qui ſe montre en peu de jours, & le plus ſouvent ſur le viſage, & par toute la tête, d'où elle gagne quelquefois tout le dos, & preſque tout le corps ; avec de ces maux de cœur continuels ci-deſſus mentionnés.

LII. Maniere de traiter la petite vérole.

La Medecine *expectative*, cet Art de guérir en ſachant attendre les mouvemens de la Nature, eſt donc d'un uſage bien ſalutaire pour parvenir à la cure des fievres à éruptions. La *petite vérole*, la plus commune de ces maladies d'attente parmi les Pauvres, ſervira de modele pour les autres. Cet effort, quand il eſt modéré & ſans menace pour aucun viſcere, ne demande ſouvent que de la ſageſſe dans le régime, & dans la boiſſon fréquente, ſans avoir preſque beſoin d'aucun remede. En effet, il eſt étonnant combien de petites véroles guériroient d'elles-mêmes, ſans la témérité ou l'impatience que les aſſiſtans ont de vouloir en abréger le tems : car les ſouffrances ne doivent obliger qu'à des adouciſſemens par des

calmans. Mais si le cerveau, la poitrine, &c. sont menacés de quelque prompt engagement, il faut incessamment affoiblir cet effort, en diminuant la *vertu systaltique* (c'est la systole des arteres irritées), par la diminution du volume ou de la quantité de l'humeur qui fait la matiere & l'objet de cet effort. Ce sera l'effet de la saignée du bras, qu'il faudra faire diligemment dès l'entrée de la maladie : par ce moyen on dérobe le sang des grands vaisseaux, d'où partent les impétuosités & les efforts vers quelque viscere que ce soit. Au contraire l'émétique & les purgatifs irriteroient encore davantage la vertu systaltique ; surtout si en mêmetems on donnoit des cordiaux, qui feroient infailliblement grossir le volume du sang dans les vaisseaux. Il est aussi très-dangereux pour le malade, de chercher à le faire suer à force de couvertures, & par de grands feux dans la chambre, ou en le renfermant dans ses rideaux. Par-là on ne fait qu'allumer sur toute l'habitude de son corps, comme une ventouse seche & universelle, qui y attire plus de sucs qu'il ne peut en con-

tenir dans la peau ; il s'en forme des abſcès au-dedans, ou au-dehors, parce que l'affluence de ces ſucs fait crever les vaiſſeaux de toutes parts.

Si les ſaignées promptement faites ne remédient pas ſuffiſamment à la fureur du ſang & des eſprits, il faut, dès le troiſieme ou quatrieme jour de la maladie, donner quelques potions *diapnoïques-anodynes-cordiales*, mais tempérées, tous les ſoirs, & quelquefois encore tous les matins. Ces potions ſe font, par exemple, avec deux onces d'eau de coquelicot, trois onces d'eau d'*oxytriphyllum*, demi-once ou une once de ſirop de pavot blanc, & demi-gros de confection d'hyacinthe, pour chaque potion. Ou bien on donnera de tems en tems, le long du jour & dans la nuit même, cinq, ſix, ou dix gouttes de la *liqueur minérale anodyne* de M. HOFFMAN, dans une cuillerée d'eau de ſcorſonere. Car comme c'eſt dans le calme que conſiſte la ſûrete de la *petite-vérole*, parce qu'il opere dans le ſang une dépuration tranquille & loüable dans les puſtules; auſſi toute l'attention du Medecin doit ſe porter à tout entretenir ici dans le calme.

Cette méthode eſt même ſi ſûre, qu'il n'y a rien à craindre de l'uſage des *calmans* juſques vers le onzieme jour de la maladie, qu'arrive la *ſalivation*, ce ſymptome ſingulierement critique dans les petites véroles malignes. Cette évacuation non-ſeulement ne ſe trouve pas arrêtée par l'uſage des *calmans*, ni de l'*opium* même (car la fureur des accidens peut le demander); au contraire venant à manquer, ou à s'interrompre, elle ſe reſtitue par l'uſage de l'*opium*, au moyen duquel la durée s'en prolonge, juſqu'à ce que les piés & les mains venant à s'enfler, ils permettent ſans riſque la ceſſation de cette évacuation. Le bien qui revient de l'uſage des *narcotiques* dans la petite vérole, va même ſi loin, qu'ils deviennent la reſſource de la Medecine quand les petites véroles ſont les plus malignes. Car c'eſt la remarque de célebres Praticiens *, qui conſeillent en pareil cas d'augmenter la doſe ou la force des *narcotiques*.

Il eſt à propos d'obſerver que ce n'eſt pas toûjours ni par refroidiſſement dans le ſang, ni par foibleſſe

* SYDENHAM, MORTON, &c.

dans ses mouvemens, ni par *inertie* dans les esprits, que la *petite-vérole* sort mal, ou qu'elle suppure mal; il faut s'en prendre le plus souvent au trop de matiere que la vertu systaltique pousse à l'habitude du corps, ou bien au trop de développement qu'ont pris les parties du sang, aussi peu propres à procurer une suppuration loüable, que le sont des sucs qui ont trop d'élasticité; parce que c'est pendant le calme que se font les bonnes éruptions, & les suppurations les plus sûres. Ainsi, dans de certains cas urgens, on trouve une ressource très-avantageuse dans la *saignée*, non pas celle du pié, qui est la moins convenable, mais dans celle du *bras*, & quelquefois celle de la *gorge*; parce que tout étant en inflammation dans les tems les plus fâcheux de la petite-vérole, la saignée en devient précisément le remede, suivant l'idée du célebre SYDENHAM, qui recommande aussi, en pareil cas, la limonade minérale, qu'il prépare avec l'esprit de vitriol dans beaucoup d'eau. Ces mêmes principes font comprendre le peu d'usage, les dangers même de la *purgation* dans la petite-vérole; de sorte

qu'inſtruit par l'uſage des grands Maîtres, l'on ne craint point d'avancer ici, pour la conſervation des Pauvres, que l'on ne peût preſque ni trop peu, ni trop tard purger dans la petite-vérole.

LIII. Les fievres éréſipélateuſes, gouteuſes, & dartreuſes.

La maniere de traiter les fievres *éréſipelateuſes*, *gouteuſes* & *dartreuſes*, ſe comprend aiſément par les principes que l'on vient d'avancer. Car ce ſont tous des efforts de la vertu ſyſtaltique, qu'on doit ménager pour faciliter l'expulſion d'un ſuc dont le ſang entreprend de ſe débarraſſer. Or cette force étant ſuffiſante par elle-même, il ne faut que ſavoir la diriger, & pour cela procurer au ſang aſſez d'aiſance pour ſe ranger dans les ſécrétoires, où il doit dépoſer les ſucs qui l'embarraſſent. La ſaignée du *bras*, promptement faite, donnant aux vaiſſeaux plus de capacité, à proportion qu'elle évacue de leurs fluides, met la Nature à portée de faire cet arrangement; pourvû qu'en même-tems, par l'uſage des délayans, des potions légerement diapnoïques nitreuſes, & des juleps anodyns, l'on entretienne la fluidité du ſang: car avec ce peu de remedes, l'*éréſipele*,

la *dartre*, ou la *goute* venant à paroître, la fievre tombe, avec les angoiſſes où étoient les malades ; &, à l'aide de quelque fomentation douce, qui ne ſera ni huileuſe ou ſulphureuſe, ni aromatique ou balſamique, l'on conduit à bien l'éruption qui s'eſt faite. Il ſuffit pour cela d'employer l'eau d'orge chaude, toute ſeule, ou mêlée avec un peu d'eau de ſureau ; &, en cas de *goute*, le lait chaud, ou le cataplaſme de mie de pain, auquel on ajoute quelques feuilles de velvote, ou bien de juſquiame en cas de grande douleur. Car c'eſt une double obſervation, que l'on ne ſauroit trop recommander de faire, de n'employer rien de gras ou d'huileux ſur les *dartres*, ni ſur les *éréſipeles* ; parce que rien n'y attire plus d'accidens de fievre, d'ulcération, d'inflammation, de pourriture, de gangrene même. Bien plus, l'on a vu qu'un cataplaſme de mie de pain & de lait, appliqué indiſcretement ſur une *éreſipele*, y a attiré la gangrene en moins de vingt-quatre heures. Tout le ſecret donc, ſurtout dans les *ereſipeles* qui attaquent le viſage, c'eſt de vuider

promptement & ſuffiſamment les vaiſſeaux, & de délayer le ſang à force de tiſane ſimple, ou de petit-lait. Car il eſt étonnant de quelle élaſticité ſe trouve une humeur *ereſipélateuſe*, & tout le ſang quand il en eſt intimement imprégné ; puiſqu'alors l'éréſipele, après avoir commencé par la tête, gagne quelquefois tout le dos, ou bien enflamme le viſage, & ainſi devenue phlegmoneuſe, occaſionne des ſuppurations. Il faut donc, en ces cas, faire boire au malade cinq ou ſix verres de petit-lait ſimple, ou *amer*, ſans mettre ſur l'*éréſipele* que de l'eau chaude, où, tout au plus, l'on aura fait bouillir une cuillerée d'orge mondé. Une autre obſervation, c'eſt de ſe bien garder de faire rentrer une *dartre*, en la deſſéchant: c'eſt ce que l'on a vu arriver par l'uſage du vinaigre & de la litharge, appliqués ſimplement ſur la *dartre*, laquelle venant à ſe diſſiper à l'extérieur, l'humeur rentrée ſe jetta ſur les nerfs & les jointures des parties voiſines, où il ſe fit un mal incurable. On ne peut donc trop favoriſer la ſortie de cette humeur, (car l'air extérieur la réſout,) à l'aide de

ſimples fomentations, en même-tems qu'on pourvoira à en tarir intérieurement la ſource dans les vaiſſeaux, par le moyen des ſaignées, des ſucs aqueux de chicorée ſauvage, & quelquefois de fumeterre, puis par quelques abſorbans tempérés; après quoi, au tems convenable, on purgera le malade avec le ſel d'Epſom, la manne, & le ſirop de pommes compoſé.

Suivant ces mêmes principes, ſi une fievre ſurvenoit par la retenue d'un ſang *hémorrhoïdal*, on la verra bien-tôt ſe diſſiper par les ſaignées du bras, quelquefois du pié, ou (ce qui eſt bien plus ſûr que la ſaignée du pié) par les *ſang-ſues* appliquées autour du fondement, quand bien même les *hémorrhoïdes* ne feroient point ſorties; parce que ce ſang étant ainſi dérobé aux viſceres qu'il menaçoit d'engager, le flux hémorrhoïdal retrouvera ſon cours; ou bien la circulation du ſang le rediſtribuant au loin & au large par tout le corps, la Nature s'en défera, ſoit en le digérant, ſuivant ſes beſoins, ſoit enfin en ſuppléant à l'évacuation hémorrhoïdale par celle de la *tranſpiration*:

car celle-ci eſt ſa reſſource commune pour ſe délivrer de la plûpart des ſucs qui lui ſont à charge ou inutiles.

La notion de la fievre excitée par la préſence d'un ſang *hémorrhoïdal* retenu dans les vaiſſeaux, conduit à celle de la fievre excitée par la préſence d'un ſang *inflammatoire* fixé & retenu dans la ſubſtance poreuſe des parties ou des chairs : C'eſt préciſément la fievre de *rhûmatiſme*, de celui ſurtout que l'on nomme *gouteux*, dans lequel des congeſtions *phlegmoneuſes* du ſang occupent preſque toutes les parties du corps, & particulierement celles qui ſont proche des jointures. Ce ſont de fortes digues que le ſang trouve ſur ſon chemin, & contre leſquelles il fait de ces efforts que l'on appelle *fievreux*, & que l'on reconnoît à la dureté que prend le pouls, à la fréquence, au déſordre & à l'irrégularité de ſes battemens; parce que, par tous ces efforts, le ſang ſe trouvant obligé de ſe *reſilier* dans les grands vaiſſeaux, il excite çà & là des tumeurs inflammatoires. Or ces tumeurs tendent directement à ſuppuration; & de-là vien-

nent des abſcès, à moins que le Medecin ne ſoit aſſez habile pour prévenir ces accidens On retrouve donc ici ces *efforts* dont j'ai déja parlé, qui font l'eſſence des maladies ou affections fiévreuſes, & en particulier celle de la fievre qui reſſemble aux fievres d'*eruptions ;* en ce que la Nature a des combats à livrer, pour rompre les obſtacles que la circulation du ſang trouve au chemin qu'elle a à faire des arteres ſanguines dans les veines de même nom.

LIV. La fievre de rhûmatiſme.

La *fievre de rhûmatiſme* eſt aſſez commune parmi les Pauvres ; & la cauſe en eſt bien ſenſible : car leurs bras & leurs jambes ayant à ſoutenir continuellement de rudes travaux, leur ſang phlegmoneux ſe fixe en pluſieurs endroits de ces parties. Le vulgaire en Medecine conclut d'abord pour l'uſage des ſudorifiques. Mais ſi l'on fait réflexion que les extrémités des vaiſſeaux qui aboutiſſent aux excrétoires des ſueurs, ſont préoccupées d'avance par le ſang couenneux qui bouche les paſſages à la matiere de la ſueur, l'on conçoit auſſi tôt le danger des ſudorifiques : Car la digue formée par ce ſang preſque cor-

porifié, étant trop forte ou trop solide, c'est un travail à pure perte, que de pousser, par des remedes tels que les sudorifiques, l'impétuosité du sang des grands vaisseaux vers cette digue, puisque cette impétuosité se brise contre une telle résistance sans la rompre. Il suffit donc de ne pas perdre de vue l'effort redoublé de la *vertu systaltique*, qui fait la fievre : Dès-là l'on voit que c'est à affoiblir cet effort qu'il faut travailler, en dérobant de dessous les coups redoublés de la *systole* irritée, une bonne quantité de la matiere sur laquelle elle travaille, c'est-à-dire, du sang, dont le volume étant diminué, la force de la vertu systaltique diminue aussi, & la résistance devient plus aisée à forcer ; & cela parce que la matiere qui composoit cette digue devenant plus foible, en ce qu'elle est moins compacte, elle se trouve susceptible d'ébranlemens. Après cela on emploie les potions, les sucs d'herbes, les aposemes diaphorétiques, les poudres de même nom ; ensuite en mêlant un grain d'*opium* préparé dans quelques juleps, que l'on fait prendre à l'entrée de la nuit, on parvient à dissiper la digue

par les ſueurs,ou par l'inſenſible tranſpiration ; après quoi un purgatif tempéré emporte le fond de l'humeur. Mais pour obtenir ce ſuccès, il faut avoir eu ſoin de vuider ſuffiſamment les grands vaiſſeaux, de délayer le ſang à force de boiſſons tempérées, & de plus ordonner que les bouillons des malades ſoient compoſés de riz, & de peu de viande, de maniere que le riz y domine.

C'eſt ainſi qu'en ne perdant pas de vue la cauſe unique qui fait, univerſellement parlant, toutes les maladies, ſavoir, la *vertu ſyſtaltique* des ſolides, qui prépare & acheve les matériaux ou les ſucs qui doivent ſervir à la ſanté, l'on acquiert la connoiſſance véritable des maladies. On voit auſſi la vérité de la maxime qui eſt paſſée en proverbe, que l'*on ne meurt pas ſans fievre.* En effet, toute maladie eſt *fievre* dans ſon fond, en ce qu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit un effort de la Nature, & que cet effort n'eſt autre choſe que l'action de la *vertu ſyſtaltique* ſur le ſang ; parce qu'elle eſt faite pour en redreſſer les qualités, les mouvemens,& les opérations; que c'eſt d'elle d'où naiſſent les

ſymptomes

ſymptomes différens des maladies, & les évenemens qu'on y obſerve ; & qu'enfin elle fait l'hiſtoire de tout ce qui conſtitue quelque maladie que ce ſoit. Ces réflexions ſont connoître au juſte la nature & la véritable origine des *rhûmatiſmes*, qui ſont communs parmi les Pauvres, & qui traverſent l'exercice de leurs profeſſions, par des douleurs qui entreprenant leurs bras & leurs jambes, les rendent incapables de remplir les travaux qui ſont attachés à leur état. Ces rhûmatiſmes ſont ſans fievre, & ſouvent ſans intéreſſer les fonctions naturelles ; mais tous les mouvemens ſont ou impoſſibles, ou laborieux aux malades. Or tout cela n'arrive que par l'effort dérangé de la *vertu ſyſtaltique*, qui portant inégalement ſur la double partie du ſang, la rouge & la blanche, pouſſe celle-ci plus abondamment dans les *arteres lymphatiques* qu'il ne convient pour le repos de la ſanté. Il ſubſiſte, ce repos, quand la lymphe ou la ſéroſité, également mêlée dans le ſang, ne paſſe dans ces arteres que ſous la forme & dans la proportion qui leur convient, pour conſerver les membranes, les glan-

des, & tous les *excretoires* dans leur souplesse, & ceux-ci dans leurs diametres & leur *ton* naturel. Tout le contraire arrive quand toutes ces parties se trouvent inondées par l'affluence excessive de la lymphe. Car alors elle produit ces deux effets également opposés au repos qui fait la santé; savoir, 1°. Que les membranes & leurs vaisseaux sont gorgés de sérosité; ce qui fait la tension & l'embarras de ces parties. 2°. Que cette sérosité ralentie (parce qu'elle est sortie du courant de la circulation du sang) s'aigrit; alors piquant & irritant les fibres, qu'elle devroit rendre souples & maniables, sans les rendre sensibles ou douloureuses, elle affecte les jambes ou les bras, sur lesquels se font les affections *rhûmatisantes*, qui sont si familieres parmi les pauvres gens, surtout les gens de travail.

La cause de tant de *rhumatismes* parmi les Pauvres, se prend dans la source commune de la plupart des maladies, c'est à dire, dans l'*insensible transpiration* dérangée ou interrompue en tant d'occasions dans le corps des pauvres gens, par la nécessité de tant de travaux, qui les exposent

tous les jours à des ſueurs ; à quoi il faut joindre la négligence qu'ils apportent à en prévenir les ſuites, ſoit en ſe laiſſant trop promptement refroidir, ſoit par la nature des lieux qu'ils habitent, ſoit enfin parce qu'ils s'endorment après leurs travaux, couchés ſur la terre & en plein air. Rien en effet n'eſt plus capable de mettre dans le ſang plus de ſéroſité qu'il n'en comporte pour l'état de ſanté. Les matieres *tranſpirables* ſont alors obligées de refluer ; de-là ſe forment les eaux dont les rhûmes & les enchifrenemens prouvent l'abondance, tant par le tems que durent ces fluxions, que par l'énorme quantité de ſéroſité qu'elles font rendre. Cela ſuppoſé, eſt-il étonnant que la *vertu ſyſtaltique* rencontre ſous ſes coups une trop grande abondance de lymphe à pouſſer vers les extrémités des vaiſſeaux où ſe trouvent les *arteres lymphatiques*? Si après cela l'on fait réflexion que ces arteres contiennent, même dans l'état naturel, la plus grande partie de la portion blanche du ſang, puiſque ce ſont ces arteres & cette portion du ſang qui font le volume des muſcles ou des chairs, & des graiſſes

qui composent l'habitude du corps ; à quelle plénitude ne se trouvent pas exposées ces parties, par la *crue* des sérosités qui leur reviennent de la transpiration manquée ! Est-il un fond plus ample de fontes, de fluxions & de rhûmatismes ? Car la plus grande partie de la *portion blanche*, qui fait dans la masse du sang les deux tiers de sa quantité, circule principalement dans les vaisseaux de l'habitude du corps ; ainsi rien n'est plus facile à ces vaisseaux que de s'engorger dans ces occasions. Ajoutez à cela, que le retour de la portion *blanche* dans les grands vaisseaux, s'y fait plus lentement que celui de la portion *rouge*. Voilà pourquoi les rhûmatismes sont d'une si longue durée ; parce qu'ils occupent des lieux d'où les humeurs se ramenent très lentement. Voilà aussi pourquoi ces sérosités s'aigrissent, & qu'elles deviennent des sels piquans, qui irritant continuellement les membranes (à travers & par-dessus lesquelles passent & roulent ces sérosités) sont les causes des cruelles & intimes douleurs qui accompagnent les rhûmatismes.

LV. Les *ſciatiques*.

Les *ſciatiques* ſont les rhûmatiſmes les plus opiniâtres, les plus douloureux, & les plus difficiles à guérir. Ces ſortes de rhûmatiſmes tirent leur origine de la collection qui ſe fait de la ſérofité dans des parties qu'occupent les nerfs du corps les plus gros; car toutes leurs membranes s'imbibant de l'humeur *rhûmatiſante*, occaſionnent les cruels tourmens qui fatiguent les malades jour & nuit, & cela pendant des mois & quelquefois des années entieres. La nature des parties qui ſe trouvent en ſouffrance, enfoncées qu'elles ſont dans le profond des chairs, dans une ſituation *declive*, & vers le *périoſte* & les articulations des os, fait la difficulté de la cure des *ſciatiques*, & donne la raiſon des énormes douleurs qu'elles cauſent; parce que la ſéroſité ayant le tems, par ſon ſéjour, de s'aigrir, & de s'inſinuer intimement dans tous ces endroits, parvient juſqu'au *femur*, & le carie dans ſon articulation, comme on l'a obſervé par l'ouverture des cadavres.

Il eſt aiſé de concevoir, par ce que je viens de dire, pourquoi la maniere vulgaire de traiter les *ſciatiques* en

particulier, & en général tous les *rhumatismes* habituels, réussit si mal. L'on commence par attaquer l'humeur par des purgatifs réitérés, & surtout par les *phlegmagogues :* Mais ces fondans mettant le sang & les humeurs en *colliquation*, augmentent l'affluence de l'humeur sereuse sur les parties souffrantes, sans pouvoir atteindre jusqu'à l'humeur qui est déja déposée sur les membranes des gros nerfs, qui en sont abreuvées. D'ailleurs, la profondeur en situation *déclive* de ces parties, favorise très-peu la *remontée* ou le retour de ces sérosités dans les grands vaisseaux. De plus, le sang de ces grands vaisseaux étant hors de portée de se dissiper par la transpiration, il se trouve à sec, tandis que la sérosité morbifique qui inonde les parties souffrantes devient acre & salée au point qu'elle peut comme cautériser ce qu'elle touche. Voilà ce qui rend les *sciatiques* si cruelles, & si mal-aisées à guérir; & l'on manque de les guérir, parce que l'on confond l'effet dans la cause, en prenant l'un pour l'autre. On fait la même faute dans la cure des *rhumatismes*. C'est, dit-on, une sérosité, une

pituite, des phlegmes, ou des glaires, qui causent les douleurs de ces différentes maladies. Nous en convenons ; mais il ne faut pas se perdre dans le terme, en oubliant le principe. Il y a une puissance qui envoye cette sérosité, & une origine qui la fournit. Tant que l'on ne sera occupé que de la production de l'humeur, sans remédier à la puissance d'où elle sort, ce sera une raison physique qui fera manquer toutes les cures.

Cette origine, qui est le fond de quelque humeur que ce soit, c'est la masse du sang, poussée par la *puissance systaltique* du cœur & des arteres. Si l'on quitte de vûe l'*effort* de cette *puissance* qui agit sur le sang, pour ne suivre que ces humeurs, à dessein de les évacuer, avant même qu'elles soient détachées ou séparées dans le sang, c'est entreprendre un travail inutile, en se proposant de tarir des sucs dont on laisse subsister les sources. Or, en ne consultant que l'usage & l'observation des plus grands Praticiens, c'est-à-dire, de ceux qui ne reglent leurs vûes que par les lois de l'œconomie animale, il n'est point d'*affections gouteuses*, *rhûmatisantes*,

de *sciatiques* même, où il ne faille se proposer de réprimer, modérer, & diriger quelque effort secret, qui est originairement dans le sang. Ce sera en particulier à l'occasion de quelque retenue qui s'y fait, soit d'un sang *hémorrhoïdal* *, soit de quelque évacuation semblable & naturelle, qui se supprime à contre-tems, ou qui se détourne ailleurs que vers ses sécrétoires ou ses issues ordinaires. On a un exemple bien sensible de cela dans les personnes qui sont accoutumées, en certains pays, à se faire appliquer des *ventouses scarifiées*. Rien, en apparence, n'est si peu important que la petite quantité de sang qui sort par les scarifications : cependant comme ce sont des issues que l'art prête à la Nature, elle paroît souffrir, & elle fait même voir souvent qu'elle est surchargée, si l'on manque à faire ces scarifications dans les tems ordinaires. La même chose arrive à ceux qui se refusent à des saignées de précaution, auxquelles ils auront accoutumé

* Voyez STALH, dans la plûpart de ses Ouvrages ; & ALBERTI, dans son Traité latin sur les *Hémorrhoïdes*.

tumé leur corps : car ce ſont des maladies qui prennent la place de ces ſaignées, quand on omet de les faire. Ces cas ſont fréquens dans les corps de tout le monde. Mais il eſt ſingulierement notoire, que dans les perſonnes du ſexe, le ſang y a ſes décharges réglées, & que les hommes ne ſont point exemts de pareilles évacuations; puiſque les *hémorrhoïdes* ſont le ſort de familles entieres où elles ſont *épidémiques*; & d'ailleurs combien n'y a-t'il pas de particuliers qui les éprouvent, par les profuſions de ſang qu'ils perdent par cette voie, ou par mille différentes ſortes d'atteintes d'hémorrhoïdes ! Car ou elles font effort pour ſe reproduire, lorſqu'elles ont commencé autrefois de fluer, ou elles font des efforts inutiles pour commencer, quand elles n'ont jamais paru : & ce ſont alors les efforts ſecrets (*molimina tonica*), comme parle un grand Medecin *, qu'il ne faut jamais perdre de vue dans quelque affection *rhûmatiſante* que ce ſoit.

C'eſt pourquoi, autant qu'il eſt pernicieux d'employer d'abord la pur-

* M. STALH.

gation pour commencer la cure des *Sciatiques*, ou des Rhûmatiſmes qui y conduiſent, autant eſt-il ſalutaire de commencer à les traiter par les ſaignées. Mais il faut les employer aſſez-tôt, afin de prévenir l'*éructation* des arteres lymphatiques, c'eſt-à-dire, les ſuintemens qui ſe font par leurs extrémités ſur les membranes ; & aſſez de fois, pour empêcher que cette humeur ſéreuſe n'ait le tems de deſcendre profondément, en ſe répandant ſur les membranes des gros nerfs que l'on appelle *nerfs ſciatiques*. C'eſt ainſi que l'on pourvoit à ce que l'humeur ne prenne le chemin vers ces nerfs, ou du moins qu'elle n'y tombe qu'en petite quantité. Après cela l'on place des purgatifs convenables, c'eſt-à-dire, ceux qui, ſans porter les troubles qui arrivent quand les vaiſſeaux n'ont pas été ſuffiſamment vuidés, évacuent ces ſéroſités, & avancent ainſi la guériſon de ces Rhûmatiſmes. Ces purgatifs doivent donc être auſſi ſûrs que promts dans leurs opérations. On les trouve tels dans le *ſel d'Epſom*, dont l'on donne une once avec une autre once de *ſirop de roſes pâles* préparé avec l'aga-

ric ; ou bien dans le *féné*, dont l'on mêle vingt-quatre ou trente grains avec autant de *créme de tartre*, & quinze ou vingt grains de racine de *jalap*, le tout en bol, étant incorporé, avec une goutte ou deux d'*essence d'anis*, dans une quantité suffisante de ce sirop de *roses pales*. Mais afin que ces purgatifs trouvent les voies libres & méables, l'on a soin de faire prendre au malade, pendant quelques jours avant les purgations, les remedes propres à lever les embarras du sang dans les *capillaires*, c'est-à-dire, à résoudre, fondre ou liquéfier les sucs qui y sont ralentis ; & pour cela on lui fait boire abondamment, & toûjours chaud, d'une tisane ou décoction *diapnoïque*, c'est à-dire, qui facilite la transpiration. Telles sont celles qui se préparent avec les racines de *scorsonere*, de *bardane*, de *squine*, les *santaux citrin* & *rouge*, &c. dont l'on trouvera des formules ci-après *. Ce sont des Délayans qui favorisent l'opération d'autres Remedes plus efficaces ; tels que sont la *limaille de fer porphyrisée*, & les *cinnabres*, dont l'on fait des mélanges

* *Pharm. des Pauvr.* Tom. IV. p. 103. & 114.

avec l'*opium*, ou les *pilules de cynogloſſe*, ou bien avec celles de *ſtyrax* ; & de ces mélanges en poudre, ou en opiat, l'on donne deux ou trois petites priſes par jour aux malades, en revenant cependant de loin en loin à l'uſage des purgatifs. L'excellent effet de ces minéraux, c'eſt que par le poids de leurs molécules qu'ils répandent dans le ſang, ils dépriment le trop de *rareſcence* de ſa maſſe dans les vaiſſeaux où il s'accumule. Ainſi donc le volume du ſang étant diminué, ſon paſſage des arteres ſanguines dans les veines devient plus facile ; &, par ce même moyen, la féroſité trouvant à s'échapper, ſans tomber, en ſe débordant, ſur les membranes, les douleurs de Rhûmatiſme s'évanoüiſſent. Cet effet eſt celui de la *limaille de fer*, comme on l'obſerve dans les maladies des femmes, dans leſquelles, en rabattant l'ardeur du ſang qui eſt en ſuppreſſion, & en le rendant plus coulant, elle en procure tranquilement ou en reſtitue l'évacuation. Le *cinnabre* eſt un *mercure* fixé : mais ſes globules ſe démêlant ſans trouble dans la maſſe du ſang, ce ſont autant de molécules *gravitantes* ſur les globules

du ſang, leſquels ainſi pouſſés par le poids qui les preſſe, roulent dans les veines, & y entraînent la ſéroſité, qui ſe trouve ainſi dérobée à toutes les parties ſur leſquelles ſe portoit le Rhûmatiſme. Il eſt encore des remedes extérieurs ou *topiques*, qui ſont fort à la mode dans les Rhûmatiſmes, & dans les Sciatiques. Ce ſont des *fomentations*, des *linimens*, des *onctions* d'huiles, de baumes, & d'eſprits volatils ou vineux ; enfin des *ciroênes* ou onguens appliqués en forme d'emplâtres. On n'a garde de mépriſer tous ces ſecours, qui ont leurs avantages : ils ne ſont ordinairement mal-faiſans, ou inutiles, que parce que l'on ſe preſſe trop à les appliquer. Car plus ces remedes ont d'efficacité pour diſſiper l'humeur *rhûmatiſante*, plus il eſt à craindre d'attirer ſur les parties ſouffrantes le ſang qui doit y apporter cette humeur. La ſûreté de ces remedes dépendra donc de la diſpoſition où l'on aura mis le ſang pour faire ſa dépuration, en mettant au large les mouvemens de ſon cours & de ſa circulation.

LVI
L'usage des sangsues dans les Sciatiques.

L'application des *sangsues* au fondement, est d'une très grande utilité dans les Sciatiques : la preuve en est évidente, par la sorte de sang que tirent les *sangsues*, & par l'espece des vaisseaux qui sont vuidés. Ces vaisseaux sont ceux-là-mêmes qui auroient dû donner issue au sang *hémorrhoïdal*, si la Nature se l'étoit ainsi procurée. On ôte donc, par ce moyen, la cause du mal ou la matiere d'où il dépend. Au reste, l'on sait que le sang qui se vuide par les hémorrhoïdes, est un sang artériel : tel est aussi celui qui sort par le moyen des *sangsues* ; sa couleur vermeille en est une bonne preuve : mais on en trouve une autre dans la quantité du sang qui sort à travers d'ouvertures si petites. Car on a observé que le sang sort par ces minces issues avec tant de force & d'opiniâtreté, que l'évacuation ressemble moins à celle d'une saignée, qu'à une vraie perte qui ne s'arrête qu'avec beaucoup de peine & de tems.

Il est donc souvent nécessaire d'appliquer des *sangsues* dans les Sciatiques, avant que d'en venir aux re-

medes *topiques*. Par la même raison, un grand Praticien*recommande singulierement de ne pas omettre les *scarifications* sur la partie souffrante dans la Sciatique, en ceux ou celles, qui, au lieu de se faire saigner, se seroient accoutumés à se faire scarifier sur quelque partie du corps. Mais après avoir mis le sang dans la disposition ou l'aisance convenable, il est très-utile de pratiquer les *topiques* : ce sera le *baume tranquile*, animé de vingt ou trente *gouttes anodynes* ; ou bien le *savon de Gene*, dissous dans l'esprit de vin, dont on fait un liniment avec l'huile de pavot, ou de jusquiame. On peut encore se servir utilement de l'*huile de petits chiens*, ou de l'*huile de vers*, où l'on dissoudra un peu de camphre, & l'on en fera ensuite des linimens avec l'onguent d'*althæa*. Il faut observer que pour que ces remedes réussissent, on doit, en les employant sur la partie malade dans les Sciatiques, frotter en même-tems toute l'épine du dos, & surtout les lombes : l'on a cependant observé qu'une foiblesse paralytique dans les jambes & dans les cuisses, a été guérie par l'ap-

* M. STALH.

plication de ces remedes ſur la *nuque du cou*, & cela eſt d'autant plus remarquable, que GALIEN guérit une paralyſie du bras, en appliquant le remede topique ſur les *vertebres du cou.*

LVII. Réflexions ſur ce que j'ait dit que le ſang étoit l'unique cauſe des Maladies.

J'ai avancé dans ce Traité, que le *ſang* étoit l'unique cauſe de quelque *maladie* que ce fût : bien des perſonnes en conſéquence, regarderont ma Medecine comme un Ouvrage peu utile, ſec, & dénué de principes & de raiſonnemens : mais je demande à ces perſonnes, ſi la Nature emploie autre choſe que le Sang pour maintenir la ſanté & la vie ? Si cela eſt, la Medecine, qui ne doit être que la Suivante ou l'Interprete de la Nature, doit-elle rougir de ne rien employer de plus qu'elle, pour réparer ce qu'elle entretient ? Ce Sang tout ſeul lui ſuffit pour ſatisfaire à toutes les fonctions du corps ; il n'eſt donc pas étonnant que la Medecine bien entendue n'emprunte que du ſang les cauſes qui troublent les fonctions. Ce ſang peut, par ſes ſeuls développemens, produire des effets plus multipliés que tout ce que nous connoiſſons de maladies. Car c'eſt un principe certain, & bien démontré

par le ſage SYDENHAM, que les maladies ne ſont point des êtres nouveaux, mais des modifications changées, ou des nouvelles manieres d'être dans les molécules de la matiere du ſang. La vraie ſcience des *étiologies* eſt donc de bien faire comprendre les développemens des parties du ſang, la nature de ſes *exaltations*, de ſes *volatiliſations*, ou de ſes *ſublimations*, l'ordre changé dans l'arrangement, les mouvemens, les directions, les impétuoſités des parties ou des ſucs qui le compoſent. C'eſt ce que je me ſuis propoſé d'exécuter dans cette Medecine des Pauvres.

On ne m'entendra point parler, dans cet Ouvrage, de ces humeurs célebres ou triviales dont l'on fait ordinairement les cauſes des maladies : telles ſont la *bile*, la *pituite*, & la *melancolie*, d'où communément l'on fait naître toutes les maladies, tant *aiguës*, que *chroniques*. Pour moi (je le répete) je ne trouve partout que le ſang pour unique cauſe morbifique. Ainſi la *bile* dans les maladies eſt un ſang bilieux ; la *pituite* ou la féroſité, un ſang féreux ou pituiteux ; la *melancolie*, un ſang brûlé ou mélan-

colique. Le ſang eſt imprégné de tous ces ſucs ; parce qu'il en renferme dans ſon ſein les *embryons*, les ſemences ou les matériaux. Mais comme il eſt naturellement dans un état de preſſion, qui tient aſſujettis tous ces ſucs dans les vaiſſeaux, on y fait appercevoir une *puiſſance* continuelle qui les tient tous en regle, en direction, & dans l'ordonnance, ſuivant laquelle les *ſécrétions* ou les diſtributions doivent s'en faire dans les tems preſcrits & déſignés par la Nature. Cette *puiſſance* eſt un *reſſort*, qui tient comme ſous la clef tous ces ſucs. Ils ne ſe meuvent que par ſes ordres, pour ſe rendre chacun aux lieux de leurs deſtinations. Ce reſſort eſt la *vertu ſyſtaltique*, qui donnant aux Solides leur *ton*, leur communique la force & la regle ſuivant laquelle ils doivent pouſſer les Fluides, qui ne ſont autre choſe que les humeurs nées & à naître. Toutes ces humeurs ſont ſubordonnées à cette vertu ſyſtaltique ; &, ſur ce principe, il eſt juſte de tout attribuer au ſang mû & pouſſé par cette même vertu.

On me reprochera peut-être de trop donner à la Saignée, & trop peu

aux Remedes. J'avoue que j'ai toûjours reconnu de grands avantages dans l'usage de la Saignée ; par elle on remédie à la cause principale & originaire des maladies & de leurs symptomes. Je ne suis point ennemi des Remedes : mais je voudrois que l'on n'employât que ceux qui régissent, moderent, ou redressent l'action des Solides, ou les excès de la vertu systaltique. Et dès-là je préfererois les *calmans* à tant de drogues qui troublent l'œconomie animale, qui en brouillent les fonctions, ou les confondent par les tumultes qu'elles excitent dans les *fluides*, & par les irritations qu'elles portent dans les *solides*.

C'est ainsi qu'en simplifiant la Medecine, & l'usage des Remedes, on épargne aux Pauvres la fatigue, les ennuis & les dégoûts de tant de purgations réitérées, qui ne font qu'attaquer les humeurs à contre tems. Elles sont dans le sang, ces humeurs, & on ne peut rien faire de mieux que de remettre le soin de leurs préparations à l'art & au travail de la Nature. Ce n'est que d'après elle, & en donnant treve aux malades, que

l'on enſeigne ici à pratiquer la purgation ſeulement à meſure que les humeurs ſe développent & ſe ſéparent, & toûjours ſuivant la direction de leurs pentes; de ſorte que ſans rien arracher à la Nature, on la ſoulage, en la défaiſant de tout ce qu'elle rebute ou abandonne à l'opération des purgatifs.

Je mets au nombre des humeurs dont j'ai parlé, l'*aigre*, l'*acide*, l'*acre*, le *ſalin* ou *ſaumuré*, le *ſulphureux*, & l'*alkalin*; toutes ſaveurs dont l'on fait des objets d'un tas de drogues abſorbantes, concentrantes, digeſtives, & préparatoires, ou qui menent à la *coction* des humeurs. Ces ſaveurs morbifiques étant poſtérieures dans leurs productions aux humeurs auxquelles on les attache, l'uſage des *abſorbans*, des *amers*, & de ſemblables remedes *digeſtifs*, ne trouve place dans la Medecine des Pauvres, que dans les tems où ces ſaveurs ſe manifeſtent par les ſymptomes qui les dénotent. C'eſt pourquoi quand on ne les emploie que lorſqu'ils ſont vraiment néceſſaires, on épargne aux malades la fatigue & les dangers de remedes déplacés, & la dépenſe inutile, & ce-

pendant considérable, à laquelle engage une Medecine fastueuse, & remplie de mille formules inutiles, malfaisantes, & souvent données hors de saison.

L'usage des *cordiaux*, des *sudorifiques*; des *esprits volatils*, & semblables spiritueux, *ardens* ou *vineux*, par lesquels on croit dans le monde soutenir les forces des malades, est encore souvent déplacé. Car la *coction* des sucs capables de se mettre ou se résoudre en sueurs, est vraiment de la dépendance du travail de la nature. La même prudence qui demande qu'on lui laisse préparer les humeurs qui doivent être vuidées par la purgation, oblige aussi de suivre son travail pour la préparation des sueurs. Mais, comme on l'a dit ailleurs, la Nature est très-supérieure, en ce point, à toute la sagacité des Medecins, & il est très-rare qu'ils aient beaucoup à faire pour procurer des sueurs.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent de la *saignée*, ne doit cependant pas faire conclurre que je la regarde comme une *panacée*, semblable à ces drogues des Charlatans, qu'ils disent souveraines pour tout guérir, indépendam-

ment de toute regle, & de toute différence dans les tempéramens, dans les âges des malades, & au mépris de toute circonstance en maladies. Car il faut distinguer les remedes qui conviennent généralement à toutes les maladies pour soulager les malades, de ceux que l'on donneroit comme capables tous seuls & suffisans pour les guérir absolument & universellement. Ce n'est donc point comme uniquement nécessaire, ou suffisante toute seule pour la guérison de toutes les maladies, que l'on propose la *saignée* dans la Medecine des Pauvres; mais comme un préalable universel, pratiquable en tout genre de maux, pour assurer le succès d'autres remedes, que l'on conseille suivant les différentes maladies, les âges & les complexions, & selon les tems, les circonstances & les symptomes différens & propres aux genres ou aux especes des maladies qui regnent parmi les Pauvres.

LVIII. Avantages de la saignée faite d'abord dans les maladies.

En effet la *saignée* pratiquée dès le commencement des maladies, prévient beaucoup de dangers; tels que sont les embarras des visceres, c'est-à-dire, les engagemens que le sang

prend dans tous les vaiſſeaux, par les *dépots* qui ſe font dans ces parties. La ſaignée eſt alors d'autant plus efficace, que dans ces commencemens le ſang gardant encore quelque regle dans les directions ſpontanées de ſon cours & dans ſa circulation, il eſt en état de ſe conſerver dans cette regle dès qu'il ſe trouve dégagé de bonne heure de ce qui l'arrêteroit ſur ſon chemin. Un Medecin ſe rend donc maître de tout ce qui pourroit aller s'engager dans les différens viſceres, en s'aſſurant par la ſouſtraction du ſang, contre les déſordres qu'il porteroit dans toutes ces parties, ſi on lui donnoit le tems de s'y loger. Or ces dangers ſont communs à toutes les maladies *aiguës*, & *chroniques*, *ſanguines*, & *ſereuſes*, *humorales*, & *ſpaſmodiques*; parce qu'en chacune d'elles la même puiſſance (c'eſt la *ſyſtaltique*) pouſſe le ſang vers tous les viſceres où ſe conſommeroit le danger, par le dépôt propre à chacune, ſi l'on manquoit à ſe précautionner par la ſaignée. D'ailleurs cette précaution tend même au ménagement du ſang des malades. En effet, ſi on la néglige, & ſi le ſang s'engage dans quel-

que viſcere, trois ou quatre ſaignées ſuppléeront à peine à l'effet d'une ſeule pratiquée tout d'abord. La raiſon en eſt bien ſimple ; c'eſt qu'alors il faut rappeller le ſang des arteres *capillaires* de quelque viſcere où il aura eu le tems de s'accumuler pendant les premiers jours de la maladie, dans leſquels la ſaignée aura été omiſe. Ce ſurcroît ayant dilaté ces arteres au-delà de la force de leur *ſyſtole*, elles ne peuvent recouvrer leur facilité de ſe contracter, à moins qu'on ne les délivre du trop de ſang qui les engoue. Ainſi ce n'eſt alors qu'à force de ſaignées réitérées, que l'on parvient à les remettre dans leur pouvoir naturel ; au lieu qu'une ſaignée faite d'abord, ayant dérobé du volume du ſang, auroit épargné ce travail à la *vertu ſyſtaltique*, & il en auroit couté bien moins de ſang au malade. Il en réſulte encore un autre bien ; c'eſt qu'on épargne auſſi au malade le nombre des purgations : car les humeurs ne ſe formant qu'à meſure que la vertu ſyſtaltique prépare, digere, & cuit les ſucs ralentis dans les *capillaires*, ou dans les *ſécrétoires*, plus on aura laiſſé engager de ces ſucs dans

dans ces vaiſſeaux, plus la vertu ſyſtaltique en aura à cuire, & plus par-conſéquent il faudra de purgatifs pour en faire tarir la ſource.

Enfin la ſaignée faite d'abord, eſt un moyen très efficace pour prévenir les *langueurs*, leſquelles ne ſuccedent ſouvent à de grandes maladies, que parce qu'on a laiſſé affoiblir le *ton* des parties, qui ſe trouvent affaiſſées par l'abondance des ſucs qui y croupiſſent; & cela pour avoir laiſſé ſurcharger les capillaires, leſquels ſont ainſi accablés par le poids d'humeurs qui les pénetrent, ou qui les preſſent. Il eſt ſenſible que la Nature a voulu prémunir les capillaires, dans les principaux viſceres, contre cet accident : cela ſe remarque principalement dans le *poumon*; car, contre la ſtructure ordinaire des arteres, les extrémités de l'artere pulmonaire, ceſſant d'être coniques, prennent autant de largeur que les veines qui en naiſſent. Il ſemble que la Nature craignant qu'il n'arrivât de fréquens engagemens dans ce principal viſcere, ſi le ſang ne trouvoit pas ſes iſſues promptes & faciles dans les veines, a fait que les arteres ayant autant de

largeur que les veines, le ſang entre comme de plein pié en celles-ci. Sans cette précaution, le ſang auroit pu croupir dans ce viſcere, mou d'ailleurs & ſpongieux par lui-même; il en auroit fait un étang de lymphe, & par-là, le poumon reſtant inondé, il auroit rendu les hommes naturellement *aſthmatiques*.

J'aurois parlé plus ſuccinctement de l'uſage de la *ſaignée* dans le commencement des maladies, ſi je n'avois été que légerement perſuadé de ſon utilité. Mais comme une longue expérience m'en a démontré la néceſſité, je n'ai pu me refuſer à en parler peut-être un peu longuement, & tant que l'occaſion s'en eſt préſentée. C'eſt ma façon d'écrire; je répete volontiers ce que je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire que l'on ſache: c'eſt pourquoi, en ſuivant toujours ma maniere, après que j'aurai parlé de différentes maladies, telles que ſont les *cachexies*, les *hydropiſies*, &c. j'en reviendrai encore à la ſaignée; & je ferai voir qu'au commencement de ces maladies, il en faut faire uſage, & que ſouvent même elles ont été occaſionnées par l'omiſſion des ſai-

gnées, parce que cette omiſſion aura été cauſe de l'*engouement* des capillaires.

LIX. Les Cachexies.

Les pauvres gens de la Campagne, & les pauvres Artiſans dans les Villes, contractent ordinairement des *cachexies* de plus d'une ſorte. L'Auteur * du Livre des *Maladies des Artiſans*, fait appercevoir les principales cauſes de ces cachexies dans la ſituation des lieux qu'habitent les pauvres gens de la campagne. Ce ſont des lieux bas, dans le voiſinage des étangs, des marais, des prés même ; & c'eſt une remarque qu'il a faite, d'après bien des obſervations, que les habitans des prés, & ſurtout ceux qui y travaillent, deviennent ſujets à des *cachexies*. Il ajoute à ceci la néceſſité journaliere dans laquelle ſont les pauvres gens de la campagne, d'être continuellement dans le fumier & les ordures des écuries, parmi les bœufs, les vaches, & les cochons, c'eſt-à-dire, dans des airs étouffés & puants ; toutes raiſons qui font comprendre que ces pauvres gens reſpirant ordinairement des airs groſſiers,

* RAMAZZINI, *Diatriba de Morbis Artificum.*

péfans, & impurs, ont leurs poumons habituellement fatigués par la *gravitation* ou le poids de tant de molécules lourdes, appéfanties, & malfaifantes par les qualités acres, falines, fulphureufes, & brûlantes dont elles font imprégnées. Mais en même-tems, fuivant la remarque du même Auteur, les *efprits animaux*, qui doivent être formés d'une lymphe éthérée ou finement *aérifée*, fe trouvant infectés de tant d'exhalaifons groffieres, deviennent incapables de conferver dans leur fluide cette légereté de fubftance, cette volatilifation parfaite ou derniere rectification, d'où leur vient la volubilité néceffaire pour la facilité des mouvemens mufculaires. De-là s'enfuivent deux effets également propres à faire des *cachexies* : d'une part, un air extérieur groffier & péfant, tenant en preffe les parties, par la *gravitation* de chacune de fes colomnes qui pefent fur l'habitude du corps, & d'autre part, un air intérieur (c'eft celui des *efprits*) étant devenu péfant, lourd & groffier, ces deux caufes ralentiffent & rendent croupiffans tous les fucs qui devoient s'échapper par la tranfpira-

tion ; & cela , tant dans les parties intérieures , où la circulation du ſang ſe trouve embarraſſée & retardée , que par toute l'habitude du corps ou dans la peau même. De-là ces couleurs pâles , jaunâtres , plombées & terreuſes, ces dégoûts, ces peſanteurs ou cette pareſſe de tous les membres , à quoi ſont ſujettes toutes les perſonnes *cachectiques*. Toutes ces cauſes ſe trouvent encore , pour le fond , dans la maniere dont les pauvres Artiſans ſe logent dans les villes ; elles ſe trouvent auſſi dans le genre de leurs travaux & de leurs nourritures. En effet, la plûpart d'eux habitent des lieux bas , enfoncés , & ſouvent des ſouterrains ; ils travaillent dans des caves , des foſſes & des puits , & toûjours ſans précautions contre les airs froids , puants , humides & *caterrheux*, qu'ils ſont obligés de reſpirer , & qui les expoſent aux mêmes inconvéniens que les gens de la campagne.

Les pauvres habitans des villes qui ſont d'une profeſſion à être toûjours aſſis (ce ſont les Artiſans *ſedentaires*,) ſe donnant peu ou point de mouvement , comme les *Tailleurs* , & les

Couturieres, contractent aussi des manieres de cachexies ; parce que les sucs croupissent dans leurs corps, à proportion qu'ils se donnent peu de mouvement. De ce nombre sont exceptés les *Tisserans*, & tous ceux qui remuent les bras & les jambes, tels que sont les *Potiers de terre*, &c. parce que l'agitation des principaux muscles de leur corps (surtout des muscles du dos & des lombes dans les Potiers de terre,) tenant le sang continuellement battu & agité, la transpiration se conserve libre, à proportion que le sang étant broyé & fortement pétri & trituré, ses sucs se mêlent & se *sassent*, en même-tems que la circulation les porte par tout le corps, en les distribuant chacun dans leurs *secrétoires*. C'est un objet considérable en Medecine, que la cure de ces sortes de cachexies ; & en voici les véritables remedes, suivant les notions d'une bonne méthode.

IX. Maniere de traiter les Cachexies.

La cause prochaine & matérielle des *cachexies*, est une *congestion sereuse*, faite par le ralentissement des sucs. Cette congestion est causée par l'effort de la *vertu systaltique*, par l'irritation de laquelle les humeurs se dé-

jettent hors de leurs ſentiers ordinaires. C'eſt donc en rectifiant les déſordres de la vertu ſyſtaltique, & en redreſſant ſes oſcillations déréglées, qu'on remédiera à ces congeſtions ſéreuſes. Ici l'on voit l'étendue, la généralité même, du principe ſi ſimple & tant de fois répété pour faire comprendre les cauſes de nos maladies: c'eſt celui de la *vertu ſyſtaltique* continuellement agiſſante ſur toute la maſſe du ſang. Ainſi, quand cette action de la vertu ſyſtaltique conſerve ſon égalité, ou cet équilibre par où elle porte uniformément ſur la maſſe du ſang, c'eſt-à-dire, tout-à-la-fois ſur ſa double partie, la *rouge* & la *blanche*, alors l'équilibre de la ſanté perſévere par la régularité uniforme de la circulation de ces deux parties. Au contraire, la ſanté ſe dérange lorſque cette vertu ſyſtaltique fait un effort inégal ſur la partie blanche du ſang; parce que cette partie étant pouſſée exceſſivement dans les vaiſſeaux, elle s'y accumule, & y produit des congeſtions ſéreuſes: & c'eſt ce qu'HIPPOCRATE appelle les *ichoroſites* du ſang (*ſanguis ichoroſus.*) Ce principe eſt d'autant plus certain,

qu'il entre dans toutes les vûes & dans les opérations fondamentales, originaires, & les plus essentielles de la nature.

Il n'est rien de mieux établi & de plus authentiquement reconnu, que c'est par la partie *blanche* du sang que se commencent les fonctions dans le corps humain. Cette partie du sang toute seule suffit pour la nourriture & la croissance du *fœtus*, pendant les quatre premiers mois de la grossesse : Elle doit faire le fonds de tous les *fluides*, & de toutes les humeurs qui dorénavant se formeront dans le corps humain, lequel naît malade parce qu'il naît mortel. Ce n'est qu'au quatrieme mois de la grossesse que paroît bien la couleur rouge du sang dans le *fœtus*, c'est-à-dire, que la lymphe primordiale, qui jusqu'alors s'est maintenue blanche, se teint au quatrieme mois en rouge : elle se teindra en jaune, avec l'âge, c'est-à-dire, qu'elle deviendra *bilieuse* ; & d'autres qualités, nommées *saveurs*, s'y exalteront ou s'y développeront dans la suite en maniere de germes. De-là se forment les différences de *crase* & de consistance, qui alterent ou changent la

la constitution naturelle du sang: c'est de ces différens changemens arrivés à la lymphe primordiale, que se forment les sucs différens des sécrétoires, des glandes & des visceres, qui deviennent les sucs *gastrique*, *pancréatique*, *spermatique*, *nerveux*, &c. faits pour baigner, animer, & affecter, chacun à leur maniere, les parties dont ils doivent entretenir la constitution pour la santé. Les altérations que prend cette lymphe dans les différens états de la vie, sont les semences & les principes d'où se forment les matériaux de bien des maladies, qui dans le fond ne sont autre chose que des *cachexies*; puisqu'elles dépendent d'une *lymphe* plus ou moins séreuse, aliénée dans son cours, & ralentie dans ses mouvemens, laquelle dégénérée de sa limpidité naturelle, & de l'insipidité qui lui est propre, s'est revêtue d'une saveur ou d'une qualité saline, sulphureuse, bilieuse, &c.

Suivant ces notions, voyons à présent à procéder à la cure d'une *cachexie* dans un Pauvre de la campagne, ou de la ville. Le malade paroît enflé, pâle, & boursouflé par toutes

les parties extérieures de ſon corps, ſans fievre, ſi vous voulez : mais d'ailleurs ſans force, ſans appétit, avec une *retenue* dans les urines, & dans la plûpart des évacuations ou sécrétions naturelles. Une fievre aura précédé, qui a laiſſé le ſang mal dépuré, en ce que la *vertu ſyſtaltique* ſortie de la regle de ſes oſcillations, a fait que la lymphe s'eſt jettée hors des vaiſſeaux qui devoient la tranſmettre dans les veines. Ainſi cette puiſſance pouſſant cette lymphe exceſſivement vers les arteres lymphatiques, les chairs, les membranes, & toutes les parties ſemblables de l'habitude du corps, où ſe trouvent le plus de capillaires ſanguins & lymphatiques, il s'en fait un épanchement, non en crevant ces vaiſſeaux, mais en les pénétrant tous, & les rempliſſant intimement. Dans cet état, comme c'eſt la *vertu ſyſtaltique* qui a fait l'engagement, c'eſt par elle qu'il faut le diſſiper. Cette lymphe continuellement chaſſée dans les capillaires, où elle s'eſt ralentie & encoignée, s'y trouve comme fixée ou aſſujettie par la continuation des coups de cette puiſſance. Il ne faut

donc qu'affoiblir ses coups, pour rompre la force de cette impulsion; afin que le sang poussé en moindre volume vers les endroits qui sont engagés, puisse enfiler plus commodément les veines sanguines, pour y faire passer la lymphe en même tems que le reste de la masse. Cet effet sera celui de la *saignée*, qui étant faite à propos, & suffisamment, dérobera une partie du sang qui fait l'embarras, en facilitant au reste de la masse ses passages pour achever sa circulation dans les veines. Par ce moyen, la vertu systaltique reprend, pour ainsi dire, cette sérosité des endroits où elle s'étoit écartée, en occasionnant son retour ou son reflux dans les grands vaisseaux, parce que le sang qui y coule, l'entraîne avec lui des arteres sanguines dans les veines de même nom. En même-tems on aura soin, par des *Amers* tempérés, par des *Diurétiques* convenables, & par des *Minéraux* assortis à cet égard, de procurer la rentrée de ces sérosités lymphatiques dans les grands vaisseaux. Par les *Amers*, le sang deviendra plus fluide, plus roulant & plus coulant : par les *Diurétiques*, il

laissera prendre à sa lymphe la voie des urines : enfin, par l'action de quelques *Minéraux* choisis, les globules du sang prenant plus de force & d'impétuosité, sans trop s'épanoüir ou se gonfler, ce seront comme autant de coups de *bélier*, qui se porteront par ces globules plus fortement poussés contre la digue formée par la lymphe arrêtée, afin de consommer le dégagement qu'elle a pris dans les capillaires. On trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres*, des *formule* de Remedes pour toutes ces indica tions. Mais en général on doit avoi un grand soin de tenir toûjours le sang & ses sucs en digestion douce, tran quile, & continuelle, dans toutes ce maladies ; parce que les humeurs ont besoin de rentrer dans l'ordre & l'espece de leurs *coctions*. C'est à quo l'on réussira en rendant tous ces re medes confortans & pacifiques, en même-tems qu'en dégluant le sang on le rendra plus fluide. Ainsi l'o doit, en se servant des *amers*, y ajoû ter un gros ou deux de thériaque, o bien y faire bouillir une tête ou deu de pavot blanc, pour les rendre séda tifs tout à la fois & digestifs. D

même il faut mêler avec les *minéraux* qu'on employera, quelques grains de pilules de ſtyrax, ou de celles de cynogloſſe, pour calmer le ſang, en même-tems que ces minéraux l'animent & le développent ſans l'irriter.

La *purgation* doit auſſi être employée, mais douce, non turbulente, ni de la nature des fondans trop forts. On pourra mettre dans les *amers*, du ſéné, de la manne, du ſel d'Angleterre, ou du ſel polychreſte, à meſure que les séroſités ralenties ſe trouveront diſposées à rentrer dans leurs sécrétoires, afin que l'évacuation que l'on en attend ne manque point. Une autre méthode aſſez bonne, c'eſt de donner de tems en tems au malade le *bol purgatif*, tel qu'on le trouvera dans les formules.*

Dans l'uſage des *Diurétiques*, on obſervera de les rendre *calmans*, pour éviter les troubles dont ils ſeroient capables, s'ils ne trouvoient les voies ſouples & méables. Les pilules de STARKEY ſatisfont parfaitement à cette indication par elles-mêmes : mais le baume de Copaü, mêlé avec

* *Pharm. des Pauvr.* T. IV. pag. 184.

quelques *gouttes anodynes*, fera un pareil effet ; car quoique les bols de térébenthine ne ſoient point à rejetter dans la cure des affections *cachectiques*, l'on trouvera plus de facilité à faire prendre, pendant le jour, quelques gouttes de ce baume mêlé avec les anodyns. Enfin, ſi l'opération de ces remedes ne *debouffiſſoit* pas aſſez promptement les parties qui ſont enflées, il faudroit ſans trop différer, pratiquer les *ſaignees blanches*, qui ſe font aux piés dans les endroits où l'on pratique les ſaignées ordinaires. Mais ici l'on doit avoir grand ſoin d'empêcher le Chirurgien de faire ces ſaignées en maniere de *ſcarifications*, en les faiſant pénétrer juſqu'au tiſſu de la peau ; car l'habileté & la ſûreté conſiſtent ici à ne faire qu'effleurer uniquement la ſur-peau par la pointe de la lancette, laquelle même doit diviſer cette ſur-peau ſi ſuperficiellement, qu'elle n'occaſionne pas la ſortie d'une goutte de ſang. Ce ſont donc des *efflorescences* de ſaignées pour ainſi dire, ou des ſaignées ſeches. Car cette opération laiſſant ſur chaque *malléole* une ou deux de ces légeres diviſions de l'*épiderme*, il ne

faut que permettre à la Nature d'agir, ne l'aidant tout-au-plus, en cas de besoin, que par l'application de quelques feuilles de *poirée* qu'on laisse par-dessus ; & l'on a la satisfaction de voir couler par ces issues presque imperceptibles, des quantités surprenantes de sérosités, jusqu'à inonder le lit du malade. Les *malléoles* sont les endroits ordinaires où se pratiquent ces saignées ; cependant elles réussissent encore étant faites sur les *reins*, les *cuisses*, le *scrotum*, &c. en un mot, sur toutes les parties où la sérosité paroît trop enfoncée, & par conséquent hors de l'atteinte des Diurétiques. C'est qu'en pareil cas cette sérosité croupissante deviendroit *muqueuse*, &, par son épaississement & son poids, tenant les parties en presse, elle menaceroit ces endroits de gangrene, ou semblable pourriture, si par le moyen des saignées blanches on ne les en déchargeoit promptement. C'est le cas des *anasarques* ou *leucophlegmaties*, ou semblables *cachexies*, déclarées telles par le volume que prennent les parties de l'habitude du corps, infiltrées qu'elles sont d'une lymphe *muqueuse*, & tellement en-

chevétrée dans le tiſſu de ces parties, qu'elles en deviennent mollaſſes & pâteuſes. Dans ces occaſions il faut au plutôt employer une évacuation *topique*; c'eſt la *ſaignée blanche*, par laquelle ſe vuident immédiatement ces ſérosités ralenties & croupiſſantes. Cette ſaignee peut même ſe réitérer ſans inconvénient ſur pluſieurs parties les unes après les autres; pourvû que le Chirurgien ſe garde de trop énfoncer ſa lancette, en faiſant des ſcarifications ou des plaies, au lieu d'inciſions ſeches & ſuperficielles, qui aillent à diviſer uniquement l'*épiderme*, pour ne découvrir préciſément que les extrémités capillaires des arteres *lymphatiques*, ou de ſemblables vaiſſeaux excrétoires, qui donnent iſſue aux ſucs ou matieres de l'*inſenſible tranſpiration*.

LXI. L'Hydropiſie.

Cela nous conduit directement à la cure de l'*Hydropiſie* véritable, (c'eſt l'*aſcite*), laquelle tenant tout le ventre énormement gonflé, fait ſentir aux doigts la fluctuation d'un fluide ſéreux, qui a inondé & rempli cette capacité la plus conſidérable (à raiſon de ſon étendue) de toutes celles qui ſe trouvent dans le corps humain.

Le moyen de guérir ces ſortes d'Hydropiſies, c'eſt, ſans trop temporiſer, d'en venir inceſſamment à la *ponction*, & de vuider tout ce qu'il y a d'eau épanchée, afin de prévenir l'altération où tombent les viſceres du bas-ventre, pour peu qu'on les laiſſe à la merci de ce volume peſant, & extremement mal-faiſant par le déluge d'eau qui s'eſt précipitée dans le ventre. La maniere dont on traite les *hydroceles*, ſuffit pour démontrer l'utilité de cette opération en cette maladie ſi commune. On ſe conſerve long-tems dans une parfaite ſanté, par la *ponction* que l'on fait au *ſcrotum*; ce qui arrive quelquefois trois ou quatre fois dans l'année, ſans aucun inconvénient. D'ailleurs on a l'exemple de pluſieurs perſonnes, qui allant & venant aux affaires de leurs profeſſions, avec une hydropiſie aſcite, ſouvent ſans trop ſe ménager, ni du côté des alimens, ni du côté des fatigues du corps, ſe ſont trouvées délivrées de leur aſcite, en ſe faiſant faire ſouvent la *paracenteſe* ou *ponction* pendant des années de ſuite.

Cette évacuation totale faite avec ſuccès, a ſon fondement dans la Na-

ture. Un ſavant Praticien * en fournit une preuve dans la perſonne d'une femme qui portoit une *aſcite*, dont elle guérit parfaitement, ſon ventre étant venu à crever, parce que tout ce qu'il y avoit d'eau s'évacua C'eſt donc par la *paracenteſe* qu'il faut commencer la cure des hydropiſies aſcites ; parce qu'étant une ſuite ordinaire de la cachexie, dès que l'on a fait les remedes ci-deſſus propoſés, il eſt tems de pratiquer la ponction, auſſi tôt que par l'*antitupie*, c'eſt-à-dire, par le ſentiment de la colomne d'eau apperçue par le mouvement de fluctuation, il ſera prouvé qu'il y a manifeſtement de l'eau épanchée dans l'*abdomen*.

Il n'y auroit de contraire à la *ponction*, que la diſpoſition inflammatoire qui ſeroit dans les parties ſolides qui doivent être piquées. Mais la préparation précédente, que l'on ſuppoſe, & qui renferme même la ſaignée, prévient cette difficulté. Car la ſaignée eſt indiquée dans cette hydropiſie. En effet, l'évacuation du ſang eſt ſi peu contraire à la guéri-

* FIENUS, *Opuſcul. Poſthum. De Paracenteſi*, pag. 96.

ſon de l'hydropiſie, que l'on a obſervé qu'il eſt peu d'hydropiques parmi ceux qui meurent, qui ne rendent du ſang par quelque endroit de leur corps ; juſques là que l'on a vu un hydropique, à qui l'on avoit fait, dans l'eſpace de quelques années, vingt fois au moins la ponction, mourir tout d'un coup preſque ſuffoqué par un crachement de ſang. Rien prouve-t'il mieux la diſpoſition du ſang dans l'hydropiſie ? Il eſt alors tellement gêné dans ſa circulation, en quelque endroit du corps que ce ſoit, mais principalement dans les *capillaires*, qu'enfin il force les digues, & par là cauſe les hémorrhagies.

Le parti qu'un Medecin doit prendre après la ponction faite, ce ne ſera point d'employer les purgatifs & les diurétiques violens ; car ce ſeroit ſolliciter forcément des évacuations, qui peut-être d'ailleurs ne réuſſiroient point à détourner le cours des humeurs du bas-ventre, où elles ſe précipitent. Mais il y a un autre moyen dont on peut ſe ſervir, & qui réuſſira mieux ; c'eſt de faire uſage des remedes *toniques* ou confortans, leſquels

aidant les fibres des vaiſſeaux à changer leurs oſcillations *ſpaſmodiques*, qui ſe hâtent trop vers le bas-ventre, feront que les ſéroſités rappellées dans les grands vaiſſeaux, reprendront la voie de leurs diſtributions dans leurs ſécrétoires naturels. C'eſt le moyen d'empêcher le retour de l'hydropiſie, en empêchant la reproduction des eaux. La ſaignée du bras, dans les cas dont j'ai parlé, eſt d'une utilité ſinguliere pour cet effet. Mais le régime ſobre devient en même-tems très-néceſſaire, ſurtout en le rendant *médicamenteux*. On le rend tel par l'uſage des plantes qui ont une vertu *tonique* ou confortante, au moyen de la légere aſtriction qu'elles procurent aux ſolides en les nourriſſant : telles ſont la *pimprenelle*, l'*abſinthe*, le *lierre terreſtre*, dont l'on fait des bouillons, des jus dépurés, des tiſanes, ou des infuſions. Mais en même-tems, par le moyen de la *limaille de fer*, dont on donnera quelques grains avant les bouillons, l'on aſſujettira dans les vaiſſeaux les globules du ſang, par la preſſion *gravitante* que les molécules du *mars* feront ſur eux, pour les empêcher de précipiter le roulement de la lymphe

vers le bas-ventre. La *rhubarbe* jointe en qualité d'altérant à la limaille de fer, en petite quantité, mais ſouvent réitérée, ſeconde ſon aſtriction dans les vaiſſeaux, en ouvrant d'ailleurs le ventre. On peut encore employer les *myrobolans*, &, en cas de trop de chaleur, la *créme de tartre*, ou bien les *magnéſies* de ſel commun, ou de nitre* : par ce moyen on affermit les fibres nerveuſes, en leur faiſant porter ailleurs les ſéroſités. On peut auſſi faire uſage des alimens ou remedes qui portent les ſéroſités vers les reins en calmant les humeurs ; comme ſont les *bouillons de veau*, que l'on verſe bouillans ſur une poignée de *pimprenelle*, & deux ou trois *écreviſſes* de riviere, que l'on aura auparavant lavées & laiſſé dégorger dans l'eau chaude : On les pile exactement avec la pimprenelle, en les arroſant petit-à-petit avec le bouillon de veau : enſuite on le coule, puis on lui fait jetter deux ou trois bouillons ſur le rechaud ; après quoi on le donne au malade. Les *pilules de* STARKEY étant diurétiques, calmantes, & d'une ver-

* Voyez FREDERIC HOFFMAN, *Obſervation Chym.*

tu tonique, ſont excellentes pour prévenir la rechute des eaux dans le bas-ventre. Cependant il ne faut pas négliger de réitérer la *ponction*, ſans s'en effrayer, puiſqu'on a l'expérience qu'enfin les eaux ceſſent de revenir après pluſieurs ponctions, ſuppoſé que ce bon effet n'arrive pas, comme on l'a vû, dès la premiere. Ainſi toute l'habileté conſiſte ici à pratiquer la ſorte de Medecine qui eſt véritablement appellée l'*Art de guérir avec la patience* (*Ars curandi cum expectatione*:) car il faut donner le tems au ſang de ſe renouveller par le moyen du régime, & de reprendre ſes routes ou ſes directions naturelles, à meſure qu'il recouvre ſa *craſe* ou ſes qualités propres pour circuler uniformément, régulierement, & de toute ſa maſſe, en paſſant des arteres ſanguines dans les veines de même nom, ſans engager ſa partie blanche dans les arteres lymphatiques. S'il paroît néceſſaire de dérober des ſucs au fonds de la maladie, par le moyen des *purgatifs*, il faut éviter les fondans & les hydragogues, & n'en choiſir que de *laxatifs*. Les Auteurs recommandent ſingulierement la *pariétaire*, donnée

ou en bouillon, ou exprimée en ſuc, que l'on diſſout dans un bouillon, dans lequel on pourra, ſuivant le beſoin, faire fondre une demi-once ou davantage de ſel d'Epſom, parce qu'il purge ſans irritation.

L'on dira ſans doute aux Pauvres, que cette méthode de traiter l'hydropiſie ne s'accorde point avec celle que l'on ſuit ordinairement pour la cure de ſemblables maux. L'on en convient : mais on tâche de leur donner ici tout ce qu'il y a de meilleur pour les guérir. Car je ſai, par nombre d'expériences, qu'en ſuivant la méthode ordinaire, l'hydropiſie devient preſque toujours incurable ; au lieu que je ſuis perſuadé que celle-ci eſt plus ſure, plus douce, moins laborieuſe, & qu'elle engage à moins de frais pour des remedes.

LXII. La galle.

L'on vient de voir les maladies que cauſe la *lymphe* ralentie, cacheƈtique, ou croupiſſante dans les *capillaires*, ſans rompre ni briſer ces menus vaiſſeaux ; de ſorte que ce ne ſont que des ſucs *lymphatiques* qui s'y ſont fourvoyés ou détournés de leurs vaiſſeaux propres, en d'autres qui ne conviennent point à la régularité de leur cir-

culation. Mais il eſt d'autres maladies qui naiſſent de ce ralentiſſement de ſucs *lymphatiques*, quand, par leur ſéjour ou leur croupiſſement dans les capillaires, ils en rompent la tiſſure, & par-là cauſent des épanchemens. Alors, ſi les vaiſſeaux rompus, briſés, & entr'ouverts ſont des *arteres lymphatiques*, dans leſquelles la lymphe comme grumelée fait des *ſtaſes*, d'où s'élevent de petits abſcès lymphatiques, il en naîtra des puſtules qui font la *galle*, laquelle regne parmi tant de pauvres gens mal nourris, mal vêtus, & qui croupiſſent dans la craſſe, l'ordure & la mal-propreté.

LXIII. Le ſcorbut.

Les ſucs *lymphatiques* cauſent encore une maladie bien plus grave, parce qu'elle renferme le comble, ce ſemble, de la *dyſcraſie* des humeurs, ou l'excès le plus étrange de la *cachexie*. C'eſt le *ſcorbut*, ce mal formidable par ſes accidens, ſes ſuites, ou ſes dangers. C'eſt une humeur lymphatique qui cauſe ſur la peau ces taches *gangréneuſes*, qui déſignent particulierement le ſcorbut. Mais la *dyſcraſie* n'étant pas uniquement attachée ou bornée à la lymphe ou à la ſeule partie blanche

blanche du ſang, elle intéreſſe encore la partie rouge, en ce que, de même que la blanche, elle forme avec elle des *ſtaſes* ou des ralentiſſemens dans les capillaires. Ce ſont donc des ſucs ſulphureux, & par-là pourriſſans, qui ſont la cauſe matérielle du *ſcorbut.* Or de ſemblables ſucs intéreſſent tout à la fois & les arteres lymphatiques, & les arteres ſanguines, leſquelles, tant les unes que les autres, venant à ſe briſer en pourriſſant, répandent çà & là ſur l'habitude du corps une humeur mêlée de ſang & de lymphe ; & l'une & l'autre de ces liqueurs gâtées par leur confuſion, font ces ſucs pourriſſans, qui caractériſent la malignité de cette cruelle maladie. Car le *ton* des parties ſe perdant avec la vertu ſyſtaltique des fibres qui ſont détruites par cette humeur pourriſſante, il manque à la Nature ſon moyen propre à faire la coction des humeurs, ſoit par la ſorte de ſuppuration que comportent les *arteres lymphatiques*, par exemple, (car ce ſont celles qui crevent dans les puſtules qui font la galle,) ſoit par la ſuppuration qui arrive aux ſucs ſanguins, telle qu'il s'en fait dans

les affections inflammatoires. C'eſt donc un *ambigu* d'humeurs, que le mélange des ſucs qui cauſe le ſcorbut ; & c'eſt cette *ambiguité* qui fait la difficulté que trouve la Nature à réſoudre ces humeurs, ou à s'en défaire par la voie de la ſuppuration.

De-là vient l'incertitude de la cure des affections ſcorbutiques. En effet, la Nature ſe trouvant abandonnée de la vertu ſyſtaltique, qui eſt ruinée dans la plûpart des *ſolides*, dont les fibres rompuës dans tous les endroits, ſouvent ulcérés, ne peuvent continuer les oſcillations qui doivent faire le broyement des *fluides*, elle ne ſauroit s'en aider pour ſe défaire des ſucs malins qui la tiennent continuellement irritée. Car tandis que toute la maſſe du ſang, comme *grumelée*, fait comme un étang partout, en ſe mettant en *ſtaſes* ou en ſtagnations en mille endroits, dans leſquels elle *s'enſable*, pour ainſi dire, ou tombe dans l'*inertie*, parce que les ſucs ceſſent d'y être broyés, la Nature ne fait alors que des efforts impuiſſans, qui n'aboutiſſent qu'à mille douleurs très-cruelles, auxquelles ſont ſi ſujets les Scor-

butiques. Ce ſont donc des ſucs *preſſurés* de toutes parts, par le ſoulevement *ſpaſmodique* où eſt le genre nerveux partout le corps, ſans que ces ſucs puiſſent ſe faire d'iſſue, parce que la tranſpiration s'y refuſe par l'affaiſſement, la *diſtorſion*, l'*éroſion*, & le délabrement où les capillaires ſe trouvent en tant d'endroits.

Tant de ſingularités dans les *fluides* ſi étrangement altérés, & dans les *ſolides* ſi fort dérangés, forment des marques qui caractériſent ſi évidemment le *ſcorbut*, qu'il ſe définit à la ſeule inſpection. Les gencives ſont ulcérées, & baignées continuellement d'une ſalive ſanguinolente. On voit des taches livides, ou des meurtriſſures ulcéreuſes, parſemées par tous les membres : ces ſortes de malades reſſentent des douleurs profondes dans tout les membres ; tout cela cependant ſans beaucoup de fievre.

On ne remarque en tout cela qu'une inaction de la part de la Nature, vaincue preſque d'abord qu'elle eſt attaquée ; parce que tout, tant dans les *fluides*, que dans les *ſolides*, eſt ſorti de deſſous ſon domaine, & eſt

abſolument ſourd à ſes ordres.

Telle eſt en général la nature du ſcorbut, de celui qui eſt commun dans les lieux maritimes, où regne ſingulierement cette cruelle maladie. Mais ce qu'on appelle vulgairement *ſcorbut* dans les pays que nous habitons, eſt bien moins ce véritable ſcorbut, que des *affections ſcorbutiques*, c'eſt-à-dire, des maladies où le ſang, ſes ſucs, & les ſolides contractent quelque choſe de fort reſſemblant au ſcorbut des gens de mer. Mais autant que l'air que nous reſpirons eſt différent d'un air marin, ſalé naturellement par un ſel fixe, qui peut devenir brûlant & cauſtique, & autant que les alimens des Pauvres, tout mal-faiſans qu'ils ſont, ſe trouvent différens des viandes ſalées, ſeches & brûlantes, dont les gens de mer ſont obligés d'uſer ; autant le ſang qui entretient dans ces pays-ci les *affections ſcorbutiques*, eſt différent de celui qui fait ſur mer le véritable *ſcorbut* : & c'eſt la raiſon pour laquelle un habile Praticien * fait obſerver, que le ſcorbut des gens de terre étant différent dans ſa cauſe, il faut auſſi

* LAMSWERDE, *Monita Salutar.*

que la méthode de le traiter ſoit différente.

Ainſi dans la *maladie de mer*, ou le véritable *ſcorbut*, la bile n'eſt plus un ſavon naturel ; car ce ſuc jaune, ſafrané par un *ſoufre* doux, & tempéré par une lymphe qui concentre un *acide*, paſſe ou dégénere en un ſavon noir, acre & cauſtique, par le mélange d'un *ſel fixe* (c'eſt le ſel marin,) lequel fondu & *malaxé* avec une lymphe épaiſſie, prend une qualité corroſive ou cauſtique. Ce n'eſt donc plus ce *déterſif* naturel, léger & modéré, qui *lévige* les parties, pour les tenir liſſes & ſouples : au contraire, c'eſt un fluide acre & brûlant, qui s'appéſantiſſant çà & là dans les capillaires, ronge les fibres de leurs vaiſſeaux artériels - ſanguins & lymphatiques. Voilà ce qui cauſe les ulceres malins ou gangréneux, qui déſolent les malades, en corrompant la tiſſure des *ſolides*, & en ruinant la *craſe* des *fluides*. C'eſt auſſi par ſon déchet, ou par ſa décadence, que la bile fait dans ces pays-ci, ſurtout parmi les Pauvres, des *affections ſcorbutiques*. Cependant c'eſt moins une deſtruction de la bile, qu'un changement, pour ainſi dire,

de nuances, ou de saveurs, qui en fait ce que les Anciens nommoient *bile noire*, ou *sucs atrabilaires*, auxquels ils attribuoient tous les *maux de rate*; maux que l'on trouve notoirement désignés dans HIPPOCRATE, par les noms de grandes ou grosses rates, (*magni Lienes.*) Or ces maladies si fâcheuses d'ailleurs, le sont moins encore que le véritable *scorbut*. Car en celui-ci c'est un changement de nature, ou à tout le moins une essence infiniment altérée dans la bile; au lieu que dans les *affections atrabilaires*, c'est principalement un changement de couleur, & de saveur dans les qualités du fluide bilieux. Ce ne sont donc que des accidens à corriger dans les *maux de rate*, comme les appelle HIPPOCRATE, ou dans les *affections scorbutiques*, comme les nomment aujourd'hui ceux qui se sont laissés séduire à l'apparence des symptomes propres au *vrai scorbut*, dont quelques ressemblances se trouvent peintes, ou comme gravées, sur les parties de l'habitude du corps de ceux qui sont attaqués d'*affections atrabilaires*.

Cependant, faute de cette distinc-

tion ſi néceſſaire, l'on s'expoſe à confirmer la malignité des ſucs atrabilaires, ou en augmenter la *dyſcraſie*, juſqu'à les rendre *ſcorbutiques*, quand on les traite avec les anti-ſcorbutiques les plus acres, les plus chauds, ou les plus brûlans. C'eſt que ces remedes portant la *cauſticité* dans le ſang, ils y confondent la bile déja dégénérée, & la lient avec la lymphe devenue auſſi ſaline ; aſſemblage d'où réſulte aiſément un mélange *ſavoneux-cauſtique*, qui imite de trop près la cauſe du véritable ſcorbut. L'on exagere enſuite la nature *ſcorbutique* de ces maux : mais à quoi s'en prendre, qu'à l'abus des anti-ſcorbutiques les plus forts, que l'on donne trop légerement, ou trop-tôt, ſouvent pour des maux encore légers, & plus ſouvent encore ſans avoir tempéré, affoibli, ni ajuſté ces remedes à la nature des *maladies atrabilaires*, ni à celle des malades, comme les Pauvres, qui en ſont attaqués ? C'eſt donc la diſtinction & l'attention que demandent ces ſortes de maladies. Car quand la lymphe toute ſeule eſt miſe ſeulement hors de route, parce que dévoyée des vaiſſeaux qui lui ſont

propres, elle s'eſt fourvoyée en d'autres qui lui ſont étrangers, c'eſt un objet ſpécial pour la Medecine; mais cependant qui eſt commun, & preſque égal à tout pays, à tout âge, &c. Telle eſt la lymphe qui fait la *galle*: c'eſt pourquoi les remedes que demande une telle cauſe, ſont moins variables, & ſujets à moins de circonſtances ou d'obſervations. Ainſi la cure des *affections galleuſes* eſt bien moins embarraſſante; car au moyen de quelques préparations préliminaires, par les remedes généraux, pour empêcher que la partie rouge du ſang ne s'intéreſſe à cette portion de la blanche qui s'eſt ralentie dans les capillaires, & en faiſant quelque attention au régime, qui doit être ſimple & frugal, à la boiſſon, ſurtout, qui ne doit être ni vineuſe, ni ſpiritueuſe, ni échauffante; moyennant ces précautions, les puſtules ſe flétriſſent d'elles-mêmes, & la lymphe reprenant ſon cours par les grands vaiſſeaux, la maladie eſt bien-tôt en état de ſe laiſſer terminer par les *purgatifs*, qui en tariſſent l'humeur. Il faut cependant employer quelques bouillons légerement amers, ou quelques tiſa-

nes

nes de même qualité, pour se mettre à couvert des inconvéniens qui pourroient survenir. Si tous ces menus préalables étoient insuffisans pour une parfaite cure, l'on viendra à la *friction* par des Onguens plus ou moins forts, tels qu'on les trouvera décrits ci-après avec les autres formules. *

Mais la *lymphe* qui fait le *Scorbut*, étant extravasée dans tous les endroits où se font les ulcérations, & étant d'ailleurs confusément mêlée de la partie rouge du sang, (car la sérosité de celui qu'on tire dans les palettes, pendant cette maladie, est quelquefois trouble, & sanguinolente) il faut alors préalablement employer des remedes propres à démêler dans la masse du sang sa partie rouge d'avec sa blanche, & par conséquent faire usage de la *saignée*. En effet la saignée faite, réitérée même, dans cette maladie, donne de la force au malade. En même tems on pratiquera les remedes propres à rectifier le sang, & à le réunir dans ses parties ; ce qui conduira à en rétablir la

* Voyez la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. IV. pag. 91. & 224.

crase, en le remettant dans ses qualités naturelles. Ces remedes se prennent parmi les *amers* tempérés, comme la fumeterre, la chicorée sauvage, le pissenlit, la scolopendre, la bouroche, ou la buglose, dont l'on fait des bouillons, ou des *sucs aqueux* (a), ou bien l'on en compose des *petits-laits amers*, en pilant ces plantes, & les arrosant avec du petit-lait. Les poudres *absorbantes* tempérées-cordiales, peuvent aussi etre employées, pour *reconcentrer* les *acides* qui se sont exaltés dans le sang des Scorbutiques. Ces poudres sont les yeux d'écrevisses, les coquillages préparés, la poudre de la Comtesse de Kent, la limaille de fer, la racine de chicorée sauvage sechée & mise en poudre : l'on donne de ces poudres plusieurs petites doses dans le jour. Mais parce que, suivant l'observation & l'aveu même des Praticiens les moins portés pour les calmans véritables cette maladie est traversée par de continuels mouvemens secrets d'irritation, de *spasme* ou de fievre (*spastica & febriles* (b) *commotiones*,) il est très

(*a*) Voyez la *Pharm. des Pauvr.* pag. 128.
(*b*) Voyez M. Stalh.

néceſſaire d'employer les nitreux, la caſcarille, & les pilules de cynogloſſe, mêlées dans ces poudres; car l'Ecole de ces Medecins* ſe permet juſques-là l'uſage des *narcotiques* dans cette maladie. Au ſurplus, on peut aſſurer que la pratique ſera toujours malheureuſe ou infiniment laborieuſe pour les malades attaqués d'*affections ſcorbutiques*, pour peu que le mal ſoit grave, ſi l'on prétend y bien réuſſir, & y ſoulager les malades autant qu'il eſt beſoin, en ſe paſſant des *narcotiques*; & cela pour deux raiſons. 1°. C'eſt une maladie dans laquelle le genre nerveux eſt continuellement ſouffrant. 2°. Le ſang y roule dans les vaiſſeaux ſi nonchalamment & avec tant de peſanteur, que ſi l'on manque à le rendre fluide & roulant, les malades ſeront dans des angoiſſes, des anxiétés, & des inſomnies continuelles: au lieu que par l'uſage des *narcotiques*, donnés ſouvent & à petites doſes, les nerfs ſortent de leur état de *ſpaſme*, & le ſang devient plus léger dans ſon cours; parce que ces remedes donnés petit-à-petit,

* Le même Auteur, & Mrs ALBERTI, JUNCKER, NENTER, &c.

le pénetrent intimement ſans en heurter les molécules, tant ils ſont promts & légers dans leurs actions *, que l'on peut comparer à celles des éclairs, qui ouvrent l'air & le raréfient, ſans le laiſſer agité ou en tumulte. Ainſi les têtes de *pavot blanc* bouillies avec des *amers*, les *pilules de cynogloſſe*, celles de *ſtyrax*, les *gouttes anodynes*, le *ſirop de karabé*, tout cela étant employé aſſiduement, & continué par petites doſes, réitérées le jour & la nuit, l'on a la ſatisfaction de voir les malades ſoulagés, & tous les remedes réuſſir. C'eſt parce que la gêne où ſe trouvent les ſolides & les fluides pendant le tems des *affections ſcorbutiques*, étant levée par l'aiſance que les narcotiques portent dans les uns & dans les autres, la Nature ſe trouve au-deſſus du travail qu'elle a à ſe donner. Cela eſt bien différent de l'idée que donnent la plûpart des Medecin ſur les *narcotiques*. Mais il faut averti une fois pour toutes, que ces remedes aſſoupiſſent, & retardent le cour

* Voyez là-deſſus le Traité de M. HECQUET qui a pour titre : *Réflexions ſur l'uſage d l'Opium, des Calmans, & des Narcotiques* &c.

du ſang, quand on les donne tout à la fois, & à forte doſe : & voilà la raiſon du décri où l'on a mis les narcotiques. En effet, on voit ces Medecins donner tout à la fois une once de ſirop de karabé, ou cinq grains de pilules de ſtyrax, lorſqu'il n'en faut donner qu'un grain réitéré pluſieurs fois ; car c'eſt une autre faute ordinaire à ces praticiens, ils donneront un grain de pilules de cynogloſſe, & puis ils en demeurent là. Si le remede ne réuſſit point alors, c'eſt qu'il eſt iſolé, ou ſans appui de pareilles doſes réitérées. Au contraire, ce remede arrête la circulation du ſang, quand il eſt donné à trop forte doſe ; de la même maniere que les *eſprits volatils* jettent les malades dans des aſſoupiſſemens mortels, parce que ces ſpiritueux entrant dans le ſang tout à la fois, ils le font bouffer, & lui ferment les paſſages des arteres dans les veines.

Par ce même moyen l'on vient à bout de pratiquer ſans inconvénient les *ſpécifiques*, quand ils deviennent neceſſaires ; parce que trouvant le ſang libre dans les vaiſſeaux, & ceux-ci libres dans leurs oſcillations, ils

n'excitent point ces bouffemens de vaiſſeaux ou de ſang, ces duretés de pouls, ni ces ſoûlevemens ſpaſmodiques du genre nerveux; tous accidens qui arrivent par l'action brûlante de ces remedes, quand on omet le préalable qu'on vient de marquer, c'eſt à-dire, l'uſage des *narcotiques*.

Ces Spécifiques tant célébrés pour la guériſon du Scorbut, ſont le *cochlearia*, le *beccabunga*, le *creſſon*, *le raifort ſauvage*, le *lapatum aquaticum* (ou l'*herba Britannica* des Anciens*), le *trifolium fibrinum* ou *trefle d'eau*. Mais toutes ces plantes étant très acres, très-ameres & très-chaudes, il faut les tempérer; & cela ſe fait par le moyen de l'*oſeille* (ſurtout de la *ronde*, & de l'*oxytriphyllum*,) du *pourpier*, de l'*endive*, du *piſſenlit*, toutes plantes qui moderent l'activité des anti-ſcorbutiques; car les *ſcorbuts de terre* étant fort différens du véritable Scorbut, qui eſt le *mal de mer*, c'eſt une néceſſité d'y apporter de la modération; & cette néceſſité devient ſurtout indiſpenſable par rapport aux corps & aux tempéramens des malades de ces

* Voyez MUNTINGIUS, *De Herba Britannicâ Antiquorum verâ.*

pays-ci, dont le ſang bilieux, & par conſéquent enclin à s'exalter, demande abſolument cette précaution.

Une autre attention dans l'uſage des Plantes anti-ſcorbutiques, c'eſt de ne les pas employer en décoction; parce que le *volatil ſpécifique* de ces Plantes s'évaporant par l'action du feu, ce n'eſt plus gueres que l'impreſſion de leur marc, à laquelle on expoſe le ſang brûlé ou atrabilaire des Scorbutiques. Pour cela, on en fait des jus ou des *ſucs aqueux* *, en les pilant avec de l'eau d'*oxytriphyllum*, de pourpier, de chicorée, &c. Mais la meilleure & la plus ſûre maniere de donner les Sucs Anti-ſcorbutiques, c'eſt de les faire prendre par fréquentes & petites doſes, comme ſeroient des potions cordiales, que l'on donneroit à la cuillere, deux ou trois cuillerées à la fois toutes les deux heures. Car c'eſt une attention ſinguliere qu'il faut avoir (& que des Praticiens ne peuvent trop s'inculquer dans l'eſprit,) que de reſpecter la ſenſibilité de la nature des parties du corps humain, par les égards que

* Voyez la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. IV. pag. 129.

l'on doit à ce que l'on appelle *ſenſus Naturæ*, ſi fort recommandé par le célebre Praticien * de nos jours. Faute de cette attention, les remedes, quand ils ſont vifs, bleſſant par leur ſimple contact le tiſſu nerveux des parties malades, les affectent ſpaſmodiquement, & par la diſpoſition *ſpaſtique* où ils les jettent tout d'abord, ils les tiennent en contraction, & par-là les mettent hors d'état de profiter du ſecours qu'on leur veut donner. De là viennent les inutilités de bien d'excellens remedes, qui tournent même au détriment des malades, parce qu'ils ont à en ſouffrir tous les dangers, ſans en retirer le fruit qu'on s'étoit propoſé.

Un autre écueil trop ordinaire dans la cure des *affections ſcorbutiques*, c'eſt la purgation, que l'on y avance, & que l'on y réitere trop fréquemment, & ſouvent par des purgatifs trop vifs ou trop actifs : car le ſang & ſa lymphe ſe trouvant en *ſtaſes* dans les viſceres, & comme *enchevêtrées* dans tant de capillaires, les humeurs ſont hors de l'atteinte des purgatifs, & en même-tems hors d'état, de ſituation, &

* STALH, *De Senſu Naturæ in morbis.*

de *crafe*, pour fuivre l'impreffion des purgatifs. De-là furviennent de nouveaux troubles dans l'œconomie animale ; & ces troubles augmentent le danger de la maladie, & la fatigue du malade.

Il n'eft gueres de maladies où il foit plus permis de fe paffer de la purgation, ou de la différer, que dans les *affections fcorbutiques*, parce qu'il n'en eft point où il paroiffe moins de mouvemens ou de tentatives vers la dépuration de la maffe du fang. Les fymptomes les plus marqués ou les plus notables y partent la plûpart de la partie rouge, comme font des faignemens de nez, des gencives faigneufes ou enfanglantées ; fans que la partie blanche y prenne aucunement part, puifqu'il n'eft point de maladies où il paroiffe moins d'*éphidrofes* ou de fueurs véritables ; de forte même que les cours de ventre qui y arrivent, font bien moins des évacuations de férofités, ou de bile, travaillées par la digeftion, que des excrétions forcées, que l'*éréthifme* qui regne dans le genre nerveux pendant le cours des *affections fcorbutiques*, excite dans le bas-ventre.

Le soin d'un Medecin pour la cure de ces maux, doit être principalement de tenir fluide la masse du sang, pour prévenir les *considences* où elle est si incline de tomber par la fréquence des *lacunes*, pour ainsi dire, qu'elle se creuse dans autant d'endroits qu'il y a de *taches* ou d'*ulcérations scorbutiques* sur l'habitude du corps, ou ailleurs. Pour y parvenir, il est bon, 1°. de faire usage des *calmans*, lesquels, en entretenant ou rétablissant la souplesse des fibres, conservent à la *vertu systaltique* sa puissance ou toute la liberté de son action. 2°. Il faut ordonner la boisson abondante, & toûjours chaude, de quelque *delayant* convenable, comme des tisanes faites avec les racines de scorsonere, d'oseille, de bardane, de réglisse, &c. pour défendre les *solides* contre l'ulcération dont les menace le ralentissement de la lymphe *scorbutique* dans le tissu de leur parties. Cependant pour dérober, autant qu'il est possible, de l'humeur qui se porteroit aux endroits où déja les fluides sont arrêtés, il convient de faire prendre aux malades le *petit-lait* rendu laxatif par les *tamarins* qu'on y fait bouillir, avec

une poignée de quelque herbe *anti-ſcorbutique* tempérée, qu'on y laiſſe infuſer. Il faut auſſi faire prendre ſouvent aux malades, tantôt un gros de *crême de tartre*, tantôt un gros de *magnéſie blanche*, le tout accompagné de *lavemens* de ſimple décoction émolliente, pour faciliter l'iſſue des humeurs ſans les irriter. Mais la maladie étant guérie, c'eſt le tems où la quantité de ſéroſité qui occupoit ou qui alloit occuper les parties malades, rentre dans les petits vaiſſeaux pour refluer dans les grands; alors il convient d'emploïer les *purgatifs*: C'eſt en effet le tems de ſonger à décharger la Nature d'un ſurcroît de ſucs, lequel pourroit embarraſſer la circulation du ſang, & occaſionner dans les viſceres des congeſtions, qui deviendroient les cauſes d'autres maladies. Le *ſené*, le *ſel d'Epſom*, la *manne*, la *racine de jalap* conviennent ici.

Mais en ſuivant le cours de la *lymphe* à travers les parties où elle a à circuler, l'on eſt étonné du nombre de maladies qu'elle cauſe ou qu'elle occaſionne. Car c'eſt une réflexion que fournit la nature même de la circulation de la *lymphe* dans le corps

humain : c'eſt qu'elle va bien plus loin dans ſes diſtributions que la *partie rouge* du ſang ; puiſque tandis que celle-ci ſe borne à l'extrémité de ſes capillaires propres ou ſanguins, la lymphe ou la partie blanche du ſang enfile les canaux artériels lymphatiques, & par eux prolonge ſa circulation d'une part juſques dans la peau qui couvre l'habitude du corps, & où ſe paſſe la tranſpiration ; & (ce qui eſt bien d'une autre conſéquence) elle enfile d'autre part les tuyaux des nerfs, par les fibrilles de la ſubſtance médullaire du cerveau, pour y porter la matiere des eſprits ou du ſuc nerveux.

Ainſi, tandis que le ſang, par ſa *partie rouge*, borne ſa circulation à l'extrémité des arteres capillaires ſanguines, il en recommence une infiniment plus étendue par ſa *partie blanche*, qui eſt la lymphe. Car après avoir traverſé ces regions inconnues du corps humain, (ce ſont les ſentiers innombrables que forment, ou lui tracent les fibres de la ſubſtance médullaire du cerveau) cette *lymphe* ſe ramaſſant, pour ſe rabattre & entrer dans les cordons des nerfs, par les

racines qui ſortent de cette ſubſtance, elle ſe répand, en deſcendant, ſur toutes les parties inférieures, glandes, viſceres, & membranes : En effet, celles-ci n'étant que des expanſions ou des développemens des fibres nerveuſes, eſt-il douteux que le *ſuc nerveux* (cette *lymphe nervale*, parce qu'elle eſt préparée dans le cerveau) n'imbibe toutes les parties qu'on vient de nommer? Car elles ſont comme les appendices des nerfs, étant toutes nerveuſes & membraneuſes par l'immenſe nombre de filets vaſculeux qui les compoſent, leſquels ſont autant nerveux que leurs tuniques ſont tiſſues de nerfs. C'eſt donc une circulation véritable que le cours de la *lymphe*; puiſqu'après avoir arroſé, imbu, & comme nourri les parties membraneuſes, elle ſuinte ou diſtile de tous les points qui ſont les pores des membranes, & qu'elle eſt repriſe enſuite ou comme *rebue* par les veines lymphatiques, qui, après l'avoir *reſſaſſée* ou *rectifiée* à force de filtrations, & comme par de nouvelles *filieres*, dans les glandes & les membranes du méſentere, la rapportent dans les veines ſanguines, & dans

le canal thorachique, & par lui dans le cœur.

LXIV. Les Ecrouelles.

Il est évident, par ce que je viens de dire, que cette circulation de la *partie blanche* doit être susceptible de tous les inconvéniens qu'encourt la circulation de la *partie rouge :* Ce sont ici des *congestions* sanguines ou phlegmoneuses, des stagnations de sang, ou des engorgemens qui se font dans les parties sanguines. Ce seront donc des *stases*, des ralentissemens, des *inerties*, des croupissemens, qui se feront de la *portion blanche* dans les parties nerveuses, membraneuses, glanduleuses. On voit par-là les origines ou causes primordiales de toutes les maladies qui attaquent les *glandes*. Ces maladies, telles que sont toutes les *affections écrouelleuses*, sont très-fréquentes parmi les Pauvres ; par la raison que la cause universelle de toutes les maladies, agit principalement sur les corps des pauvres gens. Cette cause est l'*insensible transpiration*, qui se supprimant plus volontiers sur des corps tels que les leurs, mal vêtus, mal-propres, mal nourris, & mal logés, la matiere de l'insensible transpiration retenue en eux, y accroît

d'autant plus la quantité de la partie blanche du ſang : alors la circulation de la *lymphe* s'embarraſſe, à proportion que le volume s'en groſſit, & qu'elle afflue dans les vaiſſeaux artériels-lymphatiques, & dans tous les ſécrétoires des parties, ſoit vaſculeuſes, ſoit glanduleuſes. La preuve en eſt ſenſible dans l'obſervation connue de tout le monde, que les *écrouelles* commencent ordinairement à paroître le long du cou, préciſément donc dans l'endroit où deſcend la huitieme paire de nerfs, laquelle porte les *eſprits* ou le ſuc nerveux à tous les principaux viſceres, & en particulier au méſentere & à ſes glandes. C'eſt donc à dire, que les *écrouelles* commencent à ſe former dès que la lymphe qui étoit éparſe par tout le cerveau, ſe ramaſſe, en s'affinant, pour s'inſinuer dans les fibres des nerfs. Mais ſi ce volume de lymphe ſe trouve encore trop abondant, ou trop gros, pour pouvoir, ſans s'amonceller, entrer dans les fibres des nerfs, & ſe mettre en direction ou en file, pour y commencer ſa circulation vers les parties inférieures ; alors le *glanglion cervical*, ſi conſidérable d'ailleurs, ne ſe trou-

vant point aſſez en force, nonobſtant toute ſa vertu muſculaire, pour pouſſer cette affluence de lymphe, il s'en fait des nœuds, qui ſont des glandes gorgées de ce ſuc ralenti & retardé dans ſa marche; & ce ſont les prémices ou les avant-coureurs de l'*affection ſcrophuleuſe*, qui menace tout le corps. Car ce premier embarras de lymphe montrant le ralentiſſement de ce fluide, il annonce l'état de *ſtaſe* qui va ſe communiquer juſqu'aux parties du bas-ventre : Ce ſont les *glandes* du *méſentere*, qui recevant la lymphe épaiſſie & tardive dans ſon cours, s'en imbibent elles-mêmes, & en conſéquence le retour de la circulation de la lymphe étant interrompu, par ſon retard ou ſon trop long ſéjour dans ces filtres, elle remonte appéſantie, & rentre mal dégroſſie dans les vaiſſeaux ſanguins & dans le cœur. Par-là toute la maſſe du ſang ſe trouve infectée de ſéroſités qui ſont devenues aigres, acides, ou ſalines, à meſure qu'elles ſe ſont épaiſſies. Tel eſt particulierement l'état des *écrouelles* dans le corps des enfans; parce que la lymphe ſurabonde dans les premieres années de leur vie, où tout
eſt

eſt laiteux dans leurs entrailles. Ainſi les premiers engagemens que la lymphe a pris dans leurs nerfs, & par eux dans les *glandes*, ſurtout du *méſentere*, deviennent les ſources de tant d'*affections ſcrophuleuſes*, qui affligent les adultes pendant toute leur vie, parce qu'elles naiſſent & croiſſent avec eux.

Une telle *étyologie* découvre l'origine la plus certaine des embarras des premieres voies par les glaires & les viſcoſités qu'on leur attribue. Mais la ſource en étant ſi profondément dans les premiers ſucs chyleux qui ſe gâtent dans les glandes du méſentere & des inteſtins, le mal-entendu des humeurs des premieres voies devient manifeſte : Du moins c'eſt cette étyologie qui fait connoître la raiſon de la durée des *écrouelles*, & de l'incurabilité dont on les taxe. Car les ſucs des nerfs ne reſſemblant en rien aux humeurs qui font des abſcès, ne ſont pas ſuſceptibles de ces coctions ordinaires, qui terminent les tumeurs inflammatoires par la ſuppuration. La maniere de traiter ces maladies, doit donc être toute différente ; & c'eſt

pourquoi la cure des *écrouelles* a un si mauvais succès, parce qu'on s'y prend souvent à les traiter par vouloir les faire suppurer. Ce sont des *onguens*, des applications d'*huiles*, de *baumes*, & de semblables *topiques*, par où, comme par des spécifiques, l'on entame tout d'abord la cure des *écrouelles*. Mais, parce qu'on fait une maladie locale ou particuliere, & passagere, d'une affection qui est habituelle, fixe & générale, puisqu'elle a son principe dans toute la masse du sang, l'on change, au grand malheur des pauvres gens, le genie ou la forme du *mal écrouelleux* dans la ressemblance d'une maladie phlegmoneuse, inflammatoire & *suppurative*. C'est donc à dire, qu'on impute à la Nature ce qu'elle ne fait point, & qu'on lui demande ce qu'elle ne peut accorder, savoir, la *suppuration*. Mais en ne se prenant qu'aux vaisseaux san guins qui avoisinent ou entourent la glande *scrophuleuse*, c'est mettre cette glande comme à sec, en la dénuan des sucs sanguins qui la fomentoient & c'est ce qui la fait dégénérer dans ces ulcérations *scrophuleuses*, qui n

laiſſant écouler que des *ichoroſités* ou des ſéroſités gluantes, achevent de rendre le mal incurable.

D'autres employent les cathérétiques, ſans craindre même les corroſifs, pour conſumer, diſent-ils, la *glande ſcrophuleuſe.* En voit-on plus de ſuccès ? N'eſt-ce pas au contraire en conſéquence, que de pauvres enfans demeurent eſtropiés, avec des bras, &c. *atrophiés*, & hors d'état de pouvoir travailler de leurs profeſſions ? Cependant à quels tourmens n'expoſe pas ces pauvres malheureux une telle Medecine Chirurgicale ! En effet, y a-t-il moyen de défendre les parties voiſines, ſouvent tendineuſes, mais toujours nerveuſes, contre l'impreſſion des *corroſifs*, leſquels trouvant plus de facilité à mordre ſur les parties ſaines qui ſont molles, & propres à s'imbiber des ſels, qui ſe fondent volontiers en de pareilles chairs, portent leur action ſur ces endroits, plutôt que ſur le corps dur & compacte de la glande? L'on ſait d'ailleurs de combien de ſortes de vaiſſeaux eſt compoſée une glande, que l'*habitude* * ſeule, ou le genre de ſubſtance,

* Voyez HEISTER, *Compend. Anatomic.*

diſtingue ſingulierement de toute autre chair. Car ce ne ſont ni des vaiſſeaux ſanguins ſeuls, ni des lymphatiques, ni des fibres nerveuſes, ou membraneuſes, qui font connoître l'habitude, la forme, ou la tiſſure d'une glande; mais on la connoît par un tiſſu particulier de tous ces vaiſſeaux, qui eſt plus reconnoiſſable au toucher & aux yeux, que par le démêlement de chacun de ces vaiſſeaux. Quelle incertitude donc dans l'uſage des *corroſifs*, qui entamant indifféremment tous ces vaiſſeaux, occaſionnent ces productions fongueuſes & baveuſes, ces excreſcences carcinomateuſes, ces hémorrhagies, qui déshonorent ces remedes, ſans guérir le mal ! Car ils lui font au contraire changer ſa forme & ſa nature, pour en prendre une beaucoup plus dangereuſe, & bien moins guériſſable encore que celle des *écrouelles*. Auſſi de grands Chirurgiens ſe refuſent-ils à de tels panſemens. Quelques-uns ſe décident pour l'extirpation des *glandes ſcrophuleuſes*, prétendant qu'une douleur paſſagere en ſauve de plus longues Mais les glandes ſcrophuleuſes ne ſont point comme des tumeurs

enkyſtées, telles, par exemple, que beaucoup de *loupes*, auxquelles il ne faut preſque qu'ouvrir une iſſue par l'inciſion de la peau, pour qu'elles ſe préſentent comme ſous l'inſtrument de l'Opérateur. Ces *glandes* ſont comme corporifiées avec les parties voiſines, arteres, tendons, nerfs. Ce ſont donc de telles parties qu'un Opérateur trouve ſous ſes inſtrumens, par leſquels il emporte ce qu'il ne lui eſt pas poſſible après de réparer, ou de rajuſter. Delà viennent ſouvent des hémorrhagies, qui ont quelquefois fait périr des malades ſous le fer de l'Opérateur. D'ailleurs la cauſe des *écrouelles* étant dans le ſang de ceux qui ne les ont pas gagnées par la contagion de ce mal, eſt-ce guérir un mal dans un endroit, lorſqu'il y a de quoi le voir renaître dans un autre? Et c'eſt ce qui eſt vrai, ſurtout en fait de maux de *glandes*; car c'eſt la lymphe qui les abreuve. Or la lymphe n'eſt point reſſemblante au ſang, de la dépuration duquel on peut ſe flatter : au contraire, les vices de la lymphe ſont ſi intimement concentrés dans les parties gluantes de ce fluide, que quand la *dyſcraſie* s'y eſt une fois éta-

blie, elle y tient comme dans une forte glu , qui ne lui permet point d'en être détachée.

Une autre maniere de traiter les *écrouelles*, aussi défectueuse que la premiere, c'est de vouloir en tarir la source à force de purgatifs, surtout de phlegmagogues, de mercuriels, &c. La raison de ces mauvais succès, c'est que l'on s'imagine n'avoir à attaquer que les glaires ou les pituites malignes qui infestent les corps *scrophuleux*. Mais le siége de la lymphe glaireuse, qu'on nomme ici pituite *maligne*, est autant éloigné de l'endroit d'où l'on tire les humeurs, que l'origine des nerfs, qui est dans le cerveau, est distante des intestins, où se passe l'action de ces purgatifs. C'est donc attaquer des humeurs dans un endroit qui est hors de portée d'avec celui où elle résident. Ainsi ce sont des précipitations, des fontes ou des *colliquations*, & des déprédations d'humeurs, en pure perte; parce qu'elles jettent le corps en *atrophie*, en vuidant tout, excepté l'humeur qui fait le mal. Une raison générale qui fait que toutes les manieres de traiter les *écrouelles* sont si malheureuses, c'est que l'on sort de

la maxime d'HIPPOCRATE, ſavoir, que les maladies qui ſe ſont formées de longue main, doivent être traitées longuement, parce qu'elles ne ſe guériſſent qu'avec du tems. C'eſt ce que l'on n'obſerve point ordinairement dans les maladies des Pauvres ; ils n'ont pas, dit-on, le tems d'être malades, & ainſi il faut traiter rapidement leurs maux. Mais qu'en arrive-t-il ? Tout le contraire de ce que l'on prétend : loin d'apporter un prompt ſoulagement, on ne fait que prolonger leurs maladies, & on les rend même incurables; parce qu'on ne veut pas ſuivre de certaines regles, qui ne déplaiſent cependant qu'à cauſe qu'il faut du tems & de la patience pour en voir les effets.

On ne doit pas regarder les *écrouelles* comme des dépôts d'humeurs, ou comme des abſcès ordinaires. Au contraire, ce ſont des tumeurs dont l'humeur eſſentielle à ces maux n'eſt nulle part moins réſidente que dans les endroits d'où elles ſortent : elles ſont inhérentes ou habituelles, parce qu'elles tiennent originairement au tiſſu que les parties ſe ſont fait. Mais c'eſt moins en traitant la por-

tion d'humeur qui grossit une glande *scrophuleuse*, qu'on parviendra à la guérir radicalement, qu'en se proposant de réparer insensiblement l'altération qu'ont contractée les parties nerveuses.

C'est une espece de *synovie* que ce suc gluant qui imbibe les glandes scrophuleuses, ou qui en suinte quand elles s'ulcerent, ou qui s'attaquant à la substance des os, les ronge ou les carie, comme il n'arrive que trop souvent dans les affections scrophuleuses. Or l'on sait combien il faut de tems pour guérir les maux qui dépendent du vice de la *synovie* des parties nerveuses, tendineuses, &c. aussi-bien que ceux qui attaquent les *jointures*, dont les abscès dégénerent dans ces écoulemens de *synovie*. Cette sorte de suc étant de la nature ou de l'ordre des parties *spermatiques*, est par conséquent mal-aisée à réparer. C'est d'ailleurs le suc nourricier immédiat des parties *osseuses*, *tendineuses*, ou *nerveuses*; & un pareil suc ne peut être que difficilement atteint par les remedes, pour être corrigé de sa *dyscrasie*. C'est donc ce qui fait que l'on est obligé d'apporter bien du tems

pour

pour achever les cures qui en dépendent. Et voilà la raiſon pourquoi l'on ne parvient à guérir les *affections ſcrophuleuſes* qu'avec bien de la patience. C'eſt auſſi pourquoi on s'y trompe journellement, parce qu'on veut les guérir promptement. Enfin ces guériſons ne s'operent que par les remedes *altératifs* ; & néantmoins on n'y emploie ordinairement que des purgatifs, des fondans, & ſemblables violens *colliquatifs*. Cependant il eſt conſtant que par le moyen des *altératifs*, on a ſouvent guéri parfaitement des affections ſcrophuleuſes accompagnées d'ulcérations & de caries. On peut donc conclurre de cela, & l'avancer hardiment pour le bien des Pauvres, que les *écrouelles* ne ſont pas incurables. Il me reſte à tracer la maniere de les traiter ; & c'eſt ce que je vais faire ici.

LXV. La cure des Ecroüelles.

Il ne faut jamais perdre de vûe que la lymphe *nervale* qui va s'épaiſſir dans les glandes *ſcrophuleuſes*, tient immédiatement à la partie blanche du ſang, dont elle eſt la production, comme le ruiſſeau l'eſt de ſa ſource. Ainſi ce ne peut être que par le ſang que l'on parvient juſqu'à cette *lym-*

phe, pour lui communiquer la vertu des remedes qui lui ſont deſtinés: c'eſt pourquoi il faut s'étudier à ce que la maſſe du ſang ne porte pas trop de lymphe, ni ne ſe porte pas trop elle-même vers ces parties. Il faut pour cet effet les contenir enſemble de façon, que tous deux, ſans ſe déſunir, circulent uniformément dans les vaiſſeaux ſanguins, ſans ſe dérober dans les lymphatiques. C'eſt l'effet des ſaignées; & c'eſt par où il faut commencer la cure des *écroüelles*, les réitérant même de tems en tems, & cela pour deux raiſons: 1°. Pour diminuer le volume du ſang & la quantité de ſa maſſe, afin de prévenir les débordemens dont on vient de parler. 2°. Pour opérer une eſpece de *transfuſion*, en ôtant ainſi une portion d'un ſang ſuſpect du vice que l'on veut éteindre dans les affections *ſcrophuleuſes*, afin de lui ſubſtituer des ſucs nourriciers qui en renouvellent la maſſe. Il faut pour cela preſcrire un régime ſobre, & exempt de tout ce qui eſt vineux, ſalé ou de trop haut goût. Cependant le malade boira abondamment d'une tiſane *diapnoïque* tempérée, faite avec les racines de ſcorſonere, de bardane

ou même avec la ſquine, la ſalſe-pareille, les ſantaux, la rapure de corne de cerf, le tout tempéré toûjours par le mélange des racines d'oſeille, de fraiſier, de chiendent, &c. & un peu de régliſſe. Après quelques ſaignées, & après avoir fait boire largement pendant cinq ou ſix jours, l'on purge le malade avec le *ſel d'Angleterre*, &c. comme on le trouvera dans les formules *; & dès le lendemain de la purgation, l'on commence l'uſage des poudres de *limaille de fer* avec les autres abſorbans appropriés, dont l'on donne une doſe trois fois le jour. Après avoir paſſé une quinzaine de jours dans l'uſage de ces poudres & de ces tiſanes, on reſſaigne le malade (ſurtout s'il eſt replet) avant que de réitérer la purgation. Cette ſeconde purgation pratiquée, l'on donne, deux ou trois fois le jour, un petit bol compoſé de quinze grains de bonne *thériaque*, & de trois grains d'*æthiops minéral*; de ſorte que dorénavant l'on continue ces bols des mois entiers, faiſant boire toujours quelques verres de la tiſane *diapnoïque*, & ſans

* Voyez la *Pharm. des Pauvr.* Tom. IV. p. 183.

manquer à ſaigner le malade environ tous les deux mois, ſurtout ſi ces remedes l'échauffent. Il eſt à propos de recommander à ces malades quelque exercice de corps, conforme à leurs profeſſions; car un peu de mouvement leur convient. Ainſi ces remedes ne doivent point empêcher les Pauvres de travailler à leurs métiers juſqu'à un certain point. Si leurs nuits étoient inquietes, ou qu'ils ſentiſſent des douleurs, ſoit dans les glandes *ſcrophuleuſes*, ſoit ailleurs, on leur donneroit les ſoirs un demi-grain ou un grain de *laudanum* dans le bol qui doit ſe prendre avant le ſoupé. Si même les douleurs devenoient conſidérables, on ſubſtitueroit à l'*æthiops minéral* quatre grains de *cinabre naturel*, & un grain de *pilules de cynogloſſe*; & alors on quitteroit les *tiſanes diapnoïques*, pour prendre celles qui ſeroient compoſées uniquement de racines de chien-dent & d'oſeille, avec la régliſſe, & l'on ajouteroit un demi-gros de nitre purifié ſur chaque pinte.

Cependant on ne négligera point les tumeurs *ſcrophuleuſes*; on y tiendra continuellement appliqués quelque

emplâtres, comme ceux de *ſavon*, de *minium* avec le *camphre*, de *tacamahaca*, de *ciguë*: car ces applications affermiſſant, par leur compreſſion, les fibres nerveuſes, auxquelles elles ſervent de points d'appui, en même-tems qu'elles les rendent ſouples, elles préviennent l'ulcération de la glande *ſcrophuleuſe*. Il arrive encore, dans ces ſortes de maux, que les têtes des os, des genoux, par exemple, ſe gonflent ou ſe tuméfient. En ce cas il faut réitérer les ſaignées; parce que le volume du ſang rompt ou affoiblit le *ton* des ſolides, & même des oſſeux. Mais il faut continuer les bols, en tenant ſur ces tumeurs l'emplâtre *de ranis cum mercurio*, & ayant auſſi ſoin de réitérer les purgations ci-deſſus, ou ſemblables. Mais ſurtout l'on doit éviter toute application qui pourroit faire ſuppurer, ou faire ouvrir en quelque autre maniere la partie *tuméfiée*. Enfin, ſi (ce qui n'arrive gueres par cette méthode-ci) un os ſe découvroit, parce qu'il ſe feroit carié, ou ſi une glande s'entr'ouvant venoit à s'ulcérer, on ne ſauroit traiter ces ouvertures avec trop de douceur & de ménagement, évitant tout ce qui

eſt corroſif, ou pourriſſant, ajoutant au contraire dans les poudres convenables en ces cas, le *mercure doux* parfaitement dulcifié, le *laudanum*, ou quelques *gouttes anodynes*. Il eſt d'une telle importance de ne rien faire qui favoriſe l'ouverture des vaiſſeaux, que quand la peau qui les recouvroit eſt rompue, il faut appliquer ſur tous les points de leur ſuperficie, des molécules auſſi peſantes que ſont celles du *mercure*, pour les affermir, en-même-tems que par celles de l'*opium* on arrête l'irritation.

Cette méthode paroîtra peut-être longue ou ennuyeuſe. J'en conviens : mais auſſi elle n'eſt point ſujette aux inconvéniens des autres manieres de traiter cette maladie, & elle s'accorde mieux avec les occupations de la plûpart des Pauvres. Enfin elle mene à la guériſon parfaite ; c'eſt ce que l'expérience a fait voir ſur des malades qui avoient des eſpeces d'*exoſtoſes* aux genoux, ou des *caries* aux doigts & aux orteils. Les longueurs de cette méthode ne viennent donc, ni du défaut de l'Art, ni par la faute de l'Ouvrier, mais parce qu'il faut ſuivre pas-à-pas les mouvemens de la

Nature, qui n'opere que ſuivant les regles auxquelles elle a été aſſujettie. C'eſt d'elle dont il faut attendre les tems & les momens auxquels elle acheve ſes *digeſtions*, ſes *dépurations*, & ſes *coctions*. De même donc que des vins ne deviennent potables qu'après pluſieurs années, & que des fruits laiſſent paſſer des ſaiſons juſqu'à ce qu'arrive celle à laquelle ils deviennent bons à manger ; de même auſſi il eſt des maladies qui ont beſoin de longs eſpaces de tems, pour parvenir au degré de maturité que demandent les ſortes d'humeurs qui les cauſent.

LXVI. Le Cancer.

Lorſque la *lymphe* eſt ralentie dans les glandes, elle y cauſe encore d'autres maladies : car étant la premiere de toutes les productions qui peuvent ou qui doivent ſortir de l'œuvre de la nutrition, elle fait que des glandes ou des ſachets véſiculaires glanduleux deviennent des repaires de productions ou d'aſſemblages monſtrueux ; telles ſont les *moles*, les *loupes*, les *ſtéatomes*, les *mélicéris*, les *cancers*, &c. Je vais parler de cette derniere eſpece de maladie, aſſez commune, & infiniment dangereuſe, par-

ce que le vice de la lymphe qui en eſt la cauſe, renferme beaucoup de *malignité*, au point même qu'il en eſt preſque *indefiniſſable.* Il prend ſa ſource dans une *panſpermie* de différens ſucs, qui exudent de tous les différens vaiſſeaux, ſanguins, lymphatiques, nerveux, &c. qui compoſent le corps d'une glande. C'eſt comme une roſée *érugineuſe*, ſemblable à la *nielle*, qui ronge, brûle, & détruit les plantes, les fleurs & les fruits. C'eſt un réſultat de ſucs déſappropriés, confondus cependant les uns avec les autres, qui rongent, pourriſſent, durciſſent, détruiſent enfin, de quelque maniere que ce ſoit, le tiſſu des glandes, leſquelles dégénerent en ces hideuſes ulcérations qui déſignent les *Cancers.* Toutes les glandes ſont ſuſceptibles d'une pareille impreſſion; mais aucunes n'y ſont ſi ſujettes que les glandes des mamelles. L'on croiroit d'abord que la nature & certains aſſujettiſſemens corporels dans les perſonnes du ſexe, leur approprieroit ce mal, parce qu'èn elles les mamelles ſont deſtinées à des uſages qui ne ſont pas communs aux hommes: cependant l'on a vû, & plus d'une fois,

des hommes attaqués de *cancers* dans les mamelles. Ce ne peut donc être qu'à raison de la *lymphe*, & de la tissure des glandes des mamelles, que cette misérable maladie est affectée singulierement à ces parties.

Cette disposition particuliere de la lymphe, & du tissu de la glande dans les *cancers*, consiste donc dans la lésion singuliere que souffre ce tissu par le vice particulier de la lymphe. Celle-ci, comme isolée, pour ainsi dire, dans une glande simplement durcie, ou purement *scrophuleuse*, s'enveloppe dans un de ses sachets vésiculaires, lequel s'accroît en végétant, & s'amplifie insensiblement par les vaisseaux dont il se grossit; tels sont ceux qui se forment dans les polypes. Ce ne sont que des vaisseaux *postiches* ou étrangers, parce qu'ils sont acquis, surnuméraires ou sur-ajoutés, sans avoir de liaison essentielle avec les vaisseaux qui sont de l'institution de la Nature pour l'entretien de ces parties. Au contraire, dans le véritable *cancer*, ce n'est plus une lymphe simplement, ou par elle-même, fixée, & bornée par une enveloppe qui la sépare des vaisseaux

naturellement faits pour la nourriture des parties ; c'eſt un délabrement ſecret, qui ſe fait immédatement dans tous les vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques & nerveux, & dans les différens ſucs qui ſuintent de toutes ces différentes bouches ouvertes & béantes, ſurtout de celles des nerfs qui y diſtilent le ſuc nerveux. C'eſt, d'une part, cette *panſpermie* de ſucs ; &, de l'autre, cette liaiſon des nerfs qui répandent leur lymphe dans celles des glandes des mamelles, qui fait le caractere de malignité des tumeurs *cancéreuſes*. Tout cela ſe comprend aiſément par la nature des tumeurs *enkyſtées*, qui ne tenant que par un pédicule aux parties voiſines, ne végetent que par les ſucs qu'y répandent les vaiſſeaux poſtiches & nouveaux qui ſe forment dans l'enveloppe qui fait le *kyſte* ; car il concentre uniquement la lymphe qui s'y fait, & qui y eſt toute renfermée & fixée. Ainſi l'on peut emporter ces ſortes de tumeurs avec leurs *kyſtes*, ſans aucunement intéreſſer les parties voiſines, ni délabrer leurs vaiſſeaux. Voilà pourquoi il eſt ſûr & facile d'extirper des *lou-*

pes ; au lieu qu'il ne faut jamais attaquer ni avec le fer, ni avec le feu, un véritable *Cancer*.

LXVII. La maniere de traiter les Cancers

La bonne maniere de traiter les *Cancers*, c'eſt de faire enſorte, dès le commencement, que la glande *tuméfiée* & durcie ſe borne à elle ſeule, ſans que les vaiſſeaux voiſins s'engorgent, ou ſe délabrent: ainſi rien de plus pernicieux dans ces commencemens, que d'employer les *cloportes*, les remedes *mercuriels*, & les *fondans* ; car c'eſt préciſément développer le ſang, l'animer, & le porter impétueuſement vers la glande qui commence le mal. Au contraire il faut, par un régime ſobre, pourvoir à ce que le ſang ne prenne pas trop de volume, en même-tems que, par des ſaignées, on dérobe aux mamelles le trop de ſang qui s'y porteroit. Mais au lieu des *mercuriels* prématurément employés, & à la place des *cloportes*, ou de ſemblables *depuratifs* mal entendus, on fera prendre au malades des ſucs de plantes tempérées, digeſtives, mais *toniques*, pour affermir les fibres, afin qu'elles ne ſe prêtent pas trop volontiers à recevoir ou à laiſſer entrer dans la glande *tuméfiée*,

de nouveaux ſucs, ou des fluides étrangers. Ces plantes ſont la *chicorée ſauvage*, l'*endive*, l'*aigremoine*, la *bugloſe*, le *pourpier*, la *pimprenelle*, dont l'on tire les ſucs avec les eaux de *laitue*, de *cerfeuil* ou *de plantain*; faiſant d'ailleurs prendre des poudres abſorbantes, tempérées, toniques & calmantes, comme celles de *ſuccin préparé*, ou d'*yeux d'écreviſſes*, mêlées de *nitre purifié*, de *caſtoréum*, & de quelques atomes de *narcotiques* choiſis & légerement ajoutés dans ces poudres, dont l'on ordonne de petites doſes trois ou quatre fois le jour. Pendant tout ce tems, qui eſt quelquefois de pluſieurs mois, il ne faut rien appliquer ſur le ſein; ſinon peut-être que l'étuver légerement avec de l'*eau de morelle*, pour peu qu'il devienne douloureux. Et lorſqu'il paroît que la mamelle ſe gonfle, par l'abord du ſang qui y afflue, il convient d'y appliquer des *ſangſues*, non ſur le globe ou le haut du ceintre que forme l'éminence de la mamelle, pour ne point prendre les vaiſſeaux dans leurs extrémités ou ſur leurs fins, mais ſur ſes parties baſſes & déciſives : afin de les prendre & les ouvrir, pour les

vuider dans les endroits de leur montée, &, par ce moyen, intercepter ou prévenir l'affluence du ſang dans le corps de la mamelle. Cette précaution de vuider le ſang lui-même, vient d'une double obſervation : 1°. Les perſonnes du ſexe travaillées de pertes de ſang, ne ſont pas ſujettes aux *Cancers* : 2°. L'on a vû plus d'une fois, que lorſque le ſein ſe dégorge par le bout, ne fût-ce que d'une très-légere portion de ſang, il s'exempte de concrétion *glanduleuſe*. En effet, il eſt d'uſage de pratiquer la ſaignée du pié dans les occaſions qui regardent les perſonnes du ſexe ; ou bien d'appliquer les ſangſues au fondement, quand quelque affection hémorrhoïdale pourroit influer dans l'engorgement de ſang qui ſe porteroit aux mamelles. L'on n'a garde de s'oppoſer aux ſaignées du pié. Mais il eſt une obſervation ſinguliere à faire ; ſavoir, que le ſang des mamelles venant des arteres mamaires, c'eſt rendre la ſaignée beaucoup plus utile, en lui faiſant dérober de plus près le ſang qui aborde au cœur, lequel le pouſſe aux mamel-

les par les arteres. Or c'eſt par les veines *jugulaires* que le ſang afflue pl us abondamment au cœur, & par une chûte perpendiculaire. Ainſi la ſaignée de la *jugulaire* devient ſouvent en pareil cas plus utile que celle du bras, & que celle de pié.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque par ces ſecours l'on trouvera le ſang aſſez aſſujetti par le moyen des poudres cideſſus, en y ajoutant, s'il en étoit beſoin, quelque parcelle de *ſucre de ſaturne*, comme le conſeillent de ſages Praticiens, on fortifiera ces poudres en y joignant quelques grains de *limaille de fer* porphyriſée; & lorſqu'on ſe ſera apperçu que le ſang ſouffre l'uſage des minéraux ſans trop s'animer, l'on paſſera à celui des *cinnabres*, à la place des *martiaux*. Cette manœuvre étant de pluſieurs mois, il faut qu'en réitérant les ſaignées du bras, ou de la jugulaire, tous les mois, ou toutes les ſix ſemaines, l'on purge doucement le malade avec demi-once de ſel d'Angleterre, deux onces de manne, & une once de ſirop de chicorée compoſé de rhubarbe, ou de celui de pommes compoſé.

Tous ces ménagemens sont nécessaires pour empêcher que le *cancer* ne s'ouvre. Car tant que la peau, qui recouvre la glande, demeure dans son entier, elle affermit les vaisseaux dans leurs assiettes & dans leurs positions. Par ce moyen la *téneur* de la circulation des liqueurs se conserve ; de sorte que chaque suc garde sa *file*, & se tient dans l'ordre de son cours, pour se démêler de l'embarras qui se fait dans le corps de la glande. Au contraire, toute résistance est manquée dans les vaisseaux, dès que la peau venant à s'entr'ouvrir, ouvre aux sucs une issue, & aux vaisseaux qui les contiennent la facilité de les laisser s'échapper. Mais en conséquence les vaisseaux destinés à faire circuler le sang jusques dans les derniers capillaires, servent à le pousser au-delà de ses bornes, & à lui faire déborder ses sucs, lesquels dégénerent, dans les *Cancers*, ou en des hémorrhagies, qui leur sont si familieres, ou bien en cette sanie ou ces *ichorosités*, qui les rendent si hideux. Ainsi dès que le *Cancer* est ouvert, ce n'est plus de la *resolution* de la tumeur qu'il faut s'occuper principalement : mais

on doit veiller à ce que l'ouverture ne creuſe pas trop, ou ne faſſe pas de ſemblables progrès.

Pour y bien réuſſir, il faut diſtinguer la ſorte d'ouverture : car les unes ſont des ulcérations ſuperficielles ſur des parties qui ſont dures, douloureuſes, & enflammées ; les autres ſont plus creuſes & pourriſſantes, ſujettes à devenir puantes & cadavéreuſes. Sur les premieres l'on doit n'employer preſque que des *lotions* ou d'eaux, ou de ſucs de plantes, pour prévenir les cruelles douleurs & autres accidens ; car le mal étant incurable, ce n'eſt qu'une cure palliative qui y convient. Les eaux de *morelle*, de *frai de grenouille*, de *plantain*, les ſucs de grande *joubarbe* tirés avec ces eaux, les uns & les autres ou en particulier, ou mêlés enſemble, puis pilés dans un mortier de plomb, deviennent de grands adouciſſans, en même-tems que les parties *gravitantes* du plomb faiſant une preſſion légere ſur les vaiſſeaux découverts, reprennent en quelque maniere la place, l'action ou l'uſage de la peau. Dans cette même vûe, l'on ſe ſert du *ſucre de ſaturne*, dont l'on fait fondre quelques

ques grains dans l'*eau de morelle*, y ajoutant encore quelques *gouttes anodynes*; il faut avoir ſoin de renouveller ces lotions pluſieurs fois le jour.

Quand l'ouverture eſt pourriſſante, elle demande des remedes qui aillent à même fin, mais qui ſoient plus efficaces, & qui réſiſtent davantage à la pourriture, en réprimant les éroſions des *ichoroſités* qui enduiſent le fond & les côtés de l'ulcere. Ce ſont des poudres vulnéraires-abſorbantes-anodynes, dont l'on remplit l'ulcere. Ce que je recommande en particulier, c'eſt de mêler largement le *mercure doux* parfaitement dulcifié, avec ces poudres, ou bien les *cinnabres*, au lieu de mercure doux; parce que, comme on l'a dit en parlant des écrouelles *carcinomateuſes*, les remedes mercuriels répandant à plomb ſur les vaiſſeaux découverts, des milliers de globules peſans, tels qu'en contient innombrablement le *mercure*, ce ſont autant de petites maſſes qui peſent ſur les vaiſſeaux, & qui leur prêtent une ſorte de *ton* ou d'affermiſſement, pour réſiſter ou ſe ſoutenir contre l'éroſion. Mais quelques remedes que l'on emploie, l'on ne doit jamais omettre

d'y mêler les *gouttes anodynes*, quand les douleurs ou menacent, ou se font sentir ; de même que ceux qui savent le plus habilement appliquer les remedes corrosifs, y mêlent quelques grains d'*opium*. C'est pourquoi, pendant toute la cure d'un *Cancer*, c'est un soin qui ne doit gueres échapper à un Medecin, que celui de donner très-souvent, quelquefois même tous les jours, deux ou trois fois dans vingt - quatre heures, trois à quatre grains de *pilules de cynoglosse*, ou bien un ou deux grains de *pilules de styrax*, pour du moins laisser au malade l'espérance de l'*euthanasie* ou mort tranquile, tant souhaitable en pareil cas. A quoi il faut ajouter, que moyennant cette méthode, l'on épargne au malade tout le déplaisant & l'humiliant qu'apportent dans ces maux la pourriture, la puanteur, & l'ordure. En effet, l'on a observé que celles qui ont à mourir de leur Cancer (car quelques-unes finissent leur vie par d'autres maladies qui leur surviennent), meurent exemtes des cruelles douleurs qui les tourmentent, & des affreuses corruptions qui les infectent, sans ces précautions.

LXVIII. L'Epilepsie ou le Haut-Mal.

L'idée de *cacochymie* rapportée à celle de *cachexie*, qui la renferme, a donné jusqu'ici les causes des maladies qui ressortissent de la *partie blanche* du sang. On a vu que c'étoit une humeur grossiere, ou au moins une lymphe sensible, qui se montroit aux sens dans le *scorbut*, les *ecrouelles*, & le *cancer*. Mais le *suc nerveux* étant une lymphe émanée de la partie blanche du sang (laquelle lymphe n'en est pas moins réelle, quoiqu'elle soit imperceptible aux yeux, & incapable d'être touchée aux doigts,) il est de même susceptible des altérations qui conduisent à la corruption. Ces altérations sont des *discrasies*; la *discrasie* est la *cachexie* de la lymphe nervale; & ce vice du suc nerveux est la cause de l'*ataxie* des *esprits*, & en particulier celle de l'*épilepsie* ou du *mal-caduc*, qui afflige si souvent les Pauvres. Mais quelle est la nature d'une telle *discrasie*? Quelles en sont les sources? Elles se trouvent naturellement dans le même systême des lois de l'œconomie naturelle, dans laquelle nous prenons les *étiologies* de toutes les maladies des Pauvres.

Une seule observation vulgaire, &

à la portée des gens les moins inſtruits, fait appercevoir la cauſe de l'*épilepſie*. Cette maladie, laquelle eſt très-commune parmi les enfans, qui ſont travaillés de *convulſions* dès leurs plus tendres années, eſt certainement occaſionnée par la lymphe. Cette partie blanche du ſang, en circulant dans les corps des enfans, devient ſujette aux mêmes inconvéniens que la partie rouge dans les corps des adultes. Ici ce ſont des congeſtions *ſanguines* ou de la partie *rouge* du ſang : là ce ſont des congeſtions *lymphatiques*, ou de ſa partie *blanche* ; parce que dans les adultes, c'eſt dans les vaiſſeaux ſanguins que ſe font les réſiſtances à la circulation des fluides ; & que dans les enfans, c'eſt dans les vaiſſeaux lymphatiques que ſe font les réſiſtances au cours des liqueurs. Car comme les vaiſſeaux ſanguins ont des diametres figurés & meſurés au volume & à la nature de la partie rouge du ſang, les lymphatiques de leur part ſe trouvent naturellement en proportion avec la quantité & la maniere d'être de la partie blanche ; de ſorte que, comme le ſang proprement dit venant à bouffer, ou à

prendre trop de volume, s'accumule, ſans circuler, dans les vaiſſeaux ſanguins, de même la lymphe venant à s'épaiſſir, ou à ſe groſſir de volume, s'arrête dans ſon cours. D'ailleurs, il n'y a pas moins de réſiſtance à ſurmonter dans les vaiſſeaux lymphatiques, que dans les ſanguins ; parce que les uns & les autres ſont également interrompus dans leurs directions, & dans leurs poſitions, par des milliers de courbures, de cercles, d'angles, &c. toutes raiſons d'obſtacles au paſſage des fluides. Ce ne ſera donc qu'en ſuivant la *lymphe* dans ſes manieres de circuler ,& dans les *faux pas* qu'elle y fait, que l'on ſe mettra au fait des cauſes des maladies qui dépendent de la partie *blanche*. Ce ſeroit ici le lieu de parler de toutes les maladies des Enfans. Mais deux ſeulement d'entre elles ſuffiſent pour faire comprendre le vice du *ſuc nerveux*, lequel eſt la ſorte de lymphe qui fait le ſujet du préſent examen. Ces deux maladies ſont 1°. l'*Epilepſie*, ſingulierement affectée aux corps des enfans, par la nature des cauſes des convulſions *épileptiques*, qui ſont familieres à cet âge ; 2°. le *Rachitis*, qui

eſt ce qu'on appelle *chartre* ou *nouûre*, parmi le peuple. Cette maladie, qui eſt ſi particulierement propre aux nerfs des nouveaux-nés, juſqu'à leur troiſieme mois, ſervira à faire comprendre quelle doit être la qualité naturelle du ſuc nerveux.

J'ai déja fait voir la raiſon des maladies des Enfans, par l'embarras que ſouffroit la circulation de la lymphe, par rapport aux diametres, & aux poſitions des vaiſſeaux lymphatiques. Ces *diametres* ne ſont nulle part ſi étroits ou ſi ſerrés que dans les fibres des nerfs, & leurs *poſitions* ſont variées preſqu'à l'infini. Si on ajoute à cela la *craſe* ou la qualité propre au ſuc qui a à pénétrer ces réduits ſi malaiſés à pratiquer, c'eſt-à-dire, ce fonds de glu ou de mucilage, lequel tout fin qu'il eſt dans le *ſuc nerveux*, eſt cependant très-réel dans ce fluide, l'on verra d'un coup d'œil toutes les raiſons de *ſtaſe*, de ralentiſſement ou d'*inertie*, où peut tomber ſi aiſément un ſuc de cette nature, & dans ces ſituations. L'air extérieur qui ſe mêle dans les ſucs nourriciers des jeunes enfans, y eſt mal façonné, ou groſſierement travaillé; parce qu'il eſt très-

imparfaitement mêlé dans le chyle, dont le ſuc nerveux a à ſe pétrir ou à ſe former. D'ailleurs, l'air impur & mal-ſain que reſpirent les enfans des Pauvres dès qu'ils naiſſent, le lait groſſier qu'ils tirent de leurs meres, tout cela ne ſuffit-il pas pour occaſionner l'état de *diſcraſie* dont le ſuc nerveux s'infecte dans les affections *épileptiques ?* Car alors l'élaſticité de l'air, étant viciée elle-même, & mal domptée, parce qu'elle eſt mal tempérée dans des eſtomacs aliénés de leur vertu ſyſtaltique ; & cet air ſe trouvant mélangé d'un chyle auſſi groſſier, auſſi épais, & ſi peu pénétrable, peut-il en réſulter autre choſe qu'une lymphe ralentie ou rampante, qui ſortant d'une telle maſſe de ſucs, ne peut qu'occaſionner dans les nerfs les troubles qui font les accès d'*épilepſie ?*

LXIX. Le traitement de l'épilepſie.

Pour réuſſir à guérir la plûpart des *épilepſies* parmi les Pauvres, il faut les prendre dès leur origine. Si l'épilepſie eſt héréditaire de la part des peres ou des meres, c'eſt un mal incurable, auquel il ne faut qu'une cure palliative, mais néceſſaire. Car l'effet d'un mal ſi fâcheux, étant de rendre

les enfans ſtupides, inſenſés, ou incapables de penſer & de ſe conduire lorſqu'ils ſont adultes, il faut du moins conſerver à ces pauvres malheureux le peu de tête dont ils ſont capables ; & ce ſera à peu près par les mêmes moyens que l'on va tracer pour la guériſon radicale de ce mal dans les enfans, qui ne l'auront contracté que par la mauvaiſe diſpoſition du ſang ou du lait des nourrices, ou par de ſemblables cauſes qui leur ſeront propres.

Il faut d'abord commencer par traiter les *convulſions*, qui prennent ſi ſouvent aux jeunes enfans. Pour cela, dès le premier accès de convulſion, il faudra faire avaler au malade un peu d'*eau thériacale*, & lui en frotter les narines & les tempes. L'accès étant paſſé, l'on doit inceſſamment réduire l'enfant à ne vivre que du lait de la nourrice, pourvoyant d'ailleurs à ce que ce lait ſoit bien conditionné; & cela ſe fera en recommandant à la nourrice de ne point boire de vin, de cidre, ni de biere, & de ne pas manger des viandes ſalées, épicées, ni rien de haut goût. Cela ſuppoſé, elle ſe réglera à ne donner à têter

à

à l'enfant, que de trois heures en trois heures, sans lui donner de bouillie, ni rien de solide, lui faisant d'ailleurs prendre un demi-grain ou un grain de thériaque, dissoute dans un peu de son lait; & elle aura soin de lui faire avaler souvent de petites gorgées d'eau chaude sucrée. Si l'enfant n'avoit pas le ventre assez libre, elle lui feroit avaler de tems en tems un gros ou deux de sirop de chicorée composé de rhubarbe, ou de sirop de roses pâles. Si, nonobstant ces mesures, les *convulsions* revenoient, il ne faudroit pas perdre de tems à tirer une once ou deux de sang, ou même une palette, suivant l'âge; & cela pour conserver au cours du sang sa facilité à circuler sans s'embarrasser nulle part. Ensuite l'on feroit vomir l'enfant, en lui donnant à avaler de l'huile d'amandes douces, où l'on auroit dissous un gros, plus ou moins, de conserve de fleurs de pêcher, ou demi-gros de sirop émétique. En conséquence l'on continuera l'usage de la thériaque, & du sirop de chicorée composé, sans omettre le fréquent usage d'un peu d'eau chaude sucrée. On se gardera de sévrer trop

tôt cet enfant, & de lui donner trop tôt de la soupe ; car il faut être plus attentif à rectifier son sang, qu'à le faire croître en quantité, laquelle ne serviroit qu'à augmenter le fond du mal. En même-tems on ouvrira un égoût continuel à la lymphe sur le chemin de sa circulation, par le moyen d'un *cautere*, qu'on pratiquera sur la nuque du cou : car outre que les cauteres réussissent particulierement aux enfans, celui-ci placé dans cet endroit, & dans cette circonstance, imite la prévoyance de la Nature. En effet, afin que la lymphe parvienne bien dépurée dans le cerveau, pour y devenir la matiere des *esprits animaux* dans les nerfs, la Nature lui a ménagé çà & là des lieux de décharge à ce qu'elle auroit de trop grossier pour la préparation d'un fluide, qui doit bien moins tenir du corps, que de l'esprit, bien moins du poids & de l'épais de la matiere, que de la légereré & de la lucidité de l'air. Ces réservoirs sont les *sinus maxillaires*, *frontaux* & *sphénoïdaux*, & les *cellules de l'os ethmoïde*, dans lesquels se sépare tant de lymphe grossiere, pour en décharger celle qui doit fai-

re la matiere du ſuc nerveux. C'eſt donc répondre aux deſſeins de la Nature, que de faire ouvrir un *cautere* à la nuque du cou des enfans, dont toutes les parties diſtilent ou dégouttent de lymphe; ce ſera comme une gouttiere par où s'en échappera le ſuperflu. De plus, l'enfant devenant plus capable de boiſſons, on lui fera uſer de quelques tiſanes préparées avec les *bois*, ſoit avec la racine de *ſquine*, ou celle de *ſalſepareille*,, ou bien avec les *ſantaux*, comme étant plus tempérés. Cela remédiera aux produits vicieux, en même-tems que, par tous les autres moyens ci-deſſus marqués, on procurera la digeſtion des ſucs & la dépuration du ſang : de cette maniere on parviendra, avec l'âge, à en faire comme une *transfuſion*; parce que, par les ſaignées dans les âges plus avancés, & par les ſangſues dans les premiers tems d'un trop jeune âge, l'on aura eu ſoin de vuider le ſang infecté. Il ſera bon pour cela de faire uſage des anti-épileptiques, comme de la *poudre de guttete* dans les eaux de *tilleul* & de *pivoine*; car la racine de *pivoine*, ajoutée dans les tiſanes, eſt d'une grande réputation, auſſi-bien

que les émulsions faites avec les graines de cette plante.

J'observerai ici qu'outre l'inconstance, ou peut-être l'incertitude des remedes tant célébrés, comme étant spécifiquement *anti-épileptiques*, on doit beaucoup en craindre la chaleur & le développement qu'ils excitent dans le sang; de sorte que souvent, ou ils attirent de nouveaux maux, ou bien ils augmentent celui qui est présent. Ce ne sera donc qu'après avoir bien préparé la masse du sang, qu'il sera à propos de risquer l'usage de ces remedes sur le suc nerveux, qu'ils ont précisément à corriger; car c'est sur lui qu'agissent singulierement les *anti-épileptiques* les plus efficaces. Ainsi il faut préalablement que toutes les voies leur soient rendues bien libres, afin que, sans rien insulter sur leur marche, ils puissent parvenir dans le genre nerveux. Voilà la véritable maniere de pratiquer avec succès les spécifiques de l'*Epilepsie.* Mais il faut bien faire attention, qu'il n'est point de maladie où la méthode de guérir avec la patience (*cum expectatione*), soit plus à observer; puisque l'on sait, par un usage réitéré, que les *anti-épi-*

leptiques ne réuſſiſſent ſouvent qu'après des années de perſévérance, au bout deſquelles l'on a vû quelques *épilepſies* des plus affreuſes être guéries radicalement : & d'autres fois on a vû des enfans guérir, ſans aucun retour, de terribles accès *épileptiques*, dans le tems qu'on les préparoit aux remedes anti-épileptiques.

Il y a même une raiſon bien naturelle en faveur de la longueur de la cure de l'*épilepſie* dans les enfans; c'eſt que, ſelon l'obſervation d'HIPPOCRATE, l'âge de puberté en fait ſouvent la *criſe*. C'eſt environ vers l'âge de quatorze ans, que l'on peut compter & fonder l'eſpérance de voir arriver la guériſon de cette fâcheuſe maladie ; & ainſi ce ſont quatorze années que l'on a, pour préparer à la Nature toutes les facilités dont elle a beſoin pour procurer cet heureux événement ; c'eſt-à-dire, qu'il faut pendant ce tems-là faciliter la circulation du ſang, par le moyen des ſaignées faites de tems-en-tems, & par des purgations convenables. Un autre ſoin que l'on doit avoir, c'eſt de contenir les enfans dans un régime exact, c'eſt-à-dire, exemt de viandes ſalées,

comme de lard, de ſalé, de mets épicés, de pâtiſſeries, & outre cela de fromage, de laitages, &c. Cette attention ne devient point embarraſſante, & n'engage pas à de grandes dépenſes ceux qui ſe conſacrent au ſervice des Pauvres ; car il ſuffit de leur donner tous les jours des ſoupes faites avec les graines, dans leſquelles il entre peu ou point de viande, ou, ſi l'on veut, quelques œufs. Au reſte, il faut ſupprimer le vin & la biere, & leur faire prendre ſeulement quelques bouteilles de tiſane appropriée, telle qu'on la trouvera ci-après dans l'article des *Remedes pour les Enfans.* On leur donnera de bon pain, pour en manger ſobrement après leur ſoupe, ou ſemblable choſe.

LXX. Le Rachitis ou la Nouûre.

L'*étiologie* de l'épilepſie des enfans, priſe dans la Nature même, ſe trouve confirmée dans celle du *Rachitis*, qui eſt un mal abſolument propre à la partie blanche du ſang ou à ſa portion lymphatique, & tellement particulier aux enfans, qu'il eſt comme *identifié* avec les parties ſpermatiques de leur corps. Il eſt étonnant de voir un enfant ſorti du ſein de ſa mere,

apporter dans ſes moelles, pour ainſi dire, les ſemences du *Rachitis*, qui ſe forme quelquefois au point que l'enfant en perd la vie avant que d'avoir atteint l'âge de trois mois. On ſait que c'eſt la lymphe qui préſide à la formation du *fœtus :* elle-même donc, viciée dans ſon principe, fait le *Rachitis* dans ces tendres créatures. D'ailleurs, ſi l'on conſidere que ce ſont les os qui apportent avec eux ce mauvais principe, l'on comprendra que la lymphe, qui fait la premiere nourriture des os, ſe trouve alors la premiere cauſe ou le fondement de cette fâcheuſe maladie. Les nœuds qui ſe forment dans les *épiphyſes* des os, les arcs qu'ils figurent, & particulierement dans l'*epine du dos*, ſont des ſignes réels d'une lymphe ſurabondante, qui s'accumulant dans les fibres oſſeuſes par ſon épaiſſeur, fait croître dans ces attitudes forcées les parties fondamentales du corps, c'eſt-à-dire, les oſſeuſes. Cette ſorte de nutrition ſe fait par un entaſſement incongru des ſucs nourriciers : c'eſt celle qu'on appelle croiſſance par appoſition (*per juxta poſitionem*) ; au-lieu qu'une loüable nutrition doit ſe faire

par une vraie *aſſimilation*, qui eſt un arrangement ordonné & régulier de ces ſucs, qui s'allongent pour ſe diſtribuer dans les fibres des parties.

Or cet amoncellement de ſucs lymphatiques, fruſtrant les parties muſculeuſes & charnues du *ſuc nerveux*, qui doit entrer dans la nutrition & faire le *ton* ou l'affermiſſement des fibres muſculeuſes, produit l'amaigriſſement & la *flaccidité* de toutes les autres parties du corps, tandis que le cerveau, le foie & les glandes du méſentere ſe gorgent ou ſe farciſſent de ſucs lymphatiques. C'eſt ce qui fait le volume extraordinaire de la tête, & la groſſeur étrange du bas-ventre, que l'on remarque dans les enfans qui ſont en *chartre*, & que le peuple appelle *noüés*. Ils demeurent crochus dans leurs membres, & comme tout diſloqués, par le trop d'amplitude ou de capacité que prennent les os dans les boîtes qui reçoivent leurs têtes ou *apophyſes*; & c'eſt par où ſe termine heureuſement cette maladie, comme on l'obſerve en ceux qui y ſurvivent; car ils reſtent comme vacillans dans leur marche, boiteux des deux hanches, & très-embarraſſés dans leurs

mouvemens, ayant cependant de groſſes têtes, & le reſte de leurs corps appetiſſé, accourci & amaigri.

Il eſt donc certain que le moyen le plus ſûr pour arrêter ce mal dans ſon origine, c'eſt de corriger la nourriture dans ces nouveaux-nés, qui viennent au monde entachés du vice qui doit conſommer le *Rachitis:* ce qui arrive quelquefois avant le troiſieme mois de leur naiſſance; terme fatal où ces jeunes enfans meurent, ſi d'abord on a négligé de pourvoir à la nourriture qui leur convient. Un grand Praticien * préfere au lait des nourrices, l'uſage des graines bouillies dans l'eau; de ſorte que ce n'eſt qu'une eau légerement nourriciere, ſemblable à celle qui nourrit les arbres. Il aſſure qu'une telle nourriture préſerve les enfans de bien des accidens qui leur arrivent par l'uſage du lait des Nourrices. Car tout conſiſte ici à faire que la lymphe nourriciere des jeunes enfans, ſoit *ténue*, coulante, légere, douce & limpide, afin

* ZUINGER, dans ſon *Pædoiatreia Practica*, qui eſt un excellent Traité pratique, conſiſtant en Obſervations ſur les Maladies des Enfans.

qu'elle se diſtribue également & uniformément. Ceux qui ont étudié de près cette maladie, accuſent le ſang des peres & des meres d'avoir porté trop d'ardeur, de ſéchereſſe, & d'activité dans les ſucs originaires de leurs enfans : c'eſt pourquoi ils défendent ſi expreſſément l'uſage de la biere, qui entretient ces mauvaiſes qualités dans le ſang. C'eſt ce qu'on remarque en Angleterre, où il eſt d'un uſage journalier de boire beaucoup de biere ; de ſorte que la biere entre même en beaucoup de leurs boiſſons médicamenteuſes, ou de leurs apoſemes. Il faut cependant obſerver que les Anglois ſe nourriſſent de beaucoup de viandes, leſquelles faiſant un ſang couenneux, plus fibreux, plus épais, moins coulant, ou plus gluant que les bouillons de graines ou de légumes, ſont ainſi doublement cauſe que leurs enfans naiſſent avec un ſang qui renferme de telles qualités.

Ce qu'on ne pourra faire obſerver aux enfans encore trop jeunes, il faut l'ordonner à leurs nourrices, pour ne point achever d'empoiſonner les ſources de leur vie. L'on aura donc ſoin ſurtout d'obliger les nourrices à ne

boire que des choses douces, qui ne seront ni vineuses, ni trop échauffantes, leur recommandant principalement de boire abondamment d'une eau légere de *gruau*. Mais à mesure que les enfans croissent, la *plethore* croissant avec eux, il faut soigneusement apporter les remedes que conseillent les Anglois, plus versés que personne dans la cure du *Rachitis* : ce sont la *saignée*, les *sangsues* & les *scarifications*; parce qu'en effet tout consiste à empêcher l'amoncellement du sang & de ses sucs. Ils ont moins bonne opinion des *purgatifs*; c'est-pourquoi le sage SYDENHAM les réduit à une *tisane laxative*, qu'il donne pendant quelques jours à la cuilliere. Outre cela, les Medecins Anglois loüent fort les *frictions*, celles même qui sont seches & sans onctions, & ils les recommandent singulierement dans cette maladie. L'on a même obligation à un habile Praticien d'entr'eux *, d'un utile Traité qu'il a fait en Anglois sur la sorte d'exercice de corps qui convient aux enfans qui sont en *chartre* (ce sont les

* FULLER, dans son Livre intitulé, *Medicina Gymnastica*, &c.

enfans *noués*) : il a pour lui quantité d'Auteurs, lesquels recommandent aux nourrices de porter souvent dans leurs bras ces enfans, & de les agiter, ou leurs petits membres, par toutes les petites manieres que comporte ce jeune âge. Mais c'est un abus grossier, & très-préjudiciable à la croissance de ces enfans de se servir de *corps*, de *bottines*,ou *de cuissars de fer*:car toutes semblables enchevêtrures,ou bandages durs, serrent si étrangement les os & les muscles, dont ils empêchent les allongemens, que c'est le moyen de rendre de plus en plus crochus les corps *noués*. Il suffit donc en même-tems que l'on pratique pour l'intérieur tout ce qui vient d'être marqué, de contenir toutes ces parties mollement, ou seulement avec des bottines, ou des bandages de cuir ou de chamois, pour les maintenir dans leurs directions, & faciliter aux remedes intérieurs leurs actions pour redresser les fibres osseuses, suivant les positions qu'elles doivent prendre; & en meme-tems de tenir souples les fibres & les tendons des muscles. Tous ces expédiens sont convenables pour rendre, autant qu'il est

possible, ou conserver à ces parties les arrangemens propres à les mettre ou à les retenir dans les attitudes qui leur conviennent naturellement.

Il n'est donc rien qui puisse si bien faire comprendre le nombre de maladies qui dépendent de la *lymphe*, ou de la circulation de la partie blanche du sang, que les maladies des enfans. Les dangers même qu'ils encourent à la sortie de leurs dents, les galles qui leur couvrent si souvent le visage, les glandes qui leur viennent, telles que sont les orillons, & celles qu'on leur sent souvent le long du cou, les fluxions des yeux, les écorchures de l'épiderme, les cours de ventre, & surtout les vomissemens, qui les fatiguent entre les mains des nourrices, tous ces maux ne viennent que par la crue des sucs nourriciers dont ces femmes surchargent les vaisseaux de leurs nourriçons. Ainsi ces sucs, comme des ravines, se débordant dans les visceres, ou bien sur les parties extérieures, produisent tous les maux de *fluxions* qui sont essentiellement les causes ou le fonds des maladies des enfans. Mais les notions que l'on vient de donner sur

ces matieres, pouvant ſuffire pour l'intelligence & le traitement de ces différens maux, un détail deviendroit ici ſuperflu ; d'autant plus qu'il reviendra ailleurs, & que l'on trouvera parmi les formules, les remedes ſpécialement propres aux maux des enfans.

On voit par ce que je viens de dire des maladies des enfans, la part qu'a la *partie blanche* du ſang dans les cauſes des maladies. En effet, toutes les cauſes des maladies ſe rapportent-elles à autre choſe qu'à une *lymphe* qui a changé de ſaveur, de couleur, de lieux, de ſituation, de mouvement, de conſiſtance, & de circulation ? Le *ſuc gaſtrique* doit être une lymphe inſipide, douce & légere ; & alors elle aide au broyement des nourritures, & en fait un chyle juſqu'alors loüable. Devient-elle *acide*, *aigre*, *gluante*, *épaiſſie* : Il en réſulte un vice capital, qui ne ſe corrige gueres, puiſque les *ſecondes coctions* corrigent mal le vice de la premiere. Les inteſtins doivent être arroſés ou imbibés d'une lymphe tellement *édulcorée*, ou ſi dénuée de toute ſalure, qu'elle ne leur en faſſe ſentir aucune. Si un *acide pancréatique*

vient à la corrompre, ou ſi un *acre ſulphureux*, prenant la place du *ſavoneux* de la bile, vient à l'infecter de ſes mauvaiſes qualités, quelles irritations, quelles *phlogoſes*, quels troubles, quelles précipitations, ou quelles fontes ne ſont point alors excitées dans les humeurs que les inteſtins ont à diſtribuer dans les veines lactées ! Et delà combien de ſortes de cours de ventre, de coliques, de tranchées, & de dyſſenteries ! Si une lymphe *halitueuſe*, & trop élaſtique, ſortant d'un ſang *flatueux*, vient à ſouffler dans les inteſtins, au travers de leurs pores, comme par autant d'*æolipyles*, quelle tempête de vents, de *borborygmes*, de flatuoſités ne s'en excitera-t-il point ! Enfin, ſi la féroſité purement aqueuſe qui doit s'évacuer par les reins, eſt mal dépurée, ſi elle charrie dans ſon ſein des ſels mal domptés, ou imparfaitement fondus, & non perdus dans la quantité de cet abondant fluide, ce ſeront les germes de *graviers*, puis de *pierres*, qui s'uniront dans les reins, ou dans la veſſie, où ſe font ces ſortes de concrétions. Toutes ces réflexions me conduiſent naturellement à parler ici des maladies du bas-ventre.

LXXI. Maladies du Bas-Ventre. 1°. Le Cours de Ventre.

On attribue ordinairement le *Cours de Ventre* à des humeurs qui occupent les premieres voies. Pour moi je remonte plus haut : Je ſoutiens que l'unique cauſe de cette maladie eſt une *lymphe*, qui ſort prochainement de la maſſe du ſang ; & que cette lymphe étant ſouillée d'une bile qui n'eſt plus une huile naturelle, comme celle qu'on tire par expreſſion, mais un ſoufre *empyreumatique*, comme s'il avoit paſſé par le feu, ou bien étant une lymphe aigrie par un *acide pancréatique*, & par le chyle devenu *ſtimulant*, acre & irritant, ſe précipite par les inteſtins, dont l'*éréthiſme* hâte l'évacuation. Pour guérir ces cours de ventre, il faut d'abord remonter à la ſource, & réprimer, par le moyen de la ſaignée, le trouble qui paſſe dans les vaiſſeaux. Peu de tems après, on donnera au malade un *émétique* tempéré (tel qu'il ſe trouvera ci-après,) afin de couper comme par la racine les ſucs gâtés dans les premieres voies : enſuite, contenant le malade dans un régime ſobre, & dans l'uſage d'une boiſſon abondante d'eau de riz, accompagné de l'uſage des lavemens de ſon, peu de jours après

ces

ces préliminaires, on donnera une purgation légere de tamarins, de rhubarbe & de manne. Dès ce jour on commencera à faire prendre au malade, tous les soirs, vingt-quatre grains ou demi-gros de *thériaque*, avant la soupe, pour commencer dès le lendemain, l'usage d'une potion faite avec deux gros de *diascordium*, & demi-gros de bonne canelle, l'un & l'autre bouillis dans dix onces tant d'eau de scorsonere, que de celle de plantain, où l'on dissoudra, après l'avoir coulée, une once de sirop diacode, & une once de celui de roses seches, pour en donner une cuillerée ou deux chaque fois, cinq ou six fois dans vingt-quatre heures. Tout étant bien calmé, on repurgera le malade avec le *catholicum* double & la manne, sans jamais ometre l'usage des *calmans* & des *astringens* modérés, ci-dessus désignés, comme étant plutôt des *toniques-confortans*, que des astringens, ou des *répercussifs*, dont on ne peut craindre l'usage dans les évacuations quelles qu'elles soient.

Lorsque le volume de sang & son action, que l'on a recommandé ci-

dessus de réprimer, vient à engager sa *partie rouge* dans les arteres *lymphatiques*, c'est un état inflammatoire, ou du moins de *phlogose*, qui demande beaucoup d'attention, & singulierement l'usage réitéré de la saignée du bras : ensuite, sans user d'aucun vomitif, ni purgatif, il faut laver amplement le bas-ventre par cinq ou six verres de *petit-lait*, dans la matinée, moitié à jeun, moitié entre les bouillons; & donner en même-tems, surtout dans les après-midi, d'heure en heure, une petite cuillerée d'une potion *huileuse - anodyne*, composée de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de sirop diacode & de trois gros d'eau de canelle orgée. Cependant si les douleurs ou le nuits mauvaises continuoient, l'on donneroit tous les soirs, en deux prises, à quatre heures l'une de l'autre une once de sirop *diacode* distribu également dans deux petits verres d lait d'amandes. Après toutes ces pré parations, on fera prendre, s'il en est besoin, l'*ipécacuanha* depuis cinq o six grains jusqu'à dix grains seule ment, soit seul, soit dans un peu d *diascordium*; mais avec cette atter

tion, de répeter cette petite dose d'*ipécacuanha* jusqu'à deux ou trois jours de suite, ou de deux jours l'un : & s'il paroissoit qu'une abondance de sucs pourris séjournât dans les intestins, l'on mêleroit dix ou douze grains d'*ipecacuanha*, qu'on feroit bouillir, avec une once de *catholicum*, dans un verre d'eau d'orge, où l'on dissoudroit, après l'avoir coulé, deux onces de manne. Quoi qu'il en soit, on se rendra fort attentif à donner, les soirs de ces *purgatifs* ou *émétiques*, un demi grain ou un grain de *laudanum*.

La *dyssenterie* (car c'est elle dont il est ici question) venant à résister à tous ces remedes, il faudroit donner en lavement vingt-quatre grains d'*ipécacuanha*, bouilli avec une tête de pavot blanc dans une décoction de molene ou bouillon-blanc, puis ordonner le sirop magistral-astringent.

2. Des Coliques de différentes especes.

On a donné le nom de *colique* à des douleurs aiguës, qui se font sentir dans les intestins & dans quelques autres visceres du bas-ventre : l'intestin *colum* dont la capacité, les replis, les sinuosités, & la situation, don-

nent lieu à l'amas de quantité de matieres excrémentitielles, flatueuſes, bilieuſes, glaireuſes, pituiteuſes,acres & corroſives, eſt ſouvent irrité & devient le ſiége d'un grand nombre de coliques de différentes eſpeces : & comme les douleurs qui ſe font reſſentir dans les autres viſceres ſont toutes auſſi aiguës, on a donné le nom de *colique* à toutes ces différentes douleurs aiguës qu'on reſſent dans la capacité du bas-ventre.

Entre les coliques qui affligent les inteſtins, on diſtingue la colique venteuſe, la colique d'indigeſtion, la colique bilieuſe, la pituiteuſe, & les tranchées ou colique dyſſentérique. Les autres eſpeces de coliques qui affligent les viſceres du bas-ventre, tirent leur nom des parties qui ſont irritées ; ainſi on appelle colique d'eſtomac celle qui provient des vents ou des phlegmes renfermés dans ce viſcere : colique hépatique celle qui eſt occaſionnée par l'embarras du foie ou d'une pierre qui bouche le canal de la véſicule du fiel, ou le canal choledoque : colique néphrétique, celle qui eſt occaſionnée par une pierre dans les reins ou dans les

uréteres : enfin, la colique ou fureur hémorrhoïdale qui vient de l'embarras & du séjour du sang dans les veines hémorrhoïdales, qui en comprimant & distendant les parois de ces vaisseaux excite une douleur très-aiguë qu'on prend souvent pour une colique intestinale.

De la Colique venteuse des intestins.

La colique venteuse des intestins est aisée à distinguer par le bruit que l'on entend dans les intestins, le gonflement sensible de ces visceres qui produit celui du ventre sans dureté, les douleurs qui surviennent par accès ; enfin, le soulagement que ressent le malade, lorsque ces vents ont pris leur cours par en-haut ou par embas : l'origine de ces vents vient le plus souvent de la diminution du ressort des fibres des intestins, qui ne pouvant procurer assez-tôt aux alimens les changemens nécessaires par la digestion, permettent à l'air contenu entre leurs parties de se dégager & de s'amasser en un certain volume ; c'est cet air échauffé & dilaté par la chaleur qui produit les mouvemens & le bruit qu'on entend dans la colique venteuse, qui produit aussi la douleur en distendant violemment

les fibres des inteſtins. Ces vents ont encore une autre origine plus obſcure ; ils ſe produiſent quelquefois ſubitement à l'occaſion de quelque révolution extraordinaire arrivée dans les nerfs : les violentes agitations de l'ame, la frayeur, la triſteſſe & la colere, produiſent quelquefois une contraction ſucceſſive des fibres orbiculaires des inteſtins qui reſſerrent des vents & produiſent des coliques très-fâcheuſes ; les perſonnes qui ſont ſujettes aux vapeurs éprouvent ſouvent ces ſortes de coliques. La colique venteuſe arrive plus ſouvent dans les gros inteſtins que dans les grèles, à cauſe du ſéjour que les matieres font dans ces inteſtins, & de la difficulté qu'elles éprouvent pour en ſortir : l'eſtomac eſt auſſi fort ſujet aux coliques venteuſes, non-ſeulement par le ſéjour qu'y font quelquefois les matieres des alimens, mais à cauſe de la chaleur de ce viſcere, & du rétréciſſement naturel de ſes deux orifices. Pour remédier à cette maladie, il faut rétablir le reſſort preſque toujours diminué des parties qui ſont affectées, & on corrigera ou on évacuera les matieres qui

produiſent les vents. Lorſque la colique venteuſe eſt dans les gros inteſtins, les lavemens faits avec les plantes carminatives ont un merveilleux ſuccès : ces plantes ſont, la *camomile*, le *fenouil*, l'*aneth*, les *graines d'anis*, de *coriandre* que l'on fait très-légerement bouillir après les avoir pilées. On ajoute ordinairement à ces lavemens quelques onces d'huile par expreſſion ou quelque huile composée, comme celle de *rue* ou de *laurier*, ou de la *térébenthine* mêlée avec un jaune d'œuf. Lorſqu'on a lieu de ſoupçonner que la colique venteuſe eſt produite par la putréfaction des matieres qui ſont arrêtées dans les gros inteſtins, il faut ajouter à ces plantes carminatives quelques doux purgatifs pour faire ſortir plus efficacement les matieres : le *catholicum* double & le *ſel gemme* diſſous dans une décoction de plantes caminatives, auxquels on ajoutera quelques gouttes des *huiles d'anis*, de *cumin*, ou de *perſil*, diſſoutes & mêlées dans du ſucre, rempliront parfaitement bien ces intentions.

A l'égard de la colique venteuſe de l'eſtomac, il faudra commencer

par une légere purgation ; mais à laquelle on joindra quelques aromates pour empêcher que l'effet du purgatif n'affoiblisse trop les fibres de ce viscere : un gros de graines de *coriandre* & autant de *canelle* infusés dans la potion purgative, suffiront pour prévenir ce désordre : mais après l'effet du purgatif, il faudra nécessairement faire usage pendant quelque tems des stomachiques amers : la *teinture sacrée* qui est faite avec l'aloès & les *aromates* dans le *vin d'Espagne*, pourra s'employer avec succès à la dose d'une cuillerée tous les matins, à son défaut on prendra douze ou quinze grains de poudre d'*hiera picra* délayée avec six grains de *sirop de safran* pour faire un bol. On peut aussi bien se servir de l'*élixir de proprieté*, ou de celui de *Garry*. Mais comme il se trouve des Pauvres dont les facultés ne permettent pas de se servir de ces remedes, ils pourront employer le vin d'*absinthe*, l'*opiat de Salomon*, la *conserve d'énula-campana*, ou bien l'extrait de *genievre* : la thériaque qu'on appelle *diatessaron*, qui est faite avec l'*aristoloche*, la *gentiane*, les baies de *laurier*, & un peu de *myrrhe*, est

eſt un excellent remede & qui n'eſt pas trop cher : mais il eſt à propos avant que de ſe ſervir de ces remedes échauffans, que les voies ſoient bien évacuées.

4. De la Colique bilieuſe.

La bile qui ſéjourne trop longtems dans les inteſtins, celle ſurtout qui après avoir rempli ſa deſtination, eſt précipitée vers le bas avec les parties groſſieres des alimens : cette bile, dis-je, devient quelquefois dure, ſeche & réſineuſe, & acquiert enfin un degré d'acreté très-conſidérable, au point d'irriter les inteſtins, & de cauſer de violens ſpaſmes. Alors le malade ſent une douleur vive & aiguë, & quelquefois fixe dans quelques-unes des parties du colon : le ventre eſt opiniâtrement reſſerré, & l'a été ordinairement pluſieurs jours avant l'invaſion de la douleur ; l'eſtomac eſt lent à s'acquiter de ſes fonctions, & les alimens pris le ſoir, cauſent le lendemain matin des rapports qui indiquent que la digeſtion n'eſt pas achevée, & qu'il y a de l'embarras dans le canal inteſtinal. Enfin, cette colique eſt quelquefois annoncée par la bouche pâteuſe, ſeche & échauffée, avec quelques petits ulce-

res aux levres & à la langue.

La douleur que le malade ressent n'est pas continuelle, elle se renouvelle par accès, ce qui la rend d'autant plus cruelle. Et il arrive très-souvent que cette colique est accompagnée de vents à cause du spasme que produit l'irritation que cause la bile: cette colique n'est point accompagnée de fievre; les malades quoiqu'échauffés, & avec de la sécheresse à la peau, ont le pouls lent, plein & fort. Il y a cependant une espece de colique bilieuse, causée par la bile, qui après avoir séjourné dans la vésicule du fiel & dans les vaisseaux propres, se décharge subitement & en abondance dans les intestins & cause de la fievre: mais cette colique qui est presque aussi-tôt suivie d'un dévoyement, appartient à la diarrhée & à la dyssenterie bilieuse, suivant la nature des accidens.

Pour traiter la colique bilieuse, la premiere indication est de relâcher les fibres des intestins irritées, & de détremper la bile qui séjourne dans leurs replis, & surtout aux environs du *cæcum*. Comme il arrive le plus souvent que l'estomac & les intestins

grêles ſoient remplis, il vaudra mieux introduire ces remedes délayans & relâchans ſous la forme de clyſteres, ſans négliger cependant de prendre quelques verres de tiſane qui convienne au même but. C'eſt pourquoi on commencera par faire prendre quelques lavemens émolliens, avec les feuilles, racines, fleurs ou graines de *guimauve*, de *mauve*, de *melilot*, de *branque-urſine*, de *pariétaire*, de *mercurialle*, de *violettes*, ou autres plantes émollientes de cette nature. Enſuite on rendra ces remedes un peu plus actifs, en y ajoutant un gros ou deux de cryſtal-minéral, deux onces de miel mercuriel ou violat, ou autre choſe ſemblable; & lorſqu'on appercevra dans l'évacuation qu'auront produit ces lavemens, que les matieres ſeront un peu détrempées & diſpoſées à s'écouler, on donnera quelques doux purgatifs en lavemens, tels que la décoction de *caſſe*, à la doſe de quatre onces dans du petit-lait clarifié, une once & demie de *tamarins*, ou deux onces de *diaprun*, qu'on ajoutera à quelqu'une des décoctions précédentes.

Comme les clyſteres ſont les reme-

des qui atteignent le plutôt la cause du mal, ce sont eux aussi sur lesquels il faudra le plus insister. Il n'est pas rare de voir beaucoup de ces remedes ressortir à peu près tels qu'ils ont été introduits : mais quoiqu'ils n'amenent pas dans les commencemens des matieres d'une consistance loüable, ils operent cependant d'une maniere insensible, un très-bon effet, qui est de détendre les fibres irritées, & de détremper ces matieres, & les disposer à l'évacuation : aussi, la diminution de la douleur suit-elle presque toûjours l'usage de ces lavemens, quoiqu'ils ne paroissent pas avoir rien évacué.

Pendant l'usage de ces lavemens, il faut aussi, comme on l'a remarqué plus haut, aider la nature par quelques tisanes convenables. Celles qui sont préparées avec les racines ameres de certaines plantes laiteuses conviennent parfaitement bien : telles sont les racines de *chicorée sauvage*, de *pissenlit*, d'*endive*, de *scorsonere*, de *salsifis* & de *sisarum* : leur suc laiteux est un dissolvant savoneux & doux, qui détrempe la bile & la fait évacuer sans irritation; la *scorsonere*

ſurtout contient ce ſuc laiteux, enveloppé d'un mucilage très-adouciſſant qui la rend très-propre à remplir ces deux indications ; de diſſoudre la bile, & de calmer les douleurs ; elles renferment toutes une qualité anodyne qui les rapproche de l'opium.

Après quelques jours d'uſage de ces tiſanes ſimples, ſi le mal ne cede pas, il faudra les animer de quelques doux purgatifs : la *crême de tartre*, le *ſel végétal de Seignette* & de *Glauber*, augmenteront leur qualité diſſolvante, & prépareront les voies à un doux purgatif de mauve & de caſſe, qui achevera d'ôter l'embarras, & emportera toute la bile qui ſera dans le canal inteſtinal : la précaution de ce minoratif ſera abſolument néceſſaire, non-ſeulement pour emporter les matieres des inteſtins, mais auſſi pour exciter la bile qui eſt contenue dans la véſicule de fiel & dans les pores biliaires, à ſe dégorger de ſa quantité ſurabondante, dans les inteſtins.

Tels ſont les ſignes & la curation de la colique bilieuſe, qui n'eſt pas ordinairement dangereuſe, mais qui le devient quelquefois dans certaines conſtitutions épidémiques : ſurquoi il eſt

bon de remarquer que celles de l'automne & de l'été, dégénerent assez souvent en *cholera morbus*, en *dyssentèrie* ou en simples *diarrhées*, celles du printems, au contraire, sont plus opiniâtres & dégénerent aisément en inflammation des intestins. La même méthode que nous venons de donner, pourra servir à traiter ces coliques épidémiques, avec cette différence qu'il faudra employer en automne la saignée, si la fievre est ardente & forte, & réitérer souvent les purgations, en observant de se servir des purgatifs les plus doux; & que dans celles du printems, on aura recours à la saignée, au petit-lait clarifié, aux émulsions, & surtout aux bains d'eau tiede réitérés deux à trois fois par jour; les purgations & les lavemens n'ayant presque point d'effet dans cette saison, & y ayant du danger à s'empresser trop d'évacuer.

5. De la Colique pituiteuse.

La colique pituiteuse affecte plus souvent l'estomac & quelquefois l'intestin *colon*; elle se fait connoître par une pesanteur douloureuse dans ces parties, par des vents, par un manque d'appétit, par de fréquentes in-

digeſtions, avec des rapports d'une odeur particuliere: les douleurs qu'elle cauſe ne ſont jamais bien aiguës; ce ſont plutôt des angoiſſes que des douleurs. Ceux qui en ſont affectés ont ordinairement le ventre reſſerré, & rendent des glaires parmi leurs excrémens. Cette eſpece de colique eſt chronique, & affecte les perſonnes dont l'eſtomac & les entrailles ſont affoiblis, comme les mélancoliques & les hypocondriaques.

Celle qui a ſon origine dans l'eſtomac, ſe guérit par l'*ipecacuanha*, pris en bol à la doſe de neuf à dix grains pendant pluſieurs jours de ſuite. Celle des inteſtins exige des purgatifs aſſez actifs; tels que le jalap & le ſené, & les lavemens de plantes carminatives & ameres. Tous les remedes diſſolvans & relâchans ſont contraires dans cette maladie.

6. De la Colique des Plombiers ou des Peintres.

Il y a encore une eſpece de colique convulſive qui arrive à ceux qui travaillent au plomb; ſoit que la vapeur de ce métal fondu arrive dans la bouche par la reſpiration, & ſoit avalée avec la ſalive, ſoit que ces mêmes parties ſoient volatiliſées par les huiles avec leſquelles on les

broie, & respirées par ceux qui font ces préparations, ou qui les employent dans la Peinture; soit enfin que les parties de ce minéral soient introduites en dissolution de litharge, comme il n'arrive que trop souvent dans les grandes Villes, où les Marchands débitent toutes sortes de mauvais vins, qu'ils tâchent de corriger ou d'adoucir avec ces drogues pernicieuses.

La douleur que cette colique cause, est insupportable, & oblige les malades à faire mille contorsions horribles : le ventre est opiniâtrément resserré, & ne cede que très-difficilement aux lavemens les plus acres: quelques-uns ont le ventre gonflé comme dans la tympanite, d'autres l'ont plat & retiré en-dedans, comme si on leur avoit vuidé les entrailles. Outre ces douleurs très-aiguës qui redoublent à chaque instant, ils ont encore des inquiétudes dans tous les membres, & ne peuvent demeurer un moment en repos; aucun sommeil tant que leur dure cette cruelle maladie; l'appétit leur est entierement éteint; ils ont des envies de vomir très-fréquentes, qui

ſont abſolument convulſives ; car ils n'ont pour l'ordinaire rien dans l'eſtomac : ils finiſſent ſouvent par devenir paralytiques des extrémités inférieures, & quelquefois d'un ou des deux bras.

Les pauvres *Barbouilleurs*, *Peintres*, *Verniſſeurs*, *Broyeurs de couleurs*, quelques *Cordonniers* qui colorent des talons de ſouliers de femme, des *Plombiers*, *Metteurs en couleur*, *Doreurs* ; enfin quantité de pauvres Artiſans qui boivent du vin à bon marché, ſont ſujets à cette terrible maladie.

Quoique cette colique ſoit celle où les malades reſſentent les douleurs les plus aiguës, elle n'eſt cependant que très-rarement accompagnée de fievre : le pouls au contraire eſt rallenti, quelquefois bas & petit, quelquefois grand & lent, avec des vibrations bien étendues.

On a eſſayé en vain de guérir cette colique par les méthodes ordinaires : les ſaignées, les lavemens émolliens, les purgatifs doux n'y font rien ; ceux-ci reviennent opiniâtrément par la bouche.

Quelques Auteurs ont propoſé de

faire avaler aux malades des bouillons gras, ou une grande quantité d'huile & des décoctions adouciſſantes : mais ces remedes ne réuſſiſſent que très-rarement, parce qu'ils ſont preſque auſſi-tôt vomis qu'ils ont été avalés. Tous ces médicamens huileux ont encore un autre inconvénient bien plus eſſentiel, en ce qu'ils relâchent des parties dont le reſſort n'eſt déja que trop affoibli par les convulſions & les tiraillemens qu'elles ſouffrent dans cette colique, parquoi elles ſont en danger de tomber en paralyſie.

Voici la meilleure méthode de les traiter. On commencera par rétablir le mouvement périſtaltique des inteſtins, par quelques lavemens très-acres : mais on diſpoſera les inteſtins à les recevoir, en faiſant précéder le lavement anodyn ſuivant.

Prenez cinq onces de gros vin & autant d'huile de noix ; faites-les tiédir, & les battez un peu pour faire un lavement.

Une demi-heure ou une heure après que ce lavement a été injecté, on en donne un autre compoſé d'une livre de décoction émolliente,

dans laquelle on fait fondre une once d'électuaire diaphœnix, auxquels on ajoute quatre onces de vin émétique bien trouble.

On répete ces lavemens plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que les excrémens paroissent, & indiquent que le mouvement péristaltique est rétabli. Alors les douleurs sont ordinairement bien diminuées. Or on profite de cet intervalle pour donner au malade un émétique fait avec trois parties de verre d'antimoine en poudre, & une partie de sucre que l'on fait fondre sur un feu doux. On donne six grains de cette préparation, qui fait quelquefois beaucoup vomir les malades, mais qui les fait aussi souvent aller par bas.

On répete l'usage de ces lavemens & du vomitif autant que les douleurs & l'état du malade semblent l'exiger. Lorsque les grandes douleurs sont appaisées on fait avaler au malade quelques doses de thériaque pour calmer toutes ces violentes agitations, & fortifier les fibres des entrailles, dont le ressort est presque toujours considérablement diminué,

comme j'ai dit, par les violentes irritations. On rétablit leur maigreur par la diete blanche & par les alimens aiſés à digérer & adouciſſans.

Mais il arrive quelquefois, ſurtout lorſque la colique a duré fort longtems, que le malade tombe en paralyſie des extrémités inférieures ; alors il faut néceſſairement employer l'uſage d'un demi-bain d'eau tiede & d'une chaleur égale, ou un tant ſoit peu plus grande à celle du corps humain, lequel doit être continué pendant pluſieurs jours. Ce bain réuſſira d'autant mieux, qu'il ſera employé au commencement de la paralyſie, & qu'on aidera la tranſpiration par l'uſage d'une tiſane diaphorétique faite avec les bois de gayac, de buis, de ſaſſafras, les racines de ſquine, de ſalſepareille, & autres ſemblables ; par l'expoſition du malade au ſoleil, un peu d'exercice en charette ou en caroſſe, s'il en a les facultés.

7. La Gravelle, & la Pierre.

Les urines ſont des dépendances de la lymphe ; de ſorte que leurs maladies en reſſortiſſent, puiſque ce ſont les *lavures* de tout ce qui ſe paſſe dans l'ouvrage des ſécrétions & des

coctions dans les opérations de l'œconomie animale, qui eſt comme une *Chymie naturelle*, dont les lotions ſe font continuellement pour épurer les ſucs, en rapportant ces lavures dans les reins, qui ſont comme l'*évier* de tout le corps. En effet, ils ſont ſingulierement compoſés de paſſoirs & de couloirs, dont les extrémités ſe terminant en *papilles*, font l'office de filtres, qui ne doivent rien laiſſer paſſer dans les reins que ce qui eſt clarifié. Telles ſont les urines dans l'état naturel ; parce que toutes les opérations de cette Chymie s'exécutant ſans laiſſer de réſidus, ou de *têtes-mortes*, les lotions qui s'y font, quand la ſanté eſt parfaite, doivent ſe filtrer dans les reins comme une eau preſque pure, chargée de peu de molécules ſalines, terreuſes, ou gluantes, empreinte tout-au plus d'une ſolution fort légere d'un ſel ammoniacal. Au contraire, la *diſcraſie* ſe mettant dans les ſucs nourriciers, ils laiſſent après eux de ces ſortes de concrétions ; & ce ſont les germes des *graviers*, & par eux des *pierres* qui ſe forment originairement dans les reins. Or comme les fibres des reins

ſont extremement ſerrées, les *filieres* qui doivent donner paſſage aux ſucs aqueux, les mettent en preſſe auſſi-bien que les molécules qu'ils charient : ainſi les ſucs ne pouvant paſſer par les capillaires excrétoires, ils s'y arrêtent ; & voilà le foyer où ſe forme ce qu'il y a de *pierreux* dans les reins & dans la veſſie. C'eſt-là que les urines ſe précipitent avec les *concrétions* ; & alors ſe trouvant dans un eſpace où elles ont le tems de ſe mêler, elles s'uniſſent, ſe lient, & ſe collent les unes aux autres, faiſant ainſi la cauſe prochaine de la *pierre* qui s'engendre dans la veſſie.

Cette maladie eſt fréquente parmi les Pauvres, parce que leurs ſucs nourriciers ſont plus capables de s'altérer, & de fournir abondamment de ces *concrétions* ſalines, terreuſes, & gluantes. Les ſignes qui deſignent la *pierre*, quels qu'ils ſoient, ſe trouvent très-ſouvent fautifs; parce qu'un rhûmatiſme habituel ſur le cou de la veſſie, impoſe très-communément aux plus habiles. Ainſi la voie la plus ſûre, la plus courte & la plus certaine, c'eſt de faire paſſer la ſonde dans la veſſie quand les ſignes de *pier-*

re sont annoncés, afin de savoir à quoi s'en tenir ; parce que la maniere de traiter une vessie qui contient la *pierre*, est fort différente de celle dont on doit la traiter lorsqu'elle est habituellement travaillée d'une affection *rhûmatisante*. Cette affection regarde les maladies inflammatoires, & la Néphrétique, dont je parlerai ailleurs, aussi-bien que de la Dysurie, de la Strangurie & de l'Incontinence d'Urine. Je ne traiterai ici que de la cure de la *Gravelle*, & de celle de la *Pierre*.

Cependant, avant que d'entrer en matiere pour la cure de la *Gravelle*, je crois qu'il est à propos de donner ici les moyens de s'en préserver. Il ne faudroit, pour cet effet, qu'observer un régime assez exact pour que les matieres *graveleuses* se charriassent tranquilement & sans trouble par les reins dans la vessie. On éviteroit, par ce moyen, les *engouemens* que contractent les excrétoires des reins, quand les concrétions *pierreuses* s'y engagent avec abondance, ou avec précipitation; car c'est de-là que viennent les *coliques* vraiment *graveleuses*, dont les accès sont si cruels. Ces coli-

ques naiſſent de différentes cauſes. Souvent elles viennent de naiſſance, c'eſt-à-dire, de pere & de mere ſujets à la *gravelle* ; ou bien de la qualité du pays dans lequel on a pris naiſſance, comme on le remarque dans les pays de vignobles, où l'uſage journalier des vins blancs ou paillets, accumule ces ſortes de concrétions *graveleuſes*, parceque le tartre de ces vins en eſt la matiere. Quelquefois ce ſont les eaux de certains cantons qu'on habite, leſquelles étant chargées de particules ſalines & pierreuſes, infectent les habitans d'affections *graveleuſes* & *pierreuſes*. Or ce ſont les Pauvres qui ſe trouvent les plus expoſés à ces maux originaires de pays ; parce qu'ils n'ont pas le moyen de fournir à tout ce qu'il conviendroit de faire pour s'en préſerver. Il eſt cependant de certaines meſures auxquelles ils pourroient s'aſſujettir ; par exemple, il faudroit qu'ils ne buſſent de ces vins blancs ou paillets que le moins qu'il leur ſeroit poſſible, dès qu'ils auroient quelque reſſentiment de cette maladie, & qu'ils ne buſſent jamais que les vins les plus mûrs, ou les moins nouveaux, préférant

férant les rouges aux blancs, & ne les buvant que coupés avec l'eau de réglisse, de lin ou de guimauve. On doit prendre la même précaution dans les lieux où les eaux sont *graveleuses*; car il ne faudroit jamais les boire que chaudes, & après y avoir fait infuser de la réglisse, une croûte de pain rôti, ou de la pimprenelle, &c. Ce seroit aussi une excellente précaution, que de faire un grand usage de thériaque, dont on pourroit prendre trente grains ou environ, trois fois la semaine, avant le soupé, évitant d'ailleurs l'usage des oignons, des échalottes & du céleri, & préférant les navets aux carottes.

Lorsque, nonobstant ces sages précautions, il surviendra un accès de *colique graveleuse*, il faudra d'abord faire saigner le malade une fois ou deux du bras, &, aussi tôt après chaque saignée, lui donner deux onces d'huile d'amandes douces dissoutes dans un jaune d'œuf, & une once de sirop diacode, dans trois onces d'eau de pariétaire. Si la douleur s'opiniâtre, on lui fera prendre des *lavemens* d'une décoction de camomile, où l'on ajoutera tantôt deux onces

d'huile de rue, tantôt deux ou trois gros de térébenthine, tantôt deux gros de *philonium Romanum* ; & enfin on lui fera avaler un *bol* de vingt-quatre grains de thériaque, où l'on ajoutera un grain d'*opium*, ou quatre grains de pilules de STARKEY. Car tout confiſte ici à relâcher les fibres nerveuſes des reins, qui ſont en *criſpation*, en même tems qu'on détrempe le ſang & ſes ſucs à force de boiſſons chaudes, tempérées & anodynes, telles que ſont les décoctions de mauve & de guimauve. Les *émétiques* ſont ici auſſi peu convenables, que les envies de vomir ſont eſſentiellement ſymptomatiques. La *purgation* ne convient même qu'après la ceſſation parfaite des douleurs; encore faut-il avoir la précaution de donner, le ſoir de la purgation, le bol thériacal avec le grain d'*opium*, ou quelques grains de pilules de STARKEY, parce qu'elles procurent l'écoulement des urines, en même-tems qu'elles calment l'irritation des nerfs.

On voit que je ne parle point des Diurétiques dans la méthode de traiter la *gravelle* : c'eſt parce que je ſuis

persuadé qu'il n'y a gueres que les Diurétiques, dont on fait faire usage trop aisément, qui fassent dégénérer en *pierre* les affections *graveleuses*; à cause qu'ils précipitent dans la vessie le limon qu'un sang graveleux roule dans son sein; & c'est ce limon qui forme la *pierre*. Voici la raison mécanique de tout ce désordre. C'est que l'action des membranes de la vessie étant devenue *convulsive*, elle tient en presse & concentre les matieres limoneuses, qui, en s'appliquant les unes sur les autres, forment ces *assises* pierreuses que l'on distingue dans les *pierres*, quand on les casse pour en connoître la formation.

Enfin, lorsqu'après des attaques de *gravelle*, un malade reste avec des difficultés, des douleurs, ou des épreintes en urinant, qu'il ne peut aller à cheval, ni en voiture, ni par des chemins difficiles, sans rendre du sang par les urines, & sans que ses douleurs, ses cuissons, ou semblables tourmens redoublent en urinant, ce sont des signes de *pierre* si marqués, qu'il ne faut pas hésiter à s'assurer du mal par la sonde. Le mal étant bien constaté, il n'y a que deux partis à

prendre, ou celui de vivre miſérable, c'eſt à-dire, dans le ſupplice de la *pierre*, ou de ſe la faire ôter par le moyen de la *taille* : car les remedes prétendus *lithontriptiques*, ou *briſe-pierres*, que l'on vante tant, ſoit dans la claſſe des végétaux, ſoit dans celle des minéraux, ſont tous des impoſtures, dont l'effet aboutit à rendre la *pierre* inſupportable, par le volume que lui font prendre ces violens Diurétiques, ou par les douleurs intolérables qu'ils attirent aux malades. Plus le malade ſera jeune, plutôt auſſi faudra-t'il faire l'opération; parce que la *pierre* étant moins groſſe dans ſes commencemens, & les chairs plus aiſées à prêter dans la manoeuvre de l'opération, il en coûte moins de douleurs au malade, & il lui en arrive moins d'inconvéniens. Il eſt bon d'avertir ici les peres & meres, d'élever leurs enfans qui ont été taillés, dans l'abſtinence totale de vin, de biere, d'oignon, & de tout ce qui a été interdit ci-deſſus, juſqu'à ce que les corps de leurs enfans, ayant recouvré une meilleure complexion, la diſpoſition *graveleuſe* ſe trouve éteinte ou comme oubliée dans leurs entrailles.

LXXII. Maladies qui dépendent du vice de la lymphe nerveale.

Voilà à peu près quelles sont les maladies qui dépendent de la *partie blanche* du sang, c'est-à-dire, de cette *lymphe* grossiere & humorale, laquelle produit (comme nous avons vû) tant d'affections *sereuses*, *pituiteuses*, *rhûmatisantes*, *glanduleuses*, *écroüelleuses* & *carcinomateuses*, dont il a été parlé en plusieurs endroits. Mais il est dans le corps humain une lymphe *éthérée*, un fluide *spiritualisé*, qui anime les nerfs, en y portant la matiere des esprits ou du suc qui y circule. De-là le genre nerveux tire sa force naturelle; & de-là aussi lui viennent tant de causes de maladies convulsives: car de-là naissent ces ébranlemens *spasmodiques* que prennent les nerfs des personnes du sexe, à certains âges, & dans certains états de la vie, comme dans une jeune fille, dans une femme grosse, dans une accouchée, ou enfin dans une femme qui sort de l'âge sujet à l'évacuation singuliere de son sexe. Dans toutes ces personnes combien ne doit-on pas distinguer d'affections ou de symptomes *spasmodiques*, pour ne pas confondre, dans leurs maladies, ce qui est *convulsif* avec ce qui est *humoral*! Faute de ce-

la, à quelle confuſion & à quelle longueur ne ſeront point expoſés les Pauvres dans leurs maladies !

C'eſt ce qui m'engage à faire cette digreſſion, dans laquelle je vais faire voir comment la *lymphe nervale*, indépendamment de ce qui en a été dit au ſujet des convulſions des enfans, devient dans les adultes ſuſceptible d'*alteration* ou de vice; c'eſt ce qui rend certaines maladies ſi difficiles à connoître, ſi mal-aiſées à traiter, & plus difficiles à guérir. C'eſt cette *alteration* de la lymphe nervale, ce *vice* des eſprits, cette *diſcraſie* du ſuc nerveux, que je voudrois faire ſentir, dans les maladies, à tous ceux qui ſe prêtent à adminiſtrer des remedes; afin de faire revenir des idées baſſes, ſuivant leſquelles ſortant des voies & des traces qu'a marqué le doigt du Créateur dans l'œuvre de l'œconomie animale, on la déshonore par toutes les manieres groſſieres dont on donne à concevoir les cauſes des maladies.

La *lymphe nervale*, ſuivant un célebre Medecin Géometre *, eſt comme la roſée la plus fine qu'on puiſſe

* BELLINI.

imaginer ; c'eſt un air ou un ſpiritueux qui ne contient ni marc, ni réſidu ; de ſorte que l'action de la chaleur le fait évanoüir ſans qu'il en reſte rien ; c'eſt donc un ſuc qui a plus de *lucidité* que de corps, plus d'eſprits que de matiere, & qui ſe diſtribue plutôt comme en rayonnant par tous les nerfs, qu'en les traverſant avec impétuoſité. Lorſque le corps eſt en ſanté, il ne ſent rien d'une tranſmiſſion ſi intime, qui ſe fait continuellement, quoique très-légerement, & qui eſt capable pourtant d'entretenir les fonctions de la vie. Mais lorſque le corps devient ſenſible, las, fatigué ou douloureux dans toutes ſes parties, c'eſt une marque que cet *air animal* devenu nébuleux & orageux, s'eſt appeſanti dans les Nerfs, & qu'ayant changé en impétuoſité, en troubles & en irritations, ſa tranſmiſſion naturellement douce & inſenſible, il porte des ſentimens de douleur, d'angoiſſe, de laſſitude, & d'anxiété dans toutes les parties, au lieu du calme qu'il y entretenoit. Il eſt donc conſtant qu'alors la *lymphe nervale* a pris plus de maſſe & d'impétuoſité, en s'aſſociant des parties

explosives & tumultueuses, avec lesquelles elle entre dans les nerfs. C'est cette irritation, par laquelle commencent les maladies, qui doit fixer: pendant le traitement des maladies des Pauvres, l'attention de ceux qui, sans être Medecins, ont la charité d'en faire les fonctions.

Rien ne prouve plus sensiblement la nécessité de la Medecine *calmante*, qui est suffisante pour guérir bien des maladies. C'est en effet celle des habiles & sages Praticiens, lesquels ne craignent point d'avancer qu'ils ne se passent des *narcotiques* (dont ils ne désapprouvent pas d'ailleurs l'usage), que parce qu'à l'aide des *delayans*, des *temperans diapnoïques*, & d'une diete dans le même goût, ils savent tellement contenir les *fluides* & les *solides* sous l'empire ou la direction de la Nature, qu'elle seule devient la guérisseuse entre leurs mains; parce qu'elle n'est point détournée, ni dans ses sécrétions, ni dans ses coctions ou digestions, ni dans ses crises, par des purgatifs ou des stimulans indiscretement administrés.

Les symptomes qui suivent immédiatement les *annonces* de grandes maladies

maladies (car c'est le nom que donne HIPPOCRATE aux lassitudes qui les précedent : *lassitudines*, dit-il, *morbos prænunciant*), viennent originairement de la *discrasie* du suc nerveux, ou du vice & de l'*ataxie* des esprits. Tout y annonce le *spasme*, l'*éréthisme* & l'irritation. Ce seront des vomissemens énormes, des cours de ventre violens, des saignemens de nez, &c. Seroit-ce la bile qui remonteroit d'elle-même, ou par sa vertu propre, des intestins dans l'estomac ? Conçoit-on que des humeurs, quelles qu'elles soient, se précipitent avec tant d'effort & de violence par les selles, parce que ces fluides auroient en eux la puissance de se donner cette impétuosité? Le sang peut-il par lui-même, par la force de jet qu'il se donneroit, se sublimer au cerveau ? Ce sont ici les esprits irrités qui occasionnent ces symptomes ; & cette irritation des esprits ne venant que du vice de la *lymphe nervale*, soit dans ses qualités, soit dans son cours, ses distributions & sa circulation, il est évident que ces humeurs ne tiennent leurs mouvemens, leurs sublimations, leurs impétuosités, leurs précipitations,

dans nos corps, que de la puiſſance des *ſolides*, ou de l'exploſion des *eſprits* ou du fluide ſpiritueux qui circule dans les nerfs. Rien ne convient mieux dans ces circonſtances, que les remedes qui vont plus à calmer les humeurs qu'à les évacuer. Enfin la fievre s'allume, les anxiétés s'augmentent par tout le corps ; l'inſomnie, les délires, les phrénéſies prennent aux malades ; le pouls devient dur & réſiſtant ſous les doigts; à tout cela ſuccedent les ſoubre-ſauts dans les tendons, les tremblemens dans la voix, & les trémouſſemens dans les levres & dans les paupieres ; tous ſignes qui dénotent que le vice des *eſprits* influe dans les humeurs de ſemblables maladies. Et là-deſſus ne ſera-t'on pas porté à employer, dans ces cas ſi ordinaires dans les maladies des Pauvres, les humectans, les délayans, les anodyns, afin de donner à la Nature les tems de trêve dont elle a beſoin pour ſoûtenir de ſi terribles chocs ?

Ces mêmes remedes ſont propres auſſi à obvier aux inconvéniens qui naiſſent lorſque la tranſpiration *intérieure* ſe trouve dérangée. Car il faut

ſavoir, que comme l'inſenſible tranſpiration *extérieure* venant à ſe ſupprimer, eſt la cauſe de grands déſordres dans l'œconomie animale, par le reflux des matieres tranſpirables qui rentrent dans le ſang; de même la ſuppreſſion de la tranſpiration ſi copieuſe qui doit ſe faire intérieurement dans les *entrailles*, & à laquelle contribue ſi particulierement le genre nerveux ou membraneux, eſt la ſource de bien des maux: car là ſont les filtres, &, pour ainſi dire, les ſoûpiraux, par où s'inſinue dans les entrailles la vapeur *halitueuſe* de cette tranſpiration. Lors donc que toutes ces iſſues viennent à être ſerrées par le *ſpaſme* ou la *criſpation* qui arrive dans les maladies, il ſurvient des gonflemens, qui ne ſont produits par autre choſe, que par les efforts *ſpaſtiques* que fait ſur les membranes le *fluide ſpiritueux*, lequel ne trouvant plus ſes iſſues, gonfle toutes les membranes, en les tenant dans des bourſoufflemens *ſpaſmodiques*. Je demande, ſi ce ſont des remedes irritans qui conviendront, ou bien plutôt des adouciſſans, des calmans, des anodyns?

LXXIII. Maladies Inflammatoires.

Quand le trouble ou l'*éréthisme* vient à se mettre dans les fibres de la tissure nerveuse-musculaire, en conséquence de celui qui est dans le genre membraneux, l'état de pression douce & naturelle ; & d'une systole réguliere, se change dans une pression *convulsive* ; & alors la partie rouge du sang, pressée d'enfiler les sentiers par où elle peut s'échapper, s'engage dans les arteres lymphatiques, dans lesquelles elle se détourne de la route naturelle qu'elle tenoit à travers les vaisseaux sanguins. De-là naissent les *inflammations* des visceres, & toutes leurs especes d'affections *phlegmoneuses*, qui surviennent dans les maladies, ou qui les commencent.

Cette origine des *maladies inflammatoires*, ne contribue à la variété des maladies qui portent ce nom, qu'à raison de l'habitude des parties enflammées, ou de la variété, du nombre, de la capacité, des liaisons ou des communications que les vaisseaux ont entr'eux, ou avec d'autres, soit du voisinage, soit des parties éloignées. Car par-tout ce ne sont que des engagemens de la *partie rouge* du

ſang ou de ſes globules, qui ſe ſont fourvoyés hors des arteres ſanguines pour s'introduire dans les lymphatiques. C'eſt pourquoi, ſans trop particulariſer les *inflammations*, dont on fait autant de maladies qu'elles occupent de régions ou de viſceres, l'on croît pouvoir écarter de la Medecine desPauvres un trop grand détail d'inflammations ; parce qu'elles ne different pas eſſentiellement dans leur origine, ni dans les matieres qui en ſont les cauſes. L'on a donc cru pouvoir ſe renfermer, juſqu'à un certain point, dans l'idée eſſentielle des *inflammations*, afin de donner aux perſonnes qui s'occupent à traiter charitablement les maladies des Pauvres, les ſeules notions ſuffiſantes pour les guérir, ſans les embarraſſer dans tout ce qui eſt plus d'érudition, que de néceſſité pour le ſoulagement de ces pauvres malheureux.

Il eſt un ſigne *pathognomonique* ou certain qui fait connoître les maladies vraiment *inflammatoires* ; c'eſt le ſang *couënneux* que l'on tire dans les palettes. Il eſt en effet tellement propre aux affections *phlegmoneuſes*, que l'on peut aſſurer qu'une maladie

eſt *inflammatoire* quand on tire un tel ſang. Ce ſang eſt chyleux, mais denſe, compacte, coriace, & *peauſſier* : & là deſſus on forme quelquefois plus de queſtions & de diſputes, que d'inſtructions pour la guériſon de ces maladies. Cependant une réflexion bien ſimple ſuffit ; il ne s'agit que de ſe mettre bien au fait de la ſtructure des parties, & de la poſition des vaiſſeaux, qui expoſent manifeſtement le ſang à prendre cette conſiſtance.

LXXIV. La Péripneumonie, ou Fluxion de poitrine.

Ces vaiſſeaux ſont ceux où le chyle encore cru, ou imparfaitement broyé, aborde avec affluence, ſavoir, les *arteres pulmonaires* ; car elles ſont ſituées de façon, qu'elles reçoivent du ventricule droit du cœur un ſang chargé des reſtes de lymphe, ou de ſucs ſemblables, qui y remontent de tout le bas-ventre par la *veine-cave aſcendante* ; & encore d'un chyle abondant, & preſque tel qu'il monte par le *canal thorachique*, tant eſt court le chemin qu'il fait par la veine *ſoûclaviere*, qui le précipite dans le ventricule droit, & avec d'autant plus de promptitude, que c'eſt

comme ſur le ceintre d'une voûte que le chyle roule rapidement, ſavoir, par l'arcade qui forme la ſoûclaviere, pour ſa deſcente dans le cœur. Ce ne peut donc être qu'un chyle très-imparfaitement & même ſuperficiellement mêlé avec la *partie rouge* ou globuleuſe du ſang, laquelle au contraire ſe trouve déprimée & précipitée ſous le poids ou l'abondance du chyle. Dans cet état le ſang entre dans l'*artere pulmonaire*, & par elle dans toutes les *artérioles* qui rampent ſur les ſurfaces du nombre infini de véſicules qui compoſent la ſubſtance & tout le volume des poumons. Il eſt clair qu'il n'y a dans tout le corps aucun endroit où les arteres ſe trouvent plus immédiatement ou plus préciſément expoſées à l'impreſſion de l'air que la reſpiration porte dans les poumons. Or ſi cet air eſt plus froid, plus denſe, plus épais qu'il ne convient à la ſanté, agiſſant alors par toute la *gravitation* qu'il exerce ſur les membranes de ces véſicules, il ne peut qu'épaiſſir le ſang dans toutes les *artérioles* du tiſſu pulmonaire. De plus, un ſang devenu compacte & ſerré dans ſa fibre, paſſe

ainſi conſtitué par les veines pulmonaires dans le ventricule gauche. Le voilà donc tel qu'il va être diſtribué, haut & bas & dans tout le corps, au ſortir du ventricule gauche par l'*aorte* ſupérieure & inférieure. L'on verra les principes ou les germes d'inflammation qu'il portera dans tous les viſceres.

Mais, ſans aller plus loin, je vais donner ici la cauſe des *inflammations de poumon*, ſi ordinaires parmi les Pauvres, dans la néceſſité où ils ſont de ſe méttre au travail dès le matin, quelque tems qu'il faſſe, ſouvent même dans des lieux où l'air de l'atmoſphere univerſel ſe trouvera plus malfaiſant. Ils reſpirent un air lourd, qui appeſantiſſant le ſang, tout chyleux qu'il eſt, ſouvent groſſi par de mauvaiſes nourritures journalieres, s'introduit dans les arteres lymphatiques qui rampent ſur les ſurfaces des véſicules pulmonaires, & bouchant ces arteres, y cauſe des *ſtagnations* ſanguines, qui font les *péripneumonies* ou inflammations de poumon. Car ces arteres lymphatiques ſe dégorgeant d'une lymphe ſanguinolente, parce qu'elle croupit, elles fourniſſent la

matiere de ces crachats ſanglans qui dénotent la *péripneumonie*. De-là encore vient la reſpiration laborieuſe qui fatigue les malades. La fievre ſuit de près ; parce qu'une telle digue force la Nature à redoubler les *oſcillations* de la vertu ſyſtaltique. Le poids que ſentent les malades, quoique ſans douleur, au milieu de la poitrine, eſt la marque de l'affoibliſſement où eſt le *ton* des parties engorgées de ſang. Enfin le rouge qui ſe fait appercevoir ſouvent ſur le viſage, découvre l'embarras où eſt la circulation du ſang ; ce qui occaſionne le retardement de ſon cours dans les vaiſſeaux ſupérieurs, parce qu'ils n'ont plus leur libre décharge. Mais ce qu'on ne ſauroit trop faire obſerver, c'eſt qu'il eſt très-ordinaire que les malades *péripneumoniques* ſe plaignent, dès les premiers jours de cette maladie, de maux de cœur ou d'envies de vomir ; ſigne *univoque* ou certain de la *ſtagnation* du ſang, comme il eſt prouvé dans les plaies ou les coups de tête, dans leſquels cas le ſang amaſſé dans le cerveau, cauſe des nauſées ou envies de vomir. Cependant on s'éloigne de cette vûe, en

prenant pour ſignes d'amas d'humeurs dans les premieres voies, ces envies de vomir. C'eſt la faute qui ſe commet, en donnant tout d'abord des *émétiques* dans la cure des *inflammations de poumon*, tandis qu'il eſt ſi ſévérement défendu de faire vomir les malades dans les maux qui ſont eſſentiellement affectés à la poitrine.

LXXV. La cure de la Péripneumonie.

Il faut donc s'attacher d'abord à détourner inceſſamment & diligemment le cours du ſang, qui va conſommer le mal dans le *poumon*. Pour y réuſſir, on fera ſaigner du bras le malade, de ſix en ſix heures, puis toutes les douze heures, les premiers jours de la maladie. La ſaignée du pié au contraire eſt mortellement déciſive dans les *péripneumonies*. Car il faut infiniment diſtinguer, quand le ſang eſt infiltré par voie de *ſtagnation* dans le tiſſu du poumon, d'avec ce qu'il eſt lorſque, par ſon bouffement ſubit, il ſe porte à la poitrine, à l'occaſion, par exemple, de quelque ſuppreſſion ſanguine dans les perſonnes du ſexe. Car alors la ſaignée du pié, promptement pratiquée, prévient l'*infiltration* du ſang & l'engagement habituel du poumon.

Il eſt encore à obſerver, que dans les embarras du cerveau *léthargiques* & *phlegmoneux*, qui accablent quelquefois la tête dans les *péripneumonies*, la ſaignée de la jugulaire s'accorde parfaitement avec celle du bras. En même-tems l'on employera les délayans *diapnoïques*, en donnant, de trois en trois heures, un verre d'eau diſtilée de coquelicot, où l'on aura diſſous, ſur chaque verre, quatre grains de nitre purifié, & trois gros de ſirop-violat. Il faut encore que le malade uſe ſouvent d'un *lohoch*, fait avec deux onces d'huile d'amandes douces, un gros de blanc de baleine, trois gros d'eau de canelle orgée, & une once & demie de ſirop de coquelicot, le tout bien mêlé enſemble. On recommandera encore au malade de boire abondamment, & toujours chaud, d'une *tiſane* faite avec les racines de ſcorſonere, de guimauve, de chiendent, & de régliſſe, dont il ne ſauroit trop boire dans l'intervalle des bouillons, leſquels ne doivent être accordés que toutes les quatre heures. C'eſt que la *criſe* de cette maladie doit ſe faire par les *crachats*; & c'eſt à quoi l'on réuſſit en diminuant habi-

lement, le plus qu'il eſt poſſible, des matieres croupiſſantes, ſoit par les ſaignées, ſoit par les *diapnoïques*, pour ne laiſſer à travailler aux fibres des véſicules muſculeuſes du poumon, que la plus petite portion de ſucs pourriſſans du ſang, qu'il ſera poſſible. L'*antimoine diaphorétique*, célebre parmi les Praticiens pour préſerver les viſceres de ſuppurations, pourra trouver ici ſa place, au moyen de tous les *humectans* qu'on vient de propoſer, en en donnant huit ou dix grains avant les bouillons. La *purgation* ne conviendra que dans la convaleſcence, ſans ſe permettre à cet égard, pendant le cours d'une *péripneumonie*, que l'uſage fréquent des lavemens purement émolliens & rafraîchiſſans. L'on doit même ſe reſſouvenir de la maxime ſi univerſellement avouée parmi les anciens Praticiens, que la *purgation* après les maladies *aiguës*, eſt d'autant plus ſure qu'elle eſt retardée. C'eſt que, ſuivant le langage d'HIPPOCRATE, l'on ne ſauroit avoir trop d'égard à la *vergence* des humeurs, en fait de purgation : *Quò vergunt humores, eò ducendi* Or, en retardant la purgation après les mala-

dies aiguës, durant lesquelles s'est perdue la *vergence* des humeurs, les directions des sécretoires, ou les oscillations de leurs fibres, se trouvent rétablies dans leur ordre ; ce qui assure le succès de la *purgation*. Mais, pour ne pas manquer ce succès, il faut avoir grand soin, après les *péripneumonies*, de n'employer que les purgatifs les plus doux, comme la casse, la manne, l'huile d'amandes douces, le sirop de roses pâles, ou celui de pommes composé.

L'on n'a fait aucune mention des narcotiques dans la cure de la *péripneumonie* ; car quoique le poumon souffre de grandes angoisses, accompagnées de toux très-fâcheuses, le sirop *diacode* même y est très-contraire, parce qu'il arrête ou supprime les crachats, par où doit guérir la maladie. La raison de ce mauvais succès des narcotiques, est ici sensible ; puisque les vésicules musculaires de la substance du poumon se trouvant affoiblies dans leur *ton*, parce que l'infiltration du sang tient ces parties dans un état de *gravitation*, elles perdent beaucoup de leur *élasticité* naturelle. Si l'on vient à employer les narcoti-

ques, qui aſſoupliſſent ou relâchent les fibres, c'eſt le moyen de les jetter dans l'*atonie*; d'où s'enſuit la retenue des crachats. En cas donc de *toux* violente, ou de ſemblables angoiſſes, il faut y remédier par la ſaignée, en la réitérant courageuſement, & encore par les diapnoïques, & l'uſage fréquent du lait d'amandes entre les bouillons, qu'il faut par conſéquent éloigner beaucoup, en ajoutant le ſirop de capillaire, au lieu de ſucre, dans ce lait d'amandes.

La *toux* qui accompagne les gros rhûmes, qui ſont de vraies *fluxions de poitrine*, permet au contraire l'uſage des narcotiques, quoique ces deux maladies ſympathiſent par la reſſemblance de beaucoup de leurs ſymptomes. C'eſt même le ſang en ferveur ou trop ardent, lequel intercepté dans le poumon, par l'impreſſion d'un air intempéré qui le retarde dans ſon cours, met le poumon en *phlogoſe*, en même-tems que cette congeſtion ſanguine occaſionne l'épanchement de la féroſité, qui (comme il arrive quand le ſang eſt ralenti) diſtile de toutes parts dans les véſicules qui compoſent ce viſcere. Mais l'*infiltra-*

tion de la partie rouge du ſang dans les arteres lymphatiques, ne s'y faiſant pas comme dans la péripneumonie, les fibres de ces véſicules conſervent leur *ton :* Et même, qui plus eſt, ce *ton* prend une diſpoſition *ſpaſtique*, par où ces fibres acquierent encore plus d'élaſticité que dans leur naturel ; & ce ſurplus de reſſort eſt l'effet des *narcotiques*, qui ne rabattant que ce ſuperflu morbifique de force, n'ôtent rien à celle de la Nature. Ainſi, en même-tems que l'on ſaigne ſans crainte dans la cure d'une *fluxion de poitrine*, il eſt d'uſage d'employer le ſirop diacode, ou ſemblables *calmans*. C'eſt que par leur ſecours, le poumon entrant dans le repos que les Anciens ſe propoſoient dans l'uſage de l'*opium* même (qu'ils appelloient pour cela *ſilentium pectoris*,) les ſaignées, en rappellant dans les grands vaiſſeaux le ſang qui portoit la *phlogoſe* ſur le poumon, font diſparoître la fievre, l'oppreſſion, la toux, & ceſſer la fonte qui ſe faiſoit du ſang intercepté ſur les ſurfaces des véſicules pulmonaires, & de la ſéroſité dans les capacités de tous ces petits ſachets. Les *delayans*, les *potions huileuſes*, les

diapnoïques, doivent y être employés comme dans la cure de la *péripneumonie*; enſuite, dans le tems de la convaleſcence, l'on purgera le malade, mais toûjours avec les mêmes précautions ſur le choix des purgatifs. Une obſervation pourtant à faire en matiere de *fluxion de poitrine*, c'eſt que l'on ne doit pas manquer à donner, dans cette maladie, le ſoir de la purgation, ou le diacode, ou quelqu'autre ſemblable calmant.

J'aurois pu parler ici du *crachement de ſang*, & de la *phthiſie*, qui ſont l'un & l'autre de la dépendance du ſang, & qui appartiennent au genre *phlegmoneux* ou inflammatoire. Mais comme ce ſont des effets de l'impulſion ou de l'effort que fait le ſang ſur les viſceres, je réſerve à en traiter lorſque j'aurai fait voir la maſſe du ſang porter avec ſoi par tous les vaiſſeaux du corps, depuis la tête juſqu'aux piés, ſes efforts ſur les viſceres, & remonter par la veine-cave, groſſie de volume, & crue en impétuoſité, dans le ventricule droit du cœur. Là prenant un nouvel eſſor, par ſa ſaillie dans les arteres du *poumon*, elle les entr'ouvre, & en fait ſortir le ſang dans les

les véficules de ce vifcere ; ou bien s'engageant par les arteres lymphatiques dans la fubftance du poumon, elle y imprime le caractere phlegmoneux, qui caufe les *affections phthifiques.*

LXXVI. Autres Maux inflammatoires.

Le fang donc paffant du ventricule droit du *cœur* dans le gauche, tout chyleux encore, mal broyé, & groffiérement piflé dans le *poumon*, où d'ailleurs il aura effuyé peut-être l'action d'un air intempéré qui l'aura épaiffi, &, dans cet état, tranfmis dans le ventricule gauche, & de-là chaffé vers le cerveau ; ce fang, dis-je, porte partout, fur fa route, les caufes des inflammations, ou des *congeftions* fanguines phlegmoneufes, qui fe font fi aifément dans toutes ces parties. La membrane *pituitaire* des narines en recevra les préliminaires, qui annoncent les plus fâcheux *rhûmes*, par les *enchifrenemens* qui les commencent. Les *carotides* diftribuant un fang auffi enclin au ralentiffement dans les parties fpongieufes des glandes & des membranes du *pharynx* & du *larynx*, occafionneront ces cruels maux de gorge ou *efquinancies* qui affligent ces organes. Ces mêmes

arteres infefteront des mêmes caufes inflammatoires les oreilles, & les yeux; d'où naîtront en celles-là des *douleurs* très aiguës, & en ceux-ci des *ophthalmies*, & toutes les efpeces d'ulcérations *phlegmoneufes* qui attaquent les paupieres, &c.

LXXVII. La cure de ces Maux.

A tous ces maux, dont les noms font différens, l'on appliquera prefque les mêmes remedes; parce que leurs caufes font originairement & effentiellement les mêmes. Ainfi en mettant au large, par le moyen des *faignées*, le fang condenfé, l'on abrége la durée & les dangers de toutes ces inflammations : mais à la faignée du bras, fans fonger à celle du pié (pour ne pas charger la poitrine, en déchargeant la gorge) il ne faut qu'affocier à propos les faignées de la gorge; car elles peuvent fe réitérer fans inconvénient.

L'on y ajoute, dans les *efquinancies*, les gargarifmes fimplement faits avec le cryftal minéral fondu dans de l'eau de plantain, ou de pourprier, & les cataplafmes de mie de pain, où l'on mêle le nid d'hirondelle; faifant boire beaucoup de petit-lait, ou d'eau de riviere, où l'on aura fait

infuser une poignée ou deux d'endive. Mais furtout il faut bien fe garder de laiffer venir à abfcès une *efquinancie* ; parce que ce font comme des des arrhes données pour les rechûtes dans le même mal. On obvie à ce danger par le moyen des faignées faites d'abord, toutes les deux, trois, ou quatre heures. Car une *efquinancie* peut aller très-vîte, puifqu'on l'a vue quelquefois fe terminer à la mort en moins de fix heures.

Il faut ufer de la même diligence & des mêmes faignées pour diffiper les *ophthalmies*, fi l'on veut épargner aux malades les taches *albugineufes*, & les ulcérations ou abfcès de la *cornée*. Mais, pour aller au-devant de ces fuites malheureufes, il faut éviter tous les collyres trop fpiritueux, & tout ce qui eft eau-de-vie, ou efprit de vin ; car c'eft la pefte du miroir de l'œil, qui s'obfcurcit ou fe ternit par de femblables applications. L'eau toute feule, où l'on fait diffoudre tout au plus un peu de trochifques blancs de rhafis, tient fouvent la place de beaucoup de remedes. Le vitriol & l'antimoine crud, ou femblables ingrédiens, compofent d'excel-

lens *collyres* : mais ils ne réuſſiſſent jamais heureuſement, qu'autant qu'on aura éteint l'inflammation. Il arrive quelquefois que les *ophthalmies* ſont très-douloureuſes ; c'eſt pourquoi les Anciens ont ajouté l'*opium* aux trochiſques blancs de rhaſis. Il y a encore pour les yeux un excellent anodyn naturel ; c'eſt le *lait de femme*, qu'il faut faire rayer dans l'œil malade. Enfin une autre obſervation, c'eſt que quand l'inflammation dure trop opiniâtrément, un *réſolutif* bien naturel eſt d'égorger un pigeon dont on fait couler le ſang tout chaud dans l'œil malade.

C'eſt ainſi qu'en certaines occaſions, comme dans quelque conſtitution d'air, le ſang remonte des poumons, par le ventricule gauche du cœur, en portant l'inflammation preſque partout où il paſſe, & même juſqu'au cerveau quand il y entre ainſi indiſpoſé. De-là viennent la *phréné-ſie*, la *léthargie*, les *affections comateuſes*, & *carotiques*, enfin l'*apoplexie*, qui eſt le comble de tous ces maux, & d'entre eux tous le plus phlegmoneux. L'on pourroit croire que la diſpoſition inflammatoire s'affoibli-

roit en chemin faisant, ou à mesure que le sang s'éloigne de l'endroit d'où il a pris son panchant à l'inflammation, c'est-à-dire, en s'éloignant du *poumon*, d'où ce panchant tient son origine. Mais il faut juger de ce qui arrive à la fonction de ce viscere, par ce qui arrive à celle de l'*estomac*. En celui-ci, le défaut de la premiere coction ne se couvre que très-imparfaitement par les coctions suivantes. De même le *poumon* étant fait pour être le médiateur entre l'air qui y entre, & le sang qui y circule, afin que celui-ci soit tenu toûjours coulant dans ses vaisseaux; dès que cet air, qui devroit rendre le sang léger, roulant, & fluide, se trouve altéré dans son ressort, dans sa gravité, dans son épaisseur, &c. il rend ce sang (chyleux encore qu'il est) plus dense, plus compacte, & plus serré qu'il ne lui conviendroit dans sa fibre. Et c'est une tache originelle qu'il contracte dans le poumon, de laquelle il porte le caractere presque *indelebile* partout où il va. Il ne faut point en chercher d'autre cause, que celle de l'impuissance où se trouvent toutes les parties qui ne sont pas le poumon, de

ſubſtituer quelque choſe à l'action de l'air qui entre dans le poumon : & cela parce que la *vertu ſyſtaltique* de ces parties peut bien entretenir dans le ſang la fluidité que l'air lui aura procurée : mais aucun autre organe que le *poumon* ne peut rappeller l'action de l'air ou la renouveller dans la maſſe du ſang. Voilà la raiſon pourquoi on va le voir produire des inflammations dans le cerveau, & pourquoi il pourra en produire dans tous les viſceres par où nous le verrons circuler.

LXXVIII. L'Aſthme proprement dit.

Mais, avant que d'avancer plus loin, je crois que c'eſt véritablement ici le lieu de parler de l'*aſthme* proprement dit, lequel tire ſa cauſe immédiatement du vice du poumon. L'air donc, qui dans l'état naturel entre dans les poumons par les *bronches* (qui ſont ſituées, toujours & partout dans le poumon, entre deux vaiſſeaux ſanguins, l'artere & la veine pulmonaire) aide & ſoûtient par ſes doux frottemens la ſyſtole de ces vaiſſeaux ſanguins, & par elle il pourvoit à ce que le ſang ne ſe ralentiſſe & ne s'appeſantiſſe point ſur les *véſicules pulmonaires*. Ainſi ces véſicules

n'admettent qu'un air léger, qui les remplit & les étend mollement, ſans faire aucune violence au *ton* de leurs fibres. Mais cet air changeant de *gravitation*, de volume, & de reſſort, il gêne, preſſe & ſerre ces fibres. Au lieu donc d'une matiere *éthérée* & légere, qui devroit gonfler ces ſachets véſiculaires, il *exude* de leurs tuniques dans leurs capacités une *lymphe*, qui eſt infiniment plus *gravitante*, plus lourde, & plus épaiſſe que l'air. Or cette lymphe s'accumulant dans toute la ſubſtance véſiculaire du poumon, elle appeſantit tout ce viſcere, & occaſionne le ralentiſſement & l'épaiſſiſſement du ſang dans les arteres & les veines pulmonaires. Voilà la véritable cauſe de l'étrange oppreſſion qui fatigue les Aſthmatiques, juſqu'à les rendre *orthopnoïques*, & les jetter dans la *ſterteur*, laquelle fait le ſigne univoque de l'*aſthme* conſommé. Mais de-là s'entretient dans le poumon un affoibliſſement de ſes fibres, qui fait une eſpece d'*atonie* dans les véſicules pulmonaires, & dans les vaiſſeaux ſanguins; & c'eſt ce qui rend l'*aſthme* habituel, ſi on n'y remédie promptement.

LXXIX. La Cure de l'asthme.

Ce sera en dégageant incessamment le sang de la presse où il est, & cela en pratiquant diligemment les saignées du bras faites coup sur coup. En même-tems on doit employer largement les délayans, qu'il faut boire chauds, pour aller au plutôt au-devant de l'épaississement que la lymphe prend dans les vésicules pulmonaires. Ces délayans seront des *tisanes* faites avec les racines de scorsonere, de bardane & de réglisse; des *infusions théïformes* d'hyssope, de capillaires, &c. sans permettre au malade d'autres nourritures que des bouillons très-légers, faits principalement avec les graines & peu ou point de viande. Outre cela, l'on fera usage d'un bol *pectoral-anodyn*; car sans les calmans, toutes sortes de *bechiques*, les plus célebres mêmes, sont inutiles ou dangereuses; parce que les fibres des vaisseaux, ou des bronches, ayant contracté une disposition *spastique*, les calmans en sont le remede, en ce qu'ils mettent en valeur les vertus *pectorale*, *béchique*, &c. Ces bols donc seront composés d'un demi-gros de blanc de baleine bien choisi, de trois ou quatre grains

de

de pilules de cynogloſſe, & d'un grain ou deux de ſafran oriental, ou de fleurs de benjoin; & l'on réitérera ce bol tous les ſoirs. Le malade ſe trouvant ſuffiſamment humecté, & en état d'uſer de *ſoufre lavé*, en cas que l'*aſthme* tire en longueur, on lui en donnera, ſans préjudice du bol ci-deſſus, dix ou douze grains mêlés d'un grain ou deux de ſafran de mars préparé à la roſée, l'un & l'autre mêlés encore avec une goutte de baume du Pérou, & une quantité de ſirop de capillaires ſuffiſante pour un de ces bols, que l'on donnera le matin, & un bouillon après: A midi l'on en donnera encore un, & quelque peu de nourriture après. Dans ces premiers tems on ne doit employer d'autres purgatifs que des potions huileuſes laxatives. Les vomitifs au contraire y ſont très-pernicieux: car ce n'eſt guere que ſur la fin ou dans le progrès d'un *aſthme* vraiment *humoral*, que réuſſit, le vomitif pour exciter le poumon à ſe débarraſſer des glaires ou des phlegmes qui le tiennent en *ſterteur*. Un autre remede, qui réuſſit dans les oppreſſions les plus preſſantes, c'eſt la *fumigation*;

pourvû qu'elle se fasse avec un *tabac* bien doux, & qu'en même-tems le malade prenne un grand lavage de *thé-bou* légerement infusé.

LXXX. L'Apoplexie.

On voit que je ne me suis point écarté de mon sujet en parlant de l'*asthme* dans l'ordre des maladies inflammatoires. L'asthme appartient véritablement à ce genre de maladies; & cela est si vrai, que l'on a vu souvent des affections asthmatiques se terminer malheureusement par des *apoplexies*, qui sont de toutes les maladies les plus phlegmoneuses. C'est qu'il ne faut au sang pour donner la tendance à l'inflammation, que d'avoir manqué à être suffisamment atténué, broyé ou subtilisé dans le poumon. Car par-là la fibre du sang étant demeurée trop dense, trop pesante, & trop solide, il ne lui faut qu'une occasion qui ralentisse le cours du sang, pour y développer son ressort, & le mettre en *stagnation*, puis en *stase*; car de-là naît l'inflammation. Ainsi le sang, au sortir du ventricule gauche du cœur, ne trouvant, en entrant dans le cerveau par les *carotides*, que des parties membraneuses, denses elles-mêmes, compactes & fer-

rées dans leur tiſſure, ce ſont autant de réſiſtances qu'il a à vaincre, pour conſerver ſon courant & ſa fluidité. Or le ſang n'étant plus aidé, pour pénétrer dans ces détroits, par la ſyſtole des parties muſculeuſes qui environnent les carotides quand elles montent au cerveau, au contraire venant à ramper ſur un *ſol* auſſi peu ſouple ou auſſi ſerré dans ſa tiſſure que le ſont les membranes du cerveau, ſurtout la *dure-mere*, il n'eſt pas étonnant qu'il s'y ralentiſſe, & qu'il y cauſe l'*apoplexie*; car il ne faut que des yeux pour appercevoir ſur cette membrane la cauſe de cette maladie dans ceux qui en ſont morts.

LXXXI. La Cure de l'Apoplexie.

La cure de l'*apoplexie* prouve bien la vérité de ce que j'avance; puiſque rien n'y remédie ſi efficacement que la ſaignée promptement & fréquemment faite. Cependant, quoi que l'on faſſe, il n'eſt guere de maladie qui porte davantage le caractere d'incurabilité que l'*apoplexie*. Car outre l'eſpece qu'HIPPOCRATE appelle la *forte*, & qu'il déſigne par cette mauvaiſe note, qu'il eſt impoſſible de la guérir, il eſt ſi ordinaire à l'*apoplexie*, ou ſi propre à ſa nature, de dégénérer

en *paralyſie*, que c'eſt ſouvent moins la voir guérir, que la voir changer d'une maladie peu guériſſable en une autre auſſi peu ſuſceptible de guériſon. Or la difficulté de guérir *l'apoplexie*, eſt bien marquée par la ſtructure de la partie malade, & par la poſition des vaiſſeaux où le ſang eſt en *ſtaſe*, ou en *ſtagnation*. Cette partie eſt le cerveau, qui eſt comme une *iſthme* dans le corps humain, où rien n'arrive & d'où rien ne ſort que par des défilés. De plus, cette partie eſt fermée d'une clôture oſſeuſe, laquelle n'aide en rien, bien différente en cela d'une partie muſculeuſe, qui par ſa *ſyſtole*, favoriſe celle des veines qui ont à rapporter le ſang. Ces veines donc ne ſont ſoulagées que par la prompte décharge qu'elles trouvent dans tous les *ſinus* de la *duremere*, leſquels ſont à la vérité munis de fibres muſculaires : mais, ſi l'on examine le double *défilé*, par où (preſque uniquement) peut ſe faire la deſcente du ſang, par un trou encore oſſeux, & par un ſac veineux, que les *jugulaires internes* ſe forment de chaque côté, l'on comprendra à quel retardement le ſang eſt expoſé

dans ſon retour du cerveau au cœur.

Il eſt évident, par ce que je viens de dire, que la ſaignée eſt le remede ſpécifique à l'*apoplexie*. Elle ſeule, dans un mal auſſi urgent, va directement à la ſource où le ſang eſt arrêté. Auſſi n'eſt-il pas de maladie pour laquelle les Praticiens ſoient plus hardis à ordonner la ſaignée. Il faut donc à leur imitation, la faire inceſſamment : quelques-uns même la conſeillent des deux bras tout à la fois. Le préjugé, bien plus que la raiſon, porte le vulgaire à la ſaignée du pié ; mais je crois que c'eſt répandre le ſang en pure perte. Au contraire, la ſaignée de la jugulaire des deux côtés (après celle du bras auſſi des deux côtés,) ou tout à la fois, en peu d'heures diſtantes l'une de l'autre, déchargeant promptement les jugulaires, qui reçoivent le ſang au ſortir du cerveau, tire immédiatement la cauſe du mal. Mais pourquoi ne pas faire ici (comme dans les grandes *ophthalmies*) uſage de la ſaignée de l'artere ? Car, en interceptant ou détournant le cours du ſang qui va groſſir l'étang de celui qui forme l'*apoplexie*, elle attaqueroit la cauſe du mal

dans ſon principe, en la prenant en flanc, comme la ſaignée de la jugulaire l'attaque dans ſon ſiége ou dans ſon foyer.

L'*émétique* eſt véritablement un grand remede pour la cure de l'apoplexie; mais il ne faut jamais oublier qu'il ne réuſſira, qu'autant que par des ſaignées faites les unes ſur les autres, l'on aura promptement dégagé le ſang, & mis les vaiſſeaux en état de ſe ſervir de leurs oſcillations excitées par l'action de ce puiſſant ſtimulant. C'eſt auſſi pour cela que l'on donne des lavemens purgatifs avec le ſéné, où l'on diſſout le *vin émétique* trouble; car c'eſt une obſervation conſtante, que l'émétique eſt infiniment aidé dans ſon opération lorſqu'il eſt aſſocié avec le ſéné, ſoit dans les lavemens, ſoit dans les potions purgatives, leſquelles, par ce moyen, deviennent de puiſſans fondans. C'eſt d'ailleurs un excellent moyen pour que les humeurs, vivement ſollicitées par le piquant d'un tel purgatif, faſſent défiler celles du cerveau; parce que les membranes du cerveau, qui ſont le ſiége de l'*apoplexie*, ſe trouvent dans une ſi parfaite corref-

pondance avec le genre membraneux de l'eſtomac & de tout le bas-ventre, que toucher l'un , c'eſt les exciter tous les deux : c'eſt pour cela qu'un épitheme narcotique appliqué ſur la tête , appaiſe la colique. Il faut auſſi avoir ſoin, pour la cure de l'*apoplexie*, de remédier au *ſuc nerveux*, en même-tems que l'on diſſipe le gros de l'humeur , en débarraſſant les membranes de leurs inflammations. Car le ſang ralenti dans ſes vaiſſeaux, laiſſe ſuinter ſur les fibres nerveuſes, qui ont chacune leur membrane , une ſéroſité, qui , quoique d'un petit volume, ne laiſſe pas d'être à charge à la Nature ; car c'eſt du moins une matiere étrangere dont il faut débarraſſer les nerfs. C'eſt l'effet des *cordiaux - cephaliques*, dont l'on forme des potions avec les eaux de ce genre , comme celles de ceriſes noires , de bétoine, de tilleul , de muguet, &c. ou bien on emploie l'*eau thériacale*, dans laquelle on diſſout la poudre de la Comteſſe de Kent , les confections d'hyacinthe , ou d'alkermès , & quelques gouttes d'eſprit volatil de corne de cerf *ſucciné*, & dont l'on donne quelques cuil-

lerées au malade : en cas qu'il ſoit trop aſſoupi, on lui donne à ſentir l'eſprit volatil de ſel ammoniac, ou même l'on applique des ventouſes ſcarifiées ſur les épaules, & quelque véſicatoire un peu vif ſur le gras des jambes, ſans oublier les ſternutatoires.

LXXXII. La Paralyſie, & ſa cure.

Cependant, après tous ces remedes, ſouvent un malade tombe en *paralyſie* ; parce que l'apoplexie tenant tendues, par l'inflammation des *méninges*, toutes les parties du cerveau à droite & à gauche, & également occupées du poids qui les comprime, c'eſt un équilibre *morbifique*, ou une eſpece de *tétanos* phlegmoneux, qui tient toutes les parties également tendues & contractées. Quelquefois, ſoit par les remedes, ſoit par le travail de la Nature, un des côtés malades venant à ſe dégager, occaſionne dans le côté oppoſé une *détente* : alors l'équilibre ſe rompt, & il en réſulte une contraction convulſive, qui ſubſiſte tant que l'engagement du ſang continue, & que le ſuc nerveux vicié ſe diſtribue inégalement ; parce qu'en même-tems que cette diſtribution inégale fait tendre exceſ-

ſivement les parties nerveuſes, elle en fait détendre d'autres. Ainſi tout conſiſte à prendre des meſures aſſez juſtes pour redreſſer les directions des *ſolides*, & remettre dans les *fluides* les qualités qu'ils ont perdues. Pour cet effet l'on ne peut ſe diſpenſer de réitérer les ſaignées, qui ſont tellement propres à la guériſon de la *paralyſie*, que la ſaignée faite même ſur le membre paralytique lui rend ſon mouvement. La purgation, qu'il faut même rendre habituelle en la continuant pluſieurs jours, eſt ici d'un grand ſecours. Ainſi, après avoir purgé par quelques potions aiguiſées d'*emetique*, il faut mettre en uſage les tiſanes *laxatives*, pour tenir toujours une iſſue ouverte à la dérivation des humeurs dont l'on veut débarraſſer la maſſe du ſang & les parties malades. En même-tems, ou plutôt dans les intervalles de ces purgatifs, l'on donne des *apoſemes* appropriés au génie de la maladie, & principalement à l'indiſpoſition des nerfs. Les modeles s'en trouveront parmi les formules (*a*); on y

(a) *Pharm. des Pauvres*, Tome IV. page 103.

trouvera auſſi les *fomentations*, les *onctions* & ſemblables remedes (*a*), qu'il faut appliquer ſur les parties paralytiques. On peut encore faire uſage de tiſanes tempérées, faites avec les racines de *ſquines*, &c. (*b*) quand les corps ne ſont pas trop échauffés. Enfin l'application des boues de *Bourbonne*, & les eaux de *Vichy* & de *Bourbon* ſont les dernieres reſſources, leſquelles d'ailleurs ne ſont point hors de la portée des Pauvres, puiſqu'il ſe trouve dans les lieux de ces Eaux, des Maiſons de Charité où les Pauvres ſont reçus. Mais, ſans aller ſi loin, il ſuffit de faire attention que la plupart de ceux qui tombent dans ces maladies, ſont des tempéramens ardens, dont les entrailles & les humeurs ſont très-échauffées : ainſi les eaux minérales *ferrugineuſes* leur ſont ſouvent plus utiles. Celles de *Paſſy*, outre qu'elles ſont des plus loüables en genre d'*eaux martiales*, ſont plus ou moins fortes par rapport aux différentes ſources d'où elles ſortent ; ce qui les approprie aux différentes

(a) *Ibidem*, page 189. 220. 225. 229.

(b) Voyez *ibid.* la *Décoction des Bois*, pag. 114.

conſtitutions des corps. Le *mineral ferrugineux*, qui fait la baſe de ces eaux, rétablit la circulation du ſang, & remet les humeurs & les ſécrétions en liberté ; & c'eſt ainſi qu'il éteint les feux & les ardeurs de la maſſe du ſang.

LXXXIII. Les Concrétions polypeuſes, & leur cauſe.

On a vu, par ce que j'ai dit ci-deſſus, que la *tendance* du ſang au ralentiſſement étoit la cauſe des affections inflammatoires dans le cerveau. Il eſt aiſé de ſe convaincre de cette vérité, en examinant la cauſe des *concrétions polypeuſes* qui ſe forment dans les ſinus de la dure-mere. Ces concrétions prennent leur origine du défaut de broiement dans le poumon, où le ſang ſe trouve tout *chyleux* ; c'eſt pourquoi le ventricule gauche du cœur, qui reçoit le ſang immédiatement de la veine pulmonaire, comme les ſinus de la dure-mere le reçoivent immédiatement des veines, eſt un des endroits du corps où ſe forment plus ordinairement des *polypes*. Ainſi le ſang que le poumon n'a pas ſuffiſamment atténué, briſé ou ſubtiliſé, ſort avec une diſpoſition *polypeuſe* du ventricule gauche. A quels ralentiſſemens donc

ne ſera-t-il point expoſé, lorſqu'au ſortir de ce ventricule, il aura à pénétrer des arteres d'un diametre très-médiocre, engagées dans des parties oſſeuſes, étroites & membraneuſes, expoſées d'ailleurs, par le peu de parties charnues qui les garniſſent & les couvrent, à l'impreſſion d'un air qui ſera froid, & dès-là ſi capable encore de les comprimer ! Telle eſt la poſition des *arteres intercoſtales*, ſi nombreuſes par leurs ſorties de l'aorte deſcendante, & ſi répandues ſur la pleure, ſur le médiaſtin, &c.

LXXXIV. La Pleurésie.

Tout ce mécaniſme eſt, ce me ſemble, ſuffiſant pour faire comprendre les raiſons des différentes *pleuréſies* vrayes ou fauſſes, intérieures ou extérieures, plus ou moins rhumatiſantes. Car voilà ce qui fait les différens degrés de pleuréſies, & leurs différens caracteres. En effet, ſi l'on conſidere que les arteres ſcapulaires & mammaires ſortent immédiatement de l'aorte deſcendante, l'on comprendra que les douleurs que l'on reſſent dans les épaules & dans la région des mamelles, & qui font que tant de perſonnes appréhendent d'être pulmoniques, ne viennent que

parce que le ſang des arteres de toutes ces parties, ſort trop épais de l'aorte; & de-là naiſſent ces douleurs *rhûmatiſantes*. Lorſque ce ſang épais & par conſéquent ralenti ſe porte dans les arteres de la *pleure*, il devient la ſource de ces douleurs piquantes & cruelles, qui ſont le caractere des *vraies pleuréſies*. Quand le *crachement de ſang* accompagne ces douleurs, c'eſt une marque que la maladie eſt compliquée, & par conſéquent que le ſang des poumons, auſſi mal conſtitué que celui des arteres intercoſtales, fait, par ſon ralentiſſement dans le tiſſu pulmonaire, un même embarras inflammatoire (c'eſt-à-dire, le même état de *ſtaſe* & de *ſtagnation*) que celui qu'il ſouffre dans la pleure, dans le médiaſtin, & dans les membranes voiſines.

Quelques-uns avoient voulu établir une différence de cure dans les *pleuréſies*, en les diſtinguant en celles d'*hiver* & en celles d'*été*, pour autoriſer, par l'idée de celles ci, l'uſage de l'émétique & de la purgation, dès les commencemens d'une *pleuréſie* naiſſante. Mais quoiqu'il ſoit vrai que

le froid de l'hiver ſerve d'occaſion aux *pleuréſies*, ſurtout parmi les pauvres gens, qui ſont moins en garde contre l'impreſſion de l'air, la diſpoſition au ralentiſſement ou à la ſtagnation du ſang, d'où naît l'inflammation, ne peut ſe prendre uniquement dans l'action des corps *frigorifiques* de l'air, ou dans les ſemences glaciales qu'il contient en hiver, leſquelles toutes ſeules & en premier fixeroient le ſang, ou le mettroient en *ſtaſe* dans la *pleure*; car c'eſt elle qui ſe trouve plus expoſée, ou moins défendue contre les approches de l'air. Au contraire le ſang étant ſorti du poumon avec la tendance vers l'épaiſſiſſement, parce qu'il y a été mal briſé, ou imparfaitement atténué, c'eſt de-là qu'il faut prendre la vraie origine de la *pleuréſie*. Ainſi le ſang étant également inflammatoire, ou eſſentiellement phlegmoneux, en hiver comme en été, les remedes ſont les mêmes pour la cure de cette maladie, dans quelque ſaiſon qu'elle arrive.

LXXXV. La cure de la Pleuréſie.

Il eſt important de ſaigner d'abord; parce qu'il faut néceſſairement dégager le ſang qui ſe trouve inter-

cepté dans les poumons, & dans les arteres mammaires & intercoſtales, par la preſſion d'un air extérieur & refroidi. Il y a même eu de grands Medecins, Anatomiſtes, anciens & modernes, qui ont fait faire avec ſuccès la ſaignée dans l'endroit même du point de côté, en plongeant profondément une lancette dont la pointe atteignoit d'aſſez près le ſiége du mal, afin de dégager les membranes que l'inflammation tenoit en criſpation. Mais la ſaignée uſitée par les grands Praticiens pour la cure de la *pleuréſie*, c'eſt celle du bras du côté de la douleur, à cauſe de la rectitude des vaiſſeaux, laquelle, ſuivant les vûes & l'uſage des Praticiens, doit ſervir de regle & de guide pour la cure de cette maladie.

L'opinion vulgaire préfere à la ſaignée les ſudorifiques, & l'application de certains topiques. Mais quelle criminelle incertitude que celle des *ſudorifiques*, qui ſont bien plus propres à mettre le feu dans les grands vaiſſeaux, qu'à réſoudre la congeſtion *phlegmoneuſe* ! Car elle occupe ſi intimement les capillaires des arteres, que l'air d'une part, par ſon

poids, & d'une autre la tension du genre membraneux, par la crispation où il est, les tient fermés à l'action d'un sudorifique. Les *topiques* peuvent être utiles : mais il est un tems pour s'en servir ; car ils ne peuvent que faire du mal, si on les applique prématurément, parce que ces remedes ouvrant alors des parties qui peuvent encore prêter, ils les exposent à recevoir plus intimement & plus abondamment les sucs ou humeurs qui s'accumulent dans la partie enflammée. C'est pourquoi il faut incessamment presser les saignées du bras du même côté malade, pour se ménager l'usage des *topiques*, qui sont alors d'autant plus efficaces, que les parties souffrantes ayant moins d'épaisseur, se laissent plutôt pénétrer à l'action des topiques. Un des plus utiles, surtout quand le mal de côté occupe, en *rhûmatisant*, toutes les parties, quelquefois depuis la mamelle jusqu'au cartilage *xiphoïde*, & quelquefois toute la région de l'épaule, c'est d'employer un *liniment* fait avec une cuillerée ou deux de *baume tranquile*, où l'on aura mêlé vingt ou trente *gouttes anodynes*, pour en

en frotter toutes les parties douloureuſes. En même-tems, ſi le mal preſſe, on appliquera ſur l'épaule un petit pain chaud, imbibé d'eau-de-vie *camphrée*, où l'on aura encore mêlé douze *gouttes anodynes*. Les blancs de *poireaux*, hâchés, & deux têtes de pavot blanc, rompues par morceaux (le tout bouilli d'abord dans un peu d'eau, & trempé enſuite dans du lait,) font un cataplaſme très-utile étant appliqué ſur le mal de côté. Enfin, l'application d'un animal, comme d'un *chat*, que l'on ouvre vivant, & que l'on applique chaudement ſur tout le côté malade, a eu de grands ſuccès, quand cela n'a point été prématurément pratiqué. Mais tous ces remedes doivent être accompagnés de boiſſon abondante d'une tiſane légere, faite avec les racines de ſcorſonere & de régliſſe, & les fleurs de coquelicot. Car on ne ſauroit trop *calmer* dans un mal comme celui-ci, où toutes les parties ſouffrantes ſont membraneuſes, & dans une diſpoſition *ſpaſtiques*, laquelle, par le ſerrement des fibres, ferme le paſſage à la circulation des humeurs, & ſurtout du ſuc nerveux. C'eſt pourquoi

il faut, comme dans la péripneumonie, employer familierement les simples *calmans*, en donnant quatre onces d'eau diſtilée de *coquelicot*, toutes les quatre heures, & deux priſes d'*émulſions huileuſes-anodynes*, telles qu'on les trouvera décrites parmi les formules *. Si le poumon paroiſſoit s'engager, parce que la diſpoſition *ſpaſtique* du genre membraneux, qui eſt ici eſſentiellement attaquée, gagneroit les véſicules pulmonaires, alors, ſans abandonner l'indication des ſimples *calmans*, qui ſont ici eſſentiellement néceſſaires, on fera uſer au malade d'un *lohoch* compoſé avec le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces, & l'eau de canelle orgée. Mais toute cette maladie doit être traitée ſans purgatifs; parce que les ſeuls remedes émolliens, ſans d'autre addition que de l'huile d'amandes douces, ſont permis juſqu'au tems de la convaleſcence, où l'on emploie la caſſe & la manne, ſans ſéné, ni rhubarbe, mais tout-au-plus le ſirop de roſes pâles ſimple Au reſte, il eſt aiſé de comprendre, que tout le fond

* *Pharm. des Pauvres*, T. IV. p. 138. 140. 141.

de la cure de cette cruelle maladie roule, 1°. Sur les *saignées* pressamment réitérées, pour dégager vîte le sang, ou pour le préserver d'engagement dans des parties aussi promptes à l'enserrer, par la force de leur ressort, que le sont des membranes : 2°. Sur l'usage non interrompu des *calmans*. L'intérêt présent du malade, qui souffre beaucoup, engage le Medecin à employer les calmans, tant intérieurs qu'extérieurs. Mais il faut observer qu'il n'est rien de plus ordinaire à la *pleurésie*, que de laisser les malades *phthisiques*, ou languissans, avec une fievre lente, une poitrine foible, un poumon secretement, mais intimement gorgé de sucs croupissans dans sa tissure ; ce qui lui attire des *tubercules* inflammatoires, qui deviennent autant de petits abscès : & en cela consiste véritablement l'état d'ulcération du poumon, qui fait le fonds ou la cause de la *phthisie* ou *pulmonie* ; état qui conduit à l'*etisie*, maladie qui désole les malades & les Medecins.

LXXXVI. L'Etisie.

L'on cherche dans les fluides ou dans les humeurs la cause de *maigreur* qui jette les corps en *consomption* :

mais ces fluides font-ils seuls & par eux-mêmes l'amaigrissement ? Les solides n'y auroient-ils point le plus de part ? Ou, pour mieux dire, peut-il paroître douteux qu'ils y tiennent la meilleure place, & qu'ainsi la cause originaire & fondamentale de l'*étisie*, qui suit de près la *phthisie*, est toute dans les solides ? L'état ou disposition *spastique* du genre membraneux dans la pleurésie, démontre cette vérité. Car il n'est pas de l'état des membranes dans cette maladie comme en tant d'autres, dans lesquelles concourt une disposition *spasmodique* ; c'est en celles-ci un état passager, qui se dissipe avec elles. Mais la disposition *spastique* qui se trouve essentiellement attachée à la pleurésie, est une disposition qui passe souvent en habitude ; de sorte que le genre nerveux demeure dans une tension *tonique*, qui se perpétue, parce qu'elle passe dans tout le genre nerveux. La raison de cette communication est sensible, parce que tout se fait ici par *ondulations*. Or où ne se porte point une ondulation, puisqu'une cause d'épilepsie remonte, par voie d'ondulation, du pié à la tête ! D'ail-

leurs le genre nerveux, qui fait le fondement du membraneux, étant comme un réſeau qui fait le *batis* des parties *ſolides*, l'on comprend que les mailles de ce réſeau étant *diſtractiles* ou muſculaires, la *contraction* des unes emporte la *diſtraction* des autres. C'eſt ainſi qu'une douleur de côté *pungitive*, en tiraillant les fibres membraneuſes du poumon, cauſe une toux très-fatiguante pour les pleurétiques; parce que c'eſt une diſpoſition *ſpaſtique* qui ſe communique à la poitrine, puis aux membranes du poumon, & aux tuniques particulieres de chaque véſicule de ce viſcere: Et ainſi le *ton ſpaſtique* ou la tenſion *tonique* des membranes, devient la cauſe de l'*étiſie*, par les raiſons ſuivantes.

Les véſicules du poumon ſont en détail dans l'œconomie animale, ce que le cœur y fait en gros. Celui-ci broie toute la maſſe du ſang; & les véſicules du poumon en briſent & atténuent la portion qui circule dans les arteres capillaires qui rampent ſur les tuniques de ces véſicules. Ainſi cette atténuation ou ce broiement venant à manquer de ſe faire, le ſang

se trouve dépourvu de l'atténuation la plus intime de ses sucs ; ce qui nuit à sa fluidité. Or c'est l'effet de l'état *spastique* des vésicules du poumon : car l'air qui les remplit, étant plein de ressort, ne trouve point d'*antagonistes* dans la systole des vésicules ; parce qu'elles sont demeurées dans une tension *tonique*, qui tient de la paresse ou de l'inaction. Cependant le chyle dont est imprégné le sang des arteres pulmonaires, restant mal divisé, il fournit aux arteres lymphatiques, & conséquemment aux fibres membraneuses, un suc nourricier, qui, étant mal *pisté*, ne peut les pénetrer; elles tombent donc dans le desséchement, lequel dégénere en *étisie*. C'est bien l'idée la plus reçue en Medecine, que l'*atrophie* ou la maigreur a pour cause l'épaississement des humeurs. Mais on prend faussement l'origine de cet épaississement dans l'estomac, &, en conséquence, on le fatigue à pure perte par des remedes mal entendus ; & voilà ce qui fait l'incurabilité de l'étisie : car l'estomac est innocent de ce qui se passe ici dans le genre nerveux ; & l'erreur vient de ce que l'on

confond les désordres des *coctions*. Celle de l'estomac, qui est la *premiere*, peut être irréprochable, pendant que la *seconde* (c'est celle qui se fait dans les vaisseaux) sera très-imparfaite, de sorte que la *troisieme*, qui est l'*assimilation* qui s'opere dans les fibres des *solides*, manquera de s'y faire. C'est donc l'*assimilation* manquée qui fait le fondement de l'étisie.

LXXXVII. La cure préservative de l'étisie, &c.

On fait ordinairement peu d'attention à cette cause dans la cure de l'*étisie*. De même dans les affections *phlegmoneuses* de la poitrine, comme sont la pleurésie & la péripneumonie, qui passent en *phthisie*, y a-t-il beaucoup de gens qui pensent à prévenir la cause originaire qui produit ce défaut d'*assimilation*, savoir, le vice que le poumon a contracté par l'*inertie* ou le déchet de la systole des fibres de ses vésicules, parce que cette *inertie* est causée par l'inflammation qui a précédé, & qui a laissé dans ce viscere un fonds de sécheresse? Ce ne sera que par la diligence à réprimer ou à prévenir l'inflammation, que l'on parviendra à parer ce viscere de cette tache. Enfin, la saignée

étant le ſeul remede qui dérobe le ſang à l'inflammation, l'on ne parviendra à mettre les malades de pleuréſie & de péripneumonie, hors d'atteinte de *phthiſie* & d'*étiſie*, qu'en pratiquant la ſaignée avec ſageſſe, & avec l'habileté qu'il convient pour la réitérer, & pour abattre ainſi d'un même coup le mal préſent, & diſſiper la menace des maux qui arrivent trop ſouvent après les pleuréſies, &c. Les *calmans* ſont d'excellens ſpécifiques dans cette occaſion. Car comme leur vertu ſinguliere eſt de reſtituer, ou de conſerver aux *ſolides* la ſoupleſſe de leur reſſort, pour ne pas les laiſſer tomber dans une diſpoſition *ſpaſtique*, l'art de les employer c'eſt de le faire de bonne heure, & de les continuer aſſiduement dans les pleuréſies, ou dans toutes ſemblables affections accompagnées de toux ſeches & importunes; & cela pour conſerver les fibres dans leur *ton* naturel. Par-là l'on prévient la ſéchereſſe & le roidiſſement où tombent les parties, qui s'amaigriſſent de jour en jour après de ſemblables maux.

C'eſt

LXXXVIII. La Phthisie ou Pulmonie, & la maniere de la traiter.

C'est l'*amaigrissement* qui dénote ordinairement & qui fait le véritable état de *phthisie*, lorsqu'il prend au malade des chaleurs après le repas, & qu'il paroît sur son visage un rouge extraordinaire. C'est alors qu'il ne faut plus perdre de tems sans travailler à réprimer toutes ces *oscillations* fiévreuses, qui tiennent le genre nerveux dans une irritation habituelle. Les *humectans* sont les remedes les plus propres à réparer ou à conserver la souple élasticité des parties solides : tels sont les bouillons de veau avec le riz, les gruaux, les crêmes d'orge, de lentilles, de haricots, &c. Car dans toutes ces graines l'on trouve infiniment plus de sureté que dans le lait même, dont l'usage, s'il est prématuré ou déplacé, consomme très-souvent le mal qu'on veut faire éviter aux Phthisiques. Mais un autre abus aussi dommageable à ces malades, c'est de leur faire des *consommés* de viande, lesquels augmentant le feu ou l'ardeur du sang, & en conséquence la sécheresse des parties, précipitent les malades dans ces *émaciations* hideuses, qui font des spectres des personnes phthisiques,

ſurtout parmi les Pauvres. Au contraire, rien ne les ſoulage tant que l'uſage conſtant d'une très-légere *eau de veau*, où l'on aura fait bouillir une ou deux têtes de pavot blanc, laquelle doit leur ſervir preſque de boiſſon ordinaire : c'eſt même le moyen de leur rendre l'uſage du lait de vache bien faiſant, ou ſans danger, en mêlant très-peu de ce *lait* dans l'*eau de veau*, comme feroit un poiçon de lait ſur une pinte d'eau de veau ; en obſervant d'ailleurs de ne la donner que par petits coups, comme d'un poiçon, qu'il faut faire boire au malade d'heure en heure, ſans jamais interrompre l'uſage de quelques grains de *pilules de cynogloſſe*, qu'on réitérera deux ou trois fois dans vingt-quatre heures.

Il eſt un préjugé dont il faut ſe préſerver ; car il a étrangement prévenu les eſprits. C'eſt ſur l'uſage des *balſamiques*, les plus trompeurs remedes dans le traitement ou la cure des Phthiſiques. C'eſt que la pourriture du poumon étant l'effet de l'inflammation, laquelle a laiſſé les parties en *phlogoſe*, c'eſt jetter du ſoufre dans le feu, & encore à pure perte;

car les qualités balſamiques, déterſives, & mondifiantes, que l'on releve dans les *baumes*, ou ne parviennent pas au poumon, ou bien elles n'y arrivent, après avoir répandu l'ardeur & le feu par tout le corps, que pour y allumer le même feu. L'idée d'*ulcere* favoriſe à la vérité celle de remedes *balſamiques*. Mais en examinant ce que c'eſt qu'un ulcere dans le poumon, on voit que ce ſont des ulcérations phlegmoneuſes de *tubercules*, qui entretiennent autant d'abſcès que de véſicules pulmonaires qui ont ſuppuré. Et c'eſt la raiſon pourquoi, comme l'on vient de voir, les balſamiques ſont dangereux, ou impuiſſans, pour la guériſon des affections *phthiſiques*, & pour les états d'*atrophie*.

LXXXIX Raiſons de la grande difficulté de la cure de la Phthiſie.

Mais, dira-t-on, que de choſes dont il faut s'abſtenir dans la cure de la *phthiſie*, tandis que c'eſt ce qu'il y auroit à faire dont il faudroit une ample énumération! A cela je répons que la raiſon de la *paucité* des remedes pour la guériſon de la phthiſie, vient de la grandeur du mal, & de la difficulté qu'il y a à le traiter. Il en eſt de cette maladie comme de tou-

tes les grandes choſes ; comme elles ſont trop relevées dans leur objet, ou trop difficiles à comprendre, il eſt plus facile de dire ce qu'elles ne ſont pas, que ce qu'elles ſont. Or tout eſt grave en quelque maladie de poitrine que ce ſoit ; parce qu'outre l'incompétence du ſang dans ſes qualités, qui le rendent ſujet à s'arrêter ou ſe ralentir, la ſituation des poumons rend les maladies qui leur ſont propres, d'une très-difficile guériſon. En effet, les *lobes* de ce viſcere ſont des ſacs membraneux, horiſontalement ſuſpendus, & comme iſolés ; de maniere qu'à raiſon de cette poſition, les ſucs s'y engouffrent, ſans pouvoir s'aider à ſe remonter au moyen de l'appui d'aucune partie voiſine. C'eſt d'ailleurs un viſcere ſemblable à une *péninſule* ou preſqu'iſle, dans laquelle l'on n'aborde que par des chauſſées. Ainſi le poumon malade eſt comme hors de portée à tous les remedes. Bien plus, les maladies y entrent en foule, pour ainſi dire, par les arteres, les veines n'y rapportant le ſang par le ventricule droit du cœur, que pour y accumuler les embarras, par les matériaux qu'y ap-

porte un ſang chargé d'un chyle preſque cru. Après tout cela, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe trouve ſi peu de ſecours à propoſer pour guérir un poumon malade. Au reſte, en diſant tout ce qu'il eſt dangereux de pratiquer par rapport aux remedes, l'on ſe trouve au fait de ce que l'on peut pratiquer en ſureté ; c'eſt la cure *palliative*, tirée bien plus de la diete & du régime, que de la pharmacie. Et cependant, avec ce peu, l'on a la conſolation de faire vivre des Phthiſiques pendant des années, & ſouvent même ils meurent d'autres maladies que de leur phthiſie.

Il eſt encore deux ſortes de remedes dont l'on a à ſe défier pour la cure de la phthiſie ; ſavoir, 1°. L'*anti-hectique de* POTERIUS, dont les eſſais ſont ſujets à d'étranges dangers, & d'ailleurs il y a beaucoup d'apparence que l'on n'a point la vraie deſcription de ce remede. 2°. Les *vulnéraires*, leſquels amuſent les malades, & ſouvent les empirent ; ſi l'on en excepte le *liere-terreſtre*, dont les infuſions théiformes ſont d'un grand ſecours, ſurtout dans les crachemens de ſang des Phthiſiques. Enfin, le

quinquina, qui paroît être une espece de spécifique dans les hémorrhagies ou crachemens de sang qui sont sujets à venir par accès, ne doit point être employé dans les fievres des Phthisiques, & dans leurs crachemens de sang; parce qu'ordinairement il réussit mal dans les occasions où quelque viscere est entamé.

C'est en particulier pour l'avantage des Pauvres que je suis entré dans tout ce détail; parce que, comme ils sont ordinairement abandonnés ou livrés au premier venu, qu'un zele qui n'est pas selon la science, anime à leur donner des remedes accrédités dans le vulgaire, ces pauvres malheureux se trouvent en proie aux préjugés de personnes qui les tuent par charité. Mon dessein est de mettre les Pauvres à l'abri de ces accidens; & c'est ce qui a fait que je me suis un peu étendu sur cet article.

XC. Maladies de l'estomac, & leur cure en général.

Je reviens à présent aux maladies de la *portion rouge* du sang, soit les *phlegmoneuses* simples, soit celles qui dépendent tant de la *stase*, que de la *congestion* de cette portion rouge dans les parties qu'elle ménace d'accabler. Que n'a-t-on pas à craindre d'un sang

qui porte dans ſon ſein l'inflammation, quand au ſortir du ventricule gauche du cœur, il échappe aux arteres intercoſtales, dans leſquelles il auroit pu s'embarraſſer, & y former la pleuréſie ! Car c'eſt un ſang qui tombe à plomb, par un canal cylindrique horiſontal, avec l'impétuoſité qu'il acquiert au ſortir de ce ventricule, & laquelle eſt entretenue par la force d'un reſſort ſyſtaltique qui eſt naturel à ce canal. Mais, par une telle caſcade, où ce ſang tombe-t-il ? C'eſt une ravine, qui par la *cœliaque* va ſe répandre par les arteres *gaſtriques* droite & gauche, & par conſéquent ſur toute l'étendue d'une partie auſſi mollaſſe qu'eſt l'eſtomac. Faut-il tirer d'ailleurs les cauſes de tant de maladies qui affligent ce viſcere, comme ſont les douleurs, les coliques, les indigeſtions, quelquefois même les vomiſſemens de ſang ? Si l'on conſidere encore que de ce même tronc d'artere, partent (quelquefois avant la *cœliaque*) les arteres *diaphragmatiques*, ſera-t-il mal-aiſé de trouver les cauſes de ces furieux *hoquets*, & de tant d'autres accidens qui regardent le *diaphragme* ? Car

l'eſtomac, dans les vomiſſemens emprunte très-ſouvent de cette communication avec le diaphragme, les ſecouſſes énormes qu'il cauſe en certaines maladies.

C'eſt donc de l'*abondance* du ſang, de ſon *impétuoſité* & de ſa *congeſtion* ſur les membranes de l'eſtomac, que dépendent la plupart des maux qui le fatiguent. Car ce poids, comme un corps étranger, gênant le mouvement muſculaire des membranes de ce viſcere, en ſouleve la *vertu ſyſtaltique*; de ſorte qu'il eſt rare que la cauſe des maux d'eſtomac ne ſoit mixte, compliquée de *ſpaſme* dans les ſolides, & de *congeſtion* dans les fluides. Cette cauſe ſe manifeſte ſurtout dans les corps réplets, & dans les ſuppreſſions d'évacuations ſanguines dans les deux ſexes. Car le reflux du ſang qui ſe fait dans ces occaſions vers l'eſtomac, dénote que ſouvent c'eſt une ſemblable cauſe qui en d'autres occaſions fait ces maladies. Auſſi ne ſe trompet-on guere quand on pratique la ſaignée dans les maux d'eſtomac violens & douloureux, ou opiniâtres. Les *émétiques*, les *purgatifs*, & les *ſtomachiques* deviennent donc moins

néceſſaires, & beaucoup moins sûrs; & ce ſera encore un moyen d'abréger la dépenſe des remedes à la Medecine des Pauvres.

XCI. Le Hoquet, & ſa cure.

Le *hoquet* eſt une maladie de l'eſtomac, dont les retours & la fréquence n'arrivent que parce que la cauſe s'en renouvelle promptement. Cette cauſe ſe manifeſte par la poſition des arteres & des veines du diaphragme; car celles-là ſortant immédiatement de l'*aorte*, font peu de chemin pour y porter le ſang, tandis que les veines ſe rendant auſſi immédiatement, & même très-prochainement, dans la *cave*, font que le même ſang qui fait le *hoquet*, en abordant trop abondamment au diaphragme, y eſt rapporté très-promptement de la veine-cave par le ventricule gauche du cœur. On voit par-là la néceſſité de la ſaignée, pour terminer les plus furieux *hoquets*, & les plus opiniâtres. Car il n'en eſt pas des vaiſſeaux ſanguins du diaphragme, comme des arteres & des veines *gaſtriques*. Celles-ci font prendre au ſang des arteres *gaſtriques* un chemin auſſi long pour ſon retour au cœur, qu'il y a de diſtances & de *coupures*, ou d'angles &

de courbures dans les veines de la *porte*, dans celles du *foie*, puis du *fuſt* de la *cave* en remontant au ventricule droit du cœur. Ainſi la ſaignée ayant diſſipé la congeſtion du ſang qui fait les maux d'eſtomac, l'on ſe trouve autoriſé à eſpérer que ces maux ſont moins ſujets à récidiver ; parce qu'ils donnent le tems, après la ſaignée, de placer les remedes convenables. Ce ſont les *delayans* les plus ſimples, ne fût-ce que de l'eau, laquelle bue chaude & abondamment, diſſipe des maux d'eſtomac très-opiniâtres ; à l'aide cependant de l'uſage de la *thériaque*, animée de quelques *gouttes anodynes*, qui portant le calme dans les fibres de l'eſtomac, les met en état d'en régler le broiement, pour perfectionner ſa coction, laquelle eſt d'autant plus néceſſaire dans l'œconomie animale, qu'étant la premiere, elle fait la regle & la bonté de toutes celles qui s'en enſuivent.

XCII. Le Vomiſſement de ſang, & ſa cure.

La *partie rouge* du ſang a donc tellement des maladies en propre, qu'indépendemment de la diſpoſition phlegmoneuſe que ſa maſſe prend dans le poumon, à raiſon d'un air intempéré,

elle devient capable de faire des maladies par sa seule congestion, ou par la *pléthore* qui lui arrive, en s'accumulant dans les visceres. On vient d'en voir des exemples dans les maladies de l'estomac, & du diaphragme : Mais les *hémorrhagies* & les *pertes-de-sang* en fourniront bien d'autres, comme on le verra plus particulierement dans les maladies des femmes, & comme, en attendant, on le voit ici à l'occasion du *vomissement de sang*. La congestion donc qui s'en fait dans les arteres gastriques, comme on l'a fait remarquer, ne pouvant être reprise assez promptement par les veines, ce sang poussé par son impétuosité, son volume, & la pression systaltique des fibres des membranes, s'échappe & se fait jour, par les arteres lymphatiques, dans la capacité de l'estomac. On ne voudroit point exemter un tel sang d'une tache *phlegmoneuse*, ou d'un principe inflammatoire, puisqu'une telle évacuation ne se passe guere sans ardeur, & sans *phlogose*. Mais l'abondance ou la *congestion*, fût-elle toute seule, est plus que suffisante pour produire un tel épanchement.

C'eſt toujours à ce ſeul égard un accident des plus graves, & qui demande un très-prompt ſecours. Ce ne doit pourtant jamais être pour l'arrêter d'abord par des *aſtringens*. Car comme il y a une impulſion véhémente qui chaſſe le ſang, animé d'ailleurs par ſon volume, ce ſang trouvant ſes iſſues bouchées dans l'eſtomac, ſe *reſilie* dans les vaiſſeaux du voiſinage, qui deviennent les ſiéges ou les lieux d'inflammations très-dangereuſes par les ſuppurations mortelles qui s'en enſuivent. La ſureté de cette cure conſiſte donc à diſſiper la *congeſtion*; & c'eſt l'affaire de la ſaignée ſeule, laquelle cependant prépare à l'uſage des remedes qui rabattent le *bouffement* du ſang, & qui, en calmant les irritations des fibres des *ſecretoires*, en referment les bouches ou les iſſues; & par-là le ſang reprenant ſon cours par la circulation, il laiſſe les viſceres en ſureté. Les eaux d'*orge*, de *riz*, & de *millet*, ſont des aſtringens alimenteux. On emploie en même-tems les poudres *abſorbantes*, comme le *corail rouge*, le *bol d'Arménie*, la *terre ſigillée*, le *cachou*, la *corne de cerf*, que l'on arroſe de quel-

ques gouttes de *liqueur minérale-anodyne*; ſans ſe refuſer, en cas de beſoin, à l'uſage des *narcotiques*, que l'on adoucit encore par celui des *émulſions*, des ſucs, ou des eaux de pourpier, de plantain, de mille-feuille; & enfin, pour s'aſſurer contre les retours, l'on en vient aux eaux ferrugineuſes de *Forges*, ou de *Paſſy*, &c.

Telle eſt l'impétuoſité du ſang juſques dans les *arteres gaſtriques*. Mais quel torrent n'auroit-ce point été que cette ravine, ſi la colonne de ſang qui tombe perpendiculairement du ventricule gauche du cœur, ne rompoit ſon coup, en ſe partageant en deux colonnes, à la rencontre de l'*artere cœliaque*, qu'elle enfle, mais qui la partage à droite & à gauche dans les arteres *hépatique* & *ſplenique*! En falloit il moins pour préſerver ces deux viſceres, les plus notables qui ſoient dans l'œconomie animale, ſavoir, le *foie* & la *rate*? La plus grande partie de ce ſang artériel fait ſa retraite dans la *rate*, où preſque tout eſt artériel, *ſolides & fluides*. Ce ſont des cellules ou réſeaux véſiculaires qui compoſent le tiſſu de ce viſcere; & ces véſicules ſont autant de repai-

res pour le ſang artériel, à meſure qu'il y aborde, & qu'il s'y cantonne. Mais en même-tems les *veines ſpléniques* qui répondent aux *arteres* de ce nom, ſe trouvent dans une telle continuité avec elles, que les injections faites dans les arteres paſſent dans les veines. On verra dans quelques-tems ce qui en arrive.

XCIII. Le flux hépatique & le moyen d'y remédier.

Nonobſtant ces admirables précautions de la Nature, le ſang artériel ſe trouve encore aſſez de force, en certaines occaſions, pour faire des *congeſtions* dans les ſécrétoires du *foie*; de ſorte que ſe confondant avec la ſéroſité lymphatique bilieuſe qui ſe ſépare naturellement du foie dans les inteſtins, il cauſe ce *flux* ſanguin ſéreux, nommé *hépatique*, lequel conſiſte en excrétions qui reſſemblent à des lavures de ſang. L'on s'en prend alors à la foibleſſe du *foie*, qui laiſſe échapper ces ſéroſités ſanguinolentes; au lieu que ce viſcere, ſans être ici en faute, n'a d'autre part dans la production de ce flux, que d'être forcé dans le *ton* de ſes fibres, qui ſont violentées par l'affluence d'un ſang artériel, ou plutôt par la véhémence de ſon abord dans ce viſcere, dont

il force les diametres des *couloirs.* Auſſi n'eſt-il point de remedes plus efficaces pour promptement remédier à ce déſordre, que d'arrêter l'impétuoſité du ſang, en en diminuant le volume par des *ſaignées*, & en en modérant le cours par des *abſorbans adouciſans ſedatifs*, tels que le *ſuccin*, le *nitre*, & la *magneſie blanche.* C'eſt pourquoi les plantes *chicoracées* ſont ici d'un merveilleux ſecours, ſoit en tiſanes, en bouillons, en ſucs aqueux, ou en apoſemes. C'eſt que tout paroît chaleur dans cette maladie, tant par la nature de l'humeur qui ſe vuide, qui eſt le ſang, que par les ſymptomes qui accompagnent la maladie, comme la ſoif.

Une obſervation conſtante a fait connoître que le *flux hepatique* prend ordinairement à des perſonnes *plethoriques*, c'eſt-à-dire, qui abondent en ſang ; & des Medecins attentifs à étudier les mouvemens de la Nature, en les comparant avec ceux des maladies, ont trouvé beaucoup de reſſemblance entre les *hémorrhoïdes* & le *flux hépatique*, juſques-là qu'ils ont remarqué que celui-ci n'eſt ſouvent que comme le ſubſtitut des hémorrhoïdes

manquées ou supprimées. Aussi font-ils observer que les *purgatifs* ou semblables évacuans doivent être exclus de la cure du *flux hépatique* : au lieu que les simples *altératifs* y suffisent, & entr'autres les bouillons de graines, savoir, de riz, d'orge, de millet, de pois, de haricots, &c.

Mais, à l'occasion de la *pléthore* (car c'est elle qui cause les évacuations de sang dans le *flux hépatique*,) il faut se souvenir, pour ne s'y pas tromper, qu'il est une évacuation de sang par les selles que cause certainement la *plethore*; c'est en ceux à qui l'on a amputé quelque membre considérable, comme un bras, une jambe, ou une cuisse : car en eux l'estomac préparant toujours la même quantité de chyle pour faire la même quantité de sang, parce qu'ils ont également faim, quoiqu'ils n'aient que les trois quarts ou environ de leur corps à nourrir, il s'amasse dans leurs vaisseaux un surcroît de sang, qui les rend malades, ou qui leur cause des évacuations de sang par les selles, si l'on manque à les saigner du bras de tems-en-tems pendant l'année.

Le

XCIV. Les maux de Rate, & leur traitemens.

Le sang apporté par l'*artere splenique* dans la *rate*, y devient l'occasion & la matiere de tous les maux de ce viscere. On les attribue communément à un sang grossier, épais, croupissant & terrestre; cependant il n'est pas de viscere en qui le sang se conserve plus constamment artériel. A quoi donc attribuer les gonflemens de rate, & la plupart des tumeurs, des engorgemens & des obstructions qui s'y font, car l'on sait, par des observations sensibles, à quel degré de battement parviennent les arteres qui composent le *parenchyme* de la rate, jusqu'à se faire non-seulement sentir sous les doigts, mais encore jusqu'à se faire ouir? Qu'attendre donc, ou que ne pas craindre, d'un tel sang, s'il tombe en *congestion*, lorsqu'il sera arrêté par son trop d'affluence dans ce viscere? J'en conclurai d'abord, qu'il n'y a rien de plus préjudiciable à la santé que les *purgatifs*, & tant d'*aperitifs* chauds, aromatiques, desséchans, & sulphureux, qu'on emploie si volontiers dans les maladies de la rate. Au contraire, les saignées du bras & du pié, les rafraîchissans, les demi-bains, & les eaux minérales

froides sont très-utiles aux malades rateleux, mélancoliques, vaporeux-hypocondriaques.

XCV. La Maladie Atrabilaire.

Dans ce mécanisme de la rate, ou dans la structure de ce viscere, se découvre la juste idée de l'*atrabilaire*, cette qualité formidable, & si malaisée à manier dans la cure de certaines maladies. Ce sont celles où HIPPOCRATE fait soupçonner la tache de *melancolie*, ou le *mélancolisme* secret qui y regne, de sorte que tout y est extraordinaire, bisarre & revêche, soit dans les *symptomes*, soit contre les remedes. Car en effet le sang reçu dans la rate, y devient un ambigu, en ce que, sans déposer absolument son état, ou sans quitter sa qualité d'artériel, il se revêt de la nature d'un sang veineux. La raison de cette métamorphose, qui ne s'apperçoit nulle part ailleurs dans l'œconomie animale, consiste en ce que le sang artériel, au sortir des *arteres spleniques*, se répand ici par une espece d'extravasation dans le nombre inconcevable de petites cellules qui sont formées par les veines, & qu'il remplit comme une éponge qui s'imbibe d'une liqueur. Mais tout ce tissu renfermant dans ses fi-

bres une force extraordinairement *systaltique*, à en juger par celle de battement ou de palpitation que prend la rate en certaines maladies, rien ressemble-t-il de plus près à un organe qui est tout artériel ? Ce sang, qui paroît *noir* ou *melancolique*, tant qu'il est considéré dans le tissu spongieux cellulaire de la rate, en sort rouge & vermeil, comme l'artériel, par les *veines spleniques*, puisqu'en les ouvrant, dans les animaux vivans, on l'en voit sortir ainsi coloré : Est-il douteux, après cela, que la qualité artérielle se conserve dans le sang renfermé dans la rate ? Au reste, la raison est toute naturelle pourquoi le sang devient *noir* dans ce viscere : C'est qu'il y tombe en sortant de canaux étroits, comparés à la capacité du réseau cellulaire de la rate ; & quoiqu'il y perde de son mouvement, il n'en perd pas assez cependant pour que sa qualité artérielle lui soit ôtée, parce que la *systole* étonnante des fibres de ce réseau, lui conserve beaucoup de sa qualité originaire. C'est une *transfusion* naturelle, qui se fait par la voie d'une *transvasation* immédiate des arteres dans des cellules veineuses, mais

systaltiques. C'est donc, pour ainsi dire, la nature renversée dans les *veines spleniques*, comparées avec le tronc de la *veine-porte*, dans lequel ces veines se déchargent : car le tronc de la *veine-porte* est artériel dans ses fibres ou dans ses solides ; au lieu que les *veines spléniques*, sans changer la nature de leurs fibres ou de leurs solides, sont artérielles dans leurs fluides, parce qu'elles charient un sang artériel dans la *veine porte*. Si, après cela, l'on fait attention aux parties, qui sont celles de tout le bas-ventre, sur les membranes duquel, ou de ses visceres, rampent tant de vaisseaux sanguins, qui appartiennent à la *veine-porte*, de quelle considération ne vient pas cette *veine* dans la production des maladies, dans celle de leurs symptomes, enfin dans les effets qu'on attend des remedes !

XCVI. La Lienterie, & le Flux Cœliaque.

Ce sera la matiere de plusieurs réflexions utiles pour la cure des maladies du bas-ventre, qui sont si fréquentes parmi les Pauvres. Mais le sang artériel de la *veine splénique*, avant que de s'engager dans le tissu de la rate, s'est répandu, comme il a été dit, par les *gastriques*, dans toutes les mem-

branes de l'estomac. C'est un poids qui tient génées les fibres de cet organe capital de la digestion, & qui devient la cause de deux maladies, qu'il ne faut point séparer l'une de l'autre; parce qu'elles se ressemblent parfaitement dans leurs principes & dans leurs effets, c'est-à-dire, dans les évacuations qui s'en ensuivent : Ce sont la *lientérie*, & le *flux cœliaque*. Il est assez ordiniaire d'entendre donner à ces deux maladies des origines différentes ; car on a coutume de faire l'estomac auteur de la *lienterie*, & de dire que les intestins sont la source du *flux cœliaque*. On fonde cette distinction sur ce que dans la *lientérie* l'on voit rendre par les selles, les alimens presque tels qu'ils étoient avant que de les avaler ; au lieu que dans le *flux cœliaque*, ce sont des matieres chyleuses qui sortent par les selles du corps des malades. Mais ces matieres chyleuses ressemblent bien plus au chyle primitif (*chymus*) imparfaitement broyé dans l'estomac, & tel qu'il est avant que d'avoir passé par les intestins, qu'au chyle parfait & laiteux, tel qu'il se trouve après avoir été perfectionné dans ces organes.

C'eſt d'ailleurs une cauſe toute ſemblable que l'on a toujours donnée à ces deux maladies, ſavoir, la foibleſſe des fibres qui travaillent les digeſtions. Or ces fibres étant en premier celles de l'eſtomac (comme on l'apperçoit en comparant les matieres qui ſe rendent dans la *lientérie* avec celles du *flux cœliaque*), il convient de faire de ces deux cours-de-ventre une même maladie, qui a ſa cauſe dans l'eſtomac.

Cette *étiologie* eſt fondée ſur deux raiſons. La premiere eſt la reſſemblance du ſiége qu'occupent ces maladies ; car c'eſt le genre membraneux, ſoit qu'on le prenne dans l'eſtomac, ſoit qu'on l'établiſſe dans les inteſtins. La ſeconde raiſon, qui eſt même déciſive, c'eſt que l'on a vu le *flux cœliaque*, dans un vieillard, ſe guérir par l'*ipécacuanha* donné à petite doſe. Au reſte, ſoit que le ſang artériel pouſſé avec véhémence de l'*aorte* par les *gaſtriques*, occaſionne la *pléthore*, & porte la *gravitation* dans le tiſſu des membranes de l'eſtomac, ſoit que pouſſé par l'*artere meſeraïque*, il faſſe l'une & l'autre dans le tiſſu des membranes des inteſtins, l'indi-

cation du même remede, qui eſt capital, ſubſiſte toujours. C'eſt la *ſaignée* du bras; car ce n'eſt que faute de ſaigner, que l'on manque la guériſon de bien des cours-de-ventre; & cette guériſon devient dès-là très-difficile, parce qu'on en cherche la cauſe dans les humeurs, tandis qu'elle eſt dans les vaiſſeaux. Cela donc ſuppoſé, le reſte de la cure de ces deux maladies, conſiſte dans l'uſage des remedes *confortans-toniques* & légerement *calmans*; telles que ſont de légeres potions faites avec le *diaſcordium* bouilli; l'*eau theriacale*, adoucie par un peu de confection d'hyacinthe; de légeres décoctions des *ſantaux*; ou quelquefois l'eau de *rhubarbe*, très-affoiblie: car de grands Praticiens font remarquer que les remedes *confortans* les plus ſimples & les plus tempérés, mais appropriés à ces maladies, ſont préférables aux plus compoſés, aux plus actifs & aux plus chauds. On peut auſſi faire uſage de la *caſcarille*, donnée par grains, & mêlée avec un peu de *limaille de fer* porphyriſée & quelques grains de *cachou*. Si tous ces remedes étoient inſuffiſans, l'on en viendroit à l'*ipécacuanha*, puis à l'*eau de Forge*.

Cette affluence de sang, savoir, celui qui se précipite par l'*artere mésé-raïque supérieure*, celui qui revient dépouillé de sa lymphe, par les *veines pancréatiques*, &c. tout ce sang différemment constitué, découvre assez clairement la source d'où viennent les bouffissures, les gonflemens, les tensions phlegmoneuses, soit dans les maladies des personnes du sexe, soit dans les différens états de la vie, ou des hommes, ou des femmes; & il démontre en même-tems la nécessité de la saignée dans les affections du bas ventre. De plus, si l'on fait attention que cette même *meséraïque* descend, en rampant, sur les intestins *greles* par tout le *mesentere*, l'on verra que c'est le sang de ces vaisseaux qui a le plus de part dans les affections *mésentériques*, lesquelles renferment tant de fievres opiniâtres, de maux *chroniques*, & d'obstructions dans les glandes & dans la duplicature des membranes de toute cette région. D'ailleurs, l'*artere meséraïque inferieure* inonde de sang les membranes des gros intestins, & comble en particulier les vaisseaux *hemorrhoïdaux*, veines & arteres. Toutes ces observations sont

ſont ſenſiblement appercevoir tous les déſordres qui arrivent dans le bas-ventre, à l'occaſion du retour du ſang par la *veine-porte* dans le foie, & du foie par la *veine-cave* dans le cœur.

Tant de ſang donc qui ſe précipite de l'*aorte*, par toutes ces arteres, dans les parties du bas-ventre, les menace d'inflammations, qui s'y feront dans le foie, la rate, &c. ou pour mieux dire, tous les maux que le ſang fera par l'engagement de ſa *portion rouge* dans les parties baſſes, juſqu'où elle pénétre, ne feront autre choſe que des inflammations. De-là, en particulier, ſe formeront les *hémorrhoïdes*, qui ne ſont que des engorgemens des arteres hémorrhoïdales. Mais ſi des arteres particulieres ſont capables de tant d'inflammations, celles qui ſont comme les capitales, & qui ſe trouvent à la deſcente de l'*aorte*, qui aboutiſſent d'ailleurs à des viſceres principaux, ne feront point exemtes de ces engagemens phlegmoneux dont la partie rouge du ſang eſt ſi ſuſceptible. C'eſt la ſituation des reins, & des arteres émulgentes, leſquelles ſe perdent dans le tiſſu ſi compacte & ſi ſer-

ré du *parenchyme* des reins. De-là donc viendront ces cruelles *néphritiques*, qui exposent les malades à de si énormes douleurs; car la disposition *spastique* des membranes des reins, qui sont enflammées par-tout, supprime d'abord les urines, & menace l'œconomie animale de tous les maux qui s'en ensuivent : tels sont les maux de cœur ou les envies de vomir, qui caractérisent les *néphritiques*, & qui ne sont que des irritations convulsives, continuées par les *plexus* qui se communiquent des reins à l'estomac.

XCVII. La Cure de ces Maux.

La cure de ces maux ne doit donc se prendre que du côté de l'*inflammation*; de sorte que c'est les rendre incurables, ou malheureux, que de s'occuper à pousser, par les *diuretiques*, les urines supprimées, avant que d'avoir ôté l'inflammation qui tient serrés les *sécrétoires* des reins. Il faut avoir recours à la saignée, sur-tout à celle du bras, qui doit précéder de beaucoup celle du pié. Les *eaux emulsionnees* avec les semences de melon, de pavot blanc, & quelques amandes douces, pilées & arrosées abondamment d'eau d'orge, de lin ou de guimau-

ve; les *potions huileuſes* faites avec l'huile d'amandes douces & le ſirop de guimauve; les *bouillons*, où l'on ajoutera ſur chacun quelques cuillerées de jus d'herbes, ſurtout de cerfeuil, & d'un peu d'oſeille mêlée avec le cerfeuil; enfin quelques *calmans*, comme le ſirop diacode; tout cela portant le relâchement dans les fibres des reins, autoriſe enſuite l'uſage des *diurétiques*, comme des tiſanes de chiendent, de racines d'oſeille, de fraiſier, de perſil, d'aſperges, & de régliſſe; en même-tems que l'on donnera les trochiſques d'alkekenge, les poudres d'yeux d'écreviſſe, de coquillages (ſurtout d'écailles d'huîtres,) de coques d'œufs, de nitre purifié, arroſées avec le ſuc de citron; & enfin les *lavemens* émolliens-anodyns, où l'on fait quelquefois bouillir quelques têtes de pavot, ou bien dans leſquels on diſſout environ un gros ou deux de *philonium romanum*, lorſqu'après les ſaignées néceſſaires, l'excès des douleurs oblige d'en venir à l'uſage des *narcotiques*, comme des pilules de STARKEY.

XCVIII. Les Hémorrhoïdes, &c.

Que d'embarras cependant préſentent aux yeux ces amas de ſang, deſ-

cendus de tant de différens viſceres pour ſe remonter vers le cœur ! Que d'étranges alliages à appréhender de leurs mélanges, ou ſur la route qu'ils vont tenir, ou quand ils ſe feront réunis dans les grands vaiſſeaux ! Mais avant que d'y arriver, à quels ralentiſſemens ne ſont-ils pas expoſés dans les capillaires des vaiſſeaux, juſqu'où ils ſe ſont engagés ! Le ſang qui remonte au cœur par la *veine-porte*, eſt compoſé de tous les reſtes de celui qui a ſervi aux viſceres ſupérieurs, en laiſſant par-tout dans leurs ſécrétoires la *lymphe*, & ſes parties huileuſes, graſſes, & propres à faire gliſſer les humeurs à travers les petits vaiſſeaux. Il ſe trouve donc d'autant plus ralenti dans les parties baſſes, qu'il a perdu un véhicule abondant dans les reins, qui l'ont dépouillé de ſa ſéroſité. En même-tems il perd, dans les veines *ſpermatiques*, le ſpiritueux qu'il a laiſſé dans les organes où l'ont porté les arteres de ce nom. Enfin étant dénué, dans les veines *uterines*, de ce qu'il a laiſſé de plus fluide par les arteres de même genre, qui l'ont dépoſé dans les organes du ſexe, il ſe trouve avoir très-peu de

véhicule dans la *veine-porte*. Ce ſont donc autant de cauſes de *congeſtions*, de *ſtaſes*, d'appeſantiſſemens dans les fluides ; & ce ſont-là des cauſes ſuffiſantes pour produire les *hémorrhoïdes*. Car le ſang des arteres hémorrhoïdales étant pouſſé dans ces profondeurs de vaiſſeaux, ſans trouver d'iſſues aſſez promptes pour ſe dégager par les veines, où tout s'oppoſe à ſa *remontée*, il en gonfle les extrémités, en même-tems que celles des veines hémorrhoïdales (qui leur ſont continues,) avec plus ou moins d'inflammation, mais, à tout le moins, avec de grandes douleurs. Ce ſont alors de vraies *hémorrhoïdes*, qui ſont aſſez communes parmi les Pauvres : car les *affections hemorrhoïdales*, les *coliques*, & ſemblables diſpoſitions *flatueuſes*, qui ſont des maladies du bas-ventre, leur ſont familieres. On leur donne à la vérité d'autres noms, comme ceux de *coliques venteuſes*, *bilieuſes*, *hepatiques*, tandis que ce ſont des affections de la *veine-porte*, parce qu'elle a des rapports & des liaiſons immédiates avec tous les viſceres du bas-ventre.

XCIX. La cure des Hémorrhoïdes, &c.

Rien n'abrégera plus la cure des maux du *ventre*, que d'en bien connoître les ſources, les ſiéges, ou les cauſes. On s'attache à vouloir purger des glaires, des viſcoſités, des craſſes, que l'on ſuppoſe dans les inteſtins ; au lieu que c'eſt le ſang lui-même, dont les *congeſtions* cauſent tous ces maux, parce que tout y languit, par l'appeſantiſſement des ſucs qui ont à ſe remonter du creux des parties baſſes vers le foie & vers le cœur. Cependant l'on néglige de vuider les vaiſſeaux ; & de-là naiſſent des abſcès, puis des fiſtules au fondement, en même-tems que tout le bas-ventre eſt tourmenté de gonflement, de douleurs, ou de ſemblables ſymptomes, qui font prendre le change dans l'uſage des remedes. Car on les deſtine contre des humeurs contenues dans les viſceres, lorſque ceux-ci ne ſouffrent que par *ſympathie*, c'eſt-à-dire, par leurs communications avec les vaiſſeaux *hémorrhoïdaux*, & plus prochainement avec ceux de la *veine-porte*. La ſaignée faite à tems préviendra beaucoup de ces maux, & épargnera bien des drogues aux malades, C'eſt pourquoi l'on doit s'in-

former des pauvres gens qui ſont ſujets à de fréquentes coliques, à des gonflemens de bas-ventre, à des envies de vomir, à des pertes d'appétit, &c. s'ils n'ont jamais eu d'*hémorrhoïdes*; parce qu'en manquant à ſe reproduire de tems en tems, elles occaſionnent tous ces maux. En pareil cas, il faut conſeiller à ces perſonnes de ſe faire ſaigner au printems & en automne, avant que les accidens hémorrhoïdaux ou les accès d'hémorrhoïdes ſoient arrivés; & ces ſaignées, purement de précaution, doivent ſe faire du *pié*, après celle du *bras*, à deſſein de prévenir la congeſtion du ſang dans les parties baſſes; au lieu que c'eſt celle du *bras* preſque ſeule qu'il faut pratiquer, quand l'accès d'*hémorrhoïdes* eſt arrivé. Alors un avis capital à donner aux Pauvres, c'eſt de ne pas ſe livrer à tous les onguens, les huiles & les baumes qui ſe diſtribuent dans le monde pour guérir les hémorrhoïdes; car rien n'eſt ſi propre à attirer des fiſtules au fondement. Il ſuffit d'appliquer deſſus du *jus* de *joubarbe*, battu avec un jaune d'œuf, où l'on diſſout un grain d'*opium* quand les

douleurs ſont trop preſſanres. A même deſſein l'on emploie les *cataplaſmes* de mie de pain, de lait & de ſafran, ceux de mauve, de guimauve, de bouillon blanc, de graine de lin, avec des fleurs de camomile, y ajoûtant, en cas de vives douleurs, des feuilles de juſquiame. L'on uſe encore avec ſuccès des *fomentations* faites avec les décoctions de ces herbes. Et, à ce ſujet, l'on doit avertir ces pauvres gens, que l'un des meilleurs *préſervatifs* contre les hémorrhoïdes à venir, eſt de s'étuver ſouvent le fondement avec de l'eau fraîche, ou de l'eau tiede, ſuivant les ſaiſons, les perſonnes, les ſexes, & les tempéramens. Un ſemblable remede, c'eſt-à-dire, auſſi ſimple, dans le tems de l'accès d'*hemorrhoïdes*, c'eſt qu'en ſe retranchant le vin, l'eau-de-vie, la biere, &c. ils boivent tous les matins de petits coups d'une eau laiteuſe très-légere, qui ſe fait avec un poiſçon de lait ſur une pinte d'eau, pour ſix ou huit petits verres, qu'il faut prendre dans la matinée, comme la boiſſon de quelque tiſane ordinaire.

C
Maladies

Au reſte, la nature ne s'eſt nulle-

ment oubliée sur le fait du retour du sang qui a à remonter des parties basses, pour reprendre sa circulation par le foie, & de ce viscere pour parvenir au cœur. Ce sang qui tombe de toutes parts dans la *veine-porte*, étant dénué de la plus grande partie de ce qui devoit lui servir de véhicule, tout cela s'étant perdu dans toutes les opérations, sécrétions, & semblables travaux ou besoins de l'œconomie animale, c'étoit un *spiritueux*, un *sulphureux* doux & paisible, dont il avoit besoin pour réparer ces pertes, & se remettre en esprits; & c'est à quoi sert très à propos le sang qui coule de la *veine splénique* dans la *veine-porte*. Car, comme on l'a vû ci dessus, ce sang sans être charrié par des arteres, est pourtant artériel, parce qu'il s'est conservé tel dans les cellules de la rate, que la Nature a destinées pour être le *repaire* du sang artériel qui vient de l'*aorte*. Ainsi le sang mis en réserve dans ce réseau artériel, descend encore tout artériel par les veines *spléniques*, lesquelles n'en font qu'une pure ou simple *transvasation*, pour le transmettre dans la *veine-porte*. Ainsi donc tous ces résidus de sang, dé-

qui dépendent du vice de la bile.

pouillés de ce qu'ils avoient de plus fluide ou de plus travaillé, se trouvent réchauffés & ranimés par le mélange continuel de ce sang artériel, qui leur est apporté par les *veines spléniques*. Et en cela consiste le véritable usage de la *rate*, qui est de préparer dans le sang les parties qui doivent former la *bile* dans le foie. Car le sang *splenique* artériel venant à renouveller celui de la *veine porte*, en y répandant la chaleur & l'humide naturel, c'est comme un nouvel esprit de vie, lequel remuant chacune des parties de ce sang, les tient suffisamment dégagées, afin que tout le sang de la *veine-porte* arrivant au *sinus* qu'elle forme à son entrée dans le foie, la systole de ce *sinus*, qui fait office de *cœur* dans l'enceinte de ce viscere, le darde avec force dans les sécrétoires du foie. Or de toutes ces especes de bouches, il suinte, dans les canaux biliaires ou hépatiques, une lymphe grasse, *oleagineuse*, ou sulphureuse, qui s'écoule continuellement dans les intestins. C'est de cette lymphe que le chyle d'abord & le sang ensuite, tirent la vertu *balsamique*, qui préserve de corruption la

maſſe du ſang & tous ſes ſucs, en leur communiquant la chaleur douce & bienfaiſante qui fait leur *craſe*, leur température, & toute leur bonne conſtitution. Car la vertu *ſaponaire* de la bile, qui tient liſſes, *levigées* & *ductiles* les parties du chyle, produit dans la maſſe du ſang le même effet, en liant toutes ſes parties d'une maniere ſouple & humide ; & c'eſt par-là qu'elles peuvent s'allonger, ſans ſe rompre, pour paſſer par toutes les *filieres* qu'elles ont à traverſer pour conſommer ou parfaire la circulation du ſang. En conſéquence de cela, l'ancienne Medecine avoit attribué au foie la vertu de la *ſanguification*, ou de faire le ſang, parce que la *bile*, qui eſt l'ouvrage du foie, donne au ſang ſon caractere, & comme le ſceau de ſa perfection.

Ces avantages de la *bile* ſubſiſtent, tant qu'aucun alliage étranger ne vient point en déconcerter les principes naturels. Mais dès les premiers pas, pour ainſi dire, qu'elle fait dans les entrailles, elle trouve ſur ſon chemin & à ſa rencontre le *ſuc pancréatique*. Ce ſuc eſt une ſéroſité douce & inſipide de ſa nature : mais l'acide ſe-

cret qu'il cache, venant à s'exalter, par quelque occaſion que ce ſoit, c'eſt un mélange *ſalin-lixiviel* qui en réſulte : ainſi pour peu que de ſon côté le ſouphre de la *bile* s'exalte, il fera de cette huile eſſentielle une huile brûlée ou paſſée au feu. Le chyle, qui eſt un ſuc laiteux qui concentre un acide, venant à s'aigrir, il en réſultera une combinaiſon de ſel aigre avec la bile; & cette combinaiſon paſſant dans le ſang, c'eſt un *acre* ou un *ſalin* plus ou moins actif ou brûlant, à meſure qu'il s'exalte en circulant dans les vaiſſeaux Et voilà un ſang *atrabilaire*, parce qu'il eſt plein d'une bile acre & dégénérée, cauſe ordinaire de tant de fâcheux maux, d'ardeurs, d'anxiétés, & de chaleurs qui deſſechent les parties, qui les roidiſſent & les tiennent dans une diſpoſition *ſpaſtique*, plus ou moins *phlegmoneuſe*. C'eſt elle qui tient les corps des malades dans des inquiétudes habituelles, & dans des fievres d'autant plus difficiles à guérir, que les ſolides y ſont plus intéreſſés. De-là viennent les affections *mélancoliques, rateleuſes & hypocondriaques*, qui donnent tant de peine aux Medecins &

aux malades. C'eſt que cette indiſpoſition eſt le comble de l'*intemperie*, parce que portant un dérangement total dans l'œconomie animale, les ſolides ſe trouvent hors de *ton*, en même-tems que les fluides ſont hors de *meſure* & de proportion avec eux. C'eſt pourquoi l'on ne peut s'attendre à rien de ſûr ou de réglé dans les maladies *mélancoliques* ou *atrabilaires*; parce que les digeſtions ſont autant infideles, tardives, fautives même, que les oſcillations ſont dérangées, & les broiemens déſordonnés. Ainſi c'eſt véritablement dans ces maladies, que, comme parle HIPPOCRATE, le *prognoſtic* pour la vie ou pour la mort, pour le ſoulagement ou la non guériſon, ſe trouve très-incertain.

C'eſt bien pis quand l'indiſpoſition *atrabilaire* paſſe des vaiſſeaux ſanguins dans les nerfs, ou du ſang dans les eſprits. Car c'eſt un volatil *diſparate*, étranger, vicieux, formant une *haleinée* qui eſt contraire à toute la Nature, & qui altere le *ſuc nerveux*, en tenant les nerfs dans l'*ataxie*, c'eſt-à-dire, dans la perte de la conſonance ou de l'équilibre entre les *ſolides*

& les *fluides*, ou de l'uniformité de la circulation du ſang, laquelle uniformité fait la ſûreté de l'équilibre, ſi eſſentiel pour le maintien de la ſanté. Ce dérangement ſurvenant, l'imagination ſe trouble dans les maladies, les *vapeurs* les ſaiſiſſent, les oſcillations ſortent de leurs *vergences* ou directions; de ſorte que la plûpart des remedes, ou ſemblables ſecours, les bleſſent, ou les indiſpoſent, par la mauvaiſe humeur, ou la contrariété que ces malades apportent à tout ce que la Medecine leur offre: tels ſont les *mélancoliques*.

CI. Ls Mélancolie, & la maniere de la traiter

La *mélancolie* entre ſouvent pour beaucoup dans les cauſes des maladies des Pauvres. Quoiqu'accoûtumés par état à une certaine humiliation, ils en reſſentent cependant quelquefois tout le poids; car enfin la *bile* eſt chez eux comme dans tout le genre humain, c'eſt-à-dire, ſuſceptible d'aigreur: or rien n'eſt plus capable de l'aigrir, que la continuité des rebuts & des mépris qu'ils ont à eſſuyer tous les jours; c'eſt ce qui fait que les perſonnes vraiment charitables cherchent à les égayer un peu, en mêlant dans leurs aumônes, des airs

consolans, & des marques d'humanité : de même la Medecine, pour ne manquer à rien de ce qui peut soulager les Pauvres, a aussi en vûe de corriger la *melancolie*, qui produit leurs maladies, ou qui les entretient.

Ainsi, changeant en *confortans*, en *cordiaux*, & en semblables remedes, tant de purgatifs; de fondans, d'émétiques & d'irritans, dont on accable les Pauvres, l'on aura la satisfaction de les voir recouvrer plutôt & plus sûrement la santé. Un peu d'usage de tant d'excellentes confections qui vont à relever les esprits & ranimer la Nature ; comme les confections d'*hyacinte*, & *alkermès*, la *theriaque*, le *philonium Romanum* ; tant d'eaux cordiales, de *canelle*, de *fleurs d'oranges*, de *buglose* ; avec leurs sirops, sans oublier celui d'*œillets* : enfin les sucs aqueux de semblables plantes, ou des aposemes, que l'on en fera par de simples infusions : tout cela, placé à propos en mille occasions des maladies des Pauvres, abrégera & leurs souffrances, & la dépense de tant de drogues que l'on prodigue à pure perte dans leurs infirmités.

Il eſt encore un remede excellent, mais contre lequel on eſt extremement prévenu ; c'eſt l'*opium.* On prétend communément que c'eſt un poiſon, ou du moins le plus mal-faiſant de tous les remedes ; cependant il eſt ſi efficace, qu'il eſt capable, pour ainſi dire, (ſuivant la penſée d'un célebre Medecin *) de faire revenir un *roué* qui ne ſeroit pas encore mort. De quel ſoulagement ne prive t'on pas de pauvres gens qui paſſent les jours & les nuits à crier dans leurs rhûmatiſmes, ſouvent dans un mal de dents, & encore en d'autres occaſions, & qu'on abandonne aux cruelles importunités d'une toux ſeche ou ſanglante, qui les tient éveillés, ſouffrans & gémiſſans continuellement, faute d'un remede qui appaiſeroit leurs maux dans un moment ! L'*opium* placé après les grands remedes, en bien des maux qui deviennent habituels, abrege bien du tems & de la peine aux Pauvres malades. La frayeur qu'on ſe fait de ce remede, en arrête l'uſage. Mais pourquoi tant de hardieſſe, de témérité même, à donner des *purga-*

* PLATER.

tifs,

tifs, des *hydragogues*, des *mercuriels*, ou *fondans* de ce genre, des *ſudorifiques* les plus vifs, ou des *volatils* les plus ardens, dont les effets ſont ſi dangereux, en même-tems qu'ils promettent bien moins ſûrement la gueriſon, ou le ſoulagement ! Il ne faut que ſavoir éviter les écueils de l'*opium*, & l'on en tirera des avantages auſſi certains que fréquens. Or l'écueil principal de l'*opium*, entre les mains de la plûpart des gens, c'eſt qu'on ne le donne qu'à deſſein de faire dormir. Cependant c'eſt préciſément de quoi il faut le moins s'occuper; puiſqu'il eſt prouvé par l'uſage, que l'*opium*, ſans faire dormir, ſoulage & guérit les malades, même ſans faire uſage des purgatifs. On l'a vû guérir comme ſur le champ une colique des plus cruelles, qui depuis long-tems tourmentoit un pauvre homme jour & nuit ; ce fut en donnant à ce malade (qui vouloit qu'on le purgeât) un grain d'*opium* mêlé dans une doſe de *pilules cochées*. Par cet innocent artifice, non-ſeulement les douleurs ceſſerent, mais en même-tems pluſieurs lavemens & autres purgatifs, qui étoient reſtés ſans effet

dans le corps, revinrent avec une facilité qui étonna le malade & les assistans. Et de tels succès sont connus en pratique.

CII. La Jaunisse, & sa cure.

La *jaunisse* est encore une maladie assez commune chez les Pauvres. On en trouve la cause dans la plûpart des moyens qu'ils emploient pour apporter quelque adoucissement à leurs peines ; par exemple, c'est pour se soulager de l'ennui de leurs travaux & de la disette, autant que pour se soûtenir, qu'ils boivent de l'eau-de-vie dès le matin ; ce qui fait que cet esprit ardent, agissant alors immédiatement sur les parties solides & fluides du corps qui est à jeun, enflamme le sang & la bile, & par-là desseche le foie. Les plus modérés s'accordent du vin pur, qu'ils boivent tel pour mieux se soûtenir dans leurs fatigues : mais cette boisson, quoique plus lente à enflammer les humeurs, les enflamme cependant à la longue, en portant journellement cette cause de sécheresse dans le foie. Car le terme de la *jaunisse* ou sa consommation consiste dans l'obstruction du foie, ou dans l'endurcissement de ce qu'on appelle ses glandes ; & l'ar-

deur que prend le ſang en fait la véritable origine. En effet, ſi le ſang dont il s'agit eſt un ſang artériel qui vient de la rate à la *veine-porte*, il eſt aiſé de comprendre que le feu qu'apportent en même-tems dans le ſang des liqueurs ignées ou brûlantes, le développera exceſſivement ; de ſorte qu'arrivant exalté dans le foie, emporté alors par ſon feu, il ne ſe permet point le repos ou le ralentiſſement néceſſaire à l'œuvre des *ſecrétions*, & ſurtout à celle de la bile dans le foie. C'eſt pourquoi un tel ſang échappant aux bouches ou aux orifices des ſécrétoires de la bile dans ce viſcere, y paſſe comme de plein pié dans la *veine-cave* ; &, par cette veine, répandant la bile dans toute la maſſe du ſang, la bile ſe dérobe ſi parfaitement au foie, que toutes les parties extérieures du corps, juſques dans le blanc des yeux, s'en trouvent teintes, pendant que les matieres qui devroient en prendre la couleur dans les inteſtins, blanchiſſent ; ſigne indubitable de l'obſtruction du foie.

La partie rouge du ſang fait le fond de la maladie en queſtion ; & ce ne

fera qu'en en réprimant le feu & l'impétuofité, qu'on parviendra à rendre ce fluide plus tranquile, ou moins précipité dans fon paffage par le foie. Ainfi la faignée, jointe à un régime convenable, furtout à l'abftinence des liqueurs vineufes, procurera cet avantage. Car les humeurs ont ici fi peu de part, que de commencer dans cette maladie par vouloir purger, c'eft commencer par où il faut finir. Tout-au-plus il eft fupportable d'employer d'abord un *émetique* tempéré, comme demi-once ou fix gros de vin émétique, mêlé dans une once ou deux d'huile d'amandes douces. Mais, après cela, il faut s'en tenir à la boiffon abondante d'une tifane faite avec les racines de fraifiers, d'ofeille, de guimauve & de régliffe. On mettra bouillir un moment, dans chaque bouillon, une poignée des herbes fuivantes, mêlées & hâchées; favoir, d'*endive* ou de *chicoree verte* de jardin, de *chicorée fauvage*, d'*ofeille*, de *poiree*, de *cerfeuil*, de chacune, une bonne poignée; & l'on fera prendre deux de ces bouillons tous les matins. Il faut mêler un gros de *créme de tartre*, avec quinze grains de *nitre purifié*,

que l'on donnera immédiatement avant un bouillon ou une ſoupe, à midi & au ſoir. On ſera recevoir au malade, tous les après midi, un *lavement* d'une décoction commune avec deux onces de miel de nénuphar. On doit pratiquer tout cela pendant huit ou quinze jours, ſuivant la nature du mal, ſans purger le malade qu'à la fin de ce terme; ce qu'on fera alors avec une once de ſel d'Angleterre, & une once de ſirop de roſes pâles ſimple, ou de celui de chicorée compoſé de rhubarbe, ou de ſirop de pommes compoſé, ou bien avec les tamarins & les follicules de ſéné, ſuivant la diſpoſition des entrailles. Si le mal s'opiniâtre, l'on en viendra aux eaux de *Paſſy*, ayant ſoin de purger le malade, comme on vient de le dire, à la fin des eaux.

CIII. Le *Cholera morbus*, & ſa cure.

Le *cholera-morbus* eſt une maladie effrayante & tumultueuſe, dans laquelle la bile en fureur ſe précipite tout à la fois par bas, & ſe ſublime ou s'emporte par haut. L'on vient de voir comment elle fait la jauniſſe, lorſque, échappant aux *ſécrétoires* du foie, elle quitte la voie des conduits

biliaires pour enfiler celle des vaisseaux sanguins. Ici, par un désordre contraire, la bile poussée par un *volatil* impétueux, entre en fougue dans les sécrétoires du foie, & se précipitant par les canaux biliaires, elle tombe irritée dans le premier des intestins; puis, par un double soûlevement qu'elle excite dans les fibres nerveuses de cet intestin & de l'estomac, elle produit une double irritation, laquelle d'une part fait le vomissement, & de l'autre un cours-de-ventre bilieux. L'inflammation n'est guere loin, dans l'affreuse angoisse où se trouvent tout à la fois & les *solides* irrités, & les *fluides* en courroux. C'est une double *explosion*, une cause compliquée, mais que les mêmes remedes peuvent dompter. Car en écartant, au moyen de la *saignée* du bras, le sang de la presse où il se trouve ainsi gêné dans les vaisseaux, & en donnant largement les *delayans*, ces deux secours affoiblissent si parfaitement l'impétuosité de l'humeur bilieuse, qu'ils en éloignent le danger. La seule eau de *poulet*, de *veau* ou de *citrouille*, acheve presque l'ouvrage. Il ne ref-

te que l'*éréthisme* que souffrent les fibres nerveuses : mais alors les *cordiaux* calmans, adoucissans, narcotiques même en cas de besoin, satisfont à cette vûe. Ce sont, par exemple ; des *potions* à prendre à la cuillier, composées avec les eaux de scorsonere, de coquelicot, de canelle, de mélisse simple, où l'on mêle les *poudres* de succin préparé, d'yeux d'écrevisse, de cachou, & quelquefois les *gouttes anodynes*, ou la *liqueur minérale anodyne*, & le sirop d'*œillets* ; sans omettre des *lavemens anodyns*, où l'on dissout l'huile d'amandes douces. Le mal enfin s'étant appaisé, l'on emploie les *potions huileuses*, faites avec trois onces d'huile d'amandes douces, une once & demie de sirop violat, quelques gros d'eau de canelle orgée, & quelques gouttes anodynes.

CIV. La colique de *Miserere*, & sa guérison.

Mais une autre maladie plus pressante encore, plus douloureuse, & plus aiguë, qui est du genre phlegmoneux, & qui appartient au bas-ventre, c'est la *colique de miserere*, ou la *passion iliaque*. On voit dans cette maladie une autre sorte de renversement dans le mouvement *peristaltique*

des inteſtins, par où les humeurs, ſans en excepter les gros excrémens, ſortant impétueuſement par le vomiſſement, ſe dérobent ſi parfaitement aux parties baſſes, que tandis que le malade ſouffre les plus cruelles angoiſſes pour vomir, rien ne s'échappe par les ſelles. L'engagement de quelque inteſtin dans les *deſcentes*, par-tout où elles ſe faſſent, juſqu'à procurer l'étranglement de cet inteſtin, eſt une cauſe très-ordinaire de la *paſſion iliaque*; & la réduction de l'inteſtin par l'habile main d'un Chirurgien Herniaire, en eſt alors le remede certain. Un avis donc capital pour les Pauvres, ſurtout s'ils ſont Artiſans, c'eſt que quand ils ont des deſcentes, ils n'aillent jamais ſans *bandages*. Mais l'inflammation des inteſtins grêles eſt bien capable toute ſeule d'un tel effet. C'eſt donc à l'inflammation qu'il faut ici s'en prendre dans cette cruelle maladie, qui n'attend alors la guériſon, & ne l'obtient que par les *ſaignées* preſſamment réitérées du bras, & à la fin du pié; en même tems que l'on prodigue les *delayans* aqueux, & même l'*eau de poulet*, le *petit lait*, les eaux de

graine

graine de lin, d'*orge*, de *gruau*, passées sur des semences de *pavot blanc* & de *melon*; l'application de *cataplasmes* émolliens anodyns, les *embrocations* de même genre, ou bien même l'application d'un chat, ouvert tout vivant, ou de l'*épiploon* d'un veau, ou d'un mouton, chaudement & promptement porté sur l'endroit du ventre ; enfin les *lavemens* huileux adoucissans & émolliens. Car ce n'est point ici le cas de faire avaler du mercure cru, ou des balles de plomb, dont l'on a vû quelquefois d'heureux succès dans les *descentes*, ou plutôt encore dans ce qu'on appelle *boyaux noüés* : mais en ce cas même l'on sait combien ce remede peut être fautif. Cependant on ne doit pas ici omettre de faire observer, qu'il est une *passion iliaque hystérique*, laquelle se trouve dans les personnes du sexe sujettes aux accès de vapeurs. Car c'est dans ces accès qu'on les voit quelquefois, plusieurs jours de suite, vomir les excrémens, tandis qu'il n'en sort aucun par le bas. L'on a vû même cet accident arriver & se guérir plusieurs fois dans une même fille vaporeuse hystérique. Cette guéri-

ſon s'opere par les ſaignées réitérées du pié, après avoir fait ſuffiſamment précéder celles du bras : le reſte de la cure ſe fait par l'uſage extérieur & intérieur des *anti hyſteriques* calmans, narcotiques & àmolliſſans.

CV. Récapitulation d'une partie de ce qui a été dit.

L'on vient de voir, par tout ce qui a été dit des Maladies du bas ventre, la part principale qu'y a le ſang par ſa *partie rouge*, ſoit qu'elle ſe mette en congeſtion phlegmoneuſe, ſoit qu'elle cauſe des inflammations conſommées. C'eſt qu'en effet l'abondance du ſang dans toutes les parties du bas-ventre, mene à de ſemblables accidens. Le retour de tout ce ſang dans le ventricule droit du cœur, auroit fait craindre un nouvel accident, c'eſt-à-dire, l'*engouement*, qui n'auroit pas manqué de s'y faire, ſi l'adreſſe de la Nature n'y avoit ſuffiſamment pourvû. Rien donc n'auroit été plus capable de ce terrible effet, que ſi tout le ſang, de retour des *iliaques*, des *hypogaſtriques*, des *meſtraïques*, &c. étoit venu ſe rendre immédiatement dans un canal ample & horiſontal ; tel que la *veine-cave*. Mais voici l'art de la Nature. Elle partage ce volume de ſang dans

autant de canaux qu'il y a de rameaux dans la *veine porte*, & elle rompt les impétuosités de la masse ou du volume qu'auroit eu ce sang, en le détournant dans autant de sentiers que cette veine a de capillaires ; de sorte que n'entrant dans le large tronc de la *veine-cave*, qu'après toutes ces coupures & tous ces tempéramens, il s'y mêle tranquilement & sans trouble.

Un autre art de la Nature se joint à ce premier, & va au même but. Il y auroit eu beaucoup à craindre du concours de retour des différentes portions de sang dans la *veine-cave*, si celui de la *veine porte* y étoit entré en même-tems que celui qui revient des *lombaires*, des *émulgentes*, des *utérines* & des *spermatiques*, y étoit arrivé; parce que d'un tel *confluent* se seroient ensuivis de dangereux inconvéniens dans le ventricule droit du cœur. C'est pour prévenir tout ce désordre, que la Nature a placé une veine, comme *postiche*, hors d'œuvre, ou de surcroît ; c'est l'*azygos*, qui est située le long de la *cave* & à côté d'elle, & dont les ramifications prolongées jusques dans le fond du

bas-ventre, remontent le ſang des veines ci-deſſus nommées, pour le décharger, non d'abord dans la *veine-cave*, mais dans dix branches capitales de l'*azygos*, leſquelles, comme dans des rigoles, en ramaſſant le ſang qui s'y décharge de la part des *intercoſtales*, vont le porter au-deſſus du ventricule droit dans la *cave ſupérieure.* Ce n'eſt pas tout: aucune *valvule* n'empêche le ſang d'aller de l'un à l'autre de ces vaiſſeaux; car les injections paſſent de l'*azygos* dans la *cave*, & de celle-ci dans l'*azygos*. Eſt-il poſſible de ménager au ſang qui remonte, plus de facilités pour le mettre hors de danger de s'engoüer à ſa rentrée dans le cœur? Telle eſt l'attention ou le ſoin de la Nature pour entretenir l'uniformité de la circulation du ſang, afin que chaque portion s'en diſtribue dans l'endroit qui lui eſt deſtiné. Rien juſtifie-t'il plus évidemment la ſage prévoyance que les Medecins apportent par le moyen des ſaignées, leſquelles tendent à ce que le ſang garde ou reprenne ſes ſituations naturelles, que les maladies changent ſi étrangement? Car comme la Natu-

re *morcelle*, pour ainſi dire, la maſſe du ſang, pour le faire circuler également dans les vaiſſeaux ; de même les Praticiens dérobent, par les différentes ſaignées, le ſang qui va inonder les viſceres, pour le retenir ou le rappeller dans les parties auxquelles il appartient. Puis donc que tout le ſoin de la Nature va à tout *équipoller* dans la circulation du ſang, dans ſes mouvemens, ſon volume, ſes directions, ſes impétuoſités, pour, en entretenant l'ordre dans l'œconomie animale, conſerver la ſanté, rien convient-il tant à la ſageſſe d'un Praticien, que de s'occuper des mêmes ſoins & des mêmes vûes pour la rétablir ?

Cependant quelque choſe que faſſe la Nature afin de pourvoir à ce que le ſang, de retour dans le ventricule droit du cœur, en ſorte aiſément, ſans s'embarraſſer, & ſans porter ni trouble, ni violence dans les vaiſſeaux, il ne lui a point été poſſible de prévoir en combien de manieres différentes ce ſang y arrive vicié dans ſes qualités, groſſi dans ſa maſſe, appeſanti dans ſa conſiſtance, augmenté dans ſa quantité, enfin bouffant

ou trop raréfié par quelque volatil étranger ; ſuites ordinaires d'un régime malfaiſant, ſoit par des alimens mal-ſainement apprêtés, ſoit par des boiſſons ardentes ou trop vineuſes. Dans ces conjonctures, ſe perdent les proportions que la Nature avoit miſes entre la capacité du ventricule droit, & celles des vaiſſeaux où il doit chaſſer le ſang à meſure qu'il le reçoit. Ce ventricule pourra-t'il naturellement contenir une once de ſang? Les diametres des arteres pulmonaires ſe trouvent en rapport avec lui ; ſa force naturelle de reſſort lui ſuffit pour chaſſer cette quantité de ſang ; & les réſiſtances des tuniques muſculeuſes de ces arteres ſont compaſſées avec celles du ventricule. Mais ce ſeront deux onces de ſang, au lieu d'une, qui arriveront à ce ventricule ; & ce ſang ſera plus peſant & plus élaſtique lui même. Delà donc viendra ſur le champ une diſproportion entre les *fluides* & les *ſolides* du cœur & des arteres. Car les forces des *ſolides* ne ſe remontant pas ſur le champ à proportion de celles des *fluides* ou du ſang, ces réſiſtances ſeront contraintes de céder à la for-

ce ; & ainſi les globules de la *partie rouge* étant lancés avec trop de force & d'impétuoſité dans les capacités des arteres, ils forcent les entrées des arteres lymphatiques, leſquelles aboutiſſent dans les bronches & dans les véſicules du poumon, & y font un épanchement de cette partie rouge ; de là vient le *crachement de ſang*, ſi effrayant par lui même, & ſi dangereux, à raiſon de ſa nature & du viſcere qui en ſouffre.

L'on ſe ſentiroit d'abord porté, avec le vulgaire, à arrêter ce ſang par les *aſtringens*. Mais c'eſt juſtement ce qu'il faut garder pour la fin de la cure : car ces remedes ne faiſant que reſſerrer les fibres du vaiſſeau ouvert, ſans avoir préalablement rompu l'impétuoſité du ſang, & ſans l'avoir ſuffiſamment affoibli de volume & de force, en en réprimant l'*elaſticité*, il arrivera que le ſang pouſſé vers le vaiſſeau qui s'eſt ouvert, mais retenu de ſortir par l'iſſue qu'il s'eſt faite, les vaiſſeaux voiſins s'en engorgeront ; ainſi le viſcere ſe trouvera intéreſſé, dans toute ſa ſubſtance, à la maladie que l'on traite ; & l'inflammation prenant la place de la con-

gestion qui avoit commencé le *crachement de sang*, elle disposera le poumon à la *pourriture*, aux *tubercules* pourrissans, enfin aux *ulcérations phthisiques*, & à la *pulmonie*, comme on le verra bien tôt. Il faut donc commencer par saigner promptement du bras, toutes les quatre ou cinq heures, jusqu'à ce que le sang modere ses échappées. Il faut pourtant bien observer, si quelque crue de sang, arrivée à l'occasion de quelque suppression sanguine, soit dans les personnes du sexe, soit dans celles qui sont sujettes aux hémorrhoïdes, n'auroit pas la meilleure part au *crachement de sang*; &, en ce cas, le poumon étant sain d'ailleurs, c'est-à-dire, sans engorgement précédent, il faut faire de bonne heure quelques saignées du *pié*, avec quelques-unes du *bras*; car il est toûjours très-dangereux dans les affections de poitrine de commencer par la saignée du *pié*. En même tems, en recommandant un régime très-sobre, l'on fera user au malade d'eau d'*orge*, de *ris*, de *millet*, émulsionnée avec les semences de *pourpier*, de *plantain* & de *pavot blanc*, à quoi l'on ajoûtera le

ſirop de *nénuphar*, au lieu de ſucre. Les *poudres* abſorbantes terreuſes, comme les *coraux*, la *terre ſigillée*, le *bol d'Arménie*, le *cachou* (tout cela arroſé de jus de *citron*, & tempéré par quelques *gouttes-anodynes*,) ſont d'un merveilleux ſecours. Car les molécules de tels ingrédiens ſe mettant entre les globules du ſang, les *enraient* en quelque maniere, & comme autant d'entraves, les arrêtent dans leurs mouvemens. De même les ſucs d'herbes de *plantain*, de *pourpier*, de *mille-feuille*, avec le ſirop de *roſes ſeches*, & celui de *grenades*, font de petites potions très-utiles; car elles moderent merveilleuſement la fougue du ſang. C'eſt ce que fera auſſi le fréquent uſage du *nitre purifié*. Enfin, le crachement de ſang augmentant, & demandant un prompt ſecours, l'on en viendra à l'uſage de la *liqueur minerale anodyne*, donnée par gouttes depuis ſix juſqu'à douze ou quinze, chaque fois, mais pluſieurs fois dans le jour, ou ſeule, ou mêlée avec les *gouttes anodynes*, & toûjours proportionnément à l'âge & au tempérament du malade. L'on pourroit encore donner deux ou trois grains de

sel sédatif. mêlé avec demi-grain d'*opium*. D'autres fois on donnera, à la cuillier, une decoction de *cachou*, où l'on mêlera le sirop de *karabe* & la confection d'*hyacinte*. On emploie encore les infusions de *mille-feuille*, & de *lierre terrestre*, où l'on mêle les *gouttes anodynes*, ou bien le sirop de *pavot blanc*. Mais un piége assez ordinaire dans les crachemens de sang, c'est que quelquefois ils paroissent guéris, & cependant on est étonné de les voir revenir comme par accès. Alors le *quinquina* bouilli avec le *lierre terrestre*, le *cachou*, le *plantain*, la *mille feuille*, &c. & donné par petites doses avec le sirop *diacode*, devient nécessaire ; & on le continue à peu près comme dans une fievre d'accès.

Mais le malade n'en est pas quitte pour le danger du mal présent ; car le *crachement de sang* est le prélude de la *phthisie*. L'on doit bien examiner si le *crachement de sang* vient d'une cause extérieure, ou bien de la surabondance du sang, comme on le remarque dans les corps *pléthoriques*, dont le sang entre en *turgescence* aux printems, ou encore dans les personnes

du ſexe, ou dans celles qui ſont ſujettes aux hémorrhoïdes, par la ſuppreſſion qui ſe fait ſouvent en elles. C'eſt que dans ces occaſions le *crachement de ſang* n'étant point accompagné de fievre, & la toux ne venant que par *quintes*, ſans être aucunement habituelle, ou continuelle, ni importune par ſa durée, quelques ſaignées répriment ces ſortes de fougues cauſées par l'amas du ſang; enſuite un régime ſobre, avec beaucoup de ménagement dans l'uſage du vin, & de toutes les nourritures trop ſucculentes ou trop apprêtées, acheve de prévenir les ſuites & les retours de ces ſortes de *crachemens de ſang*.

Mais dès auſſi tôt que la fievre prend au malade, & que le *crachement de ſang*, ſouvent même moins abondant, eſt accompagné d'une toux importune par ſa fréquence, d'étouffemens, d'inſomnie, & qu'au milieu de tous ces accidens l'amaigriſſement ſe manifeſte ſur le corps du malade; alors il eſt vraiſſemblable que la congeſtion du ſang eſt paſſée en *phlogoſe*, ou même en inflammation. C'eſt le cas ordinaire qui arrive ſurtout à

ceux qui ont de naiſſance la *tache phthiſique* ; car leur poumon étant né d'un *ton* aiſé à s'affoiblir dans ſes fibres, les embarras qui arrivent à ce viſcere deviennent aiſément inflammatoires, parce que le ſang s'y ralentit bien-tôt dans les capillaires artériels lymphatiques. Il faut d'ailleurs ne jamais perdre de vûe qu'il eſt des perſonnes ou des tempéramens, & des *conſtitutions* d'air, de pays, ou de lieux que l'on habite, dans leſquels le ſang (comme il a été dit) ſort du poumon dans le ventricule gauche du cœur, ſans avoir été autant atténué qu'il convient pour faire la molleſſe des ſucs qui le compoſent, & afin de le rendre autant ſouple & fluide qu'il a beſoin d'être pour ne point devenir ſujet à s'enflammer dans les parties, où, venant à faire digue, il s'arrête. De telles conſidérations ſervent à ſe prémunir contre les menaces de *phthiſie* en conſéquence des *crachemens de ſang*. Ainſi donc il ne convient point de les regarder, dans ces conjonctures, comme de ſimples *extravaſations* de la partie rouge ; car le ſang étant diſpoſé à l'inflammation, dont il porte en ſon ſein les ſe-

mences ou les germes, il faut pourvoir de bonne heure à ce que le poumon ne ſe laiſſe point pénétrer par le ſéjour d'un tel ſang, lequel s'appeſantiſſant dans les vaiſſeaux capillaires qui rampent ſur les véſicules pulmonaires, jette les fondemens de la *phthiſie* la plus dangereuſe. C'eſt que les extrémités des capillaires artériels lymphatiques, demeurant *engoüées* de ſucs ralentis & croupiſſans, ce ſont comme autant de gouttieres, qui diſtilent la lymphe pourrie, *puriforme* même, laquelle devient la matiere de ces crachats déplaiſans, qui impoſent ſouvent comme s'ils étoient vraiment *purulens* : mais du moins menacent-ils de *purulence* des parties les plus intimes qui compoſent le fond ou la tiſſure du poumon ; & alors la *phthiſie* eſt bien proche, & demande la plus parfaite attention d'un Medecin. Car pour lors cette fâcheuſe maladie s'achemine vers ſon malheureux terme ; c'eſt l'*ulcere*, comme on le nomme, ou l'ulcération du poumon. L'on voit donc naître une fievre lente, mais continuelle, & une toux plus ſeche qu'humide, plus ou moins fréquente, mais pourtant qui ne vient

point par *quintes* ; de forte qu'elle est presque continuelle jour & nuit. Enfin la maigreur fond toute l'habitude du corps ; & c'est la consommation du mal. On a donné, en parlant de la *pleuresie*, l'étiologie de ces sortes d'*etisies*. Mais l'état du poumon dans le cas présent, confirme bien cette cause : car tout le tissu de ce viscere étant imbibé de sucs ralentis,& croupissans, dont tous les vaisseaux demeurent *engoues*, c'est une espece de paresse ou d'inertie que contractent les fibres nerveuses des tuniques des arteres. Or de cette espece de flétrissure, suit un amollissement tenant de l'*atonie*, ou un déchet dans la *vertu systaltique*, de laquelle les arteres du poumon ont tant besoin pour se dégager du sang qu'elles ont à chasser dans les veines. C'est donc un affoiblissement général de toute la force de cette *vertu*, laquelle ne peut plus broyer le sang. C'est cependant pour l'atténuation du sang que le poumon est uniquement institué ; afin qu'ensuite le sang sortant fluide & léger par le ventricule gauche du cœur, il soit le fondement de toutes les *coctions* qui ont à se faire, & en particu-

li er de l'*assimilation* par laquelle s'achève la *nutrition* des parties. Il n'est donc pas étonnant que l'amaigrissement se fasse & se manifeste par tout le corps, dès lors que les sucs nourriciers mal atténués, ne peuvent plus s'insinuer dans les *sachets vesiculaires*, dont la réplétion doit faire le volume ou l'embon point des parties.

De cette même disposition du poumon vient la *fievre lente*, qui est habituelle & sans interruption ; parce que tous les vaisseaux étant continuellement engorgés, c'est une digue qui entretient une lutte continuelle & irréguliere entre les *solides* & les *fluides*, source ordinaire & vraie cause de toutes les fievres. De-là encore résultent des secousses dans les parties nerveuses, dont l'*erethisme* fait la toux. Ainsi une même cause originaire est celle de ces trois dangereux symptomes, la *toux*, la *fievre lente*, & l'*amaigrissement*. Les crachemens de sang s'en ensuivront encore, lorsque sa masse prenant trop de *rarescence* ou de volume, fera entr'ouvrir quelque artere sanguine. Enfin les cours-de-ventre *colliquatifs*, qui terminent souvent la *phthisie*, ne sont

autre chofe que des échappées de fucs nourriciers, qui n'ayant point leurs diftributions libres, fe précipitent par les *fécrétoires* banaux, c'eft-à-dire, par ceux qui font ordinaires pour la décharge de tout ce qui incommode la nature, ou par fon poids, ou par fon abondance. Il eft aifé de comprendre, par ce changement dans les fécrétions, qu'elle doit être la caufe des *fueurs* qui épuifent les *phthifiques*.

Les remedes les mieux choifis font pourtant impuiffans contre de tels maux. En effet, quoique la *phthifie* ne foit point abfolument incurable, elle devient cependant inguériffable, en ce que, nonobftant tous les utiles fecours qu'elle tire de la Pharmacie, de la diete, & du régime, la cure n'en eft fouvent dans le fonds que *palliative*; parce que l'intégrité d'équilibre, en quoi confifte l'effence de la véritable fanté, ne fe rétablit jamais bien entre les folides & les fluides d'un poumon, quand la *vertu fyftaltique* a fouffert un déchet tel que celui que fuppofe la vraie *phthifie*. Ainfi tout l'art de cette cure confifte à entretenir une efpece d'égalité entre les mouvemens

mouvemens du ſang & le *ton* des parties. Le principal ſoin doit donc être de tenir le ſang dans un juſte volume, & l'action des eſprits & des nerfs dans une modération proportionnée. La ſaignée du bras faite à propos, & réitérée de tems en tems, opere le premier bon effet. Le choix & la quantité modérée des alimens doux & humectans, procurent le ſecond. Mais tous les deux, à l'aide des *calmans*, qui ſont l'ame de la cure de la phthiſie, operent le *ſilentium pectoris*, tant recommandé par les Anciens, qui ne reconnoiſſoient bien cette vertu ſilentieuſe que dans l'*opium*, ſur lequel ils n'étoient nulle-part ſi peu timides que dans la cure de la phthiſie. C'eſt que par lui ſeul on appaiſe la toux, dont les ſecouſſes entretenant la divulſion des vaiſſeaux empêchent que jamais l'on parvienne à les ſouder, malgré tous les *béchiques*, les *toniques* même, & les *agglutinatifs* les mieux choiſis. C'eſt donc de l'*opium* donné en petite doſe, & preſque continuellement, dans les toux des Phthiſiques, qu'il faut attendre la tranquilité du poumon, en lui impoſant ſilence, & en remédiant aux

insomnies des Phthisiques. Cependant l'on doit profiter des bons intervalles que procurent les *calmans*, pour mettre en œuvre les sucs d'herbes pectorales, vulnéraires-tempérées, comme sont la *bugle*, la *sanicle*, la *pervenche*, &c. les infusions théiformes de *véronique*, de *lierre-terrestre*, de *capillaires*, &c. les poudres absorbantes, douces, mucilagineuses, comme de *succin* préparé, de *corne-de-cerf* préparée sans feu, de semences de *pavot blanc*, & sur-tout d'un peu de *safran oriental*, pour aller comme à la sappe du mal, afin d'en détruire le fonds, en facilitant aux sucs ralentis dans les vésicules pulmonaires, la liberté de reprendre le fil de la circulation; & c'est en même-tems favoriser l'*expectoration*, qui se fait d'autant mieux & plus abondamment, que la source en est plus diminuée. Il est des personnes qui font un grand cas du fameux *anti hectique de* POTERIUS : mais il s'en faut bien que l'effet réponde à ce que l'on en promet, puisqu'au contraire il donne des maux de gorge, & des séchéresses de poitrine; ce qui est augmenter & le mal & sa cause. Le *lait* est encore d'u-

ne réputation bien plus étendue. Cependant il n'eſt peut-être pas de remede plus *inſidieux*, plus dangereux, ou plus infidele que le lait; & tout cela par un mal-entendu : car autant qu'il eſt le plus efficace de tous les ſecours pour rétablir une mauvaiſe poitrine, ou pour terminer la cure des maux qui l'attaquent, il n'en eſt point de plus inſuffiſant ni de plus pernicieux pour les guérir; ainſi il peut heureuſement finir leur cure, mais il la commence malheureuſement. Appliquant donc cette maxime (qui eſt conſtante) à la cure de la phthiſie, il devient manifeſte que le *lait* y eſt auſſi rarement utile ou avantageux, que cette maladie eſt peu guériſſable. Mais le régime qu'on a jugé & prouvé le plus convenable aux Pauvres, offre un ſecours qui eſt même plus sûr que le lait, ſuivant le ſentiment du fameux M. CHEYNE, Auteur de la Medecine des Infirmes*. C'eſt l'uſage des crêmes tirées de certaines graines; & de ce nombre il met particulierement les *haricots*, parce que leur farine a toute la moleſſe, la ſoupleſſe, la blancheur, & la dou-

* *De Infirmorum Sanitate tuendâ*, &c.

ceur du lait, ſans en avoir l'inconvénient, qui eſt celui de s'aigrir, comme il arrive ordinairement au lait. Ainſi ce ſera un excellent remede dans la phthiſie, de donner aux Pauvres des bouillons faits ou avec les *haricots* tout ſeuls, bouillis dans l'eau, ſur leſquels on peut jetter, ſi l'on veut, tant ſoit peu de *ſafran*, ou bien avec les *haricots* cuits avec un *poulet*, ou dans un bouillon de *veau* fort léger. Les Italiens & les Medecins, à leur exemple, vantent beaucoup leurs bouillons de *ſemoule*. Mais la Nature, ſans tant de façons, offre aux Pauvres, dans les *haricots*, une *pulpe* farineuſe, qui étant cuite à propos dans beaucoup d'eau, égale en vertu la *ſemoule*, & toute ſemblable pulpe ou pâte, comme les *vermicelli*, & les *macaroni* des Italiens. Un autre remede encore comparable à l'uſage du *lait*, eſt l'aliment médicamenteux que fourniſſent les *grenouilles* & les *limaçons*; deux ſortes d'animaux dont les bouillons peuvent prendre la place du lait dans la cure des Pauvres *phthiſiques*. Il faut cependant bien obſerver, que les *grenouilles* ſont plus ſûres & plus ſaines que les *limaçons*:

car ceux ci contiennent un ſel volatil, âcre & deſſéchant ; au lieu que la chair des *grenouilles* & le ſuc qui en vient, ont quelque choſe de bien plus doux, de plus velouté, & de plus moelleux : En effet, c'eſt une lymphe que le ſuc qui vient des *grenouilles*, lequel par conſéquent eſt propre à remplacer, dans le corps d'un *phthiſique*, la lymphe nourriciere, qui, par l'amaigriſſement, eſt dérobée à toutes les parties du corps. Cependant ſi l'on jugeoit à propos de faire uſage du *lait*, par exemple, de celui de *vache*, comme étant le plus commun, & le plus à la portée des Pauvres, il faudroit avoir la précaution de le couper, de ſorte qu'il n'y en eut qu'une cinquieme ou ſixieme partie ſur quatre ou cinq parties d'eau commune, c'eſt-à dire, un poiçon ou quatre onces de *lait* ſur environ une chopine ou ſeize onces d'*eau* ; & il faudroit boire cette quantité à petits coups, & de loin en loin, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, pendant le tems de quelques ſemaines. Au reſte, on ne parle point ici de *purgation* ; & cela parce qu'autant que le cours-de-ventre eſt dangereux dans la phthi-

ſie, autant les *purgatifs* y ſont pernicieux.

Voilà à-peu-près ce que j'avois à dire, en général, ſur les maladies les plus communes parmi les Pauvres. Si l'on trouvoit qu'il y eût quelque maladie de cette eſpece, dont j'euſſe oublié de parler, on reconnoîtra cependant dans cet Ouvrage, la façon de la traiter : Il ne faut, pour cela, que remonter à la ſource, & lire exactement ce que j'ai avancé ſur les cauſes des maladies. On verra qu'elles ne partent que de deux ſources ou cauſes générales, ſavoir, 1°. de la *vertu ſyſtaltique*, 2°. du *ſang* & de ſes *ſucs*. Cette double cauſe s'exerçant d'ailleurs ou ſur la *partie rouge* du ſang, ou ſur ſa *partie blanche*, l'on ſe trouvera tout d'un coup éclairé ſur la connoiſſance des deux eſpeces de maladies qui ſont les plus ordinaires, c'eſt-à-dire, les *phlegmoneuſes*, & les *ſpaſmodiques*. Il auroit été mal-aiſé ſans ces diſtinctions, d'abréger, comme je l'ai fait, l'étiologie & la cure de tant de maladies, ſans les confondre. Cependant de quelque eſpece que ſoient ces maladies, elles prennent des circonſtances différentes,

1°. des *métiers* ou des *professions* qu'exercent les Pauvres ; 2°. des différens *sexes*, comme de l'état différent où se trouvent les filles & les femmes qui deviennent grosses, accouchées, & nourrices ; 3°. des *âges*, qui changent si fort la nature des corps dans les *enfans*, & dans les *vieillards*. Ce sont-là tous sujets qui obligent d'entrer dans des détails, afin de procurer toutes les connoissances nécessaires au soulagement des Pauvres malades. C'est ce que je vais faire dans la SECONDE PARTIE, en traitant d'abord des maladies des Pauvres par rapport aux *métiers* qu'ils exercent.

FIN DU I. TOME.













